



76. i. 4
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
RUE DES MAÇONS-SORBONNE, N° 13.



J. M. Moreau le jeune Del. Villerey Sculp.

François Pizarre assassiné par une troupe de Conjurés.

Liv. VII.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS
DANS LES DEUX INDES,

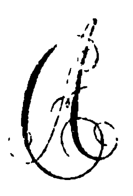
PAR G. T. RAYNAL.

NOUVELLE ÉDITION

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES
DE L'AUTEUR;

Précédée d'une Notice biographique et de Considérations sur les écrits
de RAYNAL, par M. A. JAY; et terminée par un volume supplémen-
taire contenant la situation actuelle des colonies, par M. P[illegible]

TOME QUATRIÈME.

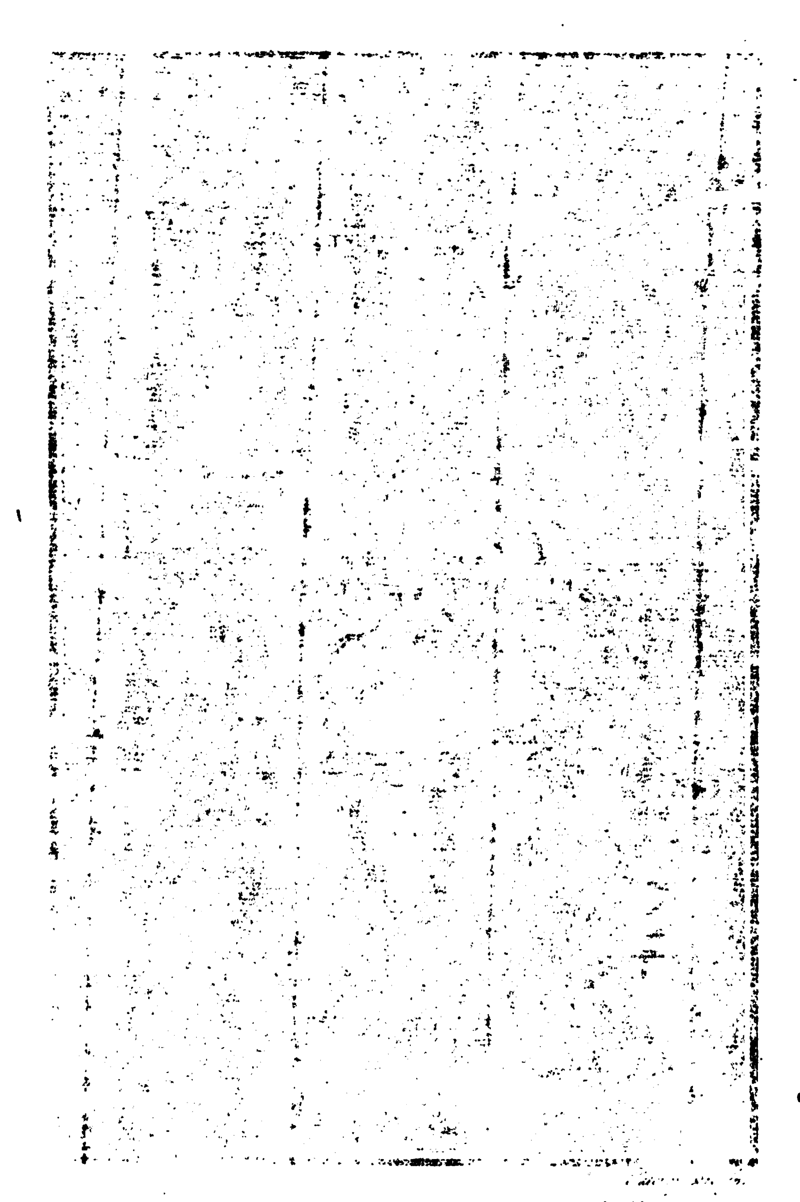


PARIS,

AMABLE COSTES [illegible] ÉDITEURS,

RUE DE [illegible] MAI[illegible]

1820.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS
DANS LES DEUX INDES,

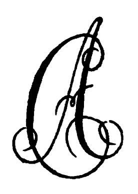
PAR G. T. RAYNAL.

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES DE L'AUTEUR;

Précédée d'une Notice biographique et de Considérations sur les écrits de Raynal, par M. A. Jay; et terminée par un volume supplémentaire contenant la situation actuelle des colonies, par M. Peuchet.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,
AMABLE COSTES et C.ie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DE BEAUNE, N° 2, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.
1820.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS
DANS LES DEUX INDES.

LIVRE SEPTIÈME.

CONQUÊTE DU PÉROU PAR LES ESPAGNOLS. CHANGEMENS ARRIVÉS DANS CET EMPIRE DEPUIS QU'IL A CHANGÉ DE DOMINATION.

I. Peut-on applaudir aux conquêtes des Espagnols dans le Nouveau-Monde?

Je ne me suis pas proposé d'être le panégyriste des conquérans de l'autre hémisphère. Mon jugement ne s'est point laissé corrompre par l'éclat de leurs succès au point de me dérober et leurs injustices et leurs forfaits. J'écris l'histoire, et je l'écris presque toujours les yeux baignés de larmes. L'étonnement a quelquefois succédé à la douleur. J'ai été surpris qu'aucun de ces farouches guerriers n'ait préféré la voie si sûre de la douceur et de l'humanité, et qu'ils aient tous mieux aimé se montrer comme des tyrans que comme des bienfaiteurs. Par quel aveuglement étrange n'ont-ils pas senti qu'en dévastant les contrées dont ils s'emparaient, ils se nuisaient à eux-mêmes, et qu'ils renonçaient par leur cruauté à une posses-

sion plus tranquille et plus lucrative? On assure que dans les contrées où l'homme n'avait point encore paru, les animaux les plus timides s'approchèrent de lui sans frayeur. On ne me persuadera jamais qu'au premier aspect de l'Européen, l'homme sauvage ait été plus farouche que les animaux. Ce fut sûrement une fatale expérience qui l'instruisit du péril de cette familiarité.

Quoi donc! les nations seront-elles plus cruelles entre elles que les souverains les plus oppresseurs envers leurs sujets? Les sociétés dévoreront donc les sociétés! l'homme sera plus méchant que le tigre! la raison ne lui aura été donnée que pour lui tenir lieu de tous les instincts malfaisans! et ses annales ne seront que les annales de sa perversité! O Dieu! pourquoi as-tu créé l'homme? pourquoi l'as-tu créé? Ignorais-tu que pour un instant où tu pourrais regarder ton ouvrage avec complaisance, cent fois tu en détournerais ton regard? Les atrocités que les Espagnols devaient commettre dans le Nouveau-Monde auraient-elles échappé à ta prévoyance?

Ici vont se développer des scènes plus terribles que celles qui nous ont fait si souvent frémir. Elles se répéteront sans interruption dans les immenses contrées qui nous restent à parcourir. Jamais, jamais le glaive ne s'émoussera; et l'on ne le verra s'arrêter que lorsqu'il ne trouvera plus de victimes à frapper.

II. Extravagan-. Ce sera encore Colomb qui ouvrira la carrière.

Ce grand homme avait successivement visité tout l'archipel américain, lorsqu'à son troisième voyage il découvrit, le premier août 1498, le continent du Nouveau-Monde, et en parcourut les côtes aujourd'hui connues sous la dénomination de *Paria* et de *Cumana*.

ces et cruautés qui marquent les premiers pas des Espagnols dans l'Amérique méridionale.

Les mémoires très-exacts et très-détaillés que l'immortel navigateur avait fait passer à la cour furent communiqués à Alonzo-Ojeda, qui, se traînant sur une route déjà tracée, parcourut l'année suivante quelques rivages de plus que son fidèle guide, et arriva jusqu'au cap Véla. Avec lui s'était embarqué le Florentin Améric-Vespuce, qui, à son retour en Europe, publia la première relation qu'eût eue le public sur ces régions inconnues. L'ouvrage était si agréablement écrit, il était tissu avec tant d'art, que le nom de son auteur devint abusivement celui de l'hémisphère dont il avait donné quelque connaissance.

Ce que l'adroit Italien avait dit des richesses accumulées sur les plages qu'il avait reconnues détermina Nigna à y faire un voyage comme simple négociant. Son avidité ne fut pas trompée. Son expédition lui valut assez d'or et assez de perles pour encourager l'avarice de ses compatriotes, alors leur passion dominante.

Après lui entra, en 1500, dans la carrière, Vincent Yanez-Pincon, qui, ainsi qu'Ojeda, ainsi que Nigna, était un des élèves de l'amiral. Il fut le premier des Espagnols qui passa la ligne, le

premier qui vit l'embouchure de l'Amazone. L'histoire se tait sur ses autres aventures, qui vraisemblablement n'eurent rien de remarquable.

Entre les voyages qui se multiplaient de jour en jour, et que des motifs divers faisaient entreprendre, il faut distinguer le dernier de Colomb, dont le but était de découvrir la communication qu'il supposa toujours exister entre l'Océan atlantique et un autre Océan qui devait aboutir aux Indes orientales. Pour la trouver il rangea, en 1502, les côtes le plus près qu'il était possible. Il touchait à tous les lieux qui étaient accessibles; et, contre la pratique des autres navigateurs, qui se conduisaient dans les terres qu'ils visitaient comme n'y devant jamais revenir, il traitait les peuples avec des égards qui lui conciliaient leur affection. Le golfe de Darien l'occupa plus particulièrement. Il prenait les rivières qui s'y jettent pour le grand canal qu'il cherchait à travers des périls si éminens, avec de si excessives fatigues. Déchu de ses espérances, il voulut laisser une petite colonie sur la rivière de Belem dans le pays de Veragua. L'avidité, l'orgueil, la barbarie de ses compagnons lui ravirent la satisfaction de former le premier établissement européen dans le continent du nouvel hémisphère.

Quelques années s'écoulèrent encore sans que les Espagnols se fixassent sur aucune plage. Comme ces aventuriers ne recevaient du gouvernement que la permission de faire des découvertes, il ne

leur tombait pas dans l'esprit de s'occuper de culture ou de commerce. La perspective des fortunes éloignées qu'on aurait pu faire par ces voies sages était trop au-dessus des prejugés de ces temps barbares. Il n'y avait que l'appât du gain présent qui pût pousser les hommes à des entreprises aussi hardies que l'étaient celles de ce siècle. L'or seul les attirait au continent de l'Amérique, et faisait braver les dangers, les maladies et la mort qu'on rencontrait sur la route, à l'arrivée ou dans le retour ; et, par une terrible, mais juste vengeance, la barbarie et la cupidité européennes, épuisant à la fois d'habitans les deux hémisphères, à la destruction des peuples dépouillés joignaient celle des peuples brigands et meurtriers.

Ce ne fut qu'en 1509 qu'Ojeda et Nicuessa formèrent, mais séparément, le projet de faire des conquêtes solides et durables. Pour les affermir dans leur résolution, Ferdinand donna au premier l'espace qui s'étend depuis le cap Véla jusqu'au milieu du golfe d'Uraba, et qu'on nomma *nouvelle Andalousie ;* il donna au second le pays qui sépare le golfe d'Uraba de Gracias-a-Dios, et qui reçut le nom de *Castille-d'Or*. L'un et l'autre devaient en débarquant annoncer aux peuples les dogmes de la religion chrétienne, et les avertir du don que le pontife de Rome avait fait de leur pays au roi d'Espagne. Si ces sauvages refusaient de courber un front docile sous ce double joug, on était autorisé à les poursuivre par le fer et par

le feu, et à réduire à l'esclavage les nations entières.

Et c'est le chef de la plus sainte des religions qui donne à autrui ce qui ne lui appartient pas! et c'est un souverain chrétien qui l'accepte ce don ! et ces conditions stipulées entre eux sont la soumission au monarque européen ou l'esclavage, le baptême ou la mort. Sur le simple exposé de ce contrat inouï on est saisi d'une telle horreur, que l'on prononce que celui qui ne la partage pas est un homme étranger à toute morale, à tout sentiment d'humanité, à toute notion de justice, qui ne mérite pas qu'on raisonne avec lui. Pontife abominable ! et si ces contrées dont tu disposes ont un légitime propriétaire, ton avis est donc qu'on l'en dépouille? si elles ont un légitime souverain, ton avis est donc que ses sujets lui soient infidèles? si elles ont des dieux, ton avis est donc qu'elles soient impies? Prince stupide; et tu ne sens pas que les droits qu'on te confère, on se les arroge; et qu'en les acceptant, tu abandonnes ton pays, ton sceptre et ta religion à la merci d'un ambitieux sophiste, du machiavéliste le plus dangereux.

Mais il était plus aisé d'accorder ces absurdes et atroces priviléges que d'en faire jouir les superstitieux, les barbares aventuriers qui les avaient sollicités. Les Indiens se refusèrent à toute liaison avec des étrangers avides, qui menaçaient également leur vie et leur liberté. Les armes ne furent

pas plus favorables aux Espagnols que leurs perfides caresses. Les peuples du continent, accoutumés à se faire mutuellement la guerre, les reçurent avec une audace inconnue dans les îles qu'on avait si facilement conquises. Des flèches empoisonnées pleuvaient sur eux de toutes parts; et aucun de ceux qui en étaient percés n'échappait à une mort plus ou moins affreuse. Aux traits lancés par l'ennemi se joignirent bientôt d'autres causes de destruction, des naufrages inévitables dans des parages inconnus, un défaut de subsistances presque continuel sur des contrées entièrement incultes, les maladies particulières à ce climat, le plus malsain de l'Amérique. Ojeda n'échappa aux calamités qui lui avaient ravi la plupart de ses compagnons que pour finir ses jours dans une si grande misère, qu'il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. Nicuessa fut encore plus malheureux. Une mort vraisemblablement affreuse termina une vie remplie d'humiliations. Ses soldats, mécontens de lui, le jetèrent avec ses treize confidens, ou, comme on les appelait, ses complices, dans un mauvais bâtiment dont on n'entendit plus parler. Son établissement de Nombre de Dios eut peu de durée; mais la colonie que son rival avait élevée à Saint-Sébastien tomba encore plus rapidement.

A peine le féroce fondateur de cette bourgade avait expiré, que le peu qui y restait d'Espagnols, plongés dans plus d'infortunes qu'on ne saurait

dire, formèrent le projet d'abandonner le nouveau continent. Ils se disposaient à s'embarquer lorsque Vasco Nugnès de Balboa vint relever leur courage et leurs espérances. Cet aventurier, poursuivi pour dettes dans l'île espagnole, trouva le moyen de s'embarquer secrètement. Lorsqu'il se fit voir, Enciso, qui commandait le bâtiment, assura qu'il jetterait sur quelque désert un débiteur insolvable, que les lois condamnaient à mort pour avoir voulu se soustraire à ses créanciers. Cette menace ne fut pas exécutée, et l'on aborda à Saint-Sébastien.

Il n'y restait qu'un très-petit nombre de soldats, tous également attérés par les malheurs qu'ils avaient éprouvés, par ceux qu'ils prévoyaient. Balboa gagna leur confiance, et les conduisit à la rivière de Darien, où ses voyages lui avaient appris que les vivres étaient abondans, que l'usage des flèches empoisonnées était inconnu, que les riches métaux étaient fort communs. Ils dissipèrent aisément un corps de cinq à six cents sauvages qui tenta de s'opposer au débarquement; et sur les cabanes de ces Américains fut élevée une colonie espagnole, qui reçut le nom de *Sainte-Marie-l'Ancienne.*

III. On donne aux Espagnols la première connaissance du Pérou.

Tandis que les aventuriers, dont les forces étaient énervées, travaillaient à mettre en défense le nouvel établissement, Balboa, suivi de ceux qui avaient conservé toute leur vigueur, parcourait les contrées voisines avec tant de succès, qu'il

se fit livrer en très-peu de temps assez de grains d'or pour que le quint du gouvernement s'élevât à trois cents marcs. Un jour que ces brigands étaient sur le point de s'arracher les entrailles pour une faible partie de ce premier des métaux, un jeune cacique repoussa la balance où l'on pesait ce qu'il en avait porté en tribut. « Si c'est, « leur dit-il avec dédain, pour une chose si « inutile que vous avez quitté votre patrie, que « vous dévastez la moitié du globe, que vous « vous baignez dans le sang de tant de peuples, « je vous conduirai dans une région où cet objet « de votre admiration et de vos désirs est si com- « mun, qu'il y est employé aux plus vils usages. « Un nouvel Océan, qui n'est éloigné que de six « journées du lieu qui nous rassemble, vous con- « duira dans cet empire si florissant; mais pour « l'asservir il faudra de beaucoup plus grandes « forces que celles que je vois ici. » Ces paroles furent proférées avec tant d'assurance, qu'aucun de ceux auxquels elles étaient adressées ne forma le moindre doute sur leur vérité. Tous se crurent assurés d'une fortune sans bornes. Balboa vit, de plus que ces âmes intéressées, une voie infaillible pour se faire un nom immortel.

Bientôt cet homme, distingué par sa vaillance dans un siècle même où elle était généralement poussée à l'excès, se mit à la tête de cent quatre-vingt-dix de ses compagnons pour remplir leurs vœux et les siens. Du lieu d'où s'élançait la troupe,

jusqu'au lieu où elle devait arriver, on ne comptait que soixante milles. Mais tels étaient les obstacles qu'on eut à surmonter, que ce ne fut pas trop de vingt-cinq jours pour les vaincre, sans perdre un moment. Balboa, armé de toutes pièces, à la manière de l'ancienne chevalerie, avança assez loin dans la mer du Sud. *Spectateurs des deux hémisphères*, s'écria ce barbare, *vous êtes témoins que je prends possession de cette partie de l'univers pour la couronne de Castille : ce que mon bras lui a donné, mon épée saura le défendre.* Déjà la croix était plantée sur la terre ferme, et le nom de Ferdinand gravé sur l'écorce de quelques arbres.

Ces cérémonies donnaient alors aux Européens le domaine de toutes les contrées du Nouveau-Monde où ils pouvaient porter leurs pas sanglans. Ainsi l'on se crut en droit d'exiger des peuples voisins un tribut en perles, en métaux, en subsistances. Tous les témoignages se réunirent pour confirmer ce qui avait été dit d'abord des richesses de l'empire qui fut appelé *Pérou*, et les brigands qui en méditaient la conquête reprirent la route du Darien, où ils devaient rassembler les forces qu'exigeait une entreprise si difficile.

Balboa s'attendait à conduire ce grand projet. Ses compagnons avaient placé en lui leur confiance. Il avait fait entrer dans les caisses publiques plus de trésors qu'aucun des autres aventuriers. Dans l'opinion publique, la découverte

qu'il venait de faire le plaçait presqu'à côté de Colomb. Mais, par un exemple de cette injustice et d'une ingratitude si commune dans les cours, où le mérite ne peut rien contre la protection; où un grand général est remplacé au milieu de ses triomphes par un homme inepte; où une favorite dissipatrice et rapace dépose un ministre économe de la finance; où le bien général et les services rendus sont également oubliés, et où les révolutions dans les grandes places de l'état deviennent si souvent des sujets de joie et de plaisanterie, Pedrarias fut choisi pour le remplacer. Le nouveau commandant, également jaloux et cruel, fit arrêter son prédécesseur, ordonna qu'on lui fît son procès, et lui fit ensuite trancher la tête. Par ses ordres, ou de son aveu, ses subalternes pillaient, brûlaient, massacraient de toutes parts, sans distinction d'alliés ou d'ennemis; et ce ne fut qu'après avoir détruit trois cents lieues de pays qu'en 1518 il transféra la colonie de Sainte-Marie sur les bords de l'Océan pacifique, dans un lieu qui reçut le nom de *Panama*.

IV. Trois Espagnols entreprennent la conquête du Pérou sans aucun secours du gouvernement.

Quelques années s'écoulèrent sans que cet établissement pût remplir les hautes destinées auxquelles il était appelé. Enfin trois hommes nés dans l'obscurité entreprirent de renverser à leurs frais un trône qui subsistait avec gloire depuis plusieurs siècles.

François Pizarre, le plus connu de tous, était fils naturel d'un gentilhomme d'Estramadoure.

Son éducation fut si négligée, qu'il ne savait pas lire. La garde des troupeaux, qui fut sa première occupation, ne convenant pas à son caractère, il s'embarqua pour le Nouveau-Monde. Son avarice et son ambition lui donnèrent une activité sans bornes. Il était de toutes les expéditions. Il se distingua dans la plupart; et il acquit, dans les diverses situations où il se trouva, cette connaissance des hommes et des affaires dont on a toujours besoin pour s'élever, mais surtout nécessaire à ceux qui par leur naissance ont tout à vaincre. L'usage qu'il avait fait jusqu'alors de ses forces physiques et morales lui persuada que rien n'était au-dessus de ses talens, et il forma le projet de les employer contre le Pérou.

Il associa à ses vues Diégo d'Almagro, dont la naissance était incertaine, mais dont le courage était éprouvé. On l'avait toujours vu sobre, patient, infatigable dans les camps, où il avait vieilli. Il avait puisé à cette école une franchise qui s'y trouve plus qu'ailleurs, et cette dureté, cette cruauté qui n'y sont que trop communes.

La fortune de deux soldats, quoique considérable, ne se trouvant pas suffisante pour la conquête qu'ils méditaient, ils se jetèrent dans les bras de Fernand de Luques. C'était un prêtre avide qui s'était prodigieusement enrichi par toutes les voies que la superstition rend faciles à son état, et par quelques moyens particuliers qui tenaient aux mœurs du siècle.

Les confédérés établirent pour fondement de leur société, que chacun mettrait tout son bien dans cette entreprise; que les richesses qu'elle produirait seraient partagées également, et qu'on se garderait mutuellement une fidélité inviolable. Les rôles que chacun devait jouer dans cette grande scène furent distribués comme le bien des affaires l'exigeait. Pizarre devait commander les troupes, Almagro conduire les secours, et Luques préparer les moyens. Ce plan d'ambition, d'avarice et de férocité fut scellé par le fanatisme. Luques consacra publiquement une hostie dont il consomma une partie, et partagea le reste entre ses deux associés, jurant tous trois par le sang de Dieu de ne pas épargner, pour s'enrichir, celui des hommes.

L'expédition commencée sous ces horribles auspices avec un vaisseau, cent douze hommes et quatre chevaux, vers le milieu de novembre 1524, ne fut pas heureuse. Rarement Pizarre put-il aborder; et dans le peu d'endroits où il lui fut possible de prendre terre, il ne voyait que des plaines inondées, que des forêts impénétrables, que quelques sauvages peu disposés à traiter avec lui. Almagro, qui lui menait un renfort de soixante-dix hommes, n'eut pas un spectacle plus consolant; et il perdit même un œil dans un combat très-vif qu'il lui fallut soutenir contre les Indiens. Plus de la moitié de ces intrépides Espagnols avaient péri par la faim, par le fer ou par

le climat, lorsque los Rios, qui avait succédé à Pedrarias, envoya ordre à ceux qui avaient échappé à tant de fléaux de rentrer sans délai dans la colonie. Tous obéirent, tous à l'exception de treize, qui, fidèles à leur chef, voulurent courir jusqu'à la fin sa fortune. Ils la trouvèrent d'abord plus contraire qu'elle ne l'avait encore été, puisqu'ils se virent réduits à passer six mois entiers dans l'île de la Gorgonne, le lieu le plus malsain, le plus stérile et le plus affreux qui fût peut-être sur le globe. Mais enfin le sort s'adoucit. Avec un très-petit navire, que la pitié seule avait déterminé à leur envoyer pour les tirer de ce séjour de désolation, ils continuèrent leur navigation, et abordèrent à Tumbez, bourgade assez considérable de l'empire qu'ils se proposaient d'envahir un jour. De cette rade, où tout portait l'empreinte de la civilisation, Pizarre reprit la route de Panama, où il arriva dans les derniers jours de 1527, avec de la poudre d'or, avec des vases de ce précieux métal, avec des vigognes, avec trois Péruviens destinés à servir plus tôt ou plus tard d'interprètes.

Loin d'être découragés par les revers qu'on avait éprouvés, les trois associés furent enflammés d'une passion plus forte d'acquérir des trésors qui leur étaient mieux connus. Mais il fallait des soldats, il fallait des subsistances; et on leur refusait l'un et l'autre secours dans la colonie. Le ministère, dont Pizarre lui-même était venu ré-

clamer l'appui en Europe, se montra plus facile. Il autorisa sans réserve la levée des hommes, l'achat des approvisionnemens ; et il ajouta à cette liberté indéfinie toutes les faveurs, qui ne coûtaient rien au fisc.

Cependant, en réunissant tous leurs moyens, les associés ne purent équiper que trois petits navires ; ils ne purent rassembler que cent quarante-quatre fantassins et trente-six cavaliers. C'était bien peu pour les grandes vues qu'il fallait remplir ; mais, dans le Nouveau-Monde, les Espagnols attendaient tout de leurs armes ou de leur courage ; et Pizarre ne balança pas à s'embarquer dans le mois de février de l'an 1531. La connaissance qu'il avait acquise de ces mers lui fit éviter les calamités qui avaient traversé sa première expédition ; et il n'éprouva d'autre malheur que celui d'être forcé par les vents contraires de débarquer à cent lieues du port où il s'était proposé d'aborder.

Il fallut s'y rendre par terre. On suivit la côte qui était très-difficile, en forçant ses habitans à donner leurs vivres, en les dépouillant de l'or qu'ils avaient, en se livrant à cet esprit de rapine et de cruauté qui formait les mœurs de ces temps barbares. L'île de Puna opposa seule une résistance un peu sérieuse, et ne se soumit qu'après plusieurs combats plus ou moins sanglans. Ce fut aussi par la voie des armes qu'il fallut s'ouvrir les portes de Tumbez, situé sur le con-

tinent voisin. Des maladies de tous les genres y arrêtèrent trois mois entiers les Espagnols. Durant ce séjour forcé, ils reçurent du Mexique deux détachemens qui, dans leur ensemble, ne s'élevaient pas au-dessus de soixante hommes, mais qui étaient conduits par Sébastien Benalcazar, et par Fernand Soto, l'un et l'autre connus par leurs exploits. Cette augmentation de moyens les mit en état de construire à l'embouchure de la Piura la ville de Saint-Michel, qui devait leur servir de retraite, si, contre leur espérance, ils y étaient jamais réduits, et son port recevoir dans tous les temps les secours qui leur viendraient.

De ce premier établissement, où fut laissée une garnison suffisante pour le mettre à l'abri de toute insulte, Pizarre prit la route de Caxamalca, qui en était éloigné de douze journées. Quoique seulement suivi par cent deux fantassins, par soixante-deux cavaliers, on lui vit franchir un désert affreux, de hautes montagnes, des défilés presque inaccessibles, sans avoir éprouvé d'autres obstacles que ceux qu'une nature ingrate lui opposait. Il faut dire les raisons d'un événement si peu vraisemblable.

V. Comment Pizarre, chef de l'expédition, se rend maître de l'empire.

L'empire du Pérou, qui, comme la plupart des autres dominations, n'avait dans l'origine que peu d'étendue, s'était successivement agrandi. Il avait en particulier reçu un accroissement considérable du douzième empereur Huayna-Capac,

qui s'était emparé par la force du vaste pays de Quito, et qui, pour légitimer, autant qu'il était possible, son usurpation, avait épousé l'unique héritière du roi détrôné. De cette union, que les lois et les préjugés réprouvaient également, était sorti Atahualpa, qui, après la mort de son père, prétendit à l'héritage de sa mère. Cette succession lui fut contestée par son frère aîné Huascar, qui était d'un autre lit, et dont la naissance n'avait point de tache. De si grands intérêts mirent les armes à la main des deux concurrens. L'un avait pour lui la faveur des peuples et l'usage immémorial de l'indivisibilité de l'empire; mais l'autre s'était assuré d'avance des meilleures troupes. Celui qui avait pour lui les armées fut vainqueur, jeta son rival dans les fers, et, plus puissant qu'il ne l'avait espéré, se trouva le maître de toutes les provinces.

Ces troubles, qui pour la première fois venaient d'agiter le Pérou, n'étaient pas entièrement calmés lorsque les Espagnols s'y montrèrent. Dans la confusion où était encore tout l'état, on ne songea pas à troubler leur marche; et ils arrivèrent paisiblement à Caxamalca. Atahualpa, que des circonstances particulières avaient conduit au voisinage de cette maison imperiale, leur envoya sur-le-champ des fruits, des grains, des emeraudes, plusieurs vases d'argent ou d'or. Cependant il ne dissimula pas à leur interprète qu'il désirait de les voir sortir de son territoire, et il

annonça qu'il irait concerter le lendemain avec leur chef les mesures de cette retraite.

Se préparer au combat sans laisser apercevoir le moindre appareil de guerre, fut la seule disposition que fit Pizarre pour recevoir le prince. Il mit sa cavalerie dans les jardins du palais, où elle ne pouvait être aperçue; l'infanterie était dans la cour, et son artillerie fut tournée vers la porte par où l'empereur devait entrer.

Atahualpa vint avec confiance au rendez-vous. Douze à quinze mille hommes l'accompagnaient. Il était porté sur un trône d'or, et ce métal brillait dans les armes de ses troupes. Il se tourna vers les principaux officiers, et il leur dit : *Ces étrangers sont les envoyés des dieux, gardez-vous de les offenser.*

On était assez près du palais occupé par Pizarre, lorsqu'un dominicain, nommé Vincent Valverde, le crucifix d'une main, son bréviaire dans l'autre, pénètre jusqu'à l'empereur. Il arrête la marche de ce prince, et lui fait un long discours dans lequel il lui expose la religion chrétienne, le presse d'embrasser ce culte, et lui propose de se soumettre au roi d'Espagne, à qui le pape avait donné le Pérou.

L'empereur, qui l'avait écouté avec beaucoup de patience, lui répondit : Je veux bien être l'ami du roi d'Espagne, mais non son tributaire; il faut que le pape soit d'une extravagance extrême, pour donner si libéralement ce qui n'est pas à lui.

Je ne quitte pas ma religion pour une autre; et si les chrétiens adorent un dieu mort sur une croix, j'adore le soleil qui ne meurt jamais. Il demande ensuite à Vincent où il a pris tout ce qu'il vient de dire de Dieu et de la création. *Dans ce livre*, répond le moine, en présentant son bréviaire à l'empereur. Atahualpa prend le livre, le regarde de tous les côtés, se met à rire, et jetant le bréviaire : *Ce livre*, ajoute-t-il, *ne me dit rien de tout cela.* Vincent se tourne alors vers les Espagnols, en leur criant de toutes ses forces : *Vengeance! mes amis, vengeance! Chrétiens, voyez-vous comme il méprise l'Évangile? Tuez-moi ces chiens, qui foulent aux pieds la loi de Dieu.*

Les Espagnols, qui vraisemblablement avaient peine à retenir cette fureur, cette soif de sang que leur inspirait la vue de l'or et des infidèles, obéirent au dominicain. Qu'on juge de l'impression que dûrent faire sur les Péruviens la vue des chevaux qui les écrasaient, le bruit et l'effet du canon et de la mousqueterie qui les terrassaient comme la foudre. Ces malheureux prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils tombaient les uns sur les autres. On en fit un carnage affreux. Pizarre lui-même s'avança vers l'empereur, fit tuer par son infanterie tout ce qui entourait le trône, fit le monarque prisonnier, et poursuivit le reste de la journée ce qui avait échappe au glaive de ses soldats. Une foule de princes, les ministres, la fleur de la noblesse, tout ce qui

composait la cour d'Atahualpa fut égorgé. On ne fit point grâce à la foule de femmes, de vieillards, d'enfans, qui étaient venus des environs pour voir leur maître. Tant que ce carnage dura, Vincent ne cessa d'animer les assassins fatigués de tuer, les exhortant à se servir, non du tranchant, mais de la pointe de leurs épées, pour faire des blessures plus profondes. Au retour de cette infâme boucherie, les Espagnols passèrent la nuit à s'enivrer, à danser, à se livrer à tous les excès de la débauche.

Quoique étroitement gardé, l'empereur ne tarda pas à démêler la passion extrême de ses ennemis pour l'or. Cette découverte le détermina à leur en offrir pour sa rançon autant que sa prison, longue de vingt-deux pieds et large de seize, en pourrait contenir, jusqu'à la plus grande hauteur où le bras d'un homme pourrait atteindre. Sa proposition fut acceptée. Mais, tandis que ceux de ses ministres qui avaient le plus sa confiance étaient occupés à rassembler ce qu'il fallait pour remplir ses engagemens, il apprit que Huascar avait promis trois fois plus à quelques Espagnols qui avaient eu occasion de l'entretenir, s'ils consentaient à le rétablir sur le trône de ses pères. Ce commencement de négociation l'effraya; et dans ses craintes il se décida à faire étrangler un rival qui lui paraissait dangereux.

Pour dissiper les soupçons que cette action devait donner à ses geôliers, Atahualpa pressa avec

une vivacité nouvelle le recouvrement des métaux stipulés pour sa liberté. Il en arrivait de tous les côtés autant que l'éloignement des lieux, que la confusion des choses pouvaient le permettre. Dans peu, rien n'y aurait manqué ; mais ces amas d'or, sans cesse exposés aux regards avides des conquérans, irritaient tellement leur cupidité, qu'il fut impossible d'en différer plus long-temps la distribution. On délivra aux agens du fisc le quint que le gouvernement s'était réservé. Cent mille piastres ou 540,000 livres furent mises à part pour le corps de troupes qu'Almagro venait de mener, et qui était encore sur les côtes. Chaque cavalier de Pizarre reçut 43,200 livres, chaque fantassin 21,600 livres; et le général, les officiers eurent une somme proportionnée à leurs grades dans la milice.

Ces fortunes, les plus extraordinaires dont l'histoire ait conservé le souvenir, n'adoucirent pas la barbarie des Espagnols. Atahualpa avait donné son or, on s'était servi de son nom pour subjuguer l'esprit des peuples; il était temps qu'il finît son rôle. Vincent disait que c'était un prince endurci qu'il fallait traiter comme Pharaon. L'interprète Philipillo, qui avait un commerce criminel avec une de ses femmes, aurait pu être troublé dans ses plaisirs. Almagro craignait que, tant qu'on le laisserait vivre, l'armée de son associé ne voulût s'approprier tout le butin comme partie de sa rançon. Pizarre avait été méprisé par

lui, parce que, moins instruit que le dernier des soldats, il ne savait pas lire. Ces causes, peut-être encore plus que des raisons politiques, firent décider la mort de l'empereur. On osa lui faire son procès dans les formes.

Il fut accusé d'avoir, quoique né dans des liens illégitimes, usurpé l'empire. Il fut accusé d'avoir versé des torrens de sang pour arriver au trône. Il fut accusé d'avoir fait assassiner le maître que le sort lui avait donné. Il fut accusé d'avoir eu d'innombrables concubines. Il fut accusé d'idolâtrie, et d'avoir souffert ou ordonné des sacrifices humains à des dieux imaginaires. Il fut accusé d'avoir levé des impôts et disposé du trésor public depuis qu'il était dans les fers. Il fut accusé d'avoir voulu du fond de sa prison armer les peuples contre ses vainqueurs. Sur ces absurdes dépositions, un tribunal composé d'Espagnols et présidé par Pizarre condamna d'une voix unanime à une mort infâme et cruelle le souverain absolu d'un des plus vastes états du globe. Inutilement quelques Castillans auxquels il restait une sorte de pudeur s'élevèrent contre un jugement qui leur paraissait devoir imprimer sur leur nation un opprobre ineffaçable. Leur voix fut étouffée par celle du plus grand nombre de leurs compagnons, qui trouvaient juste tout ce qu'ils croyaient devoir leur être utile. La sentence fut donc exécutée, mais avec quelque modification. Atahualpa, qui devait être brûlé vif, ne fut qu'étranglé, parce

que, pour échapper à une partie des tourmens qui lui étaient destinés, il consentit à recevoir le baptême.

Pizarre s'était persuadé que cet assassinat juridique lui donnerait le Pérou, sans même qu'il fût obligé de tirer l'épée. Une nation naturellement douce; depuis long-temps accoutumée à la plus aveugle soumission; constamment fidèle aux maîtres qu'il avait plu au hasard de lui donner; étonnée du terrible spectacle qui venait de frapper ses regards; convaincue que les étrangers vomis sur ses rivages étaient des êtres d'une nature supérieure, ou des esprits infernaux envoyés par le ciel irrité pour punir quelques grands crimes, cette nation paraissait au général espagnol devoir subir un nouveau joug sans trop murmurer. Il n'en fut pas tout-à-fait ainsi.

A la vérité l'espace qui s'étend depuis la mer jusqu'à Caxamalca ne se permit aucun mouvement qui pût causer de l'inquiétude à ses oppresseurs. Mais, sans être du sang royal, plusieurs commandans de province aspirèrent au pouvoir suprême, et entraînèrent les peuples dans leur défection. On envoya contre eux plusieurs capitaines qui les réduisirent plus ou moins facilement.

Celle de ces expéditions qui, par son importance, exigeait de plus grands moyens, fut confiée à Gabriel de Rojas. Il était chargé de dissiper ou de détruire une armée récemment for-

mée par Quinquiz pour couvrir l'important territoire de Pachacamac, et pour préserver de toute profanation, de tout pillage un des plus augustes et des plus riches temples de l'empire, très-anciennement élevé dans la contrée. Cet officier trouva plus de résistance qu'on ne l'avait craint. Les Péruviens ne lui abandonnèrent jamais le champ de bataille sans s'être vaillamment défendus. Dans le dernier combat même, ils lui tuèrent dix-sept Européens, lui en blessèrent un beaucoup plus grand nombre, et lui firent sept prisonniers. Il était douteux à qui le théâtre de la guerre resterait, lorsque des négociations artificieusement conduites l'assurèrent aux Espagnols.

A cette époque s'ouvrait une grande scène à Quito. Celui de ses généraux auquel Atahualpa en avait confié le gouvernement n'eut pas été plus tôt instruit de la déplorable destinée de son maître, qu'il en égorgea la postérité et s'empara du trône. Aussitôt Bénalcazar partit de Saint-Michel, où il commandait, pour aller chasser l'usurpateur. Son courage ne s'effraya point des obstacles multipliés qu'il devait trouver dans l'espace immense qu'il avait à parcourir, et sa constance les lui fit tous surmonter. Après avoir souffert plus de maux qu'on ne saurait dire, après avoir livré ou soutenu un grand nombre de combats, quelques-uns long-temps disputés, il entra victorieux à Quito, où il ne trouva ni or ni habitans. Yuruminavi avait fait massacrer tous ceux

des Indiens qui avaient refusé de le suivre dans sa retraite, et transporté dans des montagnes inaccessibles les trésors pour lesquels il connaissait la passion de ses vainqueurs. C'était la plus terrible vengeance qu'il pût tirer d'eux. L'honneur d'avoir ajouté une grande capitale et un grand royaume au domaine de lèur souverain ne les consola que peu de la ruine entière de leurs espérances personnelles.

Tandis que ses lieutenans s'occupaient du soin de subjuguer en détail les provinces, Pizarre songeait à se rendre maître de l'état entier d'un seul coup. Instruit que les peuples de Cuzco avaient proclamé inca Manco-Capac, frère de Guascar, il crut devoir conférer la même dignité à Tupacpapa, un des enfans d'Atahualpa. Ce fantôme de roi qui restait dans ses mains ne pouvait jamais lui causer aucun ombrage, et dans mille circonstances pouvait lui être plus ou moins utile. Après cet arrangement, le général espagnol se crut assez en force pour avancer dans le centre du pays, pour prendre la route de la ville impériale, et il chargea soixante cavaliers de lui en ouvrir le chemin. Soto, qui les commandait, repoussa toutes les armées qu'on lui opposa ; mais, se croyant dans l'impossibilité de forcer un défilé étroit fortifié avec beaucoup d'art, il pensa avoir besoin du nom de Tupacpapa. Le jeune prince étant mort avant de l'avoir joint, et n'ayant pas été remplacé, l'habile officier se vit réduit à ses seuls moyens.

Ils furent employés avec tant de succès, que quelques jours après, Pizarre, à la tête de cinq cents Espagnols, put faire son entrée triomphante à Cuzco.

Fidèles à leur plus ardente passion, les conquérans cherchèrent d'abord des richesses. Les Péruviens les avaient cachées dans les temples et dans les tombeaux, bien convaincus que les sanctuaires des dieux, que le séjour des morts ne seraient pas violés. Leur sécurité ne dura que peu. Les saints asiles où ils avaient placé leur confiance ne furent pas plus respectés que les maisons des citoyens. On trouva, dit Goméra, plus d'or et plus d'argent que n'en avait fourni la rançon d'Atahualpa. Cependant la part de chaque soldat ne fut pas aussi forte qu'à la première distribution, parce que leur nombre était beaucoup plus considérable. De là naquit un mécontentement universel. Dans la vue d'étouffer ces clameurs, les malheureux Indiens furent mis à la torture pour les engager à découvrir de nouveaux trésors; cette barbarie, que mille autres avaient précédée, n'ajouta rien à ce que déjà l'on possédait.

Des soins politiques occupèrent ensuite les usurpateurs. La plupart des habitans de la capitale et des contrées limitrophes s'étaient réfugiés dans des lieux inaccessibles. Il fallait les déterminer à rentrer dans leurs foyers, ou consentir à ne régner que sur des déserts et s'exposer à mourir de faim. Le succès parut impossible, à moins qu'on

ne gagnât leur souverain, qu'ils avaient suivi ; et toutes les intrigues furent dirigées vers ce but important. L'inca, malgré l'opposition de ses conseils, céda aux instances de sês ennemis, et son retour entraîna celui du plus grand nombre de ses sujets. Pour augmenter sa sécurité, les Espagnols accoururent au-devant de lui. Leur chef le reçut avec un respect qui tenait de la soumission. Un diadème brillant orna sa tête. Il occupa le palais que ses ancêtres avaient successivement embelli. Un traité solennel lui adjugea, avec quelque modification, tous les droits de la puissance impériale.

Pizarre, jugeant la tranquillité publique solidement établie, chargea ses frères de la maintenir à Cuzco, ainsi que dans les provinces voisines, et leur laissa une centaine de soldats, force qui lui parut suffisante pour empêcher que la paix ne fût troublée. Dans la multitude des aventuriers de sa nation que la soif de l'or avait attirés sous ses drapeaux, il choisit les plus intelligens ou les plus actifs pour aller former des établissemens dans des contrées où les armes de la Castille ne s'étaient pas encore montrées. Lui-même, trouvant que la capitale des incas, située dans les montagnes et à plus de quatre cent milles de la mer, n'était pas le lieu d'où devaient partir les lois qui devaient régir le puissant état qu'il se proposait de former, se porta avec ce qui lui restait de troupes dans une délicieuse et fertile vallée arro-

sée par la Rimac, et éloignée de deux lieues seulement de Callao, la meilleure rade de l'Océan pacifique. Là s'éleva très-rapidement la ville des rois ou Lima, qui ne tarda pas à fixer l'attention des deux hémisphères.

Manco-Capac voyait avec satisfaction les Espagnols se disperser sur un espace immense. Dans l'espoir de profiter de cette imprudence, il chargea ceux de ses sujets qui lui étaient le plus affectionnés et qui avaient le plus d'ascendant sur l'esprit des peuples, de rassembler secrètement le plus de troupes qu'il leur serait possible. Son projet était de se mettre à leur tête; mais il était gardé à vue dans Cuzco par ses oppresseurs, qui ne se fiaient pas à ses promesses, parce qu'eux-mêmes avaient manqué à tous les engagemens pris avec lui. L'embarras était de rompre ses fers. Il réussit à tromper la vigilance de ses geôliers, et ne tarda pas à compter deux cent mille hommes sous ses drapeaux.

Plusieurs divisions de cette grande armée furent envoyées contre les Espagnols répartis en divers cantons, et en surprirent, en massacrèrent six à sept cents. On destina des forces plus considérables pour intercepter à Lima toutes ses communications. Quatre ou cinq partis envoyés successivement par Pizarre pour observer ce qui se passait loin de lui, donnèrent dans les piéges qui leur étaient tendus, et il n'en échappa pas un seul soldat qui pût instruire le général de ce qu'il lui

était si important d'apprendre. Lima porta la majeure partie de ses troupes sous les murs de Cuzco. Les combats, devenus fréquens au voisinage de la place, se décidaient communément au désavantage des Indiens. Une fois cependant ils s'emparèrent de la moitié de la ville, mais pour en être chassés huit jours après. Cette espèce de blocus ou de siége durait depuis huit ou neuf mois, lorsqu'au retour d'une expédition qu'il venait de tenter dans le Chili, Almagro dirigea sa marche sur Cuzco.

Manco-Capac se porta au-devant de ce nouvel ennemi, et lui livra bataille. Cette audace n'eut pas le succès qu'il s'en était promis. L'armée péruvienne fut battue, et si complètement battue, qu'il se vit réduit à exhorter ceux de ses sujets qui avaient échappé au glaive du vainqueur à se disperser et à pourvoir à leur sûreté. Ses conseils trouvèrent une docilité si entière, que quelques jours après l'action on ne voyait pas vingt de ces faibles combattans ensemble. Lui-même il se détermina à aller cacher ses infortunes dans un désert. A cette époque fut totalement étouffé le peu d'espérance qu'avaient pu conserver les Indiens de recouvrer leur indépendance. Ceux d'entre eux qui étaient le plus attachés à leur liberté, à leur gouvernement, à leur religion, se réfugièrent dans des montagnes inaccessibles. La plupart se soumirent aux lois du conquérant.

Une révolution si étrange a été un sujet d'éton-

nement pour toutes les nations. Le Pérou est un pays très-difficile, où il faut continuellement gravir des montagnes, marcher sans cesse dans des gorges et des défilés. On y est réduit à passer, à repasser perpétuellement des torrens ou des rivières dont les bords sont toujours escarpés. Quatre ou cinq mille hommes, avec un peu de courage et d'intelligence, y feraient périr les armées les plus aguerries. Comment donc arriva-t-il qu'un grand peuple n'osa pas même disputer un terrain dont la nature devait lui être si connue à une poignée de brigands que les écumes de l'Océan venaient de vomir sur ses rivages ?

C'est par la même raison que le voleur intrépide, le pistolet à la main, dépouille impunément une troupe d'hommes, ou qui reposent tranquillement dans leurs foyers, ou qui, renfermés dans une voiture publique, continuent leur voyage sans méfiance. Quoiqu'il soit seul, et qu'il n'ait qu'un ou deux coups à tirer, il en impose à tous, parce que personne ne veut se sacrifier pour les autres. La défense suppose un concert de volontés qui se forme avec d'autant plus de lenteur que le péril est moins attendu, que la sécurité était plus entière, et qu'elle avait duré plus long-temps. Or, c'était le cas des Péruviens. Ils vivaient sans inquiétude et sans trouble depuis plusieurs siècles. Ajoutez à ces considérations que la peur est fille de l'ignorance et de l'étonnement ; que la multitude sans ordre ne peut rien contre le petit

nombre discipliné, et que le courage sans armes ne résiste point à la foudre. Ainsi le Pérou devait être subjugué, quand même les dissensions domestiques qui le bouleversaient n'auraient pas préparé ses fers.

VI. Origine, religion, gouvernement, mœurs et arts du Pérou à l'arrivée des Espagnols.

Cet empire qui, selon les historiens espagnols, florissait depuis quatre siècles, avait été fondé par Manco-Capac et par sa femme Mama Oello, qui furent appelés incas ou seigneurs du Pérou. On a soupçonné que ces personnages pouvaient être les descendans de quelques navigateurs d'Europe ou des Canaries, jetés par la tempête sur les côtes du Brésil.

Pour donner une base à cette conjecture, l'on a dit que les Péruviens divisaient comme nous les années en trois cent soixante jours, et qu'ils avaient quelques notions astronomiques, telles que les points de l'horizon où le soleil se couche dans les solstices et les équinoxes, bornes que les Espagnols détruisirent comme des monumens de la superstition indienne. L'on a dit que la race des incas était plus blanche que les naturels du pays, et que plusieurs individus de la famille du souverain avaient de la barbe : or, on sait qu'il y a des traits, ou difformes ou réguliers, qui se conservent dans quelques races, quoique ces traits ne passent pas constamment de génération en génération. L'on a dit enfin que c'était une tradition généralement répandue dans le Pérou et transmise d'âge en âge, qu'un jour il viendrait par mer

des hommes barbus, avec des armes si supérieures, que rien ne pourrait leur résister.

S'il se trouvait quelques-uns de nos lecteurs qui voulussent adopter une opinion si peu fondée, ils ne pourraient s'empêcher de convenir qu'il avait dû s'écouler un fort long espace de temps entre le naufrage et la fondation de l'empire. Sans cet intervalle immense, le législateur n'aurait-il pas donné aux sauvages qu'il rassemblait quelque notion de l'écriture, quand lui-même il n'aurait pas su lire? Ne les aurait-il pas formés à plusieurs de nos arts et de nos méthodes? Ne leur aurait-il pas persuadé quelques dogmes de sa religion? Ou ce n'est pas un Européen qui a fondé le trône des incas, ou il faut croire nécessairement que le vaisseau de ses ancêtres s'était brisé sur les côtes de l'Amérique à une époque assez reculée pour que les générations eussent oublié tout ce qui se pratiquait dans le lieu de leur origine.

Les législateurs se dirent enfans du soleil, envoyés par leur père pour rendre les hommes bons et heureux. Ils pensèrent sans doute que ce préjugé enflammerait l'âme des peuples qu'ils voulaient civiliser, éleverait leur courage et leur inspirerait plus d'amour pour leur patrie, plus de soumission aux lois.

C'était à des êtres nus, errans, sans culture, sans industrie, sans aucune de ces idées morales qui sont les premiers liens de l'union sociale, que ces discours étaient adressés. Quelques-uns

de ces barbares, que beaucoup d'autres imitèrent depuis, s'assemblèrent autour des législateurs dans le pays montueux de Cuzco.

Manco apprit à ses nouveaux sujets à féconder la terre, à semer des grains et des légumes, à se vêtir, à se loger. Oello montra aux Indiennes à filer, à tisser le coton et la laine; elle leur enseigna tous les exercices convenables à leur sexe, tous les arts de l'économie domestique.

L'astre du feu, qui dissipe les ténèbres qui couvrent la terre, qui tire le rideau de la nuit et étale subitement aux regards de l'homme étonné la scène la plus vaste, la plus auguste et la plus riante, que la gaîté des animaux, le ramage des oiseaux, le cantique de l'être qui pense, saluent à son lever; qui s'avance majestueusement au-dessus de leurs têtes, qui embrasse un espace immense dans sa marche à travers les espaces du ciel; dont le coucher replonge l'univers dans le silence et la tristesse; qui caractérise les saisons et les climats; qui forme et dissipe les orages; qui allume la foudre et qui l'éteint; qui verse sur les campagnes les pluies qui les fécondent, sur les forêts les pluies qui les nourrissent; qui anime tout par sa chaleur, embellit tout par sa présence, et dont l'absence jette partout la langueur et la mort, le soleil fut le dieu des Péruviens. Et en effet, quel être dans la nature est plus digne des hommages de l'homme ignorant que son éclat éblouit, de l'homme reconnaissant qu'il comble

de bienfaits ? Son culte fut institué. On lui bâtit des temples, et on abolit les sacrifices humains.

Ce fut comme descendans du soleil que Manco Capac et ses successeurs régnèrent. Une si noble origine leur concilia toujours un respect qui tenait de l'adoration. On pensait ne pouvoir jamais rendre assez d'hommages à des êtres d'une nature supérieure. Cette conviction intime et générale leur assura un pouvoir sans bornes. Leurs volontés étaient censées les volontés du ciel même. La moindre résistance à leurs commandemens eût été un attentat contre la Divinité. Peut-être dans le cours de plusieurs siècles ne se trouva-t-il pas un seul Péruvien qui se permit un doute sur l'utilité ou sur la justice d'un ordre de son souverain. Pour perpétuer cet ordre de choses, les incas arrêtèrent que le sacerdoce resterait exclusivement à perpétuité dans leur famille; ils arrêtèrent que leur sang ne serait jamais mêlé avec un autre sang; ils arrêtèrent que leurs proches auraient tous un habit et des ornemens qui leur seraient propres; ils arrêtèrent que le chef de l'empire ne se montrerait jamais en public qu'entouré de tout l'appareil que peut comporter le trône. Des honneurs barbares suivaient même sa mort, et la mort de ses agens les plus distingués. On immolait sur leur tombe un grand nombre de leurs domestiques, pour qu'ils pussent paraître dans un autre monde avec une dignité proportionnée

à la dignité qu'ils avaient eue dans celui qu'ils venaient de quitter.

Cet usage autoriserait à soupçonner qu'un gouvernement à la fois théocratique et despotique dut être cruel. Rien ne serait plus éloigné de la vérité. Sans être braves, sans être conduits par des princes ou des généraux habiles, les Péruviens furent conquérans, parce que dans leurs opérations militaires ils mettaient un ensemble que n'avaient pas les sauvages qu'ils attaquaient. Mais il y eut toujours peu de sang répandu dans le combat, et il n'y en eut jamais de versé après l'action. Jamais d'exactions, jamais de contributions, jamais d'humiliations. Les contrées asservies étaient sur-le-champ réunies au domaine de l'état, et leurs habitans mis en possession des mêmes droits dont jouissaient les anciens sujets. Il leur fallait seulement renoncer à leurs idoles et embrasser le culte du soleil.

Tant de modération durant et après la guerre devait faire espérer une législation pleine d'humanité. Celle du Pérou ne punissait de mort que l'homicide, le vol, l'adultère, et très-peu d'autres crimes.

La polygamie était défendue. Il n'était permis qu'à l'empereur d'avoir des concubines, parce qu'on ne pouvait trop multiplier la race du soleil. Il les choisissait parmi les vierges consacrées au temple de Cuzco, qui étaient toutes de son sang.

Une institution très-sage ordonnait qu'un jeune

homme qui commettrait une faute serait légèrement puni, mais que son père en serait responsable. C'est ainsi que la bonne éducation veillait à la perpétuité des bonnes mœurs.

Il n'y avait point d'indulgence pour l'oisiveté, regardée avec raison comme la source de tous les désordres. Ceux que l'âge ou les incommodités avaient mis hors d'état de travailler étaient nourris par le public, mais avec l'obligation de préserver du dégât des oiseaux les terres ensemencées. Tous les citoyens étaient obligés de faire eux-mêmes leurs habits, d'élever leurs maisons, de fabriquer leurs instrumens d'agriculture. Chaque famille savait seule pourvoir à ses besoins.

Il était ordonné aux Péruviens de s'aimer, et tout les y portait. Ces travaux communs, toujours égayés par des chants agréables; l'objet même de ces travaux, qui était d'aider quiconque avait besoin de secours; ces vêtemens faits par les filles vouées au culte du soleil, et distribués par les officiers de l'empereur aux pauvres, aux vieillards, aux orphelins; l'union qui devait régner dans les décuries où tout le monde s'inspirait mutuellement le respect des lois, l'amour de la vertu, parce que les châtimens pour les fautes d'un seul tombaient sur toute la décurie; cette habitude de se regarder comme membres d'une seule famille, qui était l'empire, tous ces usages entretenaient parmi les Péruviens la concorde, la bienveillance, le patriotisme, un certain esprit

de communauté, et substituaient autant qu'il est possible à l'intérêt personnel, à l'esprit de propriété, aux ressorts communs des autres législations, les vertus lès plus sublimes et les plus aimables.

Elles étaient honorées, ces vertus, comme les services rendus à la patrie. Ceux qui s'étaient distingués par une conduite exemplaire, ou par des actions d'éclat utiles au bien public, portaient pour marque de décoration des habits travaillés par la famille des incas. Il est fort vraisemblable que ces statues, que les Espagnols prétendaient avoir trouvées dans les temples du soleil, et qu'ils prirent pour des idoles, étaient les statues des hommes qui, par la grandeur de leurs talens, ou par une vie remplie de belles actions, avaient mérité l'hommage ou l'amour de leurs concitoyens.

Ces grands hommes étaient encore les sujets ordinaires des poëmes composés par la famille des incas pour l'instruction des peuples.

Il y avait un autre genre de poëme utile aux mœurs. On représentait à Cuzco, et peut-être ailleurs, des tragédies et des comédies. Les premières donnaient aux prêtres, aux guerriers, aux juges, aux hommes d'état, des leçons de leurs devoirs, et des modèles de vertus publiques. Les comédies servaient d'instruction aux conditions inférieures, et leur enseignaient les vertus privées, et jusqu'à l'économie domestique.

L'état entier était distribué en décuries, avec un officier chargé de veiller sur dix familles qui lui étaient confiées. Un officier supérieur avait la même inspection sur cinquante familles ; d'autres enfin sur cent, sur cinq cents, sur mille.

Les décurions et les autres inspecteurs, en remontant jusqu'au millénaire, devaient rendre compte à celui-ci des bonnes et des mauvaises actions, solliciter le châtiment et la récompense, avertir si l'on manquait de vivres, d'habits, de grains pour l'année. Le millénaire rendait compte au ministre de l'inca.

Rarement avait-il à porter des plaintes contre la partie de la nation confiée à sa vigilance. Dans une région où tous les devoirs étaient censés prescrits par le soleil, où le moindre manquement était regardé comme un sacrilége, les règles ne devaient guère être transgressées. Lorsque ce malheur arrivait, les coupables allaient eux-mêmes révéler leurs fautes les plus secrètes, et demander à les expier. Ces peuples disaient aux Espagnols qu'il n'était jamais arrivé qu'un homme de la famille des incas eût mérité d'être puni.

Les terres du royaume susceptibles de culture étaient partagées en trois parts, celle du soleil, celle de l'inca, et celle des peuples. Les premières se cultivaient en commun, ainsi que les terres des orphelins, des veuves, des vieillards, des infirmes, et des soldats qui étaient à l'armée. Celles-ci se cultivaient immédiatement après celles

du soleil, et avant celles de l'empereur. Des fêtes annonçaient ce travail; on le commençait et on le continuait au son des instrumens et en chantant des cantiques.

L'empereur ne levait aucun tribut, et n'exigeait de ses sujets que la culture de ses terres, dont le produit, déposé partout dans des magasins publics, suffisait à toutes les dépenses de l'empire.

Les terres consacrées au soleil fournissaient à l'entretien des prêtres et des temples, à tout ce qui concernait le culte religieux. Elles étaient en partie labourées par des princes de la famille royale, revêtus de leurs plus riches habits.

A l'égard des terres qui étaient entre les mains des particuliers, elles n'étaient ni un héritage, ni même une propriété à vie. Leur partage variait continuellement, et se réglait avec une équité rigoureuse sur le nombre de têtes qui composaient chaque famille. Les richesses se bornaient toujours au produit des champs dont l'état avait confié l'usufruit passager.

Cet usage des possessions amovibles a été universellement réprouvé par les hommes éclairés. Ils ont constamment pensé qu'un peuple ne s'éleverait jamais à quelque force, à quelque grandeur, que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens, l'on ne verrait sur le globe que quelques sauvages errans et nus, vivant misérablement de fruits, de

racines; produit unique et borné de la nature brute. Sans le second, nul mortel ne vivrait que pour lui-même. Le genre humain serait privé de tout ce que la tendresse paternelle, l'amour de son nom, et le charme inexprimable qu'on trouve à faire le bonheur de sa postérité, font entreprendre de durable. Le système de quelques spéculateurs hardis qui ont regardé les propriétés, et surtout les propriétés héréditaires, comme des usurpations de quelques membres de la société sur d'autres, se trouve réfuté par le sort de toutes les institutions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont toutes misérablement péri, après avoir langui quelque temps dans la dépopulation et dans l'anarchie.

Si le Pérou n'eut pas cette destinée, ce fut vraisemblablement parce que les incas, ne connaissant pas l'usage des impôts, et n'ayant, pour subvenir aux besoins du gouvernement, que des denrées en nature, dûrent chercher à les multiplier. Ils étaient secondés dans l'exécution de ce projet par leurs ministres, par les administrateurs inférieurs, par les soldats même, qui ne recevaient pour subsister, pour soutenir leur rang, que des fruits de la terre. De là tant de soin pour les augmenter. Cette attention pouvait avoir pour but principal de porter l'abondance dans les champs du souverain; mais son patrimoine était si confusément mêlé avec celui des sujets, qu'il n'était pas possible de fertiliser l'un sans fertiliser

l'autre. Les peuples, encouragés par ces commodités, qui laissaient peu de chose à faire à leur industrie, se livrèrent à des travaux que la nature de leur sol, de leur climat et de leurs consommations, rendait très-légers. Mais, malgré tous ces avantages; malgré la vigilance toujours active du magistrat; malgré la certitude de ne pas voir leurs moissons ravagées par un voisin inquiet, les Péruviens ne s'élevèrent jamais au-dessus du plus étroit nécessaire. On peut assurer qu'ils auraient acquis les moyens de varier et d'étendre leurs jouissances, si des propriétés foncières, commerçables, héréditaires, avaient aiguisé leur génie.

Les Péruviens, à la source de l'or et de l'argent, ne connaissaient pas l'usage de la monnaie. Ils n'avaient pas proprement de commerce; et les arts de détail, qui tiennent aux premiers besoins de la vie sociale, étaient fort imparfaits chez eux. Toutes leurs sciences étaient dans la mémoire, et toute leur industrie dans l'exemple. Ils apprenaient leur religion et leur histoire par des cantiques, leurs devoirs et leurs professions par le travail et l'imitation.

Leur législation était sans doute imparfaite et très-bornée, puisqu'elle supposait le prince toujours juste et infaillible, et les magistrats intègres comme le prince; puisque non-seulement le monarque, mais un décurion, un centenaire, un millénaire, tous ses préposés, pouvaient changer

à leur gré la destination des peines et des récompenses. Chez ce peuple, privé de l'avantage inappréciable de l'écriture, les lois les plus sages, n'ayant aucun principe de stabilité, devaient s'altérer insensiblement, sans qu'il restât aucun moyen pour les ramener à leur caractère primitif.

Les contre-poids de ces dangers se trouvaient dans l'ignorance absolue des monnaies d'or et d'argent; ignorance qui rendait impossible dans un despote péruvien la funeste manie de thésauriser. Ils se trouvaient dans la constitution de l'empire, qui avait déterminé la quotité du revenu du souverain en déterminant la portion des terres qui lui appartenait. Ils se trouvaient dans des besoins peu étendus, toujours faciles à satisfaire, et qui rendaient le peuple heureux et attaché à son gouvernement. Ils se trouvaient dans la force des opinions religieuses, qui faisaient de l'observation des lois un principe de conscience. Le despotisme des incas était ainsi fondé sur une confiance mutuelle entre le souverain et les peuples, confiance qui était le fruit des bienfaits du prince, de la protection constante qu'il accordait à tous ses sujets, et de l'intérêt sensible qu'ils avaient à lui être soumis.

Un pyrrhonisme quelquefois outré, qui a succédé à une crédulité aveugle, a voulu depuis quelque temps jeter des nuages sur ce qu'on vient de dire des lois, des mœurs, du bonheur de l'an-

cien Pérou. Ce tableau a paru à quelques philosophes l'ouvrage de l'imagination naturellement exaltée de quelques Espagnols. Mais entre les destructeurs de cette partie brillante du Nouveau-Monde y avait-il quelque brigand assez éclairé pour inventer une fable si bien combinée? Y avait-il quelqu'un d'assez humain pour le vouloir, quand même il en aurait été capable? N'aurait-il pas été retenu par la crainte d'augmenter la haine que tant de dévastations attiraient à sa nation dans l'univers entier? Ce roman n'aurait-il pas été contredit par une foule de témoins qui auraient vu le contraire de ce qu'on publiait avec tant d'éclat? Le témoignage unanime des écrivains contemporains, et de ceux qui les ont suivis, doit être regardé comme la plus forte démonstration historique qu'il soit possible de désirer.

Cessons donc, cessons de regarder comme une imagination folle cette succession de souverains sages, ces générations d'hommes sans reproche. Déplorons le sort de ces peuples, et ne leur envions pas un triste honneur. C'est bien assez de les avoir dépouillés des avantages dont ils jouissaient, sans ajouter la lâcheté de la calomnie aux bassesses de l'avarice, aux attentats de l'ambition, aux fureurs du fanatisme. Il faut faire des vœux pour que ce bel âge se renouvelle plus tôt que plus tard dans quelque coin du globe.

Nous ne justifierons pas avec la même assurance les relations que les conquérans du Pérou

publièrent sur la grandeur et la magnificence des monumens de tous les genres qu'ils avaient trouvés. Le désir de donner plus d'éclat à la gloire de leurs triomphes les aveugla peut-être. Peut-être, sans être persuadés eux-mêmes, voulurent-ils en imposer à leur nation, aux nations étrangères. Les premiers témoignages, qui même se contrariaient, ont été infirmés par ceux qui les ont suivis, et enfin totalement détruits, lorsque des hommes éclairés ont porté leurs pas dans cette partie si célèbre du nouvel hémisphère.

Il faut donc reléguer au rang des fables cette quantité prodigieuse de villes élevées avec tant de soin et de dépense. Pourquoi, s'il y avait tant de cités superbes dans le Pérou, n'existe-t-il plus, à la réserve de Cuzco et de Quito, que celles que le conquérant y a construites? D'où vient qu'on ne retrouve guère que dans les vallées de las Capillas et de Pachacamac les ruines de celles dont on a publié des descriptions si exagérées? Les peuples étaient donc dispersés dans les campagnes, et il était impossible que ce fût autrement dans une région où il n'y avait ni rentiers, ni artistes, ni commerçans, ni grands propriétaires, et où le labourage était l'occupation unique ou principale de tous les hommes.

Il faut reléguer au rang des fables ces majestueux palais destinés à loger les incas dans le lieu de leur résidence et dans leurs voyages. Autant qu'il est possible d'en juger à travers des décom-

bres cent fois bouleversés par l'avarice qui comptait trouver des trésors; les maisons royales n'avaient ni majesté, ni décoration. Elles ne différaient que par l'étendue et par l'épaisseur des bâtimens ordinaires, construits avec des roseaux, du bois, de la terre battue, des pierres brutes sans ciment, selon la nature du climat ou la commodité des matériaux.

Il faut reléguer au rang des fables ces tombeaux dignes des siècles les plus favorables aux beaux-arts. Les Péruviens n'enterraient pas proprement leurs morts. L'usage était de déposer les cadavres dans quelque lieu remarquable. Ils étaient entourés de pierres ou de briques. Des amis jetaient par-dessus une si grande quantité de terre, que ces monumens formaient communément un monticule de huit ou dix toises de hauteur sur vingt ou vingt-cinq de longueur, et un peu moins de largeur. Avec le mort étaient ensevelis les meubles qui avaient servi à son usage personnel, ses haches de cuivre, ses miroirs, ses vases d'argile, ses bijoux d'argent ou d'or. Aussi beaucoup d'Espagnols passent-ils tristement leur vie à fouiller ces sépultures dans l'espérance d'y trouver des richesses qu'ils n'y rencontrent que très-rarement.

Il faut reléguer au rang des fables ces places de guerre qui couvraient l'empire. Il en existait sans doute quelques-unes. Le bas Pérou offre encore les débris de deux situées sur des montagnes, l'une construite avec de la terre, et l'autre

avec des troncs d'arbre. On soupçonne qu'elles avaient des fossés et trois murailles, dont l'une dominait sur l'autre. C'en était assez pour contenir les peuples subjugués et pour arrêter des voisins peu redoutables. Mais ces moyens de défense ne pouvaient servir de rien contre la valeur et les armes de l'Europe. Les forteresses du haut Pérou, quoique bâties avec de la pierre, n'y étaient pas plus propres. M. de La Condamine, qui visita avec l'attention scrupuleuse qui lui était propre le fort de Canar, le mieux conservé et le plus considérable après celui de Cuzco, ne lui trouva que peu d'étendue, et seulement dix pieds d'élévation. Un peuple qui n'avait que la ressource de ses bras pour porter ou traîner les plus grosses masses, un peuple qui ignorait l'usage des leviers et des poulies, pouvait-il exécuter de plus grandes choses?

Il faut reléguer au rang des fables ces aquéducs, ces réservoirs comparables à ce que l'antiquité nous a laissé en ce genre de plus magnifique. La nécessité avait enseigné aux Péruviens à pratiquer des rigoles au détour des montagnes, sur le penchant des collines, à creuser des canaux et des fossés dans les vallées pour féconder leurs champs que les pluies ne fertilisaient pas, pour se ménager de l'eau à eux-mêmes qui n'avaient jamais imaginé de creuser des puits; mais ces ouvrages de terre ou de pierre sèche n'avaient rien de remarquable, rien qui fît soupçonner

la plus légère connaissance de l'hydraulique.

Il faut reléguer au rang des fables ces superbes voies qui rendaient les communications si faciles. Les grands chemins du Pérou n'étaient autre chose que deux rangs de pieux plantés au cordeau, et uniquement destinés à guider les voyageurs. Il n'y avait que celui qui portait le nom des incas et qui traversait tout l'empire qui eût de la grandeur. Ce monument, le plus beau du Pérou, fut entièrement détruit durant les guerres civiles des conquérans.

Il faut reléguer au rang des fables ces ponts si vantés. Comment les Péruviens en auraient-ils pu construire de bois, eux qui ne savaient pas le travailler? Comment en auraient-ils pu élever de pierre, eux qui ignoraient la construction des cintres et des voûtes, et qui ne connaissaient pas la chaux? Cependant le voyageur était continuellement arrêté au passage des torrens, si multipliés dans ces contrées. Pour vaincre ce grand obstacle, on imagina d'assembler sept ou huit câbles d'osier, ou un plus grand nombre, de les lier ensemble par des cordages plus petits, de les couvrir par des branches d'arbres et par de la terre, et de les attacher fortement aux deux rives opposées. Par ce moyen, les communications se trouvèrent facilement et sûrement établies. Les rivières, plus larges et moins rapides, étaient traversées sur de petits bâtimens à voiles, qui viraient de bord avec assez de célérité.

Il faut reléguer au rang des fables les merveilles attribuées à ces *quipos*, qui remplaçaient, chez les Péruviens, l'art de l'écriture, qui leur était inconnu. C'étaient, a-t-on dit, des registres de corde, où des nœuds variés et des couleurs diverses retraçaient les faits dont il était important ou agréable de conserver le souvenir, et qui étaient gardés par des dépositaires de confiance établis par l'autorité publique. Il serait peut-être téméraire d'affirmer que ces espèces d'hyérogliphes, dont nous n'avons jamais eu que des descriptions obscures, ne pouvaient donner aucune lumière sur les événemens passés. Cependant, en voyant les erreurs qui se glissent dans nos histoires, malgré tant de facilités pour les éviter, on ne serait guère porté à croire que des annales aussi singulières que celles dont il s'agit ici aient jamais pu mériter beaucoup de confiance.

Les Espagnols ne méritent pas davantage d'être crus quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves et les tuyaux étaient ou d'argent ou d'or; de ces jardins remplis d'arbres, dont les fleurs étaient d'argent et les fruits d'or, et où l'œil trompé prenait l'art pour la nature; de ces champs de maïs, dont les tiges étaient d'argent, et les épis d'or; de ces bas-reliefs où l'on aurait été tenté de cueillir les herbes et les plantes; de ces habillemens couverts de grains d'or plus fins que la semence de perle, et dont les plus habiles orfèvres de l'Eu-

rope n'auraient pas égalé le travail. Nous ne dirons pas que ces ouvrages n'ont pas mérité d'être conservés, parce qu'ils ne l'ont pas été. Si les statuaires grecs n'avaient employé dans leurs compositions que des métaux précieux, il est vraisemblable que peu des chefs-d'œuvre de la Grèce seraient arrivés jusqu'à nous. Mais, à juger de ce qui a péri par ce qui a été conservé, on peut assurer que les Péruviens n'avaient fait nuls progrès dans le dessin. Les vases échappés au ravage du temps pourront bien servir de preuve de la patience des Indiens, mais ne seront jamais des monumens de leur génie. Quelques figures d'animaux, d'insectes d'or massif, longtemps conservées dans le trésor de Quito, n'étaient pas plus parfaites. On n'en pourra plus juger. Elles furent fondues en 1740 pour secourir Carthagène assiégé par les Anglais; et il ne se trouva pas dans tout le Pérou un Espagnol assez curieux pour acheter une seule pièce au poids.

On voit par tout ce qui a été dit que les Péruviens n'étaient guère avancés dans les sciences un peu compliquées. La plupart dépendent du progrès des arts, et ceux-ci des hasards, qui ne sont produits par la nature que dans la suite des siècles, et dont la plupart sont perdus pour les peuples qui restent sans communication avec les peuples éclairés.

En réduisant les choses à la vérité, nous trouverons que les Péruviens étaient parvenus à fon-

dre l'or et l'argent, et à les mettre en œuvre. Avec ces métaux ils faisaient des ornemens, la plupart très-minces, pour les bras, pour le cou, pour le nez, pour les oreilles; et des statues creuses, sans soudure, qui, sculptées ou fondues, n'avaient pas plus d'épaisseur. Rarement ces riches matières étaient-elles converties en vases. Leurs vases ordinaires étaient d'une argile très-fine, facilement travaillée, et de la grandeur, de la forme convenables aux usages pour lesquels ils étaient destinés. Les poids n'étaient pas inconnus, et l'on découvre de temps en temps des balances dont les bassins sont d'argent et ont la figure d'un cône renversé. Deux espèces de pierre, l'une molle et l'autre dure, l'une entièrement opaque et l'autre un peu transparente, l'une noire et l'autre couleur de plomb, servaient de miroir : on était parvenu à leur donner un poli suffisant pour réfléchir les objets. La laine, le coton, les écorces d'arbres recevaient des mains de ce peuple un tissu plus ou moins serré, plus ou moins grossier, dont on s'habillait, dont on faisait même quelques meubles. Ces étoffes, ces toiles étaient teintes en noir, en bleu et en rouge, par le moyen du rocou, de différentes herbes et d'une fève sauvage qui croît dans les montagnes. On donnait aux émeraudes toutes les figures. Ce qu'on en tire assez souvent des tombeaux, la plupart fort élevés, où les citoyens distingués se faisaient enterrer avec ce qu'ils possédaient de plus

rare, prouve que ces pierres précieuses avaient une perfection qu'on ne leur a pas retrouvée ailleurs. D'heureux hasards offrent quelquefois des ouvrages de cuivre rouge, des ouvrages de cuivre jaune, et d'autres ouvrages qui participent de ces deux couleurs; d'où l'on a conclu que les Péruviens connaissaient le mélange des métaux. Une chose plus importante, c'est que ce cuivre n'est jamais rouillé, qu'il ne s'y attache jamais de vert-de-gris; ce qui paraît prouver que ces Indiens faisaient entrer dans sa préparation quelques matières qui le préservaient de ces inconvéniens funestes. Il faut regretter que l'art utile de le tremper ainsi ait été perdu, ou par le découragement des naturels du pays, ou par les mépris que les conquérans avaient pour tout ce qui n'avait point de rapport avec leur passion pour les richesses.

Mais avec quels instrumens s'exécutaient tou ces ouvrages chez un peuple qui ne connaissait pas le fer, regardé avec raison comme l'âme de tous les arts? Il ne s'est rien conservé dans les maisons particulières, et l'on ne découvre rien dans les monumens publics ni dans les tombeaux, qui donne les lumières qu'il faudrait pour résoudre ce problème. Peut-être les marteaux, les maillets dont on se servait étaient-ils de quelque matière que le temps aura pourrie ou défigurée? Si l'on se refusait à cette conjecture, il faudrait dire que tout s'opérait avec des

haches de cuivre, qui servaient aussi d'armes à la guerre. En ce cas, il fallait que le travail, le temps, la patience, tinssent lieu aux Péruviens des outils qui leur manquaient.

Ce fut peut-être encore avec les haches de cuivre ou de caillou, et un frottement opiniâtre, qu'ils parvinrent à tailler les pierres, à les bien équarrir, à les rendre parallèles, à leur donner la même hauteur et à les joindre sans ciment. Malheureusement, ces instrumens n'avaient pas la même activité sur le bois que sur la pierre. Aussi les mêmes hommes, qui travaillaient le granit, qui foraient l'émeraude, ne surent-ils jamais assembler une charpente par des mortaises, des tenons et des chevilles ; elle ne tenait aux murailles que par des liens de jonc. Les bâtimens les plus remarquables n'avaient qu'un couvert de chaume soutenu par des mâts comme les tentes de nos armées. On ne leur donnait qu'un étage. Ils ne prenaient de jour que par la porte, et n'avaient que des pièces détachées sans communication.

VII. La soumission du Pérou est l'époque des plus sanglantes divisions entre les conquérans.

Quoi qu'il en soit des arts que les Espagnols trouvèrent dans le Pérou, ces barbares ne se virent pas plus tôt les maîtres de ce vaste empire, qu'ils s'en disputèrent les dépouilles avec tout l'acharnement qu'annonçaient leurs premiers exploits.

Les guerres civiles prennent ordinairement leur source dans la tyrannie et dans l'anarchie. Dans

l'anarchie, le peuple se divise par pelotons. Chaque petite faction a son démagogue ; chacune a ses prétentions sages ou folles, unanimes ou contradictoires, sans qu'on le sache. Il s'élève une multitude de cris confus. Le premier coup est suivi de mille autres ; et l'on s'entr'égorge sans s'entendre. Les intérêts particuliers et les haines personnelles font durer les troubles publics ; et l'on ne commence à s'expliquer que quand on est las de carnage. Sous la tyrannie, il n'y a guère que trois partis, celui de la cour, celui de l'opposition, et les indifférens, citoyens froids, sans doute, mais quelquefois très-utiles par leur impartialité et par le ridicule qu'ils jettent sur les deux autres partis. Dans l'anarchie, le calme renaît, et il n'en coûte la vie à personne. Sous la tyrannie, le calme est suivi de la chute de plusieurs têtes ou d'une seule.

Les intérêts qui armèrent les Espagnols les uns contre les autres n'étaient pas de cette importance. Ce fut pour leurs chefs, pour leurs chefs uniquement qu'ils se divisèrent. Les troubles tiraient leur origine de la perfidie de Pizarre. Cet aventurier, dans un voyage qu'il avait fait en Europe pour préparer sa seconde expédition dans les mers du sud, s'était fait accorder les dignités de gouverneur et de capitaine-général dans les régions qu'il découvrirait. A la vérité il avait obtenu un évêché pour Luques, dont l'ambition ne pouvait jamais croiser la sienne ; mais il n'avait demandé

pour son autre associé que le commandement de la forteresse qu'on se proposait de bâtir à Tumbez. Almagro fut irrité de cet arrangement, comme il devait l'être. Son oppresseur réussit à le calmer un peu en lui conférant le titre de son lieutenant, et en s'engageant à faire confirmer par la cour sa nomination. La bonne foi n'avait pas présidé à cette espèce de rapprochement. Aussi le moindre événement était-il un sujet de discorde entre ces cœurs ulcérés. Leur haine réciproque était à son comble, lorsque le bruit se répandit que Charles-Quint, mieux instruit qu'il ne l'avait été d'abord, venait de conférer à un homme auquel il n'avait pas originairement rendu justice des honneurs dont jusqu'alors son rival avait joui exclusivement. Avant que cette nouvelle eût acquis une entière consistance, Pizarre persuada à Almagro de tenter la conquête du Chili, et promit solennellement de lui céder une partie du Pérou, si l'expédition ne réussissait pas, ou si la possession de cette contrée ne remplissait pas les espérances qu'on avait conçues.

Les armes espagnoles avaient fait quelques progrès dans cette région lorsque Almagro reçut d'Europe la patente qui lui conférait un gouvernement qui devait commencer où finissait celui de Pizarre, dont les limites étaient fixées à deux cents lieues au-delà de l'équateur. Cuzco lui parut à une plus grande distance de la ligne, et il quitta le théâtre où il combattait avec assez de succès

pour aller prendre possession d'une ville qu'il croyait propre à devenir le centre du vaste territoire confié à sa vigilance. Après avoir dissipé les Indiens qui voulaient lui en disputer l'approche, il se présenta devant les murailles, corrompit une partie de la garnison, entra sans effusion de sang dans la place, et y fit prisonniers Ferdinand et Gonzale, les seuls frères qui restassent à Pizarre depuis que Juan, le plus chéri, le plus respecté des trois, avait péri en combattant Manco-Capac.

Depuis long-temps Pizarre, bloqué par les troupes de l'inca dans Lima, ignorait ce qui se passait dans le reste du Pérou. Il craignait que tous les Espagnols n'eussent été exterminés; et ses dispositions avaient été dirigées d'après cette désolante inquiétude. Son bonheur voulut que les événemens le délivrassent des ennemis qui l'entouraient, et qui s'étaient emparés de tous les passages. Alors il put faire partir cinq cents de ses soldats les plus aguerris, pour aller, s'il en était encore temps, au secours de Cuzco. Alvarado, qui les commandait, se laissa battre, et tomba avec ses meilleurs officiers au pouvoir du vainqueur.

Almagro devait, sans perdre un moment, se porter sur Lima. La possession de cette place, qui était hors d'état de lui résister, lui aurait assuré une communication libre avec la mer, acquis la disposition de la flotte, et rangé sous ses dra-

peaux les recrues qui arrivaient journellement de Panama ou du Mexique. C'était le vœu de ses troupes. Un scrupule qui n'est pas ordinaire aux chefs de parti l'arrêta. Il craignit d'être regardé comme un rebelle, s'il se permettait d'attaquer une ville située dans la juridiction de son rival; et cette considération enchaîna sa valeur jusqu'alors si impétueuse.

Il était très-important pour Pizarre de prolonger une si étrange circonspection. Dans cette vue, il fit faire des ouvertures de paix par des arbitres, qui, ne s'étant encore déclarés pour aucune des deux factions, paraissaient devoir être d'un grand poids. Ses propositions variaient d'un jour à l'autre; sans qu'on se doutât de ses intentions. Durant ces artificieuses négociations, un de ses frères rompit ses fers, on lui accorda la liberté de l'autre, il débaucha à son rival un grand nombre de ses amis, et reçut à travers l'Océan de puissans renforts. Le masque qui le couvrait tomba après cette augmentation de ses forces. Le glaive prit la place de la politique. Cependant il ne crut pas devoir s'éloigner des rivages de la mer, et chargea ses frères de combattre Almagro, qui se repliait sur Cuzco. Les deux armées se joignirent près de cette ville, et s'y livrèrent, le 6 avril 1538, dans la plaine des Salines, une bataille devenue célèbre par les atrocités qui s'y commirent. Elle fut décisive contre Almagro, qui fut pris, étranglé dans sa prison, et ensuite publi-

quement décapité dans la soixante-quinzième année de son âge.

Ceux de ses partisans qui avaient échappé au carnage se seraient volontiers réconciliés avec le parti vainqueur. Soit que Pizarre n'osât pas se fier aux soldats de son rival, soit qu'il ne pût pas surmonter un ressentiment trop enraciné, il eut toujours pour eux un éloignement marqué. On ne les excluait pas seulement des grâces que l'acquisition d'un grand empire faisait prodiguer, on les dépouillait encore des récompenses anciennement accordées à leurs services, on les persécutait, on les humiliait.

Ces traitemens en conduisent un grand nombre à Lima. Là, dans la maison du fils de leur général, ils concertent dans le silence la perte de leur oppresseur. Dix-neuf des plus intrépides en sortent l'epée à la main, le 26 juin 1541, au milieu du jour, temps de repos dans les pays chauds. Ils pénètrent sans résistance dans le palais de Pizarre; et le conquérant de tant de vastes états est paisiblement massacré au milieu d'une ville qu'il a fondée, et dont tous les habitans sont ses créatures, ses serviteurs, ses parens, ses amis, ou ses soldats.

Ceux qu'on croit les plus disposés à venger son sang périssent après lui. La fureur s'étend. Tout ce qui ose se montrer dans les rues et dans les places est regardé comme ennemi, et tombe sous le glaive. Bientôt les maisons et les temples sont

comblés de carnage, et ne présentent que des cadavres défigurés. L'avarice, qui ne veut voir dans tous les riches que des partisans de l'ancien gouvernement, est encore plus furieuse que la haine, et la rend plus active, plus soupçonneuse, plus implacable. L'image d'une place remportée d'assaut par une nation barbare ne donnerait qu'une faible idée du spectacle d'horreur qu'offrirent en ce moment des brigands qui reprenaient sur leurs complices le butin dont ceux-ci les avaient frustrés.

Les jours qui suivent ces jours de destruction éclairent des forfaits d'un autre genre. L'âme du jeune Almagro, qu'on a revêtu de l'autorité, paraît faite pour la tyrannie. Tout ce qui a servi l'ennemi de sa maison est inhumainement proscrit. On dépose les anciens magistrats. Les troupes reçoivent de nouveaux chefs. Les trésors du prince et la fortune de ceux qui ont péri ou qui sont absens deviennent la proie de l'usurpateur. Ses complices, liés à son sort par les crimes dont ils se sont souillés, sont forcés d'appuyer des entreprises dont ils ont horreur. Ceux d'entre eux qui laissent percer leur chagrin sont immolés en secret ou périssent sur un échafaud. Dans la confusion où une révolution si peu attendue a plongé le Pérou, plusieurs provinces reçoivent des lois du monstre qui s'est fait proclamer gouverneur de la capitale ; et il va dans l'intérieur de l'empire achever de réduire ce qui résiste ou balance.

Une foule de brigands se joignent à lui dans sa marche. Son armée ne respire que la vengeance ou le pillage. Tout plie devant elle. La guerre était finie, si les talens militaires du général eussent égalé l'ardeur des troupes. Malheureusement pour Almagro, il avait perdu son guide, Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les piéges qui lui sont tendus. Il perd à débrouiller des ruses le temps qu'il aurait dû employer à combattre. Dans ces circonstances, un événement que personne n'avait pu prévoir vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Castro, envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro, arrive au Pérou. Comme il devait être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fût plus, tous ceux qui n'étaient pas vendus au tyran s'empressèrent de le reconnaître. L'incertitude et la jalousie qui les avaient tenus trop long-temps épars, ne furent plus un obstacle à leur réunion. Castro, aussi décidé que s'il eût vieilli sous le casque, ne fit pás languir leur impatience; il les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent à Chupas le 16 septembre 1542 avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire, après avoir long-temps balancé, se décida sur la fin du jour pour le parti du trône. Les plus coupables des rebelles qui craignaient de languir dans de honteux supplices provoquaient les vainqueurs à les massacrer, et criaient en désespérés : *C'est moi qui ai tué*

Pizarre. Leur chef, fait prisonnier, périt sur un échafaud.

Ces scènes d'horreur venaient de finir lorsque Blasco Nugnès Véla arriva en 1544 au Pérou, avec le nom et les pouvoirs de vice-roi. La cour avait cru devoir revêtir son représentant d'un titre imposant et d'une autorité très-étendue pour que les décrets dont il était chargé trouvassent moins d'opposition. Ces ordonnances imaginées pour diminuer l'oppression sous laquelle succombaient les Indiens, et plus particulièrement pour rendre utiles à la couronne d'immenses conquêtes, étaient-elles judicieusement conçues? On en jugera.

Elles portaient que quelques Péruviens seraient libres dans le moment, et les autres à la mort de leurs oppresseurs; qu'à l'avenir on ne pourrait pas les forcer à s'enterrer dans des mines, ni exiger d'eux aucun travail sans les payer; que leurs corvées et leurs tributs seraient réglés; que les Espagnols qui parcourraient les provinces à pied n'auraient plus trois de ces malheureux pour porter leur bagage, ni cinq, s'ils étaient à cheval; que les caciques seraient déchargés de l'obligation de fournir la nourriture au voyageur et à son cortége.

Par les mêmes règlemens étaient annexés au domaine de l'état tous les départemens ou commanderies des gouverneurs, des officiers de justice, des agens du fisc, des évêques, des monas-

tères, des hôpitaux, de tous ceux qui s'étaient trouvés mêlés dans les troubles publics. Le peu de terres qui pouvaient appartenir à d'autres maîtres devaient subir la même loi, après que les possesseurs actuels auraient terminé une carrière plus ou moins longue, sans que leurs héritiers, leurs femmes, leurs enfans en pussent réclamer la moindre partie.

Avant d'ordonner une si grande révolution, n'aurait-il pas fallu adoucir des mœurs féroces; plier au joug des hommes qui avaient toujours vécu dans l'indépendance; ramener à des principes d'équité l'injustice même; lier à l'intérêt général ceux qui n'avaient connu que des intérêts privés; rendre citoyens des aventuriers qui avaient comme oublié le pays de leur origine; établir des propriétés où l'on n'avait connu que la loi du plus fort; faire sortir l'ordre du désordre même; et par un tableau frappant des maux que l'anarchie venait de causer, rendre cher et respectable un gouvernement régulièrement ordonné? Comment, sans aucun de ces préliminaires, la cour de Madrid put-elle espérer de parvenir brusquement au but qu'elle se proposait?

Aussi les nouvelles ordonnances ne furent-elles pas plus tôt connues au Pérou, qu'elles y excitèrent une indignation universelle. Ses conquérans, tous nés dans les dernières classes de la société, tous devenus atroces dans les troubles civils, témoignèrent leur mécontentement avec une fureur

que ne se seraient pas permise des hommes qui auraient appartenu à des familles honorables, des citoyens formés dans de tranquilles cités à des mœurs paisibles. Eh quoi! s'écriait-on généralement avec une rage inexprimable, sans aucun secours, sans aucun encouragement de la part du fisc, nous avons donné à nos dépens, au prix de notre sang, à l'Espagne un des plus riches empires du monde ; et pour tant de sacrifices, pour tant d'actions héroïques, cette ingrate patrie nous condamnerait, nous, nos enfans, notre postérité la plus reculée à la misère et à l'infamie. Non, non, jamais cet affreux système ne s'établira ; et ce que notre épée à pu acquérir, notre épée saura le défendre.

Quoique averti de ces dispositions à son arrivée à Panama, Nugnès ne crut pas devoir s'écarter des ordres de son souverain. Vieilli dans des emplois subalternes, où une obéissance aveugle est le premier des mérites, et n'ayant aucun des talens nécessaires à l'homme d'état, il rendit la liberté à tous les Indiens transportés dans cette ville, obligea leurs maîtres à les renvoyer à grands frais aux campagnes qui les avaient vus naître, et condamna à d'immenses amendes ceux qui s'étaient enrichis par la vente des esclaves. Rendu au Pérou, il confirma tout ce qu'on avait appris de sa mission, ôta tout espoir d'en voir tempérer la rigueur, et commença à la remplir avec une sévérité impitoyable, sans aucun égard aux lieux,

aux personnes, aux circonstances. De l'étonnement, les peuples passèrent aux murmures, à la sédition.

Les guerres civiles prennent leur esprit des causes qui les ont fait naître. Lorsque l'horreur de la tyrannie et l'instinct de la liberté mettent à des hommes braves les armes à la main, s'ils sont victorieux, le calme qui succède à cette calamité passagère est l'époque du plus grand bonheur. Toutes les âmes ont acquis de l'énergie, et l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens qui ont été les témoins et les instrumens de ces heureux troubles réunissent plus de forces morales que les nations les plus nombreuses. L'homme le plus capable est devenu le plus puissant, et chacun est étonné de se trouver à la place qui lui avait été marquée par la nature.

Mais, lorsque les dissensions ont une source impure ; lorsque des esclaves se battent pour le choix d'un tyran, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager les dépouilles, la paix qui termine les horreurs est à peine préférable à la guerre qui les enfanta. Des criminels remplacent les juges qui les ont flétris, et deviennent les oracles des lois qu'ils avaient outragées. On voit des hommes, ruinés par leurs profusions et par leurs désordres, insulter par un faste insolent les vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce chaos que les pas-

sions qui soient écoutées. L'avidité veut s'enrichir sans travail, la vengeance s'exercer sans crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverser. De l'ivresse du carnage on passe à celle de la débauche. Le lit sacré de l'innocence ou du mariage est souillé par le sang, l'adultère et le viol. La fureur brutale de la multitude se plaît à détruire tout ce dont elle ne peut jouir. Ainsi périssent en quelques heures les monumens de plusieurs siècles.

Si la lassitude, un épuisement entier, ou quelques heureux hasards suspendent ces calamités, l'habitude du crime, des meurtres, du mépris des lois, qui subsiste nécessairement après tant d'orages, est un levain toujours prêt à fermenter. Les généraux qui n'ont plus de commandement, les soldats licenciés sans paie, le peuple avide des nouveautes dans l'espérance d'un meilleur sort, ces matières et ces instrumens de trouble sont toujours sous la main du premier factieux qui saura les mettre en œuvre.

Telle était la disposition des esprits dans le Pérou lorsque Nugnès voulut faire exécuter les ordres qu'il avait reçus dans l'ancien hémisphère. Il fut aussitôt dégradé, mis aux fers, et relegué dans une île déserte, d'où il ne devait sortir que pour être transféré dans la métropole.

Gonzale Pizarre revenait alors d'une expédition difficile, qui l'avait conduit jusqu'à la rivière des Amazones, et l'avait occupé assez long-temps

pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étaient succédées si rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie lui fit naître la pensée de se saisir de l'autorité. Son nom et ses forces ne permirent pas de la lui refuser; mais son usurpation fut scellée de tant d'atrocités, qu'on regretta Nugnès. Il fut tiré de son exil, et ne tarda pas à se voir assez de forces pour tenir la campagne. Les troubles civils recommencèrent. La fureur fut extrême dans les deux partis. Personne ne demandait ni ne faisait quartier. Les Indiens furent forcés de prendre part à cette guerre comme aux précédentes, les uns sous les étendards du vice-roi, les autres sous ceux de Gonzale. Ils traînaient l'artillerie, ils aplanissaient les chemins, ils portaient le bagage. Après des succès long-temps variés, la fortune couronna la rébellion sous les murs de Quito, dans le mois de janvier de l'an 1545. Nugnès et la plupart des siens furent massacrés dans cette journée.

Pizarre reprit le chemin de Lima. On y délibéra sur les cérémonies qu'on devait faire à sa réception. Quelques officiers voulaient qu'on portât un dais sous lequel il marcherait à la manière des rois. D'autres, par une flatterie encore plus outrée, prétendaient qu'il fallait abattre une partie des murs de la ville, et même quelques maisons, comme on le pratiquait à Rome lorsqu'un général obtenait les honneurs du triom-

phe. Gonzale se contenta d'entrer à cheval, précédé par ses lieutenans qui marchaient à pied. Il avait à ses côtés quatre évêques. Les magistrats le suivaient. On avait jonché les rues de fleurs. L'air retentissait du son des cloches et des divers instrumens de musique. Ces hommages achevèrent de tourner la tête d'un homme naturellement fier et borné. Il parla et agit en despote.

Avec du jugement et l'apparence de la modération, il eût été possible à Gonzale de se rendre indépendant. Les principaux de son parti le désiraient. Le grand nombre aurait vu cet événement d'un œil indifférent, et les autres auraient été forcés d'y consentir. Une cruauté aveugle, une avidité insatiable, un orgueil sans bornes, changèrent ces dispositions. Ceux mêmes dont les intérêts étaient le plus liés avec ceux du tyran soupiraient après un libérateur.

VIII. Un vieux prêtre fait enfin finir l'effusion du sang espagnol.

Il arriva d'Europe. Ce fut Pedro de la Gasca, prêtre avancé en âge, mais prudent, désintéressé, ferme, et surtout très-délié. Il n'amenait point de troupes; mais on lui avait confié des pouvoirs illimités. Le premier usage qu'il se permit d'en faire, ce fut de publier un pardon universel, sans distinction de personnes ou de crimes, et de révoquer les lois sévères qui avaient rendu l'administration précédente odieuse. Cette démarche seule lui donna la flotte et les provinces des montagnes. Si Pizarre, à qui l'amnistie avait été of-

ferte en particulier avec tous les témoignages d'une distinction marquée, eût consenti à l'accepter, comme les plus éclairés de ses partisans le lui conseillaient, les troubles se trouvaient finis. L'habitude du commandement ne lui permit pas de descendre à une condition privée, et il eut recours aux armes, dans l'espérance de perpétuer son rôle. Sans perdre un moment, il prit la route de Cuzco, où la Gasca rassemblait ses forces. Le 9 d'avril 1548, le combat s'engagea à quatre lieues de cette place, dans les plaines de Sacsahuana. Un des lieutenans du général rebelle, le voyant abandonné dès la première charge par ses meilleurs soldats, lui conseilla, mais en vain, de se précipiter dans les bataillons ennemis, et d'y périr en Romain. Ce faible chef de parti aima mieux se rendre et porter sa tête sur un échafaud. On pendit autour de lui neuf ou dix de ses officiers. Une peine plus infamante fut prononcée contre Carvajal.

Ce confident de Pizarre, que toutes les relations accusent d'avoir massacre lui-même quatre cents hommes, d'avoir, par le ministère de ses bourreaux, immolé plus de mille Espagnols, et fait périr dans des travaux excessifs plus de vingt mille Indiens, fut un des hommes les plus etonnans dont l'histoire ait conservé le souvenir. Dans un temps où toutes les âmes étaient exaltees, il montra un courage auquel nul autre ne put être comparé. Il fut toujours fidèle à la faction qu'il

avait épousée, quoique l'usage de changer de drapeaux selon les circonstances fût généralement établi. Jamais on ne lui vit perdre la mémoire du plus léger service, et ceux qui l'avaient une fois obligé pouvaient lui manquer impunément. Sa cruauté était devenue proverbe ; et dans ses plus atroces exécutions il ne perdait rien de sa gaîté. Fortement enclin à la raillerie, avec une saillie on le désarmait, pendant qu'il insultait au cri de la douleur qui lui paraissait le cri de la lâcheté ou de la faiblesse. Ce cœur de fer se jouait de tout. Pour rien il ôtait, pour rien il conservait la vie, parce qu'à ses yeux la vie n'était rien. Sa passion pour le vin n'empêcha pas que la force extraordinaire de son corps, que la vigueur monstrueuse de son âme, ne se maintinssent jusque dans l'âge le plus avancé. Dans la dernière vieillesse, il était encore le premier soldat, il était le premier capitaine de l'armée. Sa mort fut conforme à sa vie. A quatre-vingt-quatre ans il fut écartelé, sans montrer aucun remords du passé, sans montrer aucune inquiétude sur l'avenir.

Telle fut la dernière scène d'une tragédie dont tous les actes avaient été sanglans. Les guerres civiles furent cruelles dans tous les pays et dans tous les siècles ; mais au Pérou elles devaient avoir un caractère particulier de férocité. Ceux qui les suscitaient, ceux qui s'y engageaient étaient la plupart des aventuriers sans éducation et sans naissance. L'avarice qui les avait poussés dans le

Nouveau-Monde se joignit aux autres passions qui rendent les dissensions domestiques si durables et si violentes? Tous, tous sans exception ne voyaient dans le chef qu'ils avaient choisi qu'un compagnon de fortune dont l'influence devait se borner à diriger leurs traits. Aucun n'acceptait de solde. Comme le pillage et la confiscation devaient être le fruit de la victoire, il n'y avait jamais de quartier dans l'action. Après le combat, tout homme riche était exposé aux accusations; et il ne périssait guère moins de citoyens par les mains du bourreau que de soldats dans les batailles. La plus basse crapule, le luxe le plus extravagant avaient bientôt épuisé cet or acquis par tant de forfaits, et l'on se livrait de nouveau à tous les excès de la licence militaire, qui n'a point de frein.

Heureusement pour cette opulente partie de l'autre hémisphère, les plus séditieux des conquérans et de ceux qui suivaient leurs traces avaient misérablement péri dans les divers événemens qui l'avaient tant de fois bouleversée. Il n'avait guère survécu aux troubles que ceux qui avaient constamment préféré des occupations paisibles au fracas et aux dangers des grandes révolutions. Ce qui pouvait encore rester de commotion dans quelques esprits devait s'apaiser peu à peu comme l'agitation des vagues après une longue et furieuse tempête. Il en serait sans doute ainsi arrivé, si la carrière de Mendoza, successeur de la Gasca, n'eût été malheureusement terminée après quel-

ques mois d'une sage et vigilante administration. La mort prématurée de cet homme vertueux fit passer l'autorité à l'audience royale. Les jurisconsultes qui formaient ce tribunal, arrivés depuis peu d'Europe, tout-à-fait étrangers aux matières de gouvernement, passionnés pour ce qu'ils croyaient honorable à leur patrie, poussés peut-être par un principe d'humanité, voulurent faire exécuter à la rigueur des lois imprudemment portées, qu'on n'avait pas abrogées, et dont l'exécution n'avait été que suspendue.

Cette sévérité, qui réduisait les Espagnols à payer fort cher les sueurs des Indiens, jusqu'alors gratuitement obtenues, ranima un feu qu'on croyait éteint pour toujours. L'incendie commença dans la province de Charcas, où étaient les mines de Potosi, alors les plus abondantes de toutes, gagna rapidement Cuzco, et s'étendit avec le temps dans la plus grande partie du Pérou, parce que presque partout il se trouvait des colons qui avaient plus ou moins d'intérêt dans cette source inépuisable de richesses. Heureusement pour la cour de Madrid, Sébastien, Godinez, Giron, que le hasard plaça successivement à la tête des mécontens, n'avaient ni l'ascendant ni les talens des ambitieux qui pendant tant d'années avaient bouleversé cette belle partie du Nouveau-Monde. Aussi, après des événemens plus variés qu'on ne l'avait craint, les nouveaux chefs avec la plupart de leurs complices avaient-ils été massacrés par

les troupes royales, lorsqu'au mois de juillet 1555 Cañeté arriva à Lima.

Le nouveau vice-roi trouva la tranquillité rétablie; mais elle ne lui parut pas assise sur des fondemens solides. Pour lui donner une base inébranlable, il commença par livrer au bourreau ceux des officiers rebelles qui ne s'étaient soumis qu'au moment même où ils avaient vu les affaires de leur faction désespérées. Il ne fut plus permis à aucun Espagnol d'aller d'une ville à une autre ville, de passer d'une province à une autre province sans passe-port. On plaça sur toutes les routes des gardes chargés d'interroger les voyageurs et de visiter soigneusement leurs papiers. Des arsenaux qui ne pouvaient s'ouvrir que par autorité publique reçurent toutes les armes, toutes les munitions de guerre qui se trouvaient dans le pays. La vigilance s'étendit à tous les moyens qui pouvaient servir à prévenir ou à découvrir les conspirations. Ceux qui se permettaient le moindre murmure contre ces innovations étaient sévèrement châtiés dans le Pérou même, ou envoyés dans la métropole pour y subir les peines qu'il plairait au ministère de leur infliger.

Il ne restait plus à prendre des précautions que contre les Indiens. Manco-Capac, qui avait si long-temps causé des embarras et des ombrages aux usurpateurs, venait d'être tué par un Espagnol dans une rixe occasionnée par le jeu; mais Sayri-Tapac, regardé par les Péruviens, de-

puis cette mort, comme leur légitime souverain, errait dans les montagnes. Il s'agissait de l'en tirer. Béatrix Corja, sa tante, offrit sa médiation, et réussit par ses intrigues à lui persuader de céder tous ses droits pour une modique pension, pour quelques terres de peu de valeur, pour un petit nombre de ses sujets qu'on attacha à son service. Le jeune prince ne survéçut que trois ans à ce honteux marché, soit qu'il eût été sourdement miné par le désespoir de s'être rendu indigne de ses ancêtres, soit, comme il est plus vraisemblable, qu'il eût été empoisonné par ses tyrans.

Tolède, qui gouvernait alors le Pérou, commençait à peine à se réjouir d'un événement regardé comme décisif, qu'il fut averti que Tupac Amaru, frère aîné du malheureux qui venait de terminer sa déplorable carrière, se tenait caché dans des forêts éloignées, et qu'un grand nombre d'Indiens s'étaient ralliés autour de lui. Comme ce prince repoussa avec indignation les conditions dont son cadet avait bien voulu se contenter, on envoya des troupes pour le réduire. L'impossibilité où il se trouvait de leur résister, ou même de leur échapper, le décida à se remettre entre les mains de Loyola, commandant de cette armée. Le vice-roi ne l'eut pas plus tôt en son pouvoir qu'il lui fit faire son procès et couper la tête. Ce bourreau se félicitait peut-être de cet horrible attentat, lorsqu'en 1581 il fut rap

pelé, dépouillé de ses biens, livré à ses remords, et confiné dans un cachot où il mourut. Par cet acte de sévérité Philippe second crut donner aux nations une opinion avantageuse de sa justice. Il se trompa. Son ambition et son caractère sanguinaire étaient trop connus pour qu'on ne pensât pas qu'au fond du cœur il se réjouissait d'une tragédie qui, en exterminant le dernier rejeton de la race des incas, consommait la conquête du Pérou.

Lorsque les Castillans s'étaient montrés pour la première fois dans cet empire, il avait plus de quinze cents milles de côte sur la mer du Sud, et dans sa profondeur il n'était borné que par les plus hautes des Andes. En moins d'un demi-siècle, ces hommes turbulens poussèrent à l'est leurs conquêtes, depuis Panama jusqu'à la rivière de la Plata, et à l'ouest, depuis le Chagre jusqu'à l'Orenoque. Quoique les nouvelles acquisitions fussent la plupart séparées du Pérou par des déserts affreux ou par des peuples qui défendaient opiniâtrément leur liberté, elles y furent toutes incorporées, et en reçurent la loi jusque dans les derniers temps. Nous allons parcourir celles qui ont conservé ou acquis quelque importance, et nous commencerons par le Darien.

IX. Notions sur le Darien. Cette contrée était-elle di-

Cette étroite langue de terre, qui joint l'Amérique méridionale avec la septentrionale, est fortifiée par une chaîne de hautes montagnes

gne de diviser les nations?

assez solide pour résister à l'impulsion des deux océans opposés. Le pays est si aride, si pluvieux, si malsain, si rempli d'insectes, que les Espagnols n'auraient jamais vraisemblablement songé à s'y fixer, s'ils n'eussent trouvé à Porto-Bello et à Panama des havres favorables pour établir une communication facile entre la mer Atlantique et la mer du Sud. Le reste de l'isthme les attira si peu, que les faibles établissemens qu'on y avait d'abord formés ne tardèrent pas à s'anéantir.

Cet abandon détermina, en 1698, douze cents Écossais à s'y rendre. La société unie pour cette entreprise se proposait de gagner la confiance du petit nombre de sauvages que le fer n'avait pas détruits, de leur mettre les armes à la main contre la nation dont ils avaient éprouvé la férocité, d'exploiter des mines qu'on croyait plus abondantes qu'elles ne le sont, de couper le passage aux galions par des croisières habilement dirigées, et de combiner assez heureusement ses forces avec celles de la Jamaïque pour prendre l'empire dans cette partie du Nouveau-Monde.

Un projet si menaçant déplut à la cour de Madrid, qui parut déterminée à confisquer les effets de tous les Anglais qui trafiquaient si utilement dans ses royaumes. Il déplut à Louis XIV, qui offrit à une puissance déjà trop affaiblie une escadre suffisante pour le faire échouer. Il déplut

aux Hollandais, qui craignirent que la nouvelle compagnie ne partageât un jour avec eux le commerce interlope dont ils étaient seuls en possession. Il déplut au ministère britannique même, qui prévit que l'Écosse, devenue riche, voudrait sortir de l'espèce de dépendance où sa pauvreté l'avait jusqu'alors réduite. Cette opposition violente et universelle determina le roi Guillaume à révoquer une permission que ses favoris lui avaient arrachée. Ce fut alors une nécessité d'évacuer l'île d'Or, où la nouvelle colonie avait été placée.

Mais la crainte seule qu'avaient eue les Espagnols de se voir un pareil voisin les détermina à s'occuper eux-mêmes d'une contrée qu'ils avaient jusqu'alors toujours dédaignée. Leurs missionnaires réussirent à former neuf ou dix bourgades, dont chacune contenait depuis cent cinquante jusqu'à deux cents sauvages. Soit inconstance dans les Indiens, soit dureté dans leurs conducteurs, ces établissemens naissans commencèrent à déchoir en 1716, et ne tardèrent pas à tomber entièrement.

La contrebande reprit alors sa première activité. Ses progrès pouvaient occasionner de nouveaux démêlés. Pour prévenir une guerre qui, quelle qu'en fut l'issue, devait entraîner de grands malheurs, la cour de Madrid ordonna des fortifications propres à intercepter toute communication entre les naturels du pays et les interlopes

étrangers. Malgré la résistance de quelques Indiens et avec le secours de quelques autres, on réussit en 1785, au nord et au sud de San-Blas, sur le port de Calédonia et sur celui du Port-au-Prince, à élever des ouvrages suffisans pour l'objet qu'on se proposait. Ces précautions ont rendu les Espagnols maîtres absolus du cours de la rivière de Cayman, par où s'écoulaient principalement les trésors du Choco et du Popayan.

x. Étendue, climat, sol, fortifications, port, population, mœurs, commerce de Carthagène.

La province de Carthagène est bornée à l'ouest par la rivière de Darien, et à l'est par celle de la Magdeleine. Elle a cinquante-trois lieues de côte et quatre-vingt-cinq dans l'intérieur des terres. Les montagnes arides et très-élevées qui occupent la plus grande partie de ce vaste espace sont séparées par des vallées larges, arrosées et fertiles. L'humidité et la chaleur excessives du climat empêchent à la vérité que les grains, les huiles, les vins, que les fruits de l'Europe n'y puissent prospérer; mais le riz, le manioc, le maïs, le cacao, le sucre, toutes les productions particulières à l'Amérique y sont fort communes. On n'y cultive cependant pour l'exportation que le coton, et encore a-t-il la laine si longue, est-il si difficile à travailler, qu'il n'est acheté qu'au plus vil prix dans nos marchés, qu'il est rebuté par la plupart des manufactures.

Bastidas fut le premier Européen qui, en 1502, se montra sur ces plages inconnues. La Cosa, Guerra, Ojeda, Vespuce, Oviédo, y abordèrent

après lui ; mais les peuples que ces brigands se proposaient d'asservir leur opposèrent une telle résistance, qu'il leur fallut renoncer à tout projet d'établissement. Pedro de Heredia parut enfin en 1527 avec des forces suffisantes pour donner la loi. Il bâtit et peupla Carthagène.

Des corsaires français pillèrent la nouvelle ville en 1544. Elle fut brûlée quarante et un ans après par le célèbre Drake. Pointis, un des amiraux de Louis XIV, la prit en 1697, mais en déshonorant par une cruelle rapacité des armes que son ambitieux maître voulait illustrer. Les Anglais se virent réduits, en 1741, à la honte d'en lever le siége, quoiqu'ils l'eussent formé avec vingt-cinq vaisseaux de ligne, six brûlots, deux galiotes à bombe, et assez de troupes de débarquement pour conquérir une grande partie de l'Amérique. La mésintelligence de Vernon et de Wentworth, les cabales qui divisaient le camp et la flotte, un défaut d'expérience dans la plupart des chefs et de soumission dans les subalternes, toutes ces causes se réunirent pour priver la nation de la gloire et des avantages qu'elle s'était promis d'un des plus brillans armemens qui fussent jamais sortis des rades britanniques.

Après tant de révolutions, Carthagène subsiste avec éclat dans une presqu'île de sable qui ne tient au continent que par deux langues de terre, dont la plus large n'a pas plus de trente-cinq toises. Ses fortifications sont régulières. La nature

a placé à peu de distance une colline de hauteur médiocre, sur laquelle on a construit la citadelle de Saint-Lazare. Une garnison plus ou moins nombreuse, selon les circonstances, défend tant d'ouvrages. La ville est une des mieux bâties, des mieux percées, des mieux disposées du Nouveau-Monde. Elle peut contenir vingt-cinq mille âmes. Les Espagnols forment la sixième partie de cette population. Les Indiens, les nègres, les races formées de mélanges variés à l'infini composent le reste.

Cette bigarrure est plus commune à Carthagène que dans la plupart des autres colonies. On y voit arriver continuellement une foule de vagabonds sans biens, sans emploi, sans recommandation. Dans un pays où, n'étant connus de personne, aucun citoyen n'ose prendre confiance en leurs services, leur destinée est de vivre misérablement d'aumônes conventuelles, et de coucher au coin d'une place ou sous le portique de quelque église. Si le chagrin d'un si triste état leur cause une maladie grave, ils sont communément secourus par des negresses libres, dont ils reconnaissent les soins et les bienfaits en les épousant. Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être dans une situation assez désespéree pour intéresser la pitié des femmes sont reduits à se réfugier dans les campagnes et à s'y livrer à des travaux fatigans qu'un certain orgueil national et d'anciennes habitudes leur rendent également

insupportables. L'indolence est poussée si loin dans cette région, que les hommes et les femmes riches ne quittent leurs hamacs que rarement et pour peu de temps.

Le climat doit être un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs sont excessives et presque continuelles à Carthagène. Les torrens d'eau qui tombent sans interruption depuis le mois de mai jusqu'à celui de novembre ont cette singularité, qu'ils ne rafraîchissent jamais l'air, quelquefois un peu tempéré par les vents de nord-est dans la saison sèche. La nuit n'est pas moins étouffée que le jour. Une transpiration habituelle donne aux habitans la couleur pâle et livide des malades. Lors même qu'ils se portent bien, leurs mouvemens se ressentent de la mollesse de l'air qui relâche sensiblement leurs fibres. On s'en aperçoit jusque dans leurs paroles, toujours traînantes et prononcées à voix basse. Ceux qui arrivent d'Europe conservent leur fraîcheur et leur embonpoint trois ou quatre mois : mais ils perdent ensuite l'un et l'autre.

Ce dépérissement est l'avant-coureur d'un mal plus fâcheux encore, mais dont la nature est peu connue. On conjecture qu'il vient à quelques personnes pour n'avoir pas digéré ; à d'autres, parce qu'elles se sont refroidies. Il se déclare par des vomissemens accompagnés d'un délire si violent, qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de se déchirer. Souvent il expire au milieu de ces trans-

ports, qui durent rarement plus de trois ou quatre jours. Une limonade faite avec le suc de l'opuntia ou raquette, est, selon Godin, le meilleur spécifique que l'on ait encore trouvé contre une maladie si meurtrière. Ceux qui ont échappé à ce danger dans les premiers temps ne courent aucun risque. Des temoins éclairés assurent même que, lorsqu'on revient à Carthagène après une longue absence, il n'y a plus rien à craindre.

La ville et son territoire présentent le spectacle d'une lèpre hideuse, qui attaque indifféremment les régnicoles et les étrangers. Les physiciens, qui ont voulu attribuer cette calamité à la chair de porc, avaient oublié qu'on ne voit rien de semblable dans les autres parties du Nouveau-Monde, où cette nourriture n'est pas moins commune. Pour en arrêter la contagion, il a été fondé un hôpital. Ceux qu'on en croit attaqués y sont renfermés sans distinction de sexe, de rang et d'âge. Le fruit d'un établissement si raisonnable est perdu par l'avarice des administrateurs, qui, sans être arrêtés par le danger des communications, permettent aux pauvres de sortir et d'aller mendier. Aussi le nombre des malades est-il si grand, que l'enceinte de leur demeure a une étendue immense. Chacun y jouit d'un petit terrain qui lui est marqué à son entrée. Il s'y bâtit une habitation relative à sa fortune, où il vit sans trouble jusqu'à la fin de ses jours, qui sont souvent longs, quoique malheureux. Cette maladie

excite si puissamment au plaisir dont l'attrait est le plus impérieux, qu'on a cru devoir permettre le mariage à ceux qui en sont attaqués. C'est une démangeaison ajoutée à une démangeaison. Elles semblent s'irriter par la satisfaction des besoins qu'elles donnent; elles croissent par leurs remèdes, et se reproduisent l'une par l'autre. L'inconvénient de voir ce mal ardent, qui coule avec le sang, se perpétuer dans les enfans, a cédé à la crainte d'autres désordres peut-être chimériques.

Nous permettra-t-on une conjecture? Il est des peuples en Afrique, placés à peu près à la même latitude, qui sont dans l'usage de se frotter le corps avec une huile que rend le fruit d'un arbre semblable au palmier. Cette huile est d'une odeur désagréable; mais, outre la propriété qu'elle a d'éloigner les insectes incommodes sous ce ciel ardent, elle sert à assouplir la peau, à conserver à cet organe si essentiel à la vie, ou à y rétablir le libre exercice de la fonction auquel la nature l'a destiné; elle calme encore l'irritation que la sécheresse et l'aridité doivent causer à la peau, qui devient alors si dure, que toute transpiration est interceptée. Qu'on essaie une méthode à peu près semblable à Carthagène, qu'on y joigne la propreté qu'exige le climat, et peut-être y verra-t-on diminuer, cesser même totalement la lèpre.

Malgré cette maladie dégoûtante, malgré les vices multipliés d'un climat incommode et dan-

gereux, malgré beaucoup d'autres inconvéniens, l'Espagne a toujours montré une grande prédilection pour Carthagène, à cause de son port, un des meilleurs que l'on connaisse. Il a deux lieues d'étendue, un fond excellent et profond. On n'y éprouve pas plus d'agitation que sur la rivière la plus tranquille. Deux canaux y conduisent. Celui qu'on nomme Boca-Grande, large de sept à huit cents toises, avait autrefois si peu de profondeur, que le plus léger canot y passait difficilement. L'Océan l'a successivement creusé, au point qu'on y trouve jusqu'à douze pieds d'eau en quelques endroits. Si la révolution des temps amenait de plus grands changemens, la place serait exposée. Aussi la cour de Madrid s'occupe-t-elle sérieusement des moyens de prévenir un si grand malheur. Peut-être, après y avoir beaucoup réfléchi, ne trouvera-t-on pas d'expédient plus simple et plus sûr que d'opposer aux flottes ennemies une digue formée par de vieux navires remplis de pierres et enfoncés dans la mer. Le canal de Boca-chique a été jusqu'ici le seul praticable. Il est si étroit, qu'il n'y peut passer qu'un vaisseau de front. Les Anglais ayant détruit en 1741 les fortifications qui le défendaient, on les rétablit avec plus d'intelligence. Ce ne fut plus à l'entrée du goulet qu'on les plaça, mais en dedans du canal, où elles assurent une défense plus opiniâtre.

Du temps que ces contrées étaient approvisionnées par la voie si connue des galions, les

vaisseaux partis d'Espagne tous ensemble passaient à Carthagéne avant d'aller à Porto-Bello, et y repassaient avant de reprendre la route de l'Europe. Au premier voyage ils y déposaient les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement des provinces de l'intérieur, et ils en recevaient le prix au second. Lorsque des navires isolés furent substitués à ces monstrueux armemens, la ville eut la même destination. Ce fut toujours le pont de communication de l'ancien hémisphère avec une grande partie du nouveau. Depuis 1748 jusqu'en 1753, cet entrepôt ne vit arriver d'Espagne que vingt-sept navires, qui, en échange des marchandises qu'ils avaient portées, reçurent chaque année, en or, 9,357,806 liv., en argent 4,729,498 livres, en productions 851,765 livres; en tout 14,939,069 livres.

L'article des denrées fut formé par quatre mille huit cent quatre-vingts quintaux de cacao, dont la valeur fut en Europe de 509,760 liv. Par cinq cent quatre-vingts quintaux de quinquina, dont la valeur fut de 200,880 liv. Par dix-sept quintaux de laine de vigogne, dont la valeur fut de 12,474 liv. Par un quintal et demi de vanille, dont la valeur fut de 11,988 liv. Par sept quintaux d'écaille, dont la valeur fut de 4,698 livres. Par quinze quintaux de nacre de perle, dont la valeur fut de 1,701 liv. Par seize quintaux de baume, dont la valeur fut de 18,900 liv. Par deux mille trente quintaux de brésillet, dont la valeur fut

de 29,295 liv. Par deux mille cent cuirs en poil, dont la valeur fut de 34,020 liv. Par quarante-deux quintaux de sang-dragon, dont la valeur fut de 2,389 livres. Par six quintaux d'huile-marie, dont la valeur fut de 2,700 livres. Par sept quintaux de salsepareille, dont la valeur fut de 972 liv. Par un quintal d'ivoire, dont la valeur fut de 388 liv. Enfin par cent quatre-vingt-huit quintaux de coton, dont la valeur fut de 21,600 liv.

Dans ces retours, où il n'y eut rien pour le gouvernement, et où tout fut pour le commerce, le territoire de Carthagène n'entra que pour 93,241 liv. Le sol de Sainte-Marthe est encore moins utile.

XI. Causes de l'oubli où est tombée la province de Sainte-Marthe.

Cette province, qui a quatre-vingts lieues du levant au couchant, et cent trente du nord au midi, fut, comme les contrées de son voisinage, découverte malheureusement à l'époque désastreuse où les rois d'Espagne, uniquement occupés de leur agrandissement en Europe, ne demandaient à ceux de leurs sujets qui passaient dans le Nouveau-Monde que le quint de l'or qu'ils ramassaient dans leurs pillages. A cette condition, des brigands que poussaient l'amour de la nouveauté, une passion désordonnée pour des métaux, l'espoir même de mériter le ciel, étaient les arbitres et les seuls arbitres de leurs actions. Ils pouvaient, sans qu'on les en punît ou qu'on les en blâmât, errer dans une région ou dans une autre, conserver une conquête ou l'abandon-

ner, mettre une terre en valeur ou la détruire, massacrer des peuples ou les traiter avec humanité. Tout convenait à la cour de Madrid, pourvu qu'on lui envoyât beaucoup de richesses. La source lui en paraissait toujours honnête et toujours pure.

Des ravages, des cruautés qu'on ne peut exprimer, furent la suite nécessaire de ces principes abominables. La désolation fut universelle. Durant ces dévastations, Rodrigue de Bastidas éleva, en 1529, sur les bords de la Magdeleine, une bourgade qu'il appela *Sainte-Marthe*, nom qui s'étendit avec le temps à tout l'espace renfermé entre cette rivière et celle de la Hacha. Le nouvel établissement, qui s'était formé sans opposition, ne tarda pas à être attaqué par des sauvages voisins, auxquels le caractère de ses fondateurs n'était pas inconnu. On les repoussa; mais le partage de l'or et des perles qu'on leur avait pris brouilla si bien les vainqueurs, qu'ils assassinèrent leur chef, qui alla mourir à Cuba de ses blessures. Son successeur, Garcias de Lerma, ne fut pas plus tôt arrivé dans la colonie, qu'il crut devoir tirer une vengeance éclatante des Indiens qui avaient cherché à la détruire. Pour les exterminer plus généralement et plus vite, il partagea le peu de troupes qu'il avait en plusieurs corps très-faibles. Ils furent tous battus, et ceux des soldats qui n'avaient pas péri dans les combats étaient tombés dans un entier découragement.

Heureusement pour les Espagnols, leur imprudent commandant termina sa carrière dans ces circonstances, et cet accident calma un ennemi qui avait le droit, le pouvoir et la volonté de les massacrer.

La longue tranquillité qui suivit ces hostilités permit aux usurpateurs de s'étendre sur la côte, et dans les fertiles vallons formés par les hautes et nombreuses montagnes qui coupent le pays. Sous ce ciel généralement sain et assez tempéré, les hommes et les subsistances se multipliaient assez rapidement, lorsqu'en 1596 le célèbre Drake, qui avait déjà porté le fer et le feu dans plusieurs possessions espagnoles du Nouveau-Monde, fondit sur Sainte-Marthe, et détruisit, avec la férocité ordinaire à ce siècle, tout ce qui n'était pas de nature à être emporté. Ces scènes d'horreur furent répétées en 1629 par le Hollandais Adrien Pater, pour être encore renouvelées en 1655 par l'Anglais Gauson. Ce dernier poussa même plus loin l'avidité que les pirates qui l'avaient précédé. Pendant quatorze jours il parcourut les parties de la colonie les plus florissantes, et y enleva les nègres, qu'il alla vendre à Saint-Christophe ; il y enleva leurs maîtres, qu'il conduisit à Londres, où le désespoir mit bientôt fin à leurs infortunes. Ce qui pouvait lui avoir échappé devint la proie des flibustiers, qui, à diverses reprises, portèrent leurs pas sanglans sur cette contrée trop souvent souillée par des barbares.

Le pays est actuellement occupé par de petites nations errantes et sédentaires, qui ne furent jamais subjuguées, ou qui ont recouvré leur indépendance. Séparées par des rochers, des montagnes et des forêts, elles ont rarement quelque liaison entre elles, et n'en ont jamais avec les Européens. Ceux-ci sont depuis long-temps réduits à quelques bourgades, dont Sainte-Marthe, la principale, compte à peine trois mille habitans. Telle était même leur faiblesse, qu'ils ne pouvaient avoir aucune relation ensemble avant que des missionnaires capucins eussent réuni dans huit ou neuf hameaux les sauvages qui empêchaient toute communication. Ces descendans d'ancêtres si actifs végètent sur un sol très-resserré, servis et nourris par quelques Indiens et par quelques Africains. Depuis un siècle, leur métropole ne leur a pas envoyé un navire, et n'a reçu d'eux aucune production. Leur industrie se réduit à livrer en fraude des bestiaux, surtout des mulets, aux Hollandais et aux autres cultivateurs des îles voisines, qui donnent en échange des vêtemens, et quelques autres objets de peu de valeur.

La superstition perpétue cette funeste indolence. Elle empêche de voir que ce n'est point par des cérémonies, par des flagellations qu'on honore la Divinité; mais par des sueurs, par des défrichemens, par des travaux utiles. Ces hommes orgueilleux se persuadent qu'ils sont plus grands

dans une église ou aux pieds d'un moine que dans des guérets ou un atelier. La tyrannie de leurs prêtres n'a pas permis que les lumières qui auraient pu les détromper arrivassent jusqu'à eux. Cet ouvrage même, écrit pour les éclairer, leur sera inconnu. Si quelque heureux hasard le faisait tomber dans leurs mains, ils en auraient horreur, et le regarderaient comme une production criminelle dont il faudrait brûler l'auteur.

XII. Premiers événemens dont le pays de Venezuela fut le théâtre.

L'Espagne souffrait depuis long-temps que des brigands sortis de Saint-Domingue allassent voler sur le continent voisin des sauvages qu'on enterrait dans les mines. Elle comprit tard, mais elle comprit enfin qu'il lui serait plus utile d'y former des établissemens que de continuer à le dépeupler. Une région qu'Alphonse Ojeda avait découverte en 1499, et à laquelle il avait donné le nom de *Venezuela* ou de *Petite-Venise*, parce qu'on y aperçut quelques huttes établies sur des pieux pour les élever au-dessus des eaux stagnantes qui couvraient la plaine; cette région vit arriver en 1527 un petit nombre de Castillans conduits par Jean d'Ampuez. Le bonheur de ces aventuriers ne se borna pas à bâtir sans opposition la ville de Coro sur la plage où ils avaient débarqué, une immense étendue de pays se soumit à eux sans qu'ils fussent obligés de tirer l'épée. Cette facilité inattendue donna lieu l'année suivante à un arrangement assez singulier pour être remarqué.

Charles-Quint, qui avait réuni un si grand nombre de couronnes sur sa tête, et concentré dans ses mains tant de puissance, se trouvait engagé par son ambition ou par la jalousie de ses voisins dans des querelles interminables dont la dépense excédait ses facultés. Dans ses besoins, il avait emprunté des sommes considérables aux Welsers d'Augsbourg, alors les plus riches négocians de l'Europe. Ce prince leur offrit en paiement la province de Venezuela, et ils l'acceptèrent comme un fief de la Castille.

On devait croire que des marchands qui étaient redevables de leur fortune à l'achat et à la vente des productions territoriales établiraient des cultures dans leur domaine. On devait croire que des Allemands élevés au milieu des mines feraient exploiter celles qui se trouveraient sur la concession qui leur était faite. Ces espérances furent entièrement trompées. Les Welsers n'embarquèrent pour le Nouveau-Monde que quatre ou cinq cents de ces féroces soldats que leur patrie commençait à vendre à quiconque voulait et pouvait payer leur sang. Ces vils stipendiaires portèrent au-delà des mers le goût du brigandage qu'ils avaient contracté dans les différentes guerres où ils avaient servi. Sous la conduite de leurs chefs, Alfinger et Sailler, ils parcoururent un pays immense, mettant les sauvages à la torture, et leur déchirant le flanc pour les forcer à dire où était leur or. Des Indiens en-

chaînés et chargés de vivres, qu'on massacrait à l'instant où ils tombaient de fatigue, suivaient cette troupe barbare. Heureusement la faim, la fatigue, les flèches empoisonnées délivrèrent la terre de cet odieux fardeau. Les Espagnols se remirent en possession d'un sol dont les Welsers ne voulaient plus; et leur conduite ne fut guère différente de celle qui venait de causer tant d'horreurs. Leur commandant Carvajal paya, il est vrai, de sa tête ses atrocités; mais ce châtiment ne rappela pas du tombeau les victimes qu'on y avait plongées. De leurs cendres sortirent avec le temps quelques productions, dont le cacao fut la plus importante.

XIII. Le cacao a toujours fixé les yeux de l'Espagne sur Venezuela.

Le cacaoyer est un arbre de grandeur moyenne, qui pousse ordinairement de sa racine cinq ou six troncs. Son bois est blanc, cassant et léger, sa racine roussâtre et un peu raboteuse. A mesure qu'il croît, il jette des branches inclinées, qui ne s'étendent pas au loin. Ses feuilles sont alternes, ovales, terminées en pointe. Les plus grandes ont huit à neuf pouces de longueur sur trois de largeur. Elles sont toutes portées sur des pédicules courts, aplatis, et accompagnés à leur base de deux membranes ou stipules. Les fleurs naissent par petits paquets le long des tiges et des branches. Leur calice est verdâtre, à cinq divisions profondes. Les cinq pétales qui composent la corolle sont petits, jaunes, renflés par le bas, prolongés en une lanière repliée en arc et

élargie à son extrémité. Ils tiennent à une gaîne formée par l'assemblage de dix filets, dont cinq portent des étamines. Les cinq autres intermédiaires sont plus longs et en forme de languette. Le pistil, placé dans le centre et surmonté d'un seul style, devient une capsule ovoïde et presque ligneuse, longue de six à sept pouces, large de deux, inégale à sa surface, relevée de dix côtés, séparée intérieurement en cinq loges par des cloisons membraneuses. Les amandes qu'elle contient, au nombre de trente et plus, sont recouvertes d'une coque cassante et enveloppées d'une pulpe blanchâtre.

Ces amandes sont la base du chocolat, dont la bonté dépend de la partie huileuse qu'elles contiennent, et conséquemment de leur parfaite maturité. On cueille la capsule, lorsque, après avoir passé successivement du vert au jaune, elle acquiert une couleur de musc foncé. On la fend avec un couteau, et l'on en sépare toutes les amandes enveloppées de leur pulpe, que l'on entasse dans deux espèces de cuves pour les faire fermenter. Cette opération détruit le germe, et enlève l'humidité surabondante des amandes, que l'on expose ensuite au soleil sur des claies pour achever la dessiccation. Le cacao ainsi préparé se conserve assez long-temps, pourvu qu'il soit dans un lieu sec; mais il n'est pas avantageux de le garder, parce qu'il perd en vieillissant une partie de son huile et de sa vertu.

Le cacaoyer vient aisément des graines que l'on sème dans des trous alignés, à la distance de cinq ou six pieds les uns des autres. Ces graines, qui doivent être très-fraîches, ne tardent pas à germer. L'arbre s'élève assez promptement, et commence à récompenser les travaux du cultivateur au bout de deux ans. On fait chaque année deux récoltes, qui sont égales pour la qualité et pour l'abondance. Cet arbre veut un terrain gras et humide, qui n'ait point été employé à une autre culture. Si l'eau lui manque, il cesse de produire, se dessèche et périt. Un ombrage qui le garantisse continuellement des ardeurs du soleil ne lui est pas moins nécessaire. Les champs des cacaoyers sont encore sujets à être dévastés par les ouragans, si l'on ne prend la précaution de les entourer d'une lisière d'arbres plus robustes, à l'abri desquels ils puissent prospérer. Les soins qu'ils exigent d'ailleurs ne sont ni pénibles, ni dispendieux. Il suffit d'arracher les herbes qui les priveraient de leur nourriture.

Le cacaoyer est cultivé avec succès dans plusieurs contrées du Nouveau-Monde. Il croît même naturellement dans quelques-unes. Cependant son fruit n'est nulle part aussi abondant qu'à Venezuela. Nulle part, si l'on en excepte Soconusco, il n'est d'aussi bonne qualité.

Mais pendant deux siècles les travaux de la colonie ne tournèrent pas au profit de sa métropole. Le commerce national était tellement sur-

chargé de droits, tellement embarrassé de formalités, que la province trouvait un grand avantage à recevoir des mains des Hollandais de Curaçao toutes les marchandises dont elle avait besoin, et à leur donner en paiement sa production, que ces infatigables voisins vendaient avec un bénéfice énorme à une partie de l'Europe, même au peuple propriétaire du terrain où elle était récoltée. Ces liaisons interlopes étaient si vives et si suivies, que, depuis 1700 jusqu'à la fin de 1727, il ne fut expédié des ports d'Espagne pour Venezuela que cinq navires, qui, sans exception, firent tous un voyage plus ou moins ruineux.

XIV. La province de Venezuela est mise sous le joug du monopole. Prospérités de la compagnie.

Tel était l'état des choses lorsque quelques négocians de la province de Guipuscoa jugèrent, en 1728, qu'il leur serait utile de se réunir pour entreprendre cette navigation. Le gouvernement approuva et encouragea ces vues. Les principales conditions de l'octroi furent que la compagnie paierait pour tout ce qu'elle voudrait envoyer, pour tout ce qu'elle pourrait recevoir, les impôts déjà établis, et qu'elle entretiendrait à ses frais un nombre de garde-côtes suffisant pour préserver le pays de la contrebande.

Il se fit successivement quelques changemens dans le régime de ce corps. On ne l'avait d'abord autorisé qu'à envoyer deux navires chaque année. La liberté d'en expédier autant qu'il lui conviendrait lui fut accordée en 1734.

Dans les premiers temps, la compagnie ne jouis-

sait pas d'un privilége exclusif. Le gouvernement le lui accorda, en 1742, pour le département de Caraque, et, dix ans après, pour celui de Maracaybo, deux territoires dont la réunion forme la province de Venezuela, qui occupe quatre cents milles sur la côte.

Jusqu'en 1744 les vaisseaux, à leur retour du Nouveau-Monde, devaient tous déposer leur cargaison entière dans la rade de Cadix. Après cette époque, leurs obligations se réduisirent à y porter le cacao nécessaire à l'approvisionnement de l'Andalousie et des contrées limitrophes. On consentit que le reste fût débarqué à Saint-Sébastien, berceau de la compagnie.

C'était dans cette ville que se tenait originairement l'assemblée générale des intéressés. En 1751, on la transféra dans la capitale de l'empire, où tous les deux ans elle devait être présidée par quelqu'un des membres les plus accrédités du conseil des Indes.

Les marchandises étaient livrées à l'acheteur qui en offrait un plus haut prix. Un mécontentement universel avertit la cour qu'un petit nombre de riches associés s'emparaient du cacao, regardé en Espagne comme une denrée de première nécessité, et le vendaient ensuite tout ce qu'ils voulaient. Ces murmures firent régler en 1752 que, sans supprimer les magasins établis à Saint-Sébastien, à Cadix et à Madrid, on en établirait de nouveaux à la Corogne, à Alicante, à

Barcelonne, et que dans tous le cacao serait distribué en détail aux citoyens au prix fixé par le ministère.

La compagnie obtint en 1753 que ses actions seraient réputées un bien immeuble, qu'on pourrait les substituer à perpétuité, et en former ces majorats inaliénables et indivisibles qui flattent si généralement la fierté espagnole.

On statua en 1761 que la compagnie avancerait aux associés qui le désireraient la valeur de seize actions; que ces effets seraient mis en dépôt, et qu'on pourrait les vendre, si, après un temps convenu, le propriétaire ne les retirait pas. Le but de cette sage disposition était de secourir ceux des intéressés qui auraient quelque embarras dans leurs affaires, et de maintenir par des moyens honnêtes le crédit de l'association.

Par des arrangemens faits en 1776, les opérations de la compagnie dûrent s'étendre à Cumana, à l'Orénoque, à la Trinité, à la Marguerite. On n'asservit pas, il est vrai, ces contrées à son monopole, mais les faveurs qu'elle recevait étaient équivalentes à un privilége exclusif.

Pendant ces changemens, les hommes libres et les esclaves se multipliaient à Venezuela. Les sept cent cinquante-neuf plantations distribuées dans soixante-une vallées sortaient de leur langueur, et il s'en formait d'autres. Les anciennes cultures faisaient des progrès, et l'on en établissait de nouvelles. Les troupeaux avançaient de

plus en plus dans l'intérieur des terres. C'était principalement dans le district de Caraque, un des plus fertiles, un des plus délicieux pays du globe, que les améliorations étaient remarquables. La ville de ce nom comptait vingt-quatre mille habitans, la plupart aisés. La Guayra, qui servait à sa navigation, quoique ce ne fût qu'un mauvais mouillage entouré d'un petit nombre de cabanes, devenait peu à peu une peuplade considérable, et même une assez bonne rade, par le moyen d'un grand mole construit avec beaucoup d'art.

Puerto Cabello, entièrement abandonné, et cependant un des meilleurs ports de l'Amérique, voyait s'élever trois cents maisons. Essayons de démêler les causes de cette singulière prospérité sous le joug du monopole.

La compagnie comprit de bonne heure que ses succès seraient inséparables de ceux de la colonie, et elle avança aux habitans jusqu'à 3,240,000 liv., sans intérêt. La dette devait être acquittée en denrées, et ceux qui manquaient à leurs engagemens étaient traduits au tribunal du représentant du roi, qui jugeait seul si les causes du retard étaient ou n'étaient pas légitimes.

Les magasins de la compagnie furent constamment pourvus de tout ce qui pouvait être utile au pays, constamment ouverts à tout ce qu'il pouvait livrer. De cette manière les travaux ne languirent jamais faute de moyens ou par défaut de débouchés.

La valeur de ce que la compagnie devait vendre, la valeur de ce qu'elle devait acheter ne furent pas abandonnées à la rapacité de ses agens. Le gouvernement de la province fixa toujours le prix de ce qui arrivait d'Europe; et une assemblée composée des administrateurs, des colons et des facteurs, décida toujours du prix des productions du sol.

Ceux des habitans du Nouveau-Monde qui n'étaient pas contens de ce qui était réglé, eurent la liberté d'envoyer dans l'ancien, pour leur propre compte, la sixième partie de leurs récoltes, et d'en retirer le produit en marchandises, mais toujours sur les navires de la compagnie.

Par ces arrangemens, le cultivateur fut mieux récompensé de ses sueurs qu'il ne l'avait été au temps du commerce interlope. Le nouvel ordre de choses ne fut réellement funeste qu'à un petit nombre d'hommes intrigans, actifs et hardis, qui réunissaient à vil prix dans leurs mains les productions du pays pour les livrer à un prix beaucoup plus considérable à des navigateurs étrangers du même caractère qu'eux.

Le nouveau royaume de Grenade, le Mexique, quelques îles d'Amérique et les Canaries étaient dans l'usage de tirer de Venezuela une partie du cacao que leurs habitans consommaient. Ces colonies continuèrent à jouir de leurs droits sans gêne. Elles l'exercèrent même plus utilement, parce que la production qu'elles cherchaient à se

procurer devint plus abondante et fut obtenue à meilleur marché.

Autrefois Venezuela ne fournissait rien au commerce de la métropole. Depuis son origine, la compagnie lui a toujours livré des productions dont la masse s'est accrue successivement. Depuis 1748 jusqu'en 1753, la compagnie porta tous les ans dans la colonie pour 3,197,327 livres en marchandises. Tous les ans elle en retira 239,144 liv. en argent; trente-sept mille quintaux de cacao qu'elle vendit 5,332,000 livres; deux mille cinq cents quintaux de tabac qu'elle vendit 178,200 l.; cent cinquante-sept quintaux d'indigo qu'elle vendit 198,990 livres; vingt-deux mille cuirs en poil qu'elle vendit 356,400 liv.; du *dividi* qu'elle vendit 27,000 livres: de sorte que ses retours montèrent à 6,331,734 livres. Le bénéfice apparent fut donc de 3,134,407 livres. Nous disons apparent, parce que sur cette somme les frais et les droits consommèrent 1,932,500 livres. La compagnie n'eut de gain réel que 1,201,907 liv.

Toutes ces branches de commerce ont reçu de l'augmentation, excepté celle du dividi, qu'il a fallu abandonner depuis qu'on a reconnu qu'il n'était pas propre à remplacer dans les teintures la galle d'Alep, comme on l'avait cru un peu légèrement. L'extension aurait été plus considérable, si l'on eût réussi à interrompre les liaisons interlopes. Mais, malgré la vigilance de dix bâtimens croiseurs avec quatre-vingt-six canons,

cent quatre-vingt-douze pierriers, cinq cent dix-huit hommes d'équipage; malgré douze postes de dix ou douze soldats chacun établis sur la côte; malgré la dépense annuelle de 1,400,000 livres, la contrebande n'a pas été entièrement extirpée, et c'est à Coro qu'elle se fait principalement.

La nation s'est également bien trouvée de l'établissement de la compagnie. Elle ne lui paie le cacao que la moitié de ce que les Hollandais le lui vendaient. Le quintal, qu'on obtient aujourd'hui en Espagne pour cent soixante livres, en coûtait autrefois trois cent vingt.

Les avantages que le gouvernement retire de la création de la compagnie ne sont pas moins sensibles. Antérieurement à cette époque, les revenus de la couronne à Venezuela n'y étaient jamais suffisans pour les dépenses de souveraineté. Depuis elles ont beaucoup augmenté, et parce qu'on a construit la citadelle de Puerto Cabello, qui a coûté 1,620,000 livres, et parce qu'on entretient dans le pays un plus grand nombre de troupes régulières. Cependant le fisc a un superflu qu'il fait refluer à Cumana, à la Marguerite, à la Trinité, et sur l'Orénoque. Ce n'est pas tout. En Europe, les denrées de la colonie paient annuellement à l'état plus de 1,600,000 l., et la navigation qu'elles occasionnent lui forme quinze cents matelots, ou les lui tient toujours en activité.

Mais la compagnie même a-t-elle prospéré?

tout, dans les premiers temps, portait à douter si elle aurait jamais une existence heureuse. Quoique les colons eussent le droit d'en être membres, ils refusèrent d'abord de lui livrer leurs productions. En Espagne, où une association commerçante était une nouveauté, on ne s'empressa guère de s'y faire inscrire, malgré l'exemple qu'en avaient donné le souverain, la reine, l'infant don Louis et la province de Guipuscoa. Il fallut réduire à quinze cents le nombre des actions qu'il avait été résolu de porter à trois mille, et le capital, qui devait être de six millions, fut réduit à trois. Ces contrariétés n'empêchèrent pas qu'on ne fît aux intéressés des répartitions considérables, même dans les premières années. Les sommes en réserve se trouvèrent pourtant suffisantes, en 1752, pour doubler les fonds primitifs, et pour les tripler en 1766 avec un intérêt régulier de cinq pour cent, sans compter les dividendes extraordinaires. Au 1er janvier 1772, la compagnie, même en y comprenant la valeur des actions qui s'était élevée à 9,000,000 de livres, ne devait que 15,198,618 l. 12 sous, et elle avait 21,153,760 l. 4 sous. C'était donc 5,955,141 liv. 12 sous qu'elle avait de plus qu'elle ne devait.

Le mauvais esprit qui règne généralement dans les sociétés exclusives n'a pas autant infecté celle de Caraque que les autres. Des entreprises folles ne l'ont jamais jetée hors de ses mesures. Sa bonne foi l'a préservée de tout procès,

de la contestation même la plus légère. Pour ne pas exposer son sort aux caprices de l'Océan, au malheur des guerres, elle a fait constamment assurer ses cargaisons. Une fidélité inviolable a suivi ses engagemens. Enfin, dans une région où la plupart des terres sont substituées, et où il y a peu de bons débouchés pour l'argent, elle a obtenu à deux et demi pour cent tout celui que ses besoins demandaient.

Pour se ménager la bienveillance de la nation, généralement refusée partout au monopole, la compagnie a toujours voulu paraître animée d'un esprit public. Dès 1735 elle se chargea des ateliers de Placencia, qui fournissaient à peine huit mille fusils chaque année, et qui, sans compter quelques autres armes qu'on a commencé à y fabriquer, en donnent actuellement quatorze mille quatre cents avec leurs platines, qu'auparavant il fallait tirer de Liége. Quoique durant la courte guerre de 1762, la compagnie eût vu tomber dans les mains des Anglais six de ses navires richement chargés, elle ne laissa pas de consacrer au gouvernement tout ce qu'elle pouvait avoir de crédit et de puissance. Les bois de construction périssaient dans la Navarre. Il fallait les couper. Il fallait pratiquer des routes pour les traîner sur les bords de la Vidassoa. Il fallait rendre cette rivière capricieuse propre à les porter à son embouchure. Il fallait les conduire ensuite à l'important port du Ferrol. Depuis 1766 la compagnie exécuta

toutes ces choses avec un grand avantage pour la marine militaire.

Ce corps ne cessa d'annoncer d'autres entreprises utiles à la monarchie. On ne lui a pas laissé le temps de les exécuter. Peut-être le ministère a-t-il craint qu'on ne lui reprochât un jour d'avoir laissé subsister un monopole à l'époque où il supprimait une partie des entraves qui avaient toujours embarrassé les communications de la métropole avec ses colonies, les communications même de ses colonies entre elles. L'avenir nous apprendra si l'anéantissement de la compagnie de Caraque est une des opérations dont la cour de Madrid doive s'applaudir.

XV. La cour de Madrid abandonne Cumana aux soins de las Casas. Travaux infructueux de cet homme célebre pour rendre la contrée florissante.

Quelques religieux, indignés de l'oppression sous laquelle gémissaient les habitans originaires de Saint-Domingue, se crurent obligés d'avertir leurs souverains de ce qui se passait dans l'île. On leur répondit de continuer leurs instructions aux Indiens, de toujours édifier les Espagnols par leurs vertus; mais on leur défendit de se mêler de gouvernement ou de politique. Ces hommes pieux comprirent que leurs travaux seraient perdus partout où leur nation serait établie; et deux d'entre eux se firent débarquer en 1512 à Cumana, dont aucun vaisseau européen n'avait jamais souillé les rivages.

Ces hommes doux, modestes, désintéressés, arrivés sans armes, n'ayant dans la bouche que les mots de paix et de charité, furent accueillis

dans la première bourgade où ils se présentèrent. Ils avaient déjà acquis quelques amis, et pouvaient se promettre une confiance générale, lorsqu'un bâtiment castillan aborda la côte. Ceux qui le montaient cherchaient à faire des esclaves. Une loi peu réfléchie les autorisait à réduire en servitude tous les peuples du nouvel hémisphère qui seraient trouvés cannibales; et ils feignaient de croire que tous les Indiens étaient anthropophages. Cependant leur but apparent ne fut d'abord que d'obtenir quelques échanges. Ce stratagème attira sur leur bord le cacique, sa femme, et dix-sept autres personnes des plus considérables du pays. Aussitôt ils levèrent l'ancre, et regagnèrent Saint-Domingue avec leur proie.

Les missionnaires s'attendaient à être massacrés. On consentit à les laisser vivre, à condition que le mal serait réparé avant quatre mois. Malheureusement les prisonniers avaient été vendus aux officiers de l'audience royale; et ces magistrats sans pudeur refusèrent de résilier un marché qui leur paraissait avantageux. Leur obstination décida, comme on l'avait prévu, du sort des médiateurs. Ils furent mis à mort; mais leur mémoire resta sans tache aux yeux mêmes de ceux qui avaient jugé nécessaire de les sacrifier à leur vengeance.

Le bruit se répandit que les meurtriers montraient quelque regret d'avoir été comme forcés de verser un sang innocent; et cette nouvelle

conduisit de nouveaux prédicateurs à Cumana. Le souvenir qui s'y était conservé de l'intégrité et de la modération de leurs prédécesseurs les servit très-bien. Les femmes, les enfans se passionnèrent pour les cérémonies du culte qu'on leur apportait, et les anciens ne les repoussaient pas. Rarement la foi chrétienne fit-elle d'aussi rapides progrès dans aucune autre partie du Nouveau-Monde. En moins de quatre ans, elle avait pénétré jusqu'à cent lieues dans l'intérieur des terres. Les enfans de l'Église, les sujets de l'Espagne se multipliaient de jour en jour. Bientôt le pays entier aurait subi le double joug, si des corsaires ne fussent encore venus l'infester de leurs brigandages. Plusieurs de ces hommes féroces furent percés des flèches des sauvages; et pour qu'il ne manquât rien à la satisfaction des familles où l'on avait apporté le deuil, les ministres des autels, comme Castillans, eurent la même destinée que leurs barbares compatriotes.

Aussitôt Gonzalez de Ocampo fit voile de Saint-Domingue avec trois cents soldats pour aller punir un attentat qu'on disait commis contre le ciel même. Il craignit que les peuples qu'il allait châtier ne soupçonnassent ses intentions et ne prissent le parti de se disperser. Des ruses sans nombre furent employées pour les rassurer; et elles eurent le succès qu'auront toujours les artifices employés par des hommes nourris dans des sociétés corrompues contre les hommes de la

simple nature. La crédulité de ces malheureux eut des suites déplorables. Le glaive en immola un grand nombre ; et ceux qu'il n'avait pas percés allèrent finir leurs tristes jours dans l'horreur des mines. Leur destructeur éleva sur les cendres de leurs cabanes une ville où il laissa une faible garnison, et qu'il nomma Tolède.

Las Casas arrivait alors d'Europe. Cet homme, si célèbre dans les annales du Nouveau-Monde, avait accompagné son père à l'époque même de la découverte. La douceur et la simplicité des Indiens le frappèrent à tel point, qu'il se fit ecclésiastique pour travailler à leur conversion. Bientôt ce fut le soin qui l'occupa le moins. Comme il était plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçait contre eux que de leurs folles superstitions. On le voyait continuellement voler d'un hémisphère à l'autre pour consoler des peuples chers à son cœur et pour adoucir leurs tyrans. L'inutilité de ses efforts lui fit enfin comprendre qu'il n'obtiendrait jamais rien dans les établissemens déjà formés ; et il se proposa d'établir une colonie sur des fondemens nouveaux.

Ses colons devaient être tous cultivateurs, artisans ou missionnaires. Personne ne pouvait se mêler parmi eux que de son aveu. Un habit particulier, orné d'une croix, empêcherait qu'on ne les prît pour être de la race de ces Espagnols qui s'étaient rendus si odieux par leurs barbaries.

Avec ces espèces de chevaliers il comptait réussir, sans guerre, sans violence et sans esclavage, à civiliser les Indiens, à les convertir, à les accoutumer au travail, à leur faire exploiter des mines. Il ne demandait aucun secours au fisc dans les premiers temps; et il se contentait pour la suite du douzième des tributs qu'il y ferait tôt ou tard entrer.

Les ambitieux qui gouvernent les empires consomment les peuples comme une denrée, et traitent toujours de chimérique tout ce qui tend à rendre les hommes meilleurs ou plus heureux. Telle fut d'abord l'impression que fit sur le ministère espagnol le système de las Casas. Les refus ne le rebutèrent point, et il réussit à se faire assigner Cumana pour y réduire sa théorie en pratique.

Ce génie ardent parcourt aussitôt toutes les provinces de la Castille pour y lever des hommes accoutumés au travail des champs, à celui des ateliers. Mais ces citoyens paisibles n'ont pas la même ardeur pour s'expatrier que des soldats ou des matelots. A peine en peut-il déterminer deux cents à le suivre. Avec eux il fait voile pour l'Amérique, et aborde à Porto-Rico en 1519, après une navigation assez heureuse.

La province de Cumana, dont las Casas avait eu la simplicité de solliciter le don, et que l'esprit usurpateur de la cour d'Espagne lui avait fait accorder, n'était plus cette terre intacte sur laquelle il avait fondé de si grandes espérances.

Ses féroces compatriotes en avaient fait un théâtre de désolation et de carnage. Cependant il y conduisit ceux de ses compagnons qui avaient résisté aux intempéries du climat, ou qu'on n'avait pas réussi à lui débaucher. La connaissance que les Indiens avaient de son amour pour eux, les mœurs des bonnes gens qu'il emmenait, des mesures sages pour écarter les anciennes défiances, tout l'assurait que le nouvel établissement allait prospérer. Malheureusement les intérêts de sa colonie exigèrent qu'il allât à Saint-Domingue; et son absence rendit aux Espagnols fixés au voisinage dans Cubagua, ou l'Ile aux Perles, toute leur audace. Ils recommencèrent leurs insultes, leurs rapines, leurs assassinats. Ces crimes ranimèrent dans le cœur des Sauvages une haine mal éteinte. Ils incendièrent en 1521 les faibles palissades qui couvraient leurs impitoyables ennemis, et massacrèrent tous ceux d'entre ces barbares qu'une fuite honteuse et précipitée ne déroba pas à un châtiment trop mérité.

Quelques Espagnols se sont depuis établis à Cumana ; mais cette population a toujours été fort bornée, et ne s'est jamais éloignée des côtes. Pendant deux siècles la métropole n'eut pas des liaisons directes avec sa colonie. Ce n'est que depuis peu qu'elle y envoie annuellement un ou deux petits navires, qui, en échange des boissons et des marchandises d'Europe, reçoivent du cacao et quelques autres productions.

XVI. Du fleuve Orénoque. Ce fut Colomb qui, le premier, découvrit, en 1498, l'Orénoque, dont les bords furent depuis appelés *Guyane espagnole.* Ce grand fleuve tire sa source des montagnes de la Guyane, et ne se jette dans l'Océan, par quarante embouchures, qu'après avoir été grossi, dans un cours immense, par un nombre prodigieux de rivières plus ou moins considérables. Telle est son impétuosité, qu'il traverse les plus fortes marées, et conserve la douceur de ses eaux douze lieues après être sorti du vaste et profond canal qui l'enchaînait. Cependant sa rapidité n'est pas toujours égale, par l'effet d'une singularité très-remarquable. L'Orénoque, commençant à croître en avril, monte continuellement pendant cinq mois, et reste le sixième dans son plus grand accroissement. En octobre, il commence à baisser graduellement jusqu'au mois de mars, qu'il passe tout entier dans l'état fixe de sa plus grande diminution. Cette alternative de variations est régulière, invariable même.

Ce phénomène paraît beaucoup plus dépendre de la mer que de la terre. Durant les six mois que le fleuve croît, l'hémisphère du Nouveau-Monde n'offre pour ainsi dire que des mers, et presque point de terre à l'action perpendiculaire des rayons du soleil. Durant les six mois que le fleuve décroît, l'Amérique ne présente que son grand continent à l'astre qui l'éclaire. La mer est alors moins soumise à l'influence active du soleil, ou du

moins sa pente vers les côtes orientales est plus balancée, plus brisée par les terres. Elle doit donc laisser un plus libre cours aux fleuves, qui, n'étant point alors si fort retenus par la mer, ne peuvent être grossis que par la fonte des neiges des Cordilières ou par les pluies. C'est peut-être aussi la saison des pluies qui décide de l'accroissement des eaux de l'Orénoque. Mais, pour bien saisir les causes d'un phénomène si singulier, il faudrait étudier les rapports que peut avoir le cours de ce fleuve avec celui des Amazones par le Rio-Negro, connaître la situation et les mouvemens de l'un et de l'autre. Peut-être trouverait-on dans la différence de leur position, de leur source et de leur embouchure, l'origine d'une diversité si remarquable dans l'état périodique de leurs eaux. Tout est lié dans le système du monde. Le cours des fleuves tient aux révolutions, soit journalières, soit annuelles de la terre. Quand des hommes éclairés se seront portés sur les bords de l'Orénoque, on saura, du moins on cherchera les raisons des phénomènes de son cours : mais ce ne sera pas sans difficulté. Ce fleuve n'est pas aussi navigable que le fait présumer la masse de ses eaux. Son lit est embarrassé d'un grand nombre de rochers qui réduisent par intervalles le navigateur à porter ses bateaux et les denrées dont ils sont chargés.

Avant l'arrivée des Espagnols dans cette région si voisine de l'équateur, on n'y connaissait ni

vêtement, ni police, ni gouvernement. Libres sous le joug de leur pauvreté, les peuples n'étaient occupés que de leur subsistance. Ceux qui étaient éloignés de l'Orénoque vivaient de chasse, de reptiles, de fruits sauvages. Si, ce qui ne paraît pas vraisemblable, quelques-uns joignaient à ces alimens les produits de l'agriculture, ce devait être bien peu de chose dans des contrées où l'on n'avait qu'un bâton pour labourer la terre, que des haches de pierre pour abattre des arbres qui, brûlés ou pourris, laissaient un espace propre à former un champ.

La vie des habitans, fixés ou errans sur les rives du fleuve, était moins laborieuse et moins précaire. Toutes les saisons leur offraient des poissons aussi variés que délicats. Telle était leur abondance, qu'il ne fallait ni filets, ni adresse pour en prendre. Si quelque circonstance rendait la pêche difficile, les lacs et les marais formés par des inondations annuelles offraient une ressource qui ne manquait jamais. Les tortues, multipliées au-delà de toute expression, attiraient, à l'époque de leur ponte, des nations plus ou moins enfoncées dans leurs forêts. Ces sauvages ne faisaient pas seulement leur nourriture unique de ce mets agréable et salubre durant leur séjour ; le souvenir de leur misère passée, le désir de prévenir leurs besoins futurs, les déterminaient à en emporter une grande quantité qu'ils avaient fait sécher au feu ou au soleil.

XVII. Quelle fut la condition des femmes sur les bords de l'Oréno-que, et quelle elle est encore.

Les femmes étaient dans l'oppression sur l'Orénoque comme dans toutes les régions barbares. Tout entier à ses besoins, le sauvage ne s'occupe que de sa sûreté et de sa subsistance. Il n'est sollicité aux plaisirs de l'amour que par le vœu de la nature qui veille à la perpétuité de l'espèce. L'union des deux sexes, ordinairement fortuite, prendrait rarement quelque solidité dans les forêts, si la tendresse paternelle et maternelle n'attachait les époux à la conservation du fruit de leur union. Mais, avant qu'un premier enfant puisse se suffire à lui-même, il en naît d'autres auxquels on ne peut refuser les mêmes soins. Il arrive enfin le moment où cette raison sociale cesse d'exister; mais alors la force d'une longue habitude, la consolation de se voir entouré d'une famille plus ou moins nombreuse, l'espoir d'être secouru dans ses derniers ans par sa postérité, tout ôte la pensée et la volonté de se séparer. Ce sont les hommes qui retirent les plus grands avantages de cette cohabitation. Chez les peuples qui n'accordent leur estime qu'à la force et au courage, la faiblesse est toujours tyrannisée, pour prix de la protection qu'on lui accorde. Les femmes y vivent dans l'opprobre. Les travaux regardés comme abjects sont leur partage. Des mains accoutumées à manier des armes ou la rame se croiraient avilies par des occupations sédentaires, par celles même de l'agriculture.

Les femmes sont moins malheureuses parmi des peuples pasteurs, à qui une existence plus assurée permet de s'occuper un peu davantage du soin de la rendre agréable. Dans l'aisance et le loisir dont ils jouissent, ils peuvent se faire une image de la beauté, apporter quelque choix dans l'objet de leurs désirs, et ajouter à l'idée du plaisir physique celle d'un sentiment plus noble.

Les relations des deux sexes se perfectionnent encore aussitôt que les terres commencent à être cultivées. La propriété, qui n'existait pas chez les peuples sauvages, qui était peu de chose chez les peuples pasteurs, commence à devenir importante chez les peuples agricoles. L'inégalité, qui ne tarde pas à s'introduire dans les fortunes, en doit occasionner dans la considération. Alors les nœuds du mariage ne se forment plus au hasard; l'on veut qu'ils soient assortis. Pour être accepté, il faut plaire; et cette nécessité attire des égards aux femmes, et leur donne quelque dignité.

Elles reçoivent une nouvelle importance de la création des arts et du commerce. Alors les affaires se multiplient, les rapports se compliquent. Les hommes, que des relations plus étendues éloignent souvent de leur atelier ou de leurs foyers, se trouvent dans la nécessité d'associer à leurs talens la vigilance des femmes. Comme l'habitude de la galanterie, du luxe, de la dissipation, ne les a pas encore dégoûtées des oc-

cupations obscures ou sérieuses, elles se livrent sans réserve et avec succès à des fonctions dont elles se trouvent honorées. La retraite qu'exige ce genre de vie leur rend chère et familière la pratique de toutes les vertus domestiques. L'autorité, le respect et l'attachement de tout ce qui les entoure sont la récompense d'une conduite si estimable.

Vient enfin le temps où l'on est dégoûté du travail par l'accroissement des fortunes. Le soin principal est de prévenir l'ennui, de multiplier les amusemens, d'étendre les jouissances. A cette époque, les femmes sont recherchées avec empressement, et pour les qualités aimables qu'elles tiennent de la nature, et pour celles qu'elles ont reçues de l'éducation. Leurs liaisons s'étendent. La vie retirée ne leur convient plus. Il leur faut un rôle plus éclatant. Jetées sur le théâtre du monde, elles deviennent l'âme de tous les plaisirs et le mobile des affaires les plus importantes. Le bonheur souverain est de leur plaire, et la grande ambition d'en obtenir quelques préférences. Alors renaît entre les deux sexes la liberté de l'état de nature, avec cette différence remarquable, que dans la cité souvent l'époux tient moins à sa femme, et la femme à son époux, qu'au fond des forêts ; que les enfans, confiés en naissant à des mercenaires, ne sont plus un lien, et que l'inconstance, qui n'aurait aucune suite fâcheuse chez la plupart des peuples sauvages,

influe sur la tranquillité domestique, et sur le bonheur chez les nations policées, où elle est un des principaux symptômes d'une corruption générale, et de l'extinction de toutes les affections honnêtes.

La tyrannie exercée contre les femmes, sur les rives de l'Orénoque encore plus que dans le reste du Nouveau-Monde, doit être une des principales causes de la dépopulation de ces contrées si favorisées de la nature. Les mères y ont contracté l'habitude de faire périr les filles dont elles accouchent, en leur coupant de si près le cordon ombilical, que ces enfans meurent d'une hémorrhagie. Le christianisme même n'a pas réussi à déraciner cet usage abominable. On a pour garant le jésuite Gumilla, qui, averti que l'une de ses néophytes venait de commettre un pareil assassinat, alla la trouver pour lui reprocher son crime dans les termes les plus énergiques. Cette femme écouta le missionnaire sans s'émouvoir. Quand il eut fini, elle lui demanda la permission de lui répondre; ce qu'elle fit en ces termes :

« Plût à Dieu, père, plût à Dieu qu'au mo-
« ment où ma mère me mit au monde, elle eût
« eu assez d'amour et de compassion pour épar-
« gner à son enfant tout ce que j'ai enduré, tout
« ce que j'endurerai jusqu'à la fin de mes jours!
« Si ma mère m'eût étouffée lorsque je naquis,
« je serais morte, mais je n'aurais pas senti la
« mort, et j'aurais échappé à la plus malheu-

« reuse des conditions. Combien j'ai souffert ! et « qui sait ce qui me reste à souffrir ?

« Représente-toi, père, les peines qui sont ré« servées à une Indienne parmi ces Indiens. Ils « nous accompagnent dans les champs avec leur « arc et leurs flèches : nous y allons, nous, char« gées d'un enfant que nous portons dans une « corbeille, et d'un autre qui pend à nos ma« melles. Ils vont tuer un oiseau ou prendre un « poisson : nous bêchons la terre, nous ; et, après « avoir supporté toute la fatigue de la culture, « nous supportons toute celle de la moisson. Ils « reviennent le soir sans aucun fardeau : nous, « nous leur apportons des racines pour leur nour« riture et du maïs pour leur boisson. De retour « chez eux, ils vont s'entretenir avec leurs amis : « nous, nous allons chercher du bois et de l'eau « pour préparer leur souper. Ont-ils mangé, ils « s'endorment : nous, nous passons la plus grande « partie de la nuit à moudre le maïs et à leur « faire la chica. Et quelle est la récompense de « nos veilles ? Ils boivent, et quand ils sont ivres, « ils nous traînent par les cheveux et nous fou« lent aux pieds.

« Ah ! père, plût à Dieu que ma mère m'eût « étouffée en naissant ! Tu sais toi-même si nos « plaintes sont justes. Ce que je te dis, tu le vois « tous les jours : mais notre plus grand mal« heur, tu ne saurais le connaître. Il est triste « pour la pauvre Indienne de servir son mari

« comme une esclave, aux champs accablée de « sueurs, et au logis privée de repos. Cependant il « est plus affreux encore de le voir au bout de « vingt ans prendre une autre femme plus jeune « qui n'a point de jugement. Il s'attache à elle. « Elle frappe nos enfans. Elle nous commande. « Elle nous traite comme ses servantes; et au « moindre murmure qui nous échapperait, une « branche d'arbre levée...... Ah! père, comment « veux-tu que nous supportions cet état? Qu'a de « mieux à faire une Indienne que de soustraire « son enfant à une servitude mille fois pire que « la mort? Plût à Dieu, père, je te le répète, que « ma mère m'eût assez aimée pour m'enterrer « lorsque je naquis! mon cœur n'aurait pas tant « à souffrir ni mes yeux à pleurer. »

XVIII. État de la colonie espagnole formée sur les rives de l'Orénoque.

Les Espagnols, qui ne pouvaient s'occuper de toutes les régions qu'ils découvraient, perdirent de vue l'Orénoque. Ce ne fut qu'en 1535 qu'ils entreprirent de le remonter. N'y ayant pas trouvé les mines qu'ils cherchaient, ils le méprisèrent. Cependant le peu d'Européens qu'on y avait jetés s'adonnèrent à la culture du tabac avec tant d'ardeur, qu'ils en livraient tous les ans quelques cargaisons aux bâtimens étrangers qui se présentaient pour l'acheter. Cette liaison interlope fut proscrite par la métropole, et des corsaires entreprenans pillèrent deux fois cet établissement sans force. Ces désastres le firent oublier. On s'en ressouvint en 1753. Le chef d'escadre Nicolas

d'Yturiaga y fut envoyé. Cet homme sage établit un gouvernement régulier dans la colonie qui s'était formée insensiblement dans cette partie du Nouveau-Monde.

En 1771 on voyait sur les rives de l'Orénoque treize villages qui réunissaient quatre mille deux cent dix-neuf Espagnols, métis, mulâtres ou nègres; quatre cent trente-une propriétés; douze mille huit cent cinquante-quatre bœufs, mulets ou chevaux.

A la même époque, les Indiens qu'on avait réussi à détacher de la vie sauvage étaient répartis dans quarante-neuf hameaux.

Les cinq qui avaient été sous la direction des jésuites comptaient quatorze cent vingt-six habitans, trois cent quarante-quatre propriétés, douze mille trente têtes de bétail.

Les onze qui sont sous la direction des cordeliers comptaient dix-neuf cent trente-quatre habitans, trois cent cinq propriétés, neuf cent cinquante têtes de bétail.

Les onze qui sont sous la direction des capucins aragonais comptaient deux mille deux cent onze habitans, quatre cent soixante-dix propriétés, cinq cent sept têtes de bétail.

Les vingt-deux qui sont sous la direction des capucins de Catalogne comptaient six mille huit cent trente habitans, quinze cent quatre-vingt-douze propriétés, quarante-six mille têtes de bétail.

C'était en tout soixante-deux peuplades, seize mille six cent vingt habitans, trois mille cent quarante-deux propriétés, soixante-douze mille trois cent quarante-une têtes de bétail.

Jusqu'à ces derniers temps, les Hollandais de Curaçao trafiquaient seuls avec cet établissement. Ils fournissaient à ses besoins, et on les payait avec du tabac, des cuirs et des troupeaux. C'était à Saint-Thomas, chef-lieu de la colonie, que se concluaient tous les marchés. Les noirs et les Européens faisaient les leurs eux-mêmes : mais c'étaient les missionnaires seuls qui traitaient pour leurs néophytes. Le même ordre de choses subsiste encore, quoique depuis quelques années la concurrence des navires espagnols ait commencé à écarter les navires interlopes.

Il est doux d'espérer que ces vastes et fertiles contrées sortiront enfin de l'obscurité où elles sont plongées, et que les semences qu'on y a jetées produiront, un peu plus tôt un peu plus tard, des fruits abondans. Entre la vie sauvage et l'état de société, c'est un désert immense à traverser ; mais de l'enfance de la civilisation à la vigueur du commerce il n'y a que des pas à faire. Le temps, qui accroît les forces, abrége les distances. Le fruit qu'on retirerait du travail de ces peuplades nouvelles, en leur procurant des commodités, donnerait des richesses à l'Espagne.

Les provinces qu'on vient de parcourir ont trois cents lieues de côte, et s'étendent soixante

ou quatre-vingts lieues dans l'intérieur des terres. Leur climat varie, des chaleurs ordinaires sous la zone torride jusqu'au terme de la glace. L'air, trop corrompu en quelques endroits, est ordinairement assez sain. De vastes plaines où la nature seule a formé d'excellens pâturages; des vallées profondes, la plupart fertiles; des montagnes plus ou moins élevées, plus ou moins arides, coupent le pays. Sur ce sol immense croissent des bois propres à la construction des vaisseaux et des ouvrages de marqueterie; sur ce sol errent de nombreux troupeaux qu'on pourrait encore beaucoup multiplier. Les productions particulières à l'Europe réussissent en plusieurs expositions; et presque partout peuvent prospérer le sucre et les autres denrées qui depuis si long-temps enrichissent l'archipel américain. L'approche des rivages n'est pas dangereuse; les ouragans ne se font jamais sentir. Il est sans exemple que les raz de marée aient causé quelque dommage. Les rades sont sûres et très-multipliées. La population est formée par deux cent mille créoles espagnols, par cent mille affranchis ou gens de couleur, par soixante mille Indiens, et par quarante mille esclaves. Combien quatre cent mille hommes exploitant une région qui peut être regardée comme vierge, et où la végétation est prodigieuse, devraient créer de richesses! Cependant ils n'envoient presque rien à leur métropole, et ne lui demandent presque rien. La cour d'Espagne ne

remontera jamais assez tôt à la source du mal; elle y appliquera toujours trop tard le remède convenable.

XIX. Courte description du nouveau royaume de Grenade.

Derrière les côtes très-étendues dont nous venons de parler, et dans l'intérieur des terres, est ce que les Espagnols appellent le nouveau royaume de Grenade. Il a une étendue prodigieuse. Son climat est plus ou moins humide, plus ou moins froid, plus ou moins chaud, plus ou moins tempéré, selon la direction des branches des Andes qui en coupent les différentes parties. Peu de ces montagnes sont susceptibles de culture; mais la plupart des plaines, la plupart des vallées qui les séparent offrent un sol fertile.

Même avant que les Espagnols eussent pénétré dans cette région, on y voyait, entre des peuplades errantes, des nations sédentaires gouvernées par des chefs plus ou moins absolus. Elles avaient élevé des bourgades considérables, bâti des habitations commodes, acquis quelques arts de nécessité première, assez perfectionné l'agriculture pour qu'elle pût fournir à leurs besoins. Des lois ou des usages y assuraient les propriétés. On y adorait le soleil et la lune, et ces divinités avaient des temples et des prêtres. La civilisation était encore plus avancée dans Bogota que dans le reste du pays. Son souverain avait des états étendus, une espèce de cour, de gros revenus, et comptait parmi ses tributaires un grand nombre

de puissans caciques. La vénération qu'on avait pour lui était extrême. Il la devait principalement à la superstition. Les membres de la famille régnante étaient élevés dans un sanctuaire respecté, où les ministres de la religion ne négligeaient rien de ce qui pouvait entretenir ou augmenter le respect qu'avaient les sujets pour le caractère sacré de leurs maîtres.

Gonzale Ximénès de Quesada, chargé d'ajouter ces vastes contrées aux conquêtes déjà trop étendues de la Castille, partit de Sainte-Marthe le 5 avril 1536; et, après six ou sept mois de fatigues, de misère, de combats, il arriva, au commencement de l'année suivante, sur le territoire qu'il se proposait d'asservir. Des huit cent quatre-vingt-cinq soldats espagnols qui l'avaient suivi, il ne lui en restait que cent soixante-six. Les Indiens qui portaient le bagage avaient encore plus généralement péri. Ces malheurs ne l'empêchèrent pas de poursuivre son entreprise. Il compta sur la discipline de ses troupes, sur ses armes à feu, sur ses brillans coursiers, moyens qui avaient si bien servi les autres capitaines de sa nation; et l'événement ne trompa point ses espérances. Après avoir dissipé sans de grands efforts les forces qui osèrent l'attaquer dans quelques défilés, ou au passage des rivières, il se trouva sous les murs de Bogota. La prise de cette place, la plus peuplée, la plus riche, la plus fortifiée de cette partie du nouvel hémisphère,

en mit à ses pieds les dépendances, et lui soumit plusieurs provinces qui n'en avaient jamais subi le joug.

La joie que causaient à Quesada ces succès rapides fut bientôt troublée par la venue de Sébastien de Benalcazar, un des lieutenans de Pizarre, qui était parti de Quito bien accompagné pour revendiquer le nouveau royaume comme une dépendance du Pérou. Tandis que les deux aventuriers cherchaient à se concilier, il en survint un autre dans la personne de Nicolas Fredeman. Les trois généraux, également assurés de leurs troupes, étaient sur le point de se charger, lorsque les missionnaires qui les suivaient les firent consentir à porter eux-mêmes leurs prétentions au pied du trône.

Il fallut pourvoir à l'administration du pays; et le choix de l'audience royale de Saint-Domingue tomba sur le licencié Jérôme Lebron, qui se mit en marche après avoir fait les préparatifs qu'exigeait sa commission. Perez de Quesada, que son frère Ximenès avait laissé à sa place, vint au-devant de celui qu'on voulait lui substituer. Les camps des deux concurrens étaient vis-à-vis l'un de l'autre, et leurs soldats brûlaient de se mesurer. L'action allait s'engager. Un moine proposa de prendre pour arbitres deux chapitres qui venaient d'être formés. Leurs chanoines décidèrent que Quesada conserverait l'autorité, et que Lebron rentrerait dans son gouvernement de

Sainte-Marthe, après avoir été noblement dédommagé de toutes les dépenses qu'il avait faites. Le traité fut exécuté de part et d'autre avec une bonne foi fort rare à cette époque parmi les conquérans du Nouveau-Monde.

Les Indiens incorporés dans les deux armées, ou simples spectateurs, s'étaient flattés que leurs tyrans s'arracheraient les entrailles, et que dans le sang de ces hommes féroces serait étouffée une oppression qui n'avait pas encore acquis une grande consistance. Leurs vœux ne furent pas remplis. Les Espagnols fixés dans le nouveau royaume, délivrés de ceux de leurs concitoyens qui avaient voulu leur en disputer l'empire, n'en furent que plus ardens à suivre leurs premiers projets. Ils eurent la gloire, puisqu'on veut que c'en soit une, d'ajouter une grande possession à celles dont leurs souverains s'étaient laissé surcharger dans cet autre hémisphère. Avec le temps, les provinces plus ou moins éloignées de ce centre furent soumises en partie. Nous disons en partie, parce que l'organisation du pays est telle, qu'il ne fut jamais possible d'en subjuguer tous les habitans, et que ceux d'entre eux qui avaient reçu des fers les brisaient aussitôt qu'ils avaient le courage de le bien vouloir. Il n'est pas même sans vraisemblance que la plupart auraient pris cette détermination, si on les eût assujettis à ces travaux destructeurs qui ont causé tant de ravages dans les autres régions du Nouveau-Monde.

De tous les peuples qui osèrent résister aux Espagnols, les Picaos furent ceux qui surent mieux défendre leur indépendance. Assaillis à diverses reprises dans leurs montagnes, ils repoussèrent toujours avec un avantage décidé les troupes envoyées pour les subjuguer. Après s'être vaillamment défendus, ils prirent le parti d'attaquer, et portèrent la désolation ou la mort dans les meilleures provinces soumises à la Castille, dans le Popayan plus souvent qu'ailleurs. Ces calamités duraient depuis vingt ans, lorsque le ministère, fatigué de tant de pertes et de tant d'opprobres, chargea le prudent et vertueux Jean de Borgia d'aller au secours des contrées dévastées, et de rendre au nom espagnol toute sa splendeur. Cet excellent homme, pourvu de tout ce qui était nécessaire pour faire une guerre heureuse, arriva le 2 octobre 1605 dans la capitale de son gouvernement. Sans perdre un moment, il rassembla tous les soldats de sa nation qui étaient dans le pays, leur associa les Indiens qui passaient pour les plus braves, et y joignit ceux qui, pour ne pas devenir les victimes d'un voisin implacable, avaient été réduits à s'éloigner du lieu de leur origine.

Avec ces forces réunies Borgia alla chercher les Picaos, qui lui épargnèrent la moitié du chemin. La bataille fut sanglante et indécise. Des deux côtés on appela des vivans pour remplacer les morts. Pendant qu'on attendait les renforts,

des flèches ardentes, parties du camp des Américains, brûlaient les tentes, les bagages, les magasins des Européens, et cet incendie les laissait exposés aux fraîcheurs dangereuses de la nuit, aux chaleurs insupportables du jour. Le général de ces derniers jugea qu'un nouveau combat pouvait seul le tirer de la déplorable situation où il se trouvait, et son rival ne s'y refusa pas. La victoire paraissait se déclarer pour le fier et intrépide Calarca, lorsqu'il expira percé par un coup de lance. Nul de ses lieutenans n'était en état de lui succéder, et une terreur panique s'empara de ses compagnons, qui, conduits par lui, s'étaient regardés comme invincibles. Presque tous furent passés au fil de l'épée. Leurs femmes, leurs enfans eurent un sort pareil. On ruina leur territoire, et ils cessèrent d'être comptés au nombre des nations de l'autre hémisphère. Tout le nouveau royaume de Grenade célébra leur destruction avec un éclat qui ne pouvait que perpétuer le souvenir de la terreur qu'ils avaient inspirée.

Tant d'atrocités n'étouffèrent pas dans le cœur des Mussos le désir de vivre ou de mourir libres. Ce peuple se croyait le plus ancien et le plus distingué de tous ceux que nourrissait cette partie du Nouveau-Monde. Il dédaignait les deux astres qui y étaient généralement adorés, et ne leur avait point élevé d'autel. Deux colonnes d'une grandeur inégale, toutes deux larges à leur base et

rétrécies à leur sommet, l'une nommée la déesse mère, et l'autre la déesse fille, étaient les seuls objets de son culte. Loin de leur chercher des sectateurs, il immolait sans pitié tous les étrangers que la curiosité ou d'autres motifs en avaient fait approcher.

Les Espagnols, qui s'étaient si heureusement servis des prêtres pour préparer leurs conquêtes, en envoyèrent chez les Mussos. Les premiers missionnaires furent égorgés, et ceux qui les remplacèrent eurent la même destinée. Suivant les principes alors reçus, il fallait s'avouer sans religion, ou tirer une vengeance éclatante de tant de sacriléges. Les armées dirigées contre ces barbares ne furent pas heureuses; et ils profitèrent de leur supériorité pour envahir les plus riches provinces du nouveau royaume, et pour dévaster celles qu'ils ne pouvaient ou ne voulaient pas garder.

Une si grande humiliation ne devait pas être éternelle. Ceux qui la souffraient réunirent tout ce qu'ils avaient de moyens, tout ce que les colonies voisines purent en fournir, pour tâcher de recouvrer la gloire des armées. Ils attaquèrent et battirent deux fois les sauvages sans pouvoir les réduire à se soumettre. Leur cacique Quirimaca, conservant toujours son air menaçant, se retira avec les siens dans des lieux inaccessibles, et laissa à ses vainqueurs la plaine, dont ils s'assurèrent la possession par les forts qu'ils y construisirent.

Cependant les deux guerres dont on vient de

parler, quoique très-meurtrières, quoique accompagnées d'horribles dégâts, retardèrent moins les prospérités du nouveau royaume que le désir de découvrir la région si célèbre sous le nom del-Dorado. La renommée la plaçait dans le pays même ou au voisinage. On la disait couverte d'or et de diamans. Tous les regards étaient tournés vers ces richesses imaginaires. Vainement les premiers qui tentèrent de les découvrir revinrent-ils plus pauvres qu'ils n'étaient partis, et épuisés par des fatigues excessives. L'inutilité de leurs courses n'empêchait pas qu'elles ne fussent répétées. Les nouveaux aventuriers espéraient d'être plus heureux que ceux qui les avaient précédés. Peut-être l'imagination exaltée des Espagnols ne fut-elle jamais pleinement désabusée de cette chimère. S'ils cessèrent de la poursuivre, ils en furent vraisemblablement détournés par les troubles intérieurs qui agitaient leur colonie.

L'Europe fut long-temps, trop long-temps troublée par les prétentions du gouvernement civil et du gouvernement ecclésiastique. Ces démêlés diminuèrent partout où les vraies lumières firent des progrès. Les bons principes n'arrivèrent pas jusqu'en Espagne, et encore moins en Amérique. Dans les établissemens que cette nation y forma, la discorde fut perpétuelle entre le prêtre et le magistrat. La haine qui les tourmentait eut des suites encore plus fâcheuses dans le nouveau royaume de Grenade que dans les autres colo-

nies. Elle y était entrée avec les conquérans, et acquit une plus grande énergie à l'occasion que nous allons dire.

Des moines de différens ordres, la plupart surchargés des chaînes prises à un âge où l'on s'ignore, avaient suivi les guerriers qui asservirent cette partie de l'autre hémisphère. Impatiens de faire parler d'eux dans leur patrie originaire, ou flattés d'augmenter la considération des instituts dont ils étaient membres, ils conférèrent, à leur arrivée, le baptême à des millions d'Indiens, et crurent dédommager leur église des pertes qu'elle faisait en Europe par les prosélytes qu'ils lui donnaient en Amérique. Cette précipitation eut les suites qu'elle devait avoir. La defection fut aussi rapide que l'avait été la soumission. On en chercha les causes. Les uns l'attribuèrent au défaut d'instruction, les autres à l'inconstance naturelle des sauvages; ceux-ci aux mauvais exemples des Espagnols, ceux-là à l'oppression sous laquelle on faisait gémir les nouveaux chrétiens. Quelle que fût la raison de cette apostasie, elle devint à peu près universelle. Dans le petit nombre de ceux-là mêmes qui étaient les plus assidus aux cérémonies du nouveau culte, la plupart restaient attachés à leurs antiques superstitions.

Un clergé tout-puissant et impitoyable s'était originairement emparé du droit de juger, du droit de punir les hommes faibles ou bornés qui renonçaient à une religion que la force ou la sé-

duction leur avaient fait embrasser. En 1576 l'audience royale prononça que dans la suite tous les délits de ce genre seraient portés à son tribunal. Cet arrêt devint un signal de discorde entre les premiers juges et les premiers ecclésiastiques. Les inférieurs des uns et des autres ne tardèrent pas à prendre part à ces démêlés. La contagion gagna tous les ordres de l'état, et se propagea jusque chez les sauvages. Soit timidité, soit ignorance, soit corruption, le conseil de Castille se déclara hautement pour le sacerdoce. Cette décision enflamma de plus en plus les deux factions. Les magistrats emprisonnèrent les évêques; les évêques accablèrent les magistrats de censures. Il ne fut plus permis alors à aucun individu de rester neutre. C'était une nécessité de se ranger sous l'un ou l'autre drapeau, et de s'y ranger avec éclat, parce que la moindre marque de modération était regardée comme une faiblesse impardonnable. D'autres écrivains se permettront peut-être le détail des crimes qu'enfanta le choc de ces méprisables opinions anciennement funestes à tant d'empires. Nous nous bornerons à dire que, lorsque quelque heureux hasard suspendait un peu les terribles effets de tant de rage, le vide était rempli par les prétentions opposées des chefs et des juges de la colonie, de l'inquisition et des pasteurs légimes des églises. Tel fut le sort de la colonie jusque vers le milieu du dix-septième siècle. Il reste à voir quelle est sa situation actuelle.

XX. Ce qu'a été le nouveau royaume de Grenade, ce qu'il est, et ce qu'il peut devenir.

Quelques écrivains ont parlé avec un enthousiasme presque sans exemple des richesses qui sortirent d'abord du nouveau royaume. Ils les font monter au point d'étonner les imaginations les plus avides du merveilleux. Jamais peut-être on ne poussa si loin l'exagération. Si la réalité eût seulement approché des fables, cette grande prospérité serait consignée dans des registres publics, ainsi que celles de toutes les colonies véritablement intéressantes. D'autres monumens en auraient perpétué le souvenir. Dans aucun temps ces trésors n'existèrent donc que sous la plume d'un petit nombre d'auteurs naturellement crédules, ou qui se laissaient entraîner par l'espoir d'ajouter à l'éclat dont déjà brillait leur patrie.

Le nouveau royaume fournit aujourd'hui l'émeraude, pierre précieuse transparente, de couleur verte, et qui n'a guère plus de dureté que le cristal de roche.

Quelques contrées de l'Europe fournissent des émeraudes, mais très-imparfaites et peu recherchées.

On a cru long-temps que les émeraudes d'un vert gai venaient des grandes Indes; et c'est pour cela qu'on les appelait *orientales*. Cette opinion a été abandonnée lorsque ceux qui la défendaient se sont vus dans l'impuissance de nommer les lieux où elles se formaient. Actuellement il est établi que l'Asie ne nous a jamais vendu de ces

pierreries que ce qu'elle-même en avait reçu du nouvel hémisphère.

C'est donc à l'Amérique seule qu'appartiennent les belles émeraudes. Les premiers conquérans du Pérou en trouvèrent beaucoup qu'ils brisèrent sur des enclumes, dans la persuasion où étaient ces aventuriers qu'elles ne devaient pas se briser, si elles étaient fines. Cette perte devenait plus sensible par l'impossibilité de découvrir la mine d'où les incas les avaient tirées. La Nouvelle-Grenade ne tarda pas à remplir le vide. Cette région nous envoie maintenant moins de ces pierreries, soit qu'elles soient devenues plus rares, soit que la mode en ait diminué dans nos climats. Mais l'or qui en vient est plus abondant ; et ce sont les provinces du Popayan et du Choco qui le fournissent. On l'obtient sans de grands dangers, et sans des dépenses considérables.

Ce précieux métal, qu'ailleurs il faut arracher aux entrailles des rochers, des montagnes ou des abîmes, se trouve presqu'à la superficie de la terre. Il est mêlé avec elle ; mais des lavages plus ou moins souvent répétés l'en separent assez aisément. Les noirs, qui ne sont jamais employés dans les mines qui ont de la profondeur, parce que l'expérience a démontré que les fraîcheurs les y faisaient perir très-rapidement, les noirs sont chargés seuls de ces travaux pénibles. L'usage est que ces esclaves rendent à leurs maîtres une quantité d'or déterminée. Ce qu'ils en peuvent

ramasser de plus leur appartient, ainsi que ce qu'ils en trouvent dans les jours consacrés au repos par la religion, mais sous la condition formelle de pourvoir à leur nourriture durant ces fêtes. Par ces arrangemens, les plus laborieux, les plus économes, les plus heureux d'entre eux sont en état, un peu plus tôt, un peu plus tard, d'acheter leur liberté. Alors ils lèvent leurs yeux jusqu'aux Espagnols ; alors ils mêlent leur sang avec celui de ces conquérans superbes.

La cour de Madrid était mécontente qu'une région dont on lui exaltait sans cesse les avantages naturels lui envoyât si peu d'objets, et lui envoyât si peu de chacun. L'éloignement où était ce vaste pays de l'autorité établie à Lima pour gouverner toute l'Amérique méridionale devait être une des principales causes de cette inaction. Une surveillance plus immédiate pouvait lui communiquer plus de mouvement, et un mouvement plus régulier. On la lui donna. La vice-royauté du Pérou fut coupée en deux. Celle qu'en 1718 on établit dans la Nouvelle-Grenade fut formée sur la mer du Nord, de tout l'espace qui s'étend depuis les frontières du Mexique jusqu'à l'Orénoque, et sur la mer du Sud, de celui qui commence à Veragua, et qui finit à Tumbès. Dans l'intérieur des terres, le Quito y fut encore incorporé.

Cette innovation, quoique sage, quoique nécessaire, ne produisit pas d'abord le grand bien qu'on s'en était promis. Il faut beaucoup de temps

pour former de bons administrateurs. Il en faut peut-être davantage pour établir l'ordre et pour rappeler au travail des générations énervées par deux siècles de fainéantise et de libertinage. La révolution a cependant commencé à s'opérer, et l'Espagne en retire déjà quelque fruit.

La moitié de l'or que ramasse la colonie passait en fraude à l'étranger; et c'était principalement par les rivières d'Atrato et de la Hacha. On s'est rendu maître de leur cours par des forts placés convenablement. Malgré ces précautions, il se fera de la contrebande tout le temps que les Espagnols et leurs voisins auront intérêt à s'y livrer; mais elle sera moindre qu'elle ne l'était. Les ports de la métropole enverront plus de marchandises et recevront plus de métaux.

La communication entre une province et une autre province, entre une ville et une autre ville, entre une bourgade même et une autre bourgade, était difficile ou impraticable. Tout voyageur était plus ou moins exposé à être pillé, à être massacré par les Indiens indépendans. Ces ennemis, autrefois implacables, cèdent peu à peu aux invitations des missionnaires qui ont le courage de les aller chercher, et aux témoignages de bienveillance qui ont enfin remplacé les férocités si généralement pratiquées dans le Nouveau-Monde. Si cet esprit de douceur se perpétue, les sauvages de cette contrée pourront être un jour tous civilisés et tous sédentaires.

Malgré la bonté connue d'une grande partie du territoire, plusieurs des provinces qui forment le nouveau royaume tiraient leur subsistance de l'Europe ou de l'Amérique septentrionale. On s'est vu enfin en état de proscrire les farines étrangères dans toute l'étendue de la vice-royauté, d'en fournir même à Cuba. Lorsque les moyens ne manqueront plus, les cultures particulières au Nouveau-Monde seront établies sur les côtes; mais la difficulté, la cherté des transports ne permettront guère à l'intérieur du pays d'en pousser les récoltes au-delà de la consommation locale. Le vœu des peuples qui l'habitent se borne généralement à l'extension des mines.

Tout annonce qu'elles sont comme innombrables dans le nouveau royaume. La qualité du sol les indique. Les tremblemens de terre, presque journaliers, en tirent leur origine. C'est de leur sein que doit couler tout l'or qu'entraînent habituellement les rivières, et c'était d'elles qu'était sorti celui que les Espagnols, à leur arrivée dans le Nouveau-Monde, arrachèrent sur les côtes en si grande quantité aux sauvages. A Mariquita, à Muso, à Pampelona, à Tacayma, à Canaverales, ce ne sont pas de simples conjectures. Les grandes mines qui s'y trouvent vont être ouvertes; et l'on espère qu'elles ne seront pas moins abondantes que celles de la vallée de Neyva, qu'on exploite avec tant de succès depuis quelque temps. Ces nouvelles richesses iront se réunir à celles du

Choco et du Popayan dans Santa-Fé de Bogota, capitale de tout le pays.

Cette cité n'est point celle que les conquérans trouvèrent bâtie à leur arrivée. Elle renfermait, nous dit-on, une population innombrable. Le palais du souverain était assez vaste pour loger à l'aise une grande armée. On y voyait un sérail où trois cents femmes occupaient séparément des appartemens où il ne manquait aucune des commodités qu'exige le plus grand luxe. Les différens quartiers offraient des temples remplis d'idoles formées des plus riches métaux et couvertes de pierreries. Les richesses étaient tellement multipliées, que, quoiqu'on en eût détourné la plus grande partie, on put ferrer les chevaux avec de l'or au lieu de fer. Mais laissons aux romanciers ces fabuleuses exagérations du crédule ou menteur Zamora, et disons que les Espagnols ne virent rien dans ce chef-lieu d'un assez vaste état qui pût les engager à s'y fixer. Ils lui préférèrent une des maisons de campagne du prince, où ils trouvèrent un site heureux, un ciel pur, un climat tempéré, des eaux abondantes, un sol fertile, et des matériaux propres aux grandes constructions qu'ils se proposaient d'élever. En 1774 la nouvelle ville avait dix-sept cent soixante-dix maisons, trois mille deux cent quarante-six familles, et seize mille deux cent trente-trois habitans. La population y doit augmenter, puisque c'est le siége du gouvernement, le lieu de la fabrication des

monnaies, l'entrepôt du commerce, puisqu'enfin c'est la résidence d'un archevêque dont la juridiction immédiate s'étend sur trente et une villes ou bourgades espagnoles, sur cent quatre-vingt-quinze peuplades d'Indiens anciennement assujettis, sur vingt-huit missions établies dans des temps modernes, et qui, comme métropolitain, a aussi une sorte d'inspection sur les diocèses de Quito, de Panama, de Caraque, de Sainte-Marthe et de Carthagène. C'est par cette dernière place, quoique éloignée de cent lieues, et par la rivière de la Madeleine que Santa-Fé entretient sa communication avec l'Europe. La même route sert pour Quito.

XVI. Singularités remarquables dans la province de Quito.

Cette province a une étendue immense; mais la plus grande partie de ce vaste espace est remplie de forêts, de marais, de déserts, où l'on ne rencontre que de loin en loin quelques sauvages errans. Il n'y a proprement d'occupé, de gouverné par les Espagnols qu'une vallée de quatre-vingts lieues de long et de quinze de large, formée par deux branches des Andes.

C'est un des plus beaux pays du monde. Même au centre de la zone torride, le printemps est perpétuel. La nature a réuni sous la ligne, qui couvre tant de mers et si peu de terre, tout ce qui pouvait tempérer les ardeurs de l'astre bienfaisant qui féconde tout; l'élévation du globe dans cette sommité de sa sphère, le voisinage des montagnes d'une hauteur, d'une étendue prodi-

gieuses, et toujours couvertes de neige, des vents continuels qui rafraîchissent les campagnes toute l'année, en interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. Cependant, après une matinée généralement délicieuse, des vapeurs commencent à s'élever vers une heure ou deux. L'air se couvre de sombres nuées qui se convertissent en orages. Tout luit alors, tout paraît embrasé du feu des éclairs, Le tonnerre fait retentir les monts avec un fracas horrible. De temps en temps d'affreux tremblemens s'y joignent. Quelquefois la pluie ou le soleil sont constans quinze jours de suite, et à cette époque la consternation est universelle. L'excès de l'humidité ruine les semences, et la sécheresse enfante des maladies dangereuses.

Mais, si l'on excepte ces contre-temps infiniment rares, le climat est un des plus sains. L'air y est si pur, qu'on n'y connaît pas ces insectes dégoûtans qui affligent l'Amérique presque entière. Quoique le libertinage et la négligence y rendent les maladies vénériennes presque générales, on s'en ressent très-peu. Ceux qui ont hérité de cette contagion ou qui l'ont contractée eux-mêmes, vieillissent également sans danger et sans incommodité.

L'humidité et l'action du soleil étant continuelles, et toujours suffisantes pour développer et pour fortifier les germes, l'habitant a sans cesse sous les yeux l'agréable tableau des trois belles

saisons de l'année. A mesure que l'herbe se dessèche il en revient d'autre, et l'émail des prairies est à peine tombé qu'on le voit renaître. Les arbres sont sans cesse couverts de feuilles vertes et ornés de fleurs odoriférantes, sans cesse chargés de fruits, dont la couleur, la forme et la beauté varient par tous les degrés de développement qui vont de la naissance à la maturité. Les grains s'élèvent dans les mêmes progressions d'une fécondité toujours renaissante. On voit d'un coup-d'œil germer les semences nouvelles, d'autres grandir et se hérisser d'épis, d'autres jaunir, d'autres enfin tomber sous la faucille du moissonneur. Toute l'année se passe à semer et à recueillir dans l'enceinte du même horizon. Cette variété constante tient uniquement à la diversité des expositions.

XXII. Le pays de Quito est très-peuplé, et pourquoi. Quels sont les travaux de ses habitans.

Aussi est-ce la partie du continent américain la plus peuplée. On voit dix ou douze mille habitans à Saint-Michel d'Ibarra; dix-huit ou vingt mille à Otabalo; dix à douze mille à Latacunga; dix-huit à vingt mille à Riobamba ; huit à dix mille à Hambato; vingt-cinq à trente mille à Cuença ; dix mille à Loxa, et six mille à Zaruma. Les campagnes n'offrent pas moins d'hommes que les villes.

La population serait certainement moins considérable, si, comme en tant d'autres lieux, elle avait été enterrée dans les mines. Des écrits sans nombre ont blâmé les habitans de cette contrée

d'avoir laissé tomber celles qui furent ouvertes au temps de la conquête, et d'avoir négligé celles qui ont été découvertes successivement. Le reproche paraît mal fondé à des gens éclairés qui ont vu les choses de très-près. Ils pensent généralement que les mines de ce district ne sont pas assez abondantes pour soutenir les frais qu'il faudrait faire pour les exploiter. Nous ne nous permettrons pas de prononcer sur cette contestation. Cependant, pour peu qu'on réfléchisse sur la passion que les Espagnols montrèrent dans tous les temps pour un genre de richesse qui, sans aucun travail de leur part, ne coûtait que le sang de leurs esclaves, on présumera qu'il n'y a qu'une entière impossibilité, fondée sur des expériences répétées, qui ait pu les déterminer à se refuser à leur penchant naturel et aux pressantes sollicitations de leur métropole.

Dans le pays de Quito, les manufactures exercent les bras qu'énervent ailleurs les mines. On y fabrique beaucoup de chapeaux, beaucoup de toiles de coton, beaucoup de draps grossiers. Avec le produit de ce qu'en consommaient les différentes contrées de l'Amérique méridionale, il payait les vins, les eaux-de-vie, les huiles, qu'il ne lui fut jamais permis de demander à son sol; le poisson sec et salé qui lui venait des côtes; le savon fait avec de la graisse de chèvre que lui fournissaient Piura et Truxillo; le fer en nature ou travaillé qu'exigeaient sa culture et ses ateliers; le peu

qu'il lui était possible de consommer des marchandises de notre hémisphère. Ces ressources ont bien diminué depuis qu'il s'est établi des fabriques du même genre dans les provinces voisines, surtout depuis que le meilleur marché des toileries et des lainages de l'Europe en a singulièrement étendu l'usage. Aussi le pays est-il tombé dans la plus extrême misère.

Jamais il n'en sortira par ses denrées. Ce n'est pas que ses campagnes ne soient généralement couvertes de cannes à sucre, de toutes sortes de grains, de fruits délicieux, de nombreux troupeaux. Difficilement nommerait-on un sol aussi fertile et dont l'exploitation ne fût pas plus chère ; mais rien de ce qu'il fournit ne peut alimenter les marchés étrangers. Il faut que ces richesses naturelles soient consommées sur le même terrain qui les a produites. Le quinquina est la seule production qui jusqu'ici ait pu être exportée.

XXIII. Le quinquina vient de la province de Quito. Considérations sur ce remède.

L'arbre qui donne ce précieux remède pousse une tige droite, et s'élève beaucoup lorsqu'on l'abandonne à lui-même. Son tronc et ses branches sont proportionnés à sa hauteur. Les feuilles, opposées, réunies à leur base par une membrane ou stipule intermédiaire, sont ovales, élargies par le bas, aiguës à leur sommet, très-lisses et d'un beau vert. De l'aisselle des feuilles supérieures plus petites sortent des bouquets de fleurs semblables, au premier aspect, à celles de la lavande. Leur court calice a cinq divisions. La

corolle forme un tube allongé, bleuâtre en-dehors, rouge à l'intérieur, rempli de cinq étamines, évasé par le haut, et divisé en cinq lobes finement dentelés. Elle est portée sur le pistil, qui, surmonté d'un seul style, occupe le fond du calice, et devient avec lui un fruit sec, tronqué supérieurement, partagé dans sa longueur en deux demi-coques remplies de semences bordées d'un feuillet membraneux.

Cet arbre croît sur la pente des montagnes. Sa seule partie précieuse est son écorce, connue par sa vertu fébrifuge, et à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire sécher. La plus épaisse a été préférée jusqu'à ce que des analyses et des expériences réitérées aient démontré que l'écorce mince avait plus de vertu.

Les habitans distinguent trois espèces ou plutôt trois variétés de quinquina. Le jaune et le rouge, qui sont également estimés, et ne diffèrent que par l'intensité de leur couleur; le blanc, qui est peu recherché à cause de sa vertu très-inférieure. On le reconnaît à sa feuille moins lisse et plus ronde, à sa fleur plus blanche, à sa graine plus grosse, et à son écorce blanche à l'extérieur. L'écorce de la bonne espèce est ordinairement brune, cassante et rude à sa surface, avec des brisures.

Sur les bords du Maragnon, le pays de Jaën fournit beaucoup de quinquina blanc; mais on crut long-temps que le jaune et le rouge ne se

trouvaient que sur le territoire de Loxa, ville fondée en 1546 par le capitaine Alonzo de Mercadillo. Le plus estimé était celui qui croissait à deux lieues de cette place sur la montagne de Cajanuma; et il n'y a pas plus de cinquante ans que les négocians cherchaient à prouver par des certificats que l'écorce qu'ils vendaient venait de ce lieu renommé. En voulant multiplier les récoltes on détruisit les arbres anciens, et on ne laissa pas aux nouveaux le temps de prendre toute leur croissance; de sorte que les plus forts ont maintenant à peine trois toises de hauteur. Cette disette fit multiplier les recherches. Enfin on retrouva le même arbre à Riombamba, à Cuença, dans le voisinage de Loxa, et plus récemment à Bogota, dans le nouveau royaume.

Le quinquina fut connu à Rome en 1639. Les jésuites qui l'y avaient porté le distribuèrent gratuitement aux pauvres, et le vendirent très-cher aux riches. L'année suivante, Jean de Véga, médecin d'une vice-reine du Pérou, l'établit en Espagne, à cent écus la livre. Ce remède eut bientôt une grande réputation, qui se soutint jusqu'à ce que les habitans de Loxa, ne pouvant fournir aux demandes qu'on leur faisait, s'avisèrent de mêler d'autres écorces à celle qui était si recherchée. Cette infidélité diminua la confiance qu'on avait au quinquina. Les mesures que prit la cour de Madrid pour remédier à un désordre si dangereux n'eurent pas un succès complet.

Les nouvelles découvertes ont été plus efficaces que l'autorité pour empêcher la falsification. Aussi l'usage du remède est-il devenu de plus en plus général, surtout en Angleterre.

C'est une opinion généralement reçue; que les naturels du pays connurent fort anciennement le quinquina, et qu'ils recouraient à sa vertu contre les fièvres intermittentes. On le faisait simplement infuser dans l'eau, et l'on donnait la liqueur à boire au malade sans le marc. M. Joseph de Jussieu leur enseigna à en tirer l'extrait, dont l'usage est bien préférable à celui de l'écorce en nature.

Ce botaniste, le plus habile de ceux que leur passion pour les progrès de l'histoire naturelle ait conduits dans les possessions espagnoles du Nouveau-Monde, avait un zèle bien plus étendu. Il parcourut la plupart des montagnes de l'Amérique méridionale avec des fatigues incroyables, et il se disposait à enrichir l'Europe des grandes découvertes qu'il avait faites, lorsque ses papiers lui furent volés. Une mémoire excellente pouvait remédier en partie à cette infortune. Cette ressource lui fut encore ôtée. Au Pérou on eut un besoin pressant d'un médecin et d'un ingénieur. M. de Jussieu avait les connaissances que demandent ces deux professions, et l'administration du pays en exigea l'emploi. Les nouveaux travaux furent accompagnés de tant de contradiction, de dégoûts et d'ingratitude, que cet excellent homme

n'y put résister. Son esprit était entièrement aliéné, lorsqu'en 1771 on l'embarqua sans fortune pour une patrie qu'il avait quittée depuis trente-six ans. Ni le gouvernement qui l'avait envoyé dans l'autre hémisphère, ni celui qui l'y avait retenu, ne daignèrent s'occuper de sa destinée. Elle aurait été affreuse, sans la tendresse d'un frère aussi respecté pour sa vertu que célèbre par ses lumières. Les dignes neveux de M. Bernard de Jussieu ont hérité des sollicitudes de leur oncle pour l'infortuné voyageur mort en 1779. Puisse cette conduite d'une famille illustre dans les sciences servir de modèle à tous ceux qui, pour leur bonheur ou pour leur malheur, cultivent les lettres !

M. Joseph de Jussieu, qui avait trouvé les peuples dociles aux instructions qu'il leur donnait sur le quinquina, voulut leur persuader encore de perfectionner par des soins suivis, et la cochenille sylvestre que le pays même fournissait à leurs manufactures, et la cannelle grossière qu'ils tiraient de Quixos et de Macas. Mais ses conseils n'ont rien produit jusqu'ici, soit que ces productions se soient refusées à toute amélioration, soit qu'on n'ait fait aucun effort pour les y amener.

La dernière conjecture paraîtra la plus vraisemblable à ceux qui auront une juste idée des maîtres du pays. Plus généralement encore que les autres Espagnols Américains, ils vivent dans une oisiveté dont rien ne les fait sortir, dans des

débauches qu'aucun motif ne peut interrompre. Ces mœurs sont plus particulièrement les mœurs des hommes que la naissance, les emplois ou la fortune ont fixés dans la ville de Quito, capitale de la province, et très-agréablement bâtie sur le penchant de la célèbre montagne de Pichincha. Cinquante mille métis, Indiens ou nègres, excités par ces exemples séduisans, infestent aussi ce séjour de leurs vices, et y poussent en particulier la passion pour l'eau-de-vie de sucre et pour le jeu à des excès inconnus dans les autres grandes cités du Nouveau-Monde.

Les détails où nous sommes entrés ont instruit nos lecteurs de ce qu'est actuellement le nouveau royaume de Grenade, et de ce qu'il peut devenir un jour. Il convient de leur apprendre que l'Espagne a depuis peu couru le risque de perdre cette importante possession.

La cour de Madrid se permit, vers 1778, d'appesantir par de nouvelles taxes le joug déjà intolérable sous lequel succombait le Pérou entier. Un mécontentement général fit penser à Gabriel Tupac Amaru, cacique de Tinta, propriétaire des mines de Condonoma, et descendant des incas, que le temps était venu de recouvrer l'héritage de ses pères. On se rangea en foule sous ses drapeaux; et il eut d'abord des succès brillans. Ses prospérités augmentaient de jour en jour, lorsque les Indiens, qui faisaient sa force, confondant dans leur rage leurs amis et leurs ennemis, ruinèrent

eux-mêmes sa fortune. Le massacre qu'ils se permirent de faire des créoles, qui ne désiraient pas moins qu'eux la révolution, réduisit ces malheureux à se réunir aux agens, aux troupes du gouvernement, et au petit nombre de citoyens qui lui étaient restés fidèles. Tout alors changea de face. Les armes d'Amaru, jusqu'alors triomphantes, éprouvèrent des revers; lui-même fut fait prisonnier, et son sang coula sur un échafaud.

Tandis que les troubles civils désolaient le Pérou et lui enlevaient cent mille de ses habitans, le feu de la révolte embrasait la province de Santa-Fé de Bogota. Quarante mille hommes bien déterminés en sortirent en 1780, et se portèrent rapidement à Venezuela. Leur désir, disaient-ils dans un manifeste très-adroitement tourné, n'était que d'obtenir la suppression des impôts et des monopoles établis depuis 1725; mais, dans la vérité, ils allaient au-devant des secours que la Grande-Bretagne leur avait promis. Les peuples répandus entre le Darien et l'Orénoque étaient décidés à se joindre à eux. Tous voulaient former une république sous la protection qui leur avait été offerte. L'impuissance où se trouva la cour de Londres de leur faire passer les forces annoncées, et une pacification inattendue, dérangèrent ces combinaisons. Il est probable que de nouvelles hostilités les feront reprendre.

XXIV. Digression

Mais, pour distraire notre imagination de tant

de tableaux désolans qui nous ont peut-être trop occupés, perdons un moment de vue ces campagnes ensanglantées, et entrons dans le Pérou, en fixant d'abord nos regards sur ces monts effrayans où de savans et courageux astronomes allèrent mesurer la figure de la terre. Livrons-nous aux sentimens qu'ils éprouvèrent sans doute, et que doit éprouver le voyageur instruit ou ignorant partout où la nature lui offre un pareil spectacle. Osons même nous permettre quelques conjectures générales sur la formation des montagnes.

Sur la formation des montagnes.

A l'aspect de ces masses énormes qui s'élèvent à des hauteurs prodigieuses au-dessus de l'humble surface du globe où les hommes ont presque tous établi leur demeure ; de ces masses ici couronnées d'impénétrables et antiques forêts qui n'ont jamais retenti du bruit de la cognée, là ne présentant qu'une surface aride et dépouillée ; dans une contrée d'une majesté silencieuse et tranquille, qui arrête la nuée dans son cours et qui brise l'impétuosité des vents ; dans une autre, éloignant le voyageur de leurs sommets par des remparts de glace, du centre desquels la flamme s'élance en tourbillons, ou effrayant celui qui les franchit par des abîmes obscurs et muets creusés à ses côtés ; plusieurs donnant issue à des torrens impétueux qui descendent avec fracas de leurs flancs entr'ouverts, à des rivières, à des fleuves, à des fontaines, à des sources bouillantes ; toutes

promenant leurs ombres rafraîchissantes sur les plaines qui les entourent, et leur prêtant un abri successif contre les ardeurs du soleil, du moment où cet astre dore leur cime en se levant, jusqu'au moment où il se couche ; à cet aspect, dis-je, tout homme s'arrête avec étonnement, et le scrutateur de la nature tombe dans la méditation.

Il se demande qui est-ce qui a donné naissance, là au Vésuve, à l'Etna, à l'Apennin ; ici aux Andes. Ces monts sont-ils aussi vieux que le monde? ont-ils été produits en un instant? ou la molécule pierreuse qu'on en détache est-elle plus ancienne qu'eux? Seraient-ils les os d'un squelette dont les autres substances terrestres seraient les chairs? Sont-ils isolés, ou se tiennent-ils par un grand tronc commun dont ils sont autant de rameaux, et qui leur sert de fondement à eux-mêmes, et de base à tout ce qui le couvre?

Si j'en crois celui-ci : « Un immense réservoir « d'eaux occupait le centre de la terre. L'enve- « loppe qui les contenait se brisa ; les cataractes « du ciel s'ouvrirent ; tout fut submergé, se con- « fondit, se délaya. Le chaos de la fable se re- « nouvela, et son débrouillement ne commença « qu'au moment où, la précipitation des différentes « matières s'exécutant selon les lois de la pesan- « teur auxquelles elles obéissaient successive- « ment, les couches de ce limon hétérogène s'en- « tassèrent les unes sur les autres, et montrèrent

« leurs pointes au-dessus de la surface des « eaux, qui allèrent se creuser un lit dans les « plaines. »

Selon cet autre : « On tentera vainement avec « ces causes l'explication du phénomène sans « l'intervention et l'approche d'une comète qu'il « appelle des vastes régions de l'espace où elles « se perdent. La colonne d'eaux qui l'accompa-« gnait se joignit à celles qui sortirent de l'abîme « souterrain et qui descendirent de l'atmosphère. « La pression de la comète les fit monter au-« dessus des montagnes les plus hautes; car elles « existaient déjà, et ce fut du limon de ce déluge « qu'elles se reproduisirent. »

Ces hommes ne vous débitent que des rêves, me dit un troisième; et il ajoute : « Regardez « autour de vous, et vous verrez les montagnes « naître de l'élément même qui les détruit. C'est « le feu qui durcit les couches molles de la terre; « c'est lui qui, dans son expansion favorisée par « l'air et par l'eau, les bombe et pousse leurs som-« mets dans la nue; c'est lui qui les crève et qui « creuse leurs vastes chaudières. Toute montagne « est un volcan qui se prépare ou qui a cessé. »

Les cris de ce dernier sont interrompus par un personnage éloquent. Il parle; je l'écoute, et le charme de son discours me laisse à peine la liberté de juger son opinion. Il dit : « Au commencement « il n'y avait point de montagnes. Les eaux cou-« vraient la face uniforme de la terre; mais elles

« n'étaient pas en repos. L'action du satellite qui « nous accompagne les agitait, jusque dans leur « plus grande profondeur, du mouvement de flux « et de reflux que nous leur voyons. A chaque « oscillation elles entraînaient avec elles une « portion de sédiment qu'elles déposèrent sur une « précédente. C'est de ces dépôts continués pen- « dant une longue suite de siècles que les couches « de la terre se sont formées ; et les masses énor- « mes qui vous étonnent sont le résultat de ces « couches accumulées. Le temps n'est rien pour « la nature, et la cause la plus légère qui agit sans « interruption est capable des plus grands effets. « L'action imperceptible et continue des eaux a « formé les montagnes ; l'action plus impercep- « tible et non moins continue d'une vapeur qui « les mouille, et d'un souffle qui les sèche, les « abat de jour en jour, et les réduira au niveau « des plaines : alors les eaux se répandront encore « uniformément sur la surface égale de la terre ; « alors le premier phénomène se renouvellera : « et qui sait combien de fois les montagnes ont « été détruites et reproduites ? »

A ces mots, l'observateur Lehmann sourit, et me présentant le livre du législateur des Hébreux et le sien, il me dit : « Respecte celui-ci, et daigne « jeter les yeux sur celui-là. » Lehmann a exposé, dans le troisième volume de son Art des mines, ses idées sur la formation des couches de la terre et la production des montagnes. Il marche d'après

des observations constantes et réitérées qu'il a faites lui-même avec une sagacité peu commune, et un travail dont on conçoit à peine l'opiniâtreté. Elles embrassent depuis les frontières de la Pologne jusqu'au bord du Rhin. L'analogie qui les rend applicables à beaucoup d'autres contrées en recommande la connaissance aux hommes studieux de l'histoire naturelle ; et, quoiqu'il attribue la formation des couches de la terre au déluge, les faits dont il s'appuie n'en sont pas moins certains, et ses découvertes moins intéressantes.

Il distingue trois sortes de montagnes. Les antédiluviennes ou primitives, les post-diluviennes et les modernes. Les premières, variées dans leur élévation, sont les plus hautes. Rarement isolées, elles forment des chaînes. Leur pente est brusque. Des montagnes post-diluviennes ou à couches les environnent de toutes parts. La consistance en est plus homogène ; les tranches moins diverses ; leurs bancs toujours perpendiculaires et plus épais. Leurs racines descendent à une profondeur dont le terme est encore ignoré. Les mines qu'elles renferment sont à filons.

Les post-diluviennes sont à couches. Les couches différentes en sont formées de différentes substances. La dernière, ou celle de la base, est toujours de charbon de terre. La première, ou celle du sommet, fournit toujours des fontaines salantes. Elles ne manquent jamais d'aboutir aux

montagnes à filon. Demandez-leur du cuivre, du plomb, du mercure, du fer, de l'argent même, mais en feuille et capillacé, elles vous en fourniront; mais elles tromperaient votre avidité, si vous vous promettiez d'y trouver de l'or. Elles sont l'ouvrage d'un déluge.

Les modernes produites par le feu, par l'eau, par une infinité d'accidens divers et récens, ne montrent dans leur intérieur que des couches brisées, un mélange confus de toutes sortes de substances, tous les caractères du bouleversement et du désordre.

XXV. Organisation physique du Pérou propre.

Quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur la formation des montagnes, toujours faudra-t-il convenir que celles qui s'étendent depuis le détroit de Magellan jusqu'à l'isthme du Darien, c'est-à-dire dans un espace de soixante degrés du sud au nord, sont les plus étonnantes du globe. Leur cime se perd généralement dans les nues. Le Chimboraço, qui les domine toutes, s'élève trois mille deux cent cinq toises au-dessus du niveau de la mer, et surpasse d'un tiers les montagnes les plus élevées de l'ancien hémisphère. Quoique immédiatement situé sous l'équateur, la neige y est éternelle dans les huit cents toises qui se rapprochent le plus de son sommet, et le froid s'y fait aussi vivement sentir que dans les régions voisines des poles. Dans cette atmosphère nulle plante ne peut croître, nul être ne peut vivre. Où la glace cesse d'être permanente, l'œil découvre

des rochers et des sables nus. Ils sont suivis de faibles mousses, que des oiseaux, que des quadrupèdes visitent quelquefois. Au-dessous croît l'icho, espèce de jonc bon à brûler. Plus bas sont de maigres pâturages où errent pendant trois ou quatre mois de nombreux troupeaux de bêtes à cornes. Jamais la croupe stérile, escarpée, orageuse, d'aucune de ces montagnes ne devint la demeure d'un mortel. Ceux que la chasse ou la curiosité y attirent de loin en loin, ceux que leurs affaires réduisent à y passer éprouvent à leur premier voyage les symptômes du mal de mer avec plus ou moins de violence, selon qu'ils en auraient eu à souffrir sur l'Océan. Cependant, quelle qu'en soit la raison, on n'est pas exposé à cet accident partout, et nul des astronomes qui mesurèrent la figure de la terre dans le pays de Quito n'en fut attaqué.

Toutes les montagnes du Pérou furent autrefois, sont actuellement, ou paraissent destinées à devenir volcans. La diversité des aspects sous lesquels ces volcans se sont présentés à un de nos observateurs les plus infatigables et les plus intelligens lui a désigné différentes époques séparées les unes des autres par des intervalles de temps si considérables, que la formation première de notre demeure en est renvoyée à une ancienneté dont l'imagination s'effraie. A la première de ces époques, les volcans jettent de leurs sommets du feu, de la fumée, des cendres, et versent de leurs

flancs entr'ouverts des torrens de lave. A la seconde, ils sont éteints, ils le sont tous, et ne présentent qu'une vaste chaudière. A la troisième, l'air, la pluie, les vents, le froid, la chaux, ont détruit la chaudière ou le cratère, et il ne reste qu'un monticule. A la quatrième, ce monticule, dépouillé de son enveloppe, met à découvert une espèce de culot qui, miné par le temps, ne laisse plus que la place où la montagne et le volcan ont existé; et cet état est une cinquième époque. Du centre de cette place s'étendent au loin des chaussées de lave, et ces chaussées, ou entières, ou brisées, ou réduites à des fragmens isolés, sont encore autant d'autres époques entre chacune desquelles vous pouvez intercaler tant d'années, tant de siècles, tant de milliers de siècles qu'il vous plaira. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une de ces époques, quelle que soit celle que l'on choisisse, n'est point liée dans la mémoire des hommes à celle qui lui succède dans la nature. Et le principe que de rien il ne se fait rien, et la destruction des êtres qui, se résolvant en d'autres, nous démontre que rien ne se réduit à rien, semblent nous annoncer une éternité qui a préexisté, une éternité qui suivra, et la connaissance du grand architecte avec son merveilleux ouvrage.

Une des suites les plus déplorables des volcans, ce sont les tremblemens de terre. Ce fléau, si rare ailleurs, que les générations se succèdent sans

l'avoir jamais éprouvé, est si ordinaire au Pérou, qu'il y forme toutes les époques.

Ce phénomène, toujours irrégulier dans ses retours inopinés, s'annonce cependant par des avant-coureurs sensibles. Lorsqu'il doit être considérable, il est précédé d'un frémissement dans l'air, dont le bruit est semblable à celui d'une grosse pluie qui tombe d'un nuage dissous et crevé tout à coup. Ce bruit paraît l'effet d'une vibration de l'air qui s'agite en sens contraires. Les oiseaux volent alors par élancement. Leur queue ni leurs ailes ne leur servent plus de rames ou de gouvernail pour nager dans le fluide des cieux. Ils vont s'écraser contre les murs, les arbres, les rochers, soit que ce vertige de la nature leur cause des éblouissemens, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces et la faculté de maîtriser leurs mouvemens.

A ce fracas des airs se joint le murmure de la terre, dont les cavités et les antres sourds gémissent comme autant d'échos. Les chiens répondent par des hurlemens extraordinaires à ce pressentiment d'un désordre général. Les animaux s'arrêtent, et, par un instinct naturel, écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices, les hommes fuient de leurs maisons, et courent chercher dans l'enceinte des places ou dans la campagne un asile contre la chute de leurs toits. Les cris des enfans, les lamentations des femmes, les ténèbres subites d'une nuit inat-

tendue, tout se réunit pour agrandir les maux trop réels d'un fléau qui renverse tout, par les maux de l'imagination qui se trouble, se confond, et perd dans la contemplation de ce désordre l'idée et le courage d'y remédier.

Le terrain qui sert de base à ces fameuses Cordilières des Andes qui viennent de nous occuper, est lui-même plus élevé que les plus hautes Pyrénées. Sa longueur est immense, et sa plus grande largeur de cinquante lieues. Par opposition aux montagnes qui le dominent, on lui donne le nom de *plaine*, quoiqu'il soit très-inégal. Ses parties les plus connues dépendent des audiences de las Charcas et de Lima, qui, avec celle du Chili, forment seules depuis quelques années la vice-royauté du Pérou. La région réunit tous les extrêmes. A côté de sombres et impénétrables forêts sont des espaces très-étendus où ne s'éleva jamais aucun arbre. Là le ciel verse des torrens d'eau neuf ou dix mois sans interruption; ici l'année entière s'écoule sans pluie. On éprouve un froid glacial à cent pas d'une position brûlante ou tempérée. Ce sont alternativement des bancs d'un sable stérile qui étonnent à cet éloignement de la mer, et d'excellentes terres qui invitent à toute sorte de culture.

XXVI. Particularités sur le lama, le paco, le guanaco, la vigogne.

Malgré l'abondance de ses pâturages, le pays ne voyait errer anciennement dans son sein que très-peu de bêtes sauvages; mais il avait deux animaux domestiques, le lama et le paco.

Le lama est un animal haut de quatre pieds, et long de cinq ou six ; mais le cou seul occupe la moitié de cette longueur. Il a de grands yeux, un museau allongé, des lèvres épaisses. Sa bouche n'a point de dents incisives à la mâchoire supérieure. Il a les pieds fourchus comme le bœuf, mais aidés d'un éperon en arrière qui lui sert à s'accrocher dans les lieux escarpés, où il aime à grimper. Une laine courte sur le dos, mais longue sur les flancs et sous le ventre, fait partie de son utilité. Quoique très-lascif, il s'accouple avec peine. En vain la femelle, qui se prosterne pour le recevoir, l'invite par ses soupirs ; ils sont quelquefois un jour entier à gémir sans pouvoir jouir, si l'homme ne les aide à remplir le vœu de la nature. Ainsi plusieurs de nos animaux domestiques, enchaînés, domptés, forcés et contraints dans les mouvemens et les sensations les plus libres, perdent en de vains efforts, dans des étables, les germes de leur reproduction, quand on ne supplée pas, par les soins et les secours d'une attention économique, à la liberté qu'on leur a ôtée. Les femelles du lama n'ont que deux mamelles, jamais plus de deux petits, et communément un seul, qui suit sa mère en naissant. Son accroissement est prompt, et sa vie assez courte. A trois ans, il se reproduit, conserve sa vigueur jusqu'à douze, puis dépérit, et finit vers quinze.

On emploie les lamas, comme les mulets, à

transporter sur le dos des charges d'environ cent livres. Ils vont lentement, mais d'un pas grave et ferme; faisant quatre ou cinq lieues par jour, dans des pays impraticables pour les autres animaux; descendant des ravins et gravissant des rochers où les hommes ne sauraient les suivre. Après quatre ou cinq jours de marche, ils prennent d'eux-mêmes un repos de vingt-quatre heures.

La nature les a faits pour les hommes du climat où ils naissent, doux, mesurés et flegmatiques comme les Péruviens. Pour s'arrêter, ils plient les genoux et baissent le corps, avec la précaution de ne pas déranger leur charge. Au coup de sifflet de leur conducteur, ils se relèvent avec la même précaution, et marchent. Ils broutent en chemin l'herbe qu'ils rencontrent, et ruminent la nuit, même en dormant, appuyés sur la poitrine, et les pieds repliés sous le ventre. Le jeûne ni le travail ne les rebutent point tandis qu'ils ont des forces; mais, quand ils sont excédés ou qu'ils succombent sous le faix, il est inutile de les harceler ou de les frapper, ils s'obstinent jusqu'à se tuer en frappant de la tête contre la terre. Jamais ils ne se défendent, ni des pieds ni des dents; et dans la fureur de l'indignation, ils se contentent de cracher à la face de ceux qui les insultent.

Le paco est au lama ce que l'âne est au cheval, une espèce succursale plus petite, avec des jambes plus courtes, un mufle plus ramassé; mais du

même naturel, des mêmes mœurs, du même tempérament que le lama ; fait comme lui à porter des fardeaux ; plus obstiné dans ses caprices, peut-être parce qu'il est plus faible.

Les lamas et les pacos sont d'autant plus utiles à l'homme que leur service ne lui coûte rien. Leur épaisse fourrure leur tient lieu de bât. Le peu d'herbe qu'ils trouvent en marchant suffit pour leur nourriture, et leur fournit une salive abondante et fraîche qui les dispense de boire.

Du temps des incas, les peuples montraient un grand attachement pour ces animaux utiles ; et cette bienveillance s'est perpétuée. Avant de les employer aux travaux pour lesquels ils sont propres, les Péruviens assemblent leurs parens, leurs amis, leurs voisins. Aussitôt que la compagnie est formée commencent des danses et des festins qui durent deux jours et deux nuits. De temps en temps les convives vont rendre visite aux lamas et aux pacos, leur tiennent des discours pleins de sentiment, et leur prodiguent toutes les tendresses qu'on ferait à la personne la plus chérie. On commence ensuite à s'en servir, mais sans les dépouiller des rubans et des bandelettes dont on avait paré leurs têtes.

Parmi les lamas il y a une espèce sauvage qu'on nomme *guanacos*, plus forts, plus vifs et plus légers que les lamas domestiques, courant comme le cerf, grimpant comme le chamois, couverts d'une laine courte et de couleur fauve.

Quoique libres, ils aiment à se rassembler en troupes, quelquefois de deux ou trois cents. S'ils voient un homme, ils le regardent d'abord d'un air plus étonné que curieux. Ensuite, soufflant des narines et hennissant, ils courent tous ensemble au sommet des montagnes. Ces animaux cherchent le nord, voyagent dans les glaces, séjournent au-dessus de la ligne de neige : vigoureux et nombreux dans les hauteurs des Andes, chétifs et rares au bas des montagnes. Quand on les chasse pour avoir leur toison, s'ils gagnent leurs rochers, ni les chiens ni les chasseurs ne peuvent les atteindre.

Les vigognes, espèce sauvage de pacos, se plaisent encore plus dans le froid et sur les montagnes. Elles sont si timides, que leur frayeur même les livre aux chasseurs. Des hommes les entourent et les poussent dans des défilés à l'issue desquels on a suspendu des morceaux de drap ou de linge sur des cordes élevées de trois ou quatre pieds. Ces lambeaux, agités par le vent, leur font tant de peur, qu'elles restent attroupées et serrées l'une contre l'autre, se laissant plutôt tuer que de s'enfuir. Mais s'il se trouve parmi les vigognes quelque guanaco qui, plus hardi, saute pardessus les cordes, elles le suivent et s'échappent.

Tous ces animaux appartiennent tellement à l'Amérique méridionale, et surtout aux plus hautes Andes, qu'on n'en voit jamais du côté du Mexique, où ces montagnes s'abaissent con-

sidérablement. On a tenté de les naturaliser en Europe ; mais ils y ont tous péri. Sans penser que ces animaux, au Pérou même, cherchaient le plus grand froid, les Espagnols les ont portés dans les plaines brûlantes de l'Andalousie. Ces espèces auraient peut-être réussi sur les Alpes ou sur les Pyrénées. Cette conjecture de Buffon, à qui nous devons tant de considérations utiles et profondes sur les animaux, est digne de l'attention des hommes d'état, que la philosophie doit éclairer dans toutes leurs démarches.

La chair des lamas et des pacos peut être mangée quand ils sont jeunes. La peau des vieux sert de chaussure aux Indiens, et l'on peut en faire des harnois. Il est possible aussi de se nourrir du guanaco ; mais la vigogne n'est recherchée que pour sa toison, et pour les bézoards qu'elle produit.

Tous ces animaux n'ont pas une laine égale. Celle du lama et du paco, qui sont domestiques, est fort inférieure à celle du guanaco, et surtout à celle de la vigogne. On trouve même une grande différence entre la laine du même animal. Celle du dos est communément d'un blond clair et de qualité médiocre ; sous le ventre, elle est blanche et fine ; blanche et grossière dans les cuisses.

Ces belles toisons étaient utilement employées au Pérou avant qu'il eût été subjugué par les Espagnols. On y fabriquait pour l'usage de la cour des tapisseries ornées de fleurs, d'oiseaux,

d'arbres assez bien imités. Elles servaient à faire des mantes qui couvraient une chemise de coton. On les retroussait pour avoir les bras libres. Les grands les attachaient avec des agrafes d'or et d'argent ; leurs femmes avec des épingles des mêmes métaux, couronnées d'émeraudes ; et le peuple avec des épines. Dans les provinces où les chaleurs étaient vives ou continues, les mantes des hommes en place étaient de toile de coton assez fine et teinte de plusieurs couleurs. Les gens du commun, sous le même climat, n'avaient pour tout vêtement qu'une ceinture tissue de filamens d'écorce d'arbre, qui couvrait, dans les deux sexes, ce que la pudeur défend de montrer.

XXVII. En quoi diffèrent les montagnes, les plaines et les vallées du Pérou.

Les services que rendaient le lama et le paco, les dépouilles qu'on obtenait du guanaco et de la vigogne, quoique d'une importance remarquable, n'étaient pas la principale cause de la grande population du haut Pérou, une des parties les moins fertiles, les moins tempérées, les moins agréables de l'empire. Les peuples s'y portaient spécialement en foule, parce que c'était là qu'était née leur religion, parce que c'était là qu'était le siége du gouvernement.

Au pays haché, montueux, trop souvent inhabitable et désert de Charcas, s'élève la Paz, que la Gasca fit bâtir, après avoir rendu la tranquillité au Pérou par la ruine entière du parti de Gonzale Pizarre. Dans la juridiction de cette ville se voit le lac Titi-Caca, le plus considérable de ceux qui

se trouvent dans cette région. On lui donne soixante-dix brasses de profondeur, et quatre-vingts lieues de circonférence. Son eau, sans être salée ou amère, est si épaisse et si dégoûtante, qu'elle n'est pas potable. Deux espèces de poissons y vivent, l'une grosse et excellente, l'autre petite et mauvaise. Des joncs et des oiseaux aquatiques couvrent ses rivages. Entre les îles qu'il renferme il faut distinguer celle où les fondateurs de l'empire prétendirent avoir reçu du Soleil leur père un ordre formel de civiliser les nations et de leur donner son culte. Cette fable, qu'ils réussirent à faire regarder comme une vérité incontestable, inspira pour le lieu de son origine une vénération sans bornes. Un temple y fut bientôt érigé. Les pèlerins qui y accouraient de tous les côtés se faisaient un devoir de l'embellir de tout l'or, de tout l'argent, de toutes les pierreries dont ils pouvaient disposer. Ces richesses sacrées furent jetées dans l'abîme à l'arrivée des Espagnols, dans la crainte qu'elles ne fussent souillées par des brigands qui ne respectaient rien, comme venait de l'éprouver la capitale de l'état.

Czcou, situé à cent vingt lieues de la mer, dans un terrain inégal et sur le penchant de plusieurs collines, ne fut d'abord qu'une faible bourgade. Devenu avec le temps une cité considérable, il fut divisé en autant de quartiers qu'il y avait de nations incorporées à l'empire. Chacun des peuples asservis avait la liberté de suivre ses anciens

usages, mais tous devaient adorer l'astre brillant qui féconde le globe. Dans le plus majestueux des édifices qui lui étaient consacrés était, au rapport de Garcilasso, tracée sur une plaque d'or l'image du soleil avec les rayons que la peinture a coutume de lui donner. La ville était défendue par une citadelle construite avec de si énormes pierres, qu'il est impossible de comprendre comment elles purent être transportées de la carrière au lieu où elles étaient employées. La manie de tout expliquer a fait soupçonner à quelques savans que les Péruviens connurent l'art de fendre la pierre. L'intérieur des fortifications a été successivement dégradé; mais les ouvrages extérieurs paraissent devoir durer autant que le monde.

Après la conquête, la place ne conserva guère que son nom. Ce furent d'autres édifices, d'autres habitans, d'autres occupations, d'autres mœurs, d'autres préjugés, une autre religion. Ainsi cette fatalité qui bouleverse la terre, les mers, les empires, les nations; qui jette successivement sur tous les points du globe la lumière des arts et les ténèbres de l'ignorance; qui transporte les hommes et les opinions comme les vents et les courans poussent les productions marines sur les côtes; cette impénétrable et bizarre destinée voulut que des Européens, avec tout le cortége de nos crimes, que des moines avec tous les préjugés de leur croyance, vinssent régner et dominer dans ces murs où les vertueux incas faisaient depuis si long-

temps le bonheur des hommes, et où le soleil était si solennellement adoré. Qui peut donc prévoir quelle race et quel culte s'éleveront un jour sur les débris de nos royaumes et de nos autels?

Sans être appelés dans le haut Pérou par les mêmes motifs qui y poussaient si impérieusement les Indiens, les Espagnols ne laissèrent pas de s'y porter en foule, et d'y fonder des villes à une plus grande ou à une moindre distance les unes des autres. Mais, qu'on le remarque bien, aucune de ces villes ne fut élevée dans les contrées qui offraient un sol fertile, des moissons abondantes, des pâturages excellens, un climat doux et sain, toutes les commodités de la vie. Ces lieux, jusqu'alors si bien cultivés par des peuples nombreux et florissans, n'attirèrent pas un seul regard. Bientôt ils ne présentèrent que le tableau déplorable d'un désert affreux, et cette confusion plus triste et plus hideuse que ne devait l'être l'aspect sauvage de la terre avant l'origine des sociétés. La vue des désordres ne déplaît pas toujours; elle étonne quelquefois; celle de la destruction afflige. Le voyageur conduit par le hasard ou par la curiosité dans ces régions désolées ne put s'empêcher d'abhorrer les barbares et sanguinaires auteurs de ces dévastations, en songeant que ce n'était pas même aux cruelles illusions de la gloire, au fanatisme des conquêtes, mais à la stupide et vile cupidité de l'argent qu'on avait

sacrifié tant de richesses plus réelles et une si grande population. Cette soif insatiable de l'or, qui n'avait égard ni aux subsistances, ni à la sûreté, ni à la politique, décida seule de tous les établissemens. Quelques-uns se sont soutenus, plusieurs sont tombés, et il s'en est formé d'autres. Tous ont suivi la découverte, la progression, la décadence des mines auxquelles ils étaient subordonnés. D'autres révolutions se sont opérées dans les gorges voisines de cette partie du Nouveau-Monde.

D'innombrables sources coulent des Andes. Leurs eaux se réunissent dans des lieux creux très-multipliés, sur la croupe et au pied de ces montagnes. Le trop plein de ces petits lacs ne tarde pas à s'échapper par leurs bords les moins élevés, et à s'ouvrir un chemin vers la mer par le côté qui lui oppose le moins de résistance.

Ces canaux, d'abord à fleur de terre, agrandis successivement, sont arrivés enfin avec le temps à une profondeur qui n'a pas son égale au monde, et qui paraîtrait incroyable, si elle n'était solennellement attestée par un grand nombre d'hommes éclairés, d'une foi certaine. La profondeur est étonnante dans tous, mais ne l'est pas dans tous également; elle est plus ou moins grande, selon la hauteur d'où se précipitent les rivières qui les ont formés. Les eaux de ces sortes de torrens, toujours fraîches, toujours limpides, toujours salubres à leur origine, sont trop souvent détério-

rées par le mélange d'autres sources qui dans leur cours ont traversé des mines.

C'était au fond de ces abîmes, connus sous le nom de *quebradas*, que du temps des incas étaient établies les cultures ; mais l'air étouffé et chargé de vapeurs qu'on y respire en avait écarté la population ; elle en occupait seulement la pente. Les bourgades y avaient depuis trois cents jusqu'à six cents pas de long, et environ quatre-vingts de large. Trois ou quatre pièces, dont l'une servait de tombeau, toutes basses, toutes sans fenêtres, toutes sans communication, en formaient les huttes. Des espèces d'armoires y étaient généralement pratiquées dans l'intérieur des murailles, qui, quoique sans toit, quoique de boue, se sont parfaitement conservées jusqu'à notre âge. On n'en a pourtant tiré aucune utilité, et voici pourquoi.

Le fond des gorges plus ou moins étroites des quebradas s'est trouvé, par la nature du sol, par la température, par la facilité des arrosemens, par l'aptitude à recevoir des moulins, favorable aux cannes à sucre. On y en a multiplié les plantations, et les Péruviens ont été forcés par leurs oppresseurs d'y établir leur séjour. Dans ces gouffres où s'élèvent sans cesse des vapeurs infectes, où la douce haleine des vents ne se fait jamais sentir, où les flancs des montagnes empêchent le renouvellement de l'air ; dans ces gouffres règnent habituellement des fièvres qui

en peu de jours emportent très-souvent la moitié des habitans, et réduisent le reste à s'éloigner pour échapper à la contagion. Lorsque le temps a un peu purifié le tombeau, les émigrés regagnent leurs premiers foyers pour y couler des jours languissans, jusqu'à ce que la contagion les réduise à un exil nouveau. On a ce danger de moins à craindre dans les vallées qui terminent ces lieux empestés.

Par vallées on désigne, dans cette partie du Nouveau-Monde, la côte de cinq cents lieues de long sur dix ou douze de large qui s'étend sur l'Océan pacifique, depuis Tumbez, le premier lieu où abordèrent les Espagnols, jusqu'au désert d'Atacamas, qui sépare le Pérou du Chili. Cette région, quoique voisine de l'équateur, jouit assez généralement d'une température agréable. Les quatre saisons de l'année y sont sensibles, sans qu'aucune puisse passer pour incommode. Celle de l'hiver est la plus marquée. On en a cherché la cause dans les vents du pole austral, qui portent l'impression des neiges où ils ont passé, et la conservent en partie, parce qu'ils soufflent sous le voile d'un brouillard épais qui couvre alors la terre. Rarement ces vapeurs grossières se dissipent-elles entièrement; et le ciel demeure couvert assez constamment pour que les rayons du soleil manquent de force nécessaire pour adoucir le froid. Un second fait, aussi surprenant que le premier, c'est qu'il ne pleut jamais dans ces vallées. Quel-

ques physiciens attribuent ce phénomène au vent du sud-ouest qui règne constamment, et à la hauteur prodigieuse des montagnes, dont la cime est couverte de glaces perpétuelles. Le pays situé entre deux, continuellement refroidi d'un côté, continuellement échauffé de l'autre, conserve, disent-ils, une température si égale, que les nuages qui s'élèvent ne peuvent jamais se condenser au point de se résoudre en eaux formelles.

Un sable qui n'est pas susceptible de culture couvre généralement les vallées. L'œil le plus attentif n'y a jamais découvert ni rivières, ni sources, ni verdure, ni le moindre indice de végétation. C'est pendant le jour par le soleil, c'est durant la nuit par les étoiles, c'est le plus souvent par les ossemens des mules qui ont péri de fatigue ou d'inanition qu'est dirigée la marche du voyageur dans une région où des tourbillons de sable, poussés par des vents violens, ne laissent pas subsister vingt-quatre heures la trace d'un seul chemin.

Par des travaux suivis avec intelligence et avec constance, les incas réussirent à rendre fertiles quelques parties de ce sol aride. Les eaux des torrens qui de loin en loin s'y précipitent toute l'année, ou seulement une partie de l'année, furent recueillies dans des canaux qui distribuèrent aux terres voisines une fraîcheur sans laquelle on leur eût demandé vainement des pro-

ductions. Ces monumens de l'industrie péruvienne existent encore. Sur les deux cent soixante-quatre lieues qui séparent au nord Tumbez de Lima, on les retrouve à Piura, à Truxillo, dans six à sept bourgades plus ou moins éloignées de ces deux villes. Au sud de la métropole, c'est la même fécondité à Pisco, à Ylo, à Pasco, à Arica, et dans un très-petit nombre d'autres lieux moins connus et moins fréquentés. C'était du maïs, c'était du coton, c'était du piment que les Indiens demandaient à des champs qu'on pouvait dire de leur création. Leurs oppresseurs y ont ajouté les grains de l'Europe, le manioc, la pomme de terre, la vigne, l'olivier et le sucre. Une observation à ne pas omettre, c'est que la nature, abandonnée à elle-même, ne produisit jamais dans les vallées aucun des grands végétaux, quoique les arbres fruitiers des deux hémisphères, plantés par les soins de l'homme, y réussissent tous ou presque tous admirablement.

Ici j'entends des murmures. Que m'importent ces vains détails dont tu m'importunes depuis si long-temps? me dit un homme avide. Parle-moi de l'or, parle-moi de l'argent du Pérou! Dans cette région si reculée du Nouveau-Monde, jamais je n'ai vu, jamais je ne verrai que ses métaux. Qui que tu sois qui m'interpelles ainsi, être insatiable, je vois que tu es entré dans la lecture de mon ouvrage comme les premiers Européens entrèrent dans ces riches et malheureuses contrées;

je vois que tu étais digne de les accompagner, parce que tu avais la même âme qu'eux. Eh bien! descends dans ces mines; trouves-y la mort à côté de ceux qui les exploitent pour toi; et si tu en remontes, connais du moins la source criminelle de ces funestes trésors que tu ambitionnes! Puisses-tu ne les posséder à l'avenir sans éprouver le remords; que l'or, que l'argent changent de couleur, et que tes yeux ne les voient que teints de sang!

XXVIII. Description des mines du Pérou, et spécialement de celles de platine et de mercure.

On trouve dans le pays des incas des mines de cuivre, d'étain, de soufre, de bitume, qui sont généralement négligées. L'extrême besoin a procuré quelque attention à celles de sel. On y taille ce fossile en pierres proportionnées à la force des lamas et des pacos destinés à les distribuer dans toutes les provinces de l'empire éloignées de l'Océan. Ce sel est de couleur violette, et a des veines comme le jaspe. Il n'est vendu ni au poids, ni à la mesure, mais en pierres dont le volume est à peu près égal.

Une nouvelle matière a été découverte depuis un certain nombre d'années dans ces régions: c'est le platine, ainsi appelé du mot espagnol *plata*, dont on a fait le diminutif *platina* ou petit argent. Elle ne se trouve que dans les deux paroisses de Novita et de Citara.

Cette substance métallique se retire avec l'or par le lavage des terres et des sables manifestement transportés des montagnes par les torrens, et ap-

portés dans les plaines. C'est en creusant des rigoles et en froissant le sable avec les pieds que l'eau que l'on y mêle enlève la terre et laisse les grains métalliques au fond ; puis on lave ce dépôt pour avoir l'or et le platine bien purs. Cette première opération faite, on sépare le platine d'avec l'or avec la lame d'un couteau, sur une table bien lisse. Ce qui n'a pu être séparé par ce moyen l'est par l'amalgame de mercure qui enlève jusqu'aux plus petites parcelles d'or.

Le platine obtenu en gros fragmens est presque pur ; mais ordinairement nous ne l'avons qu'en petites paillettes, qui sont irrégulières, aplaties, mêlées de grains d'or, de quelques globules de mercure, de petits grains de fer, et d'un sable rouge et blanc.

Pour le purifier de tous ces mélanges, on commence à dissoudre le fer par l'acide sulfurique ou l'acide muriatique, qui ne touchent point à l'or ni au platine. Par l'acide nitro-muriatique ou l'eau régale, on dissout ensuite ces deux substances, et on précipite l'or par une addition de sulfate de fer ou de vitriol de mars. Alors le dissolvant qui reste ne contient plus que du platine, qu'au moyen du sel ammoniac l'on précipite très-aisément. Ce précipité, qu'on obtient sous couleur jaune, traité à grand feu, se ramollit et se fond même, et en le forgeant sous le marteau on a du platine très-pur et très-malléable.

Comme la fusion de ce métal est pour la société

et le besoin des arts la découverte la plus importante, les chimistes, les physiciens s'en sont beaucoup occupés. Lavoisier l'a fait couler en y dardant un jet d'air vital; Pelletier, pharmacien de Paris, en le traitant avec le phosphore. Mais, de tous les procédés employés jusqu'ici, le plus sûr est celui de le fondre avec l'oxyde d'arsenic. C'est celui que mettent en pratique ceux qui travaillent le platine à Paris. On le fait fondre avec cet oxyde, on le fait ensuite rougir long-temps, et on le bat comme à la forge. Cette méthode volatilise l'arsenic, et laisse le platine pur et bien malléable.

Le métal qu'on obtient par ces différens procédés est environ d'un treizième plus pesant que l'or; il est d'une couleur qui tient le milieu entre celle du fer et de l'argent; il est susceptible de se forger, de s'étendre en lames minces, de se filer; mais il n'est pas à beaucoup près aussi ductile que l'or, et le fil qu'on en obtient n'est pas, à diamètre égal, en état de supporter un poids aussi fort sans se rompre. Dissous dans de l'acide nitro-muriatique ou eau régale, on peut, en le précipitant, lui faire prendre une infinité de couleurs différentes.

L'or est susceptible de s'allier avec tous les métaux; et le platine a comme lui cette propriété; mais, lorsqu'il entre dans l'alliage dans une trop grande proportion, il le rend cassant. Allié avec le cuivre jaune, il forme un métal dur et com-

pacte, susceptible de prendre le plus beau poli, qui ne se ternit point à l'air, et qui serait en conséquence très-propre à faire des miroirs de télescope.

Ce nouveau métal présente des propriétés infiniment intéressantes pour la société. Il n'est attaquable par aucun acide simple ni par aucun dissolvant connu, si ce n'est par l'acide nitromuriatique ou eau régale; il n'est point susceptible de se ternir à l'air, ni de s'y couvrir de rouille. Il réunit à la fixité de l'or et à la propriété qu'il a d'être indestructible une dureté presque égale à celle du fer, une infusibilité beaucoup plus grande que tous les métaux comparés entre eux. C'est lui dont la dilatation est la plus constante, la plus uniforme et la plus régulière. Aussi, en vertu de cette propriété, en a-t-on fait des thermomètres métalliques très-bons, des verges pour mesurer les dilatations et déterminer les longueurs des mesures à des températures données, des verges de suspension pour les lentilles, et les lentilles elles-mêmes pour former les pendules qui doivent battre les secondes. C'est aussi en vertu de cette propriété et de son inaltérabilité parfaite dans l'air que l'on vient d'arrêter en France de faire de ce métal les premiers étalons, les premiers types des poids et mesures. Enfin on ne peut se refuser de conclure, en considérant tous les avantages du platine, que ce métal mérite au moins, par sa supériorité sur tous les au-

tres, de partager le titre de roi des métaux, que l'or a obtenu depuis si long-temps.

Il serait à désirer sans doute qu'un métal aussi précieux pût devenir commun, et qu'on pût l'employer pour les ustensiles de cuisine, dans les arts et dans les laboratoires de chimie. Si cependant ces sortes d'objets devenaient un peu incommodes à cause de la pesanteur du platine, ne pourrait-on pas employer ce métal en plaqué sur le fer et le cuivre, comme on a fait pour l'argent dans les usages économiques. Des vaisseaux, des vases de cette sorte réuniraient tous les avantages de ceux de verre, de porcelaine et de grès, sans en avoir la fragilité.

Hors une seule, la nature n'a point formé des mines d'or et d'argent dans ce qu'on appelle les vallées du Pérou. Les grosses masses de ces précieux métaux qui s'y rencontrent quelquefois y ont été transportées par des embrasemens souterrains, des volcans, des tremblemens de terre; par les révolutions que l'Amérique a essuyées, essuie encore tous les jours. Ces masses détachées s'offrent aussi de temps en temps ailleurs. Vers l'an 1730, on trouva, non loin de la ville de la Paz, un morceau d'or qui pesait quatre-vingt-dix marcs. C'était un composé de six différentes espèces de ce précieux métal, depuis dix-huit jusqu'à vingt-trois carats et demi. On ne voit que peu de mines et de bas aloi dans les monticules voisins de la mer. C'est seulement dans les lieux très-froids et

très-élevés qu'elles sont riches et multipliées.

Sans avoir des monnaies, les Péruviens connaissaient l'emploi de l'or et de l'argent, qu'ils réduisaient en bijoux, ou même en vases. Les torrens et les rivières leur fournissaient le premier de ces métaux ; mais pour se procurer le second, il fallait plus de travail et plus d'industrie. Le plus souvent on ouvrait la terre, mais jamais si profondément que les travailleurs ne pussent jeter eux-mêmes le minerai sur les bords de la fosse qu'ils avaient creusée, ou du moins l'y faire arriver en le transmettant de main en main. Quelquefois aussi on perçait le flanc des montagnes, et l'on suivait, dans un espace toujours très-peu étendu, les différentes veines que la fortune pouvait offrir. C'était par le moyen du feu qu'étaient fondus les deux métaux, qu'ils étaient dégagés des matières étrangères qui s'y trouvaient mêlées. Des fourneaux où un courant d'air remplissait la fonction d'un soufflet, entièrement inconnu dans ces régions, servaient à cette opération difficile.

Porco, peu éloigné du lieu où un des lieutenans de Pizarre fonda, en 1539, la ville de la Plata, Porco était, de toutes les mines que les incas faisaient travailler, la plus abondante et la plus connue. Ce fut aussi la première que les Espagnols exploitèrent après la conquête. Une infinité d'autres ne tardèrent pas à suivre.

Toutes, sans exception, toutes se trouvèrent d'une exploitation très-dispendieuse. La nature

les a placées dans des contrées privées d'eau, de bois, de vivres, de tous les soutiens de la vie, qu'il faut faire arriver avec de grands frais à travers des déserts immenses. Ces difficultés ont été surmontées, le sont encore, avec plus ou moins de succès.

Plusieurs mines qui eurent de la réputation ont été abandonnées successivement. Leur produit, quoique égal à celui des premiers temps, ne suffisait plus pour soutenir les dépenses qu'il fallait faire pour l'obtenir. Cette révolution est réservée à beaucoup d'autres.

On a été forcé de renoncer à des mines qui avaient donné de fausses espérances. De ce nombre a été celle d'Ucantaya, découverte en 1703, soixante lieues au sud-est de Cuzco. Ce n'était qu'une croûte d'argent presque massif, qui rendit d'abord beaucoup, mais qui fut bientôt épuisée.

Des mines très-riches ont été négligées parce que les eaux s'en étaient emparées. La disposition du terrain, qui, du sommet des Andes, va toujours en pente jusqu'à la mer du Sud, a dû rendre ces événemens plus communs au Pérou qu'ailleurs. Le mal s'est trouvé quelquefois sans remède ; d'autres fois on l'a réparé ; le plus souvent il s'est perpétué faute de moyens, d'activité ou d'intelligence.

On s'attacha d'abord de préférence aux mines d'or. Les gens sages ne tardèrent pas à se décider pour celles d'argent, généralement plus suivies,

plus égales, et par conséquent moins trompeuses. Plusieurs des premières sont cependant encore exploitées. Des succès assez suivis font regarder celles de Lutixaca, d'Araca, de Suches, de Caracaua, de Fipoani, de Cochabamba, comme les plus riches.

Entre celles d'argent qui, de nos jours, ont le plus de réputation, il faut placer celle de Huantajaha, exploitée depuis quarante ou cinquante ans, à deux lieues de la mer, près de la rade d'Iqueyque. En creusant cinq à six pieds dans la plaine, on trouve souvent des masses détachées, qu'on ne prendrait d'abord que pour un mélange confus de gravier et de sable, et qui à l'épreuve rendent en argent les deux tiers de leur pesanteur. Quelquefois il y en a de si considérables, qu'en 1749 on en envoya deux à la cour d'Espagne, l'une de cent soixante-quinze livres, et l'autre de trois cent soixante-quinze. Dans les montagnes, le métal est en filon, et de deux espèces. Celle que dans la contrée on nomme *barra* se coupe comme le roc, et prend la route de Lima, où elle est travaillée. Elle donne le plus souvent une, deux, trois, quatre, et jusqu'à cinq parties d'argent pour une de pierre : l'autre est purifiée par le moyen du feu dans le pays même. Si cinq de ses quintaux ne produisent pas un marc d'argent, elle est jetée dans les décombres. Ce mépris vient de l'excessive cherté des vivres, de l'obligation de tirer l'eau potable de quatorze lieues, de la

nécessité d'aller moudre le minerai à une distance très-considérable.

A trente lieues nord-est d'Arequipa est Caylloma. Ses mines furent découvertes très-anciennement ; on ne cessa jamais de les exploiter, et leur abondance est toujours la même.

Celles du Potosi furent trouvées en 1545. Un Indien nommé Hualpa, qui poursuivait des chevreuils, saisit, dit-on, pour escalader des rocs escarpés, un arbrisseau dont les racines se détachèrent et laissèrent apercevoir un lingot d'argent. Ce Péruvien s'en servit pour ses usages, et ne manqua pas de retourner à son trésor toutes les fois que ses besoins ou ses désirs l'en sollicitaient. Le changement arrivé dans sa fortune fut remarqué par son concitoyen Guanca, auquel il avoua son secret. Les deux amis ne surent pas jouir de leur bonheur. Ils se brouillèrent, et l'indiscret confident découvrit tout à son maître Villaroel, Espagnol établi dans le voisinage.

Cette connaissance échauffa rapidement les esprits. Plusieurs mines furent aussitôt ouvertes dans une montagne qui a la forme d'un cône, une lieue de circonférence, cinq à six cents toises d'élévation, et la couleur d'un rouge obscur. Avec le temps, une montagne moins considérable, et qui sort de la première, fut également et aussi heureusement fouillée. Les trésors qu'on tirait de l'une et de l'autre furent l'origine d'une

des plus grandes et des plus opulentes cités du Nouveau-Monde.

Dans aucune contrée du globe la nature n'offrit jamais à l'avidité humaine d'aussi riches mines que celles du Potosi. Indépendamment de ce qui ne fut pas enregistré, et qui s'écoula en fraude, le quint du gouvernement, depuis 1545 jusqu'en 1564, monta à 36,450,000 liv. chaque année. Mais cette prodigieuse abondance de métaux ne tarda pas à diminuer. Depuis 1564 jusqu'en 1585, le quint annuel ne fut que de 15,187,489 liv. 4 s. Depuis 1585 jusqu'en 1624, de 12,149,994 liv. 12 s. Depuis 1624 jusqu'en 1633, de 6,074,997 liv. 6 s. Depuis cette dernière époque, le produit de ces mines a si sensiblement diminué, qu'en 1763 le quint du roi ne passa pas 1,364,682 liv. 12 s.

Dans les premiers temps, chaque quintal de minerai donnait cinquante livres d'argent. Cinquante quintaux de minerai ne produisent plus que deux livres d'argent. C'est un, au lieu de 1250.

Pour peu que cette dégradation augmente, on sera forcé de renoncer à cette source de richesses. Il est même vraisemblable que cet événement serait déjà arrivé, si au Potosi la mine n'était si tendre, si les eaux n'étaient si favorablement disposées pour la moudre, que les dépenses y sont infiniment moindres que partout ailleurs.

Mais, pendant que les mines du Potosi voyaient

s'éclipser graduellement leur éclat, s'élevaient, non loin d'elles, à une grande réputation celles d'Oruro. Leur prospérité augmentait même lorsque les eaux s'emparèrent des plus abondantes. Au temps où nous écrivons, on n'a pas encore réussi à les saigner, et tant de trésors restent toujours submergés. Les mines de Popo, les plus importantes de celles qui ont échappé à ce grand désastre, ne sont éloignées que de douze lieues de la ville de San-Philippe de Austria de Oruro, bâtie dans ce canton autrefois si célèbre.

Nul accident ne troubla jamais les travaux d'aucun des mineurs établis à l'ouest de la Plata, dans le district de Carangas. Cependant ceux que le hasard avait attirés à Turco furent constamment les plus heureux, parce que cette montagne leur offrit toujours un minerai incorporé ou comme fondu dans la pierre, et par conséquent plus riche que tous les autres.

Dans le diocèse de la Paz, et assez près de la petite ville de Puno, Joseph Salcedo découvrit, vers l'an 1660, la mine de Layca-Cota. Elle était si abondante, qu'on coupait souvent l'argent au ciseau. La prospérité, qui rabaisse les petites âmes, avait tellement élevé celle du propriétaire de tant de richesses, qu'il permettait à tous les Espagnols qui venaient chercher fortune dans cette partie du Nouveau-Monde de travailler quelques jours à leur profit, sans peser et sans

mesurer le don qu'il leur faisait. Cette générosité attira autour de lui une multitude d'aventuriers. Leur avidité leur mit les armes à la main : ils se chargèrent ; et leur bienfaiteur, qui n'avait rien négligé pour prévenir ou pour étouffer leurs divisions sanglantes, fut pendu comme en étant l'auteur. De pareils traits seraient capables d'affaiblir dans les âmes le penchant à la bienfaisance, et mon cœur a répugné à rapporter celui-ci.

Pendant que Salcedo était en prison, l'eau gagna sa mine. La superstition fit imaginer que c'était en punition de l'attentat commis contre lui. On respecta long-temps cette idée de la vengeance céleste. Mais enfin, en 1740, Diego de Baena, et quelques autres hommes entreprenans, s'associèrent pour détourner les sources qui avaient noyé tant de trésors. L'ouvrage était assez avancé en 1754 pour qu'on en retirât déjà quelque utilité. Nous ignorons ce qui est arrivé depuis cette époque.

Toutes les mines du Pérou étaient originairement exploitées par le moyen du feu. Dans la plupart, on lui substitua, en 1571, le mercure.

Ce puissant agent se trouve en deux états différens dans le sein de la terre. S'il y est tout pur, et sous la forme fluide qui lui est propre, on le nomme *mercure vierge*, parce qu'il n'a point éprouvé l'action du feu pour être tiré de la mine.

S'il y est combiné avec le soufre, il forme une substance d'un rouge plus ou moins vif, qu'on nomme *cinabre*.

Jusqu'à la mine de mercure vierge, découverte dans les derniers temps à Montpellier sous les édifices de la ville même, et que pour cette raison on n'exploitera vraisemblablement jamais, il n'y en avait pas d'autres bien connues en Europe que celles d'Ydria dans la Carniole. Elles sont dans une vallée, au pied des hautes montagnes appelées par les Romains *Alpes juliæ*. Le hasard les fit découvrir en 1497. Leur profondeur est d'environ neuf cents pieds. On y descend par des puits, comme dans les autres mines. Il y a sous terre une infinité de galeries, dont quelques-unes sont si basses, que l'on est obligé de se courber pour y passer ; et il y a des endroits où il fait si chaud, qu'il n'est pas possible de s'arrêter sans se trouver dans une sueur très-abondante. C'est dans ces souterrains qu'est le mercure, dans une espèce d'argile ou dans des pierres. Quelquefois même on voit couler cette substance en forme de pluies, et suinter si copieusement au travers des rochers qui forment les voûtes de ces souterrains, qu'un homme seul en a souvent recueilli jusqu'à trente-six livres en un jour.

Il y a quelques hommes passionnés pour le merveilleux qui préfèrent ce mercure à l'autre. C'est un préjugé. L'expérience prouve que le

meilleur mercure qu'on puisse employer, et dans la pharmacie, et dans la métallurgie, c'est celui qui a été tiré du cinabre. Pour séparer la combinaison que la nature a faite du soufre et du mercure, deux matières volatiles, il faut avoir nécessairement recours à l'action du feu, et y joindre un intermède. C'est ou de la limaille de fer, ou du cuivre, ou du régule d'antimoine, ou de la chaux, ou du sel alkali fixe. La Hongrie, l'Esclavonie, la Bohème, la Carinthie, le Frioul et la Normandie fournissent à l'Europe cette dernière espèce de mercure. Ce qu'il en faut à l'Espagne pour le Mexique sort de sa mine d'Almaden, déjà célèbre du temps des Romains; mais le Pérou a trouvé dans son sein même, à Guanca-Velica, de quoi pourvoir à tous ses besoins.

Cette mine était, dit-on, connue des anciens Péruviens, qui s'en servaient uniquement pour peindre leur visage. On l'oublia dans le chaos où la conquête plongea cette région infortunée. Elle fut retrouvée en 1556, selon quelques historiens, et en 1564, selon d'autres. Mais Pedro-Fernandez Velasco fut le premier qui, en 1571, imagina de la faire servir à l'exploitation des autres mines. Le gouvernement s'en réserva la propriété. Dans la crainte même que les droits qu'il mettait sur le mercure ne fussent fraudés, il défendit d'ouvrir, sous quelque prétexte que ce fût, d'autres mines du même genre.

La mine de Guanca-Velica a éprouvé plusieurs

révolutions. Au temps où nous écrivons, sa circonférence est de cent quatre-vingts vares, son diamètre de soixante, et sa profondeur de cinq cent treize. Elle a quatre ouvertures, toutes au sommet de la montagne, un petit nombre d'arcs-boutans destinés à soutenir les terres, et trois soupiraux qui donnent de l'air ou servent à l'écoulement des eaux. Elle est exploitée par quelques associés, la plupart sans fortune, auxquels le souverain fait les avances dont ils ont besoin, et qui lui livrent le mercure à un prix convenu. Les hommes employés à ces travaux éprouvaient autrefois assez généralement des mouvemens convulsifs. Cette calamité est maintenant beaucoup moins commune, soit parce que le mercure que le minerai contenait a diminué de plus de moitié, soit qu'on ait imaginé quelques précautions qui avaient été d'abord négligées. Ceux qui ont soin des fourneaux sont presque les seuls exposés aujourd'hui à ce malheur, et encore leur guérison est-elle assez facile. Il n'y a qu'à les faire passer dans un climat chaud, qu'à les occuper à la culture des terres. Le mercure qui infectait leurs membres sort par la transpiration.

La stérilité de Guanca-Vélica et des terres limitrophes est remarquable. Aucun arbre fruitier n'a pu y être naturalisé. De toutes les espèces de blé qu'on a semées, l'orge seul a germé, et encore n'est-il jamais parvenu à former du grain. Il n'y a que la pomme de terre qui ait prospéré.

L'air n'est pas plus salubre que le sol n'est fertile. Les enfans nouvellement nés périssent par le tétanos, encore plus souvent que dans le reste du Nouveau-Monde. Ceux qui ont échappé à ce danger sont attaqués, à trois ou quatre mois, d'une toux violente, et meurent la plupart dans des convulsions, à moins qu'on n'ait l'attention de les transporter sous un ciel plus doux. Cette précaution, nécessaire pour les Indiens, pour les métis, l'est beaucoup plus pour les Espagnols, qui sont moins robustes. La rigueur extrême du climat, les vapeurs sulfureuses qui couvrent l'horizon, le tempérament généralement vicié des pères et des mères, doivent être les causes principales d'une si grande calamité.

Il y avait long-temps que les monts très-élevés de Guanca-Vélica occupaient les hommes avides de richesses, lorsqu'ils sont venus intéresser la physique.

Les astronomes envoyés en 1735 au Pérou pour mesurer les degrés du méridien parcoururent un espace de quatre-vingt-dix lieues, en commençant un peu au nord de l'équateur jusqu'au midi de la ville de Cuença, et n'aperçurent aucun signe qui leur donnât lieu de croire que ces montagnes, les plus hautes de l'univers, eussent été jamais couvertes par l'Océan. Les bancs de coquillage qu'on découvrit quelque temps après au Chili ne prouvaient pas le contraire, parce qu'ils étaient sur des hauteurs qui n'avaient que cin-

quante toises. Mais, depuis que Guanca-Vélica a offert des coquilles en nature et des coquilles pétrifiées, les unes et les autres en très-grand nombre, c'est une nécessité de revenir sur ses pas et d'abandonner toutes les conséquences qu'on avait tirées de ce phénomène.

Ce n'est pas à Guanca-Vélica que le mercure est livré au public. Le gouvernement l'envoie dans les provinces où sont les mines. Les dépôts sont au nombre de douze. En 1763, Guanca-Vélica en consomma lui-même cent quarante-deux quintaux; Taüja deux cent quarante-sept; Pasco sept cent ving-neuf; Truxillo cent trente et un; Cuzco treize; la Plata trois cent soixante-neuf; la Paz trente; Caylloma trois cent soixante-quatorze; Carangas cent cinquante; Oruro douze cent soixante-quatre; Potosi mille sept cent quatre-vingt-douze. Ce qui fit en tout cinq mille deux cent quarante et un quintaux.

Quoique la qualité du minerai décide de la plus grande ou de la moindre consommation du mercure, on pense généralement dans l'autre hémisphère, où la métallurgie est très-imparfaite, que dans l'ensemble la consommation du mercure est égale à la quantité d'argent qu'on tire des mines. Dans cette supposition, les douze dépôts qui, depuis 1759 jusqu'en 1763, livrèrent, année commune, cinq mille trois cent quatre quintaux dix-huit livres de mercure, devaient recevoir cinq mille trois cent quatre quintaux dix-

huit livres d'argent. Cependant il ne leur en fut porté que deux mille deux cent cinquante. Ce furent donc deux mille sept cent cinquante-quatre quintaux dix-huit livres qui furent détournés pour frauder les droits.

XXIX. Renversement et réédification de Lima. Mœurs de cette capitale du Pérou.

Lima a toujours vu couler dans son sein la plus grande partie de ces richesses, qu'elles aient ou n'aient pas échappé à la vigilance du fisc. Cette capitale, bâtie en 1535 par François Pizarre, et devenue depuis si célèbre, est située à deux lieues de la mer, dans une plaine délicieuse. Sa vue se promène d'un côté sur un océan tranquille, et de l'autre s'étend jusqu'aux Andes. Son territoire n'est qu'un amas de pierres à fusil que la mer y a sans doute entassées avec les siècles, mais couvertes d'un pied de terre, que les eaux de source qu'on y trouve partout en creusant ont dû y amener des montagnes.

Des cannes à sucre, des oliviers sans nombre, quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de sel, qui donnent aux viandes un goût exquis, de menus grains destinés à la nourriture des volailles, qui sont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les espèces, quelques autres cultures, couvrent ces campagnes fortunées. L'orge et le froment y prospérèrent longtemps; mais un tremblement de terre y fit, il y a plus d'un siècle, une si grande révolution, que les semences pourrissaient sans germer. Ce ne fut qu'après quarante ans de stérilité que le sol

redevint tout ce qu'il avait été. Lima dut de nouveau ses subsistances aux sueurs des Américains. Le service domestique, les arts usuels continuèrent à être le partage des noirs, des mulâtres, des plus pauvres d'entre les métis.

Avant l'arrivée des Espagnols, toutes les constructions se faisaient au Pérou sans aucuns fondemens. Les murs des maisons particulières et des édifices publics étaient également jetés sur la superficie de la terre, avec quelques matériaux qu'ils fussent élevés. L'expérience avait appris à ces peuples que dans la région qu'ils habitaient c'était l'unique manière de se loger solidement. Leurs conquérans, qui méprisaient souverainement ce qui s'écartait de leurs usages, et qui portaient partout les pratiques de l'Europe, sans examiner si elles convenaient aux contrées qu'ils envahissaient, leurs conquérans s'éloignèrent en particulier à Lima de la manière de bâtir qu'ils trouvaient généralement établie. Aussi, lorsque les naturels du pays virent ouvrir de profondes tranchées et employer le ciment, dirent-ils que leurs tyrans creusaient des tombeaux pour s'enterrer ; et c'était peut-être une consolation au malheur du vaincu de prévoir que la terre elle-même le vengerait un jour de ses dévastateurs.

La prédiction s'est accomplie. La capitale du Pérou, renversée en détail par onze tremblemens de terre, fut enfin détruite par le douzième. Le 28 octobre 1746, à dix heures et demie

du soir, tous, ou presque tous les édifices, grands et petits, s'écroulèrent en trois minutes. Sous ces décombres furent écrasées treize cents personnes. Un nombre infiniment plus considérable furent mutilées, et la plupart périrent dans des tourmens horribles.

Callao, qui sert de port à Lima, fut également bouleversé; et ce fut le moindre de ses malheurs. La mer, qui avait reculé d'horreur au moment de cette terrible catastrophe, revint bientôt assaillir de ses vagues impétueuses l'espace qu'elle avait abandonné. Le peu de maisons et de fortifications qui avaient échappé devinrent sa proie. De quatre mille habitans que comptait cette rade célèbre, il n'y en eut que deux cents de sauvés. Elle avait alors vingt-trois navires. Dix-neuf furent engloutis, et les autres jetés bien avant dans les terres par l'Océan irrité.

Le ravage s'étendit sur toute la côte. Le peu qu'il y avait de bâtimens dans ses mauvais ports furent fracassés. Les villes des vallées souffrirent généralement quelques dommages; plusieurs même furent totalement bouleversées. Dans les montagnes, quatre ou cinq volcans vomirent des colonnes d'eau si prodigieuses, que le pays en fut inondé. Ce ne fut pas du sein des Andes que sortit cette grande calamité. La direction de cette secousse terrible des eaux vers la terre démontra aux yeux les moins clairvoyans que son foyer était sous le lit de la mer Pacifique.

Les esprits, tombés depuis long-temps comme en léthargie, furent réveillés par cette funeste catastrophe; et ce fut Lima qui donna l'exemple de ce changement. Il fallait déblayer d'immenses décombres entassés les uns sur les autres. Il fallait retirer les richesses immenses enterrées sous ces ruines. Il fallait aller chercher à Guayaquil, et plus loin encore, tout ce qui était nécessaire pour d'innombrables constructions. Il fallait, avec des matériaux rassemblés de tant de contrées, élever une cité supérieure à celle qui avait été détruite. Ces prodiges, qu'on ne devait pas attendre d'un peuple oisif et efféminé, s'exécutèrent très-rapidement. Le besoin donna de l'activité, de l'émulation, de l'industrie. Lima, quoique peut-être moins riche, est actuellement plus agréable que lorsqu'en 1682 ses murs offrirent à l'entrée du vice-roi, duc de Plata, des rues pavées d'argent. Il est aussi plus solidement bâti, et voici pourquoi.

La vanité d'avoir des palais aveugla long-temps les habitans de la capitale du Pérou sur les dangers auxquels cette folle ostentation les exposait. Inutilement la terre engloutit à diverses époques ces masses énormes; l'instruction ne fut jamais assez forte pour les corriger. La dernière catastrophe leur a ouvert les yeux. Ils se sont soumis à la nécessité, et ont enfin suivi l'exemple des autres Espagnols fixés dans les vallées.

Les maisons sont actuellement fort basses, et

n'ont la plupart qu'un rez-de-chaussée. Elles ont pour mur des poteaux placés de distance en distance. Ces intervalles sont remplis par des cannes assez semblables aux nôtres, mais qui n'ont point de cavité, qui sont très-solides, qui pourrissent difficilement, et qui sont enduites d'une terre glaise. Ces singuliers édifices sont couronnés par un toit de bois entièrement plat, recouvert aussi de terre glaise, précaution suffisante dans un climat où il ne pleut jamais. Un osier de grande résistance, que dans le pays on nomme *chaglas*, lie les différentes parties de ces bâtimens les unes aux autres, et les unit toutes aux fondemens. Avec cette construction, les maisons entières se prêtent aisément aux mouvemens qui leur sont communiqués par les tremblemens de terre. Elles peuvent bien être endommagées par ces mouvemens convulsifs de la nature; mais il est difficile qu'elles soient renversées.

Cependant ces bâtimens ne manquent pas d'apparence. L'attention qu'on a d'en peindre en pierres de taille les murailles et les corniches ne laisse pas soupçonner la qualité des matériaux dont ils sont formés. On leur trouve même un air de grandeur et de solidité auquel il ne serait pas naturel de s'attendre. Le vice de construction est encore mieux sauvé dans l'intérieur des maisons, où tous les ornemens sont peints aussi d'une manière plus ou moins élégante. Dans les édifices publics on s'est un peu écarté de la méthode or-

dinaire. Plusieurs ont dix pieds d'élévation en brique cuite au soleil; quelques églises même ont en pierre une hauteur pareille. Le reste de ces monumens est en bois peint ou doré, ainsi que les colonnes, les frises et les statues qui les décorent.

Les rues de Lima sont larges, parallèles, et se coupent à angles droits. Des eaux tirées de la rivière de Rimac, qui baigne ses murs, les lavent, les rafraîchissent continuellement. Ce qui n'est pas employé à cet usage salutaire est heureusement distribué pour la commodité des citoyens, pour l'agrément des jardins, pour la fertilité des campagnes.

Les fléaux de la nature, qui ont ranimé à un certain point les travaux à Lima, ont eu moins d'influence sur les mœurs.

Nous ne parlerons pas de celles des esclaves. Ces hommes dégradés sont corrompus dans cette ville comme ailleurs. Pour les contenir ou pour diminuer le poids de leur servitude, on imagina très-anciennement de donner à ces malheureux, tous originaires d'Afrique, un roi de leur pays qui avait une sorte d'autorité sur eux, leur rendait la justice, et pouvait leur infliger quelques châtimens. Lorsqu'un de ces singuliers souverains terminait sa carrière, on lui faisait des obsèques magnifiques aux dépens du fisc. Il descendait dans la tombe avec la couronne, et le magistrat lui-même conduisait le deuil. Ceux de sa tribu

s'assemblaient pour s'enivrer, tandis que leurs femmes pleuraient le mort dans une autre salle, formaient des danses lugubres autour du cadavre, et chantaient des vers en son honneur. Par une condescendance regardée comme nécessaire, on souffrait dans ces occasions un mélange bizarre des cérémonies de la religion chrétienne avec les superstitions païennes les plus absurdes. L'enterrement était terminé par l'élection d'un nouveau chef. Si le choix tombait sur quelqu'un qui fût dans les fers, c'était la caisse publique qui achetait sa liberté et qui lui donnait une compagne. Les enfans issus de cette union étaient indépendans et parvenaient assez ordinairement à l'honneur de la bourgeoisie. Cette comédie se jouait encore en 1755. Nous ignorons si depuis elle a continué.

Les hommes que les lois ont moins asservis sont, comme dans toute l'étendue de la domination castillane, enchaînés par la plus déplorable superstition. Le scapulaire et le rosaire sont toutes les marques de religion que les moines exigent des Espagnols péruviens. C'est sur la forme et la couleur de ces espèces de talismans que le peuple et les grands fondent la prospérité de leurs entreprises, le succès de leurs intrigues amoureuses, l'espérance de leur salut. L'habit monacal fait au dernier moment la sécurité des riches malversateurs. Ils sont convaincus qu'enveloppés de ce vêtement redoutable au démon,

cet être vengeur du crime n'osera descendre dans leurs tombeaux et s'emparer de leurs âmes. Si leurs cendres reposent près de l'autel, ils espèrent participer aux sacrifices des pontifes beaucoup plus que les pauvres et les esclaves.

D'après d'aussi funestes erreurs, que ne se permet-on pas pour acquérir des richesses qui assurent le bonheur dans l'un et l'autre monde! La vanité d'éterniser son nom et la promesse d'une vie immortelle transmettent à des cénobites une fortune dont on ne saurait plus jouir; et les familles sont frustrées d'un héritage bien ou mal acquis, par des legs qui vont enrichir ces hommes qui ont trouvé le secret d'échapper à la pauvreté en s'y dévouant. Ainsi l'ordre des sentimens, des idées et des choses est renversé, et les enfans des pères opulens sont condamnés à une misère forcée par la pieuse rapacité d'une foule de mendians volontaires. L'Anglais, le Hollandais, le Français, perdent de leurs préjugés nationaux en voyageant. L'Espagnol traîne avec lui les siens dans tout l'univers; et telle est la manie de léguer à l'église, qu'au Pérou tous les biens-fonds appartiennent au sacerdoce ou lui doivent des redevances. Le monachisme y a fait ce que la loi du *vacouss* fera tôt ou tard à Constantinople. Ici l'on attache sa fortune à un *minaret* pour l'assurer à son héritier; là on en dépouille un héritier en l'attachant à un monastère par la crainte d'être damné. Les motifs sont un peu divers, mais à la

longue l'effet est le même. Dans l'une et l'autre contrée l'église est le gouffre où toute la richesse va se précipiter; et ces Castillans autrefois si redoutés sont aussi petits devant la superstition, que des esclaves asiatiques en présence de leur despote.

Ces extravagances pourraient faire soupçonner un abrutissement entier. Ce serait une injustice. Depuis le commencement du siècle les bons livres sont assez communs à Lima; on n'y manque pas absolument de lumières; et il peut nous être permis de dire que les navigateurs français y semèrent, durant la guerre pour la succession, quelques bons principes. Cependant les anciennes habitudes n'ont que peu perdu de leur force. L'Espagnol créole passe toujours sa vie chez des courtisannes, ou s'amuse dans sa maison à boire l'herbe du Paraguay. Il craindrait d'ôter des plaisirs à l'amour en lui donnant des nœuds légitimes. Son goût le porte à se marier derrière l'église, expression qui dans le pays signifie vivre dans le concubinage. En vain les évêques anathématisent tous les ans, à Pâques, les personnes engagées dans ces liens illicites; que peuvent ces vains foudres contre l'amour, contre l'usage, surtout contre le climat, qui lutte sans cesse et l'emporte à la fin sur toutes les lois civiles et religieuses contraires à son influence?

Les femmes du Pérou ont plus de charmes que les armes spirituelles de Rome n'inspirent de

terreur. La plupart, celles de Lima principalement, ont des yeux brillans, une peau blanche, un teint délicat, animé, plein de fraîcheur et de vie; une taille moyenne et bien prise, un pied mieux fait et plus petit que celui des Espagnoles mêmes; des cheveux épais et noirs qui flottent comme au hasard et sans ornement sur des épaules et un sein d'albâtre.

Tant de grâces naturelles sont relevées par tout ce que l'art a pu y ajouter. C'est la plus grande somptuosité dans les vêtemens; c'est une profusion sans bornes de perles et de diamans dans toutes les espèces de parure où il est possible de les faire entrer. On met même une sorte de grandeur et de dignité à laisser égarer, à laisser détruire ces objets précieux. Rarement une femme, même sans titre et sans noblesse, se montre-t-elle en public sans étoffes d'or et sans pierreries. Jamais elle ne sort que suivie de trois ou quatre esclaves, la plupart mulâtresses, en livrée comme les laquais, en dentelles comme leurs maîtresses.

Les odeurs sont d'un usage général à Lima. Les femmes n'y sont jamais sans ambre. Elles en répandent dans leur linge et dans leurs habits, même dans leurs bouquets : comme s'il manquait quelque chose au parfum naturel des fleurs. L'ambre est sans doute une ivresse de plus pour les hommes, et les fleurs donnent un nouvel attrait aux femmes. Elles en garnissent leurs manches, et quelquefois leurs cheveux, comme des bergères.

Le goût de la musique, répandu dans tout le Pérou, se change en passion dans la capitale. Ses murs ne retentissent que de chansons, que de concerts de voix et d'instrumens. Les bals sont fréquens. On y danse avec une légèreté surprenante : mais on néglige trop les grâces des bras pour s'attacher à l'agilité des pieds, surtout aux inflexions du corps, images des vrais mouvemens de la volupté.

Tels sont les plaisirs que les femmes, toutes vêtues d'une manière plus élégante que modeste, goûtent et répandent dans Lima. Mais c'est particulièrement dans les délicieux salons où elles reçoivent compagnie qu'on les trouve séduisantes. Là, nonchalamment couchées sur une strade qui a un demi-pied d'élévation et cinq ou six de large, et sur des tapis et des carreaux superbes, elles coulent des jours tranquilles dans un délicieux repos. Les hommes qui sont admis à leur conversation s'asseyent à quelque distance, à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs jusqu'à la strade, qui est comme le sanctuaire du culte et de l'idole. Cependant les divinités aiment mieux y être libres que fières; et, bannissant le cérémonial, elles jouent de la harpe ou de la guitare, chantent même et dansent quand on les en prie.

Les citoyens les plus distingués trouvent dans les majorats ou substitutions perpétuelles que leur ont transmis les premiers conquérans leurs an-

cêtres, de quoi fournir à ces profusions ; mais les biens-fonds n'ont pas suffi à un grand nombre de familles, même très-anciennes. La plupart ont cherché des ressources dans le commerce. Une occupation si digne de l'homme, dont il étend à la fois l'activité, les lumières et la puissance, ne leur a jamais paru déroger à leur noblesse ; et les lois les ont confirmés dans une manière de penser si utile et si raisonnable. Leurs fonds, joints aux remises qu'on fait sans cesse de l'intérieur de l'empire, ont rendu Lima le centre de toutes les affaires que les provinces du Pérou font entre elles ; des affaires qu'elles font avec le Mexique et le Chili ; des affaires plus importantes qu'elles font avec la métropole.

XXX. Panama fut long-temps le pont de communication du Pérou avec l'Espagne. Comment s'entretenait ce commerce.

Le détroit de Magellan paraissait la seule voie ouverte pour cette dernière liaison. La longueur du trajet ; la frayeur qu'inspiraient des mers orageuses et peu connues ; la crainte d'exciter l'ambition des autres nations ; l'impossibilité de trouver un asile dans des événemens malheureux ; d'autres considérations peut-être, tournèrent toutes les vues vers Panama.

Cette ville, qui avait été la porte par où l'on était entré au Pérou, s'était élevée à une grande prospérité, lorsqu'en 1670 elle fut pillée et brûlée par des pirates. On l'a rebâtie dans un lieu plus avantageux, à quatre ou cinq milles de sa première place, et à trois lieues du port de Perico, formé par un grand nombre d'îles, et assez vaste

pour contenir les plus nombreuses flottes. Elle donne des lois aux provinces de Panama, de Veraguas et de Darien, régions sans habitans, sans culture, sans richesses, et qu'on décora du grand nom de royaume de terre-ferme à une époque où l'on espérait beaucoup de leurs mines. De son propre fonds Panama n'a jamais offert au commerce que des perles.

La pêche s'en fait dans quarante-trois îles de son golfe. La plupart des habitans y emploient ceux de leurs nègres qui sont bons nageurs. Ces esclaves plongent et replongent dans la mer, jusqu'à ce que cet exercice violent ait épuisé leurs forces ou lassé leur courage.

Chaque noir doit rendre un nombre fixe d'huîtres. Celles où il n'y a point de perle, celles où la perle n'est pas entièrement formée, ne sont pas comptées. Ce qu'il peut trouver au-delà de l'obligation qui lui est imposée lui appartient incontestablement. Il peut le vendre à qui bon lui semble; mais pour l'ordinaire il le cède à son maître pour un prix modique.

Des monstres marins, plus communs aux îles où se trouvent les perles que sur les côtes voisines, rendent cette pêche dangereuse. Quelques-uns dévorent en un instant les plongeurs. Le *mantas*, qui tire son nom de sa figure, les roule sous son corps et les étouffe. Pour se défendre contre de tels ennemis, chaque pêcheur est armé d'un poignard. Aussitôt qu'il aperçoit quelqu'un de ces

poissons voraces, il l'attaque avec précaution, le blesse et le met en fuite. Cependant il périt toujours quelques pêcheurs, et il y en a un grand nombre d'estropiés.

Les perles de Panama sont communément d'assez belle eau. Il y en a même de remarquables par leur grosseur et par leur figure. L'Europe en achetait autrefois une partie : mais depuis que l'art est parvenu à les imiter, et que la passion pour les diamans en a fait tomber ou diminuer l'usage, c'est le Pérou qui les prend toutes.

Cette branche de commerce contribua cependant beaucoup moins à donner de la célébrité à Panama que l'avantage dont elle jouissait d'être l'entrepôt de toutes les productions du pays des incas, destinées pour notre hémisphère. Ces richesses, arrivées par une flottille, étaient voiturées, les unes à dos de mulet, et les autres par le Châgre à Porto-Bello, situé sur la côte septentrionale de l'isthme qui sépare les deux mers.

Quoique la position de cette ville eût été reconnue et approuvée par Colomb, en 1502, elle ne fut bâtie qu'en 1584 des débris de Nombre-de-Dios. Elle est disposée en forme de croissant sur le penchant d'une montagne qui entoure le port. Ce port célèbre, autrefois très-bien défendu par des fortifications que l'amiral Vernon détruisit en 1740, paraît offrir une entrée large de six cents toises : mais elle est tellement rétrécie par des rochers à fleur d'eau, qu'elle se trouve réduite à

un canal étroit. Les vaisseaux n'y arrivent qu'à la toue, parce qu'ils trouvent toujours des vents contraires ou un grand calme. Ils y jouissent d'une sûreté entière.

L'intempérie de Porto-Bello est si connue, qu'on l'a surnommé le tombeau des Espagnols. Ce fut plus d'une fois une nécessité d'y abandonner des navires dont les équipages avaient tous péri. Les habitans eux-mêmes n'y vivent pas long-temps, et ont généralement un tempérament vicié. Il est comme honteux d'y demeurer. On n'y voit que quelques nègres, quelques mulâtres, un petit nombre de blancs qui y sont fixés par les emplois du gouvernement. La garnison même, quoique composée seulement de cent cinquante hommes, n'y reste jamais plus de trois mois de suite. Jusqu'au commencement du siècle, aucune femme n'avait osé y accoucher; elle aurait cru vouer ses enfans, se vouer elle-même à une mort certaine. Les plantes transplantées dans cette région funeste, où la chaleur, l'humidité, les vapeurs sont excessives et continuelles, n'ont jamais prospéré. Il est établi que les animaux domestiques de l'Europe, qui se sont prodigieusement multipliés dans toutes les parties du Nouveau-Monde, perdent leur fécondité en arrivant à Porto-Bello; et à en juger par le peu qu'il y en a, malgré l'abondance des pâturages, on serait porté à croire que cette opinion n'est pas mal fondée.

Les désordres du climat n'empêchèrent pas que

Porto-Bello ne devînt d'abord le théâtre du plus grand commerce qui ait jamais existé. Tandis que les richesses du Nouveau-Monde y arrivaient pour être échangées contre l'industrie de l'ancien, les vaisseaux partis d'Espagne, et connus sous le nom de *galions*, s'y rendaient de leur côté, chargés de tous les objets de nécessité, d'agrément ou de luxe, qui pouvaient tenter les possesseurs des mines.

Les députés des deux commerces réglaient à bord de l'amiral le prix des marchandises sous les yeux du commandant de l'escadre et du président de Panama. L'estimation ne portait pas sur la valeur intrinsèque de chaque chose, mais sur sa rareté ou son abondance. L'habileté des agens consistait à si bien faire leurs combinaisons, que les cargaisons apportées d'Espagne absorbassent tous les trésors venus du Pérou. On regardait la foire comme mauvaise lorsqu'il se trouvait des marchandises négligées faute d'argent, ou de l'argent sans emploi faute de marchandises. Dans ce cas seulement, il était permis aux négocians européens d'aller achever leurs ventes dans la mer du Sud, et aux négocians péruviens de faire des remises à la métropole pour leurs achats.

Dès que les prix étaient réglés, les échanges commençaient. Ils n'étaient ni longs, ni difficiles. La franchise la plus noble en était la base. Tout se passait avec tant de bonne foi, qu'on

n'ouvrait pas les caisses des piastres, qu'on ne vérifiait pas le contenu des ballots. Jamais cette confiance réciproque ne fut trompée. Il se trouva plus d'une fois des sacs d'or mêlés parmi des sacs d'argent, des articles qui n'étaient pas portés sur les factures. Les méprises étaient réparées avant le départ des vaisseaux ou à leur retour. Seulement il arriva, en 1654, un événement qui aurait pu altérer cette confiance. On trouva en Europe que toutes les piastres reçues à la dernière foire avaient un cinquième d'alliage. La perte fut soufferte par les commerçans espagnols; mais, comme les monnayeurs de Lima furent reconnus pour auteurs de cette malversation, la réputation des marchands péruviens ne souffrit aucune atteinte.

La foire, dont la mauvaise qualité de l'air avait fait fixer la durée à quarante jours, se tint d'abord assez régulièrement. On voit par des actes de 1595 que les galions devaient être expédiés d'Espagne tous les ans, au plus tard tous les dix-huit mois; et les douze flottes parties depuis le 4 août 1628, jusqu'au 3 juin 1645, prouvent qu'on ne s'écartait pas de cette règle. Elles revenaient, après un voyage de onze, de dix, quelquefois même de huit mois, chargées d'immenses richesses en or, en argent et en marchandises.

Cette prospérité continua sans interruption jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Avec la

perte de la Jamaïque, commença une contrebande considérable, qui jusqu'alors avait été peu de chose. Le sac de Panama, en 1670, par le pirate anglais Jean Morgan, eut des suites encore plus fâcheuses. Le Pérou, qui envoyait ses fonds d'avance dans cette ville, ne les y fit plus passer qu'après l'arrivée des galions à Carthagène. Ce changement occasionna des retards, des incertitudes. Les foires diminuèrent, et le commerce interlope augmenta.

L'élévation d'un prince français sur le trône de Charles-Quint alluma une guerre générale; et, dès les premières hostilités, les galions furent brûlés dans le port de Vigo, où l'impossibilité de gagner Cadix les avait forcés de se réfugier. La communication de l'Espagne avec Porto-Bello fut alors tout-à-fait interrompue, et la mer du Sud eut plus que jamais des liaisons directes et suivies avec l'étranger.

La pacification d'Utrecht ne finit pas le désordre. Le malheur des circonstances voulut que la cour de Madrid ne pût pas se dispenser de donner exclusivement à une compagnie anglaise le privilége de pourvoir le Pérou d'esclaves. Elle se vit même forcée d'accorder à ce corps avide le droit d'envoyer à chaque foire un vaisseau chargé des différentes marchandises que le pays pouvait consommer. Ce bâtiment, qui n'aurait dû être que de cinq cents tonneaux, en portait toujours plus de mille. On ne lui donnait ni eau, ni vivres.

Quatre ou cinq navires qui le suivaient fournissaient à ses besoins, et substituaient des effets nouveaux aux effets déjà vendus. Les galions, écrasés par cette concurrence, l'étaient encore par les versemens frauduleux dans tous les ports où l'on conduisait les nègres. Enfin il fut impossible, après l'expédition de 1737, de soutenir plus long-temps ce commerce, et l'on vit finir ces fameuses foires si enviées des nations, quoiqu'elles dussent être regardées comme le trésor commun de tous les peuples.

Depuis cette époque, Panama et Porto-Bello sont infiniment déchus. Ces deux villes ne servent plus qu'à quelques branches peu importantes d'un commerce languissant. Les affaires plus considérables ont pris une autre direction.

XXXI. Les Espagnols ont substitué la route du détroit de Magellan et du cap de Horn à celle de Panama.

On sait que Magellan découvrit en 1520, à l'extrémité méridionale de l'Amérique, le fameux détroit qui porte son nom. Il y vit, et l'on y a vu souvent depuis, des hommes qui avaient environ un pied de plus que les Européens. D'autres navigateurs n'ont rencontré sur les mêmes plages que des hommes d'une taille ordinaire. Pendant deux siècles on s'est mutuellement accusé d'ignorance, de prévention, d'imposture. Enfin il est arrivé des voyageurs auxquels un heureux hasard a présenté des hordes d'une hauteur commune, des hordes d'une stature élevée, et qui ont conclu d'un événement aussi décisif que leurs précurseurs avaient eu

raison dans ce qu'ils affirmaient, et tort dans ce qu'ils avaient nié. Alors seulement on a fait attention qu'il n'y avait point d'habitans sédentaires dans ces lieux incultes ; qu'ils y arrivaient de différentes régions plus ou moins éloignées, et qu'il était vraisemblable que les sauvages d'une contrée étaient plus grands que ceux d'une autre. La physique a appuyé cette conjecture. Jamais en effet on ne pourra raisonnablement penser que la nature s'éloigne plus de ses voies en engendrant ce qu'il nous a plu de nommer *géans* qu'en donnant le jour à ce que nous appelons *nains*.

Il y a des géans et des nains dans toutes les contrées. Il y a des géans, des nains et des hommes d'une taille commune nés d'un même père et d'une même mère. Il y a des géans, des nains dans toutes les espèces d'animaux, d'arbres, de fruits, de plantes ; et quel que soit le système qu'on préfère sur la génération, on ne doit non plus s'étonner de la diversité de la taille entre les hommes dans la même famille ou dans des familles différentes que de voir des fruits différens en volume à un arbre voisin ou sur le même arbre. Celui qui expliquera un de ces phénomènes les aura tous expliqués.

Le détroit de Magellan a cent quatorze lieues de long, et en quelques endroits moins d'une lieue de large. Il sépare la terre des Patagons de celle de Feu, qu'on présume n'avoir formé au-

trefois qu'un même continent. La conformité de leurs stériles côtes, de leur âpre climat, de leurs monstrueux rochers, de leurs montagnes inaccessibles, de leurs neiges éternelles, de leurs sauvages habitans, tout doit faire penser que ce grand canal de navigation est l'ouvrage de quelqu'une de ces révolutions physiques qui changent si souvent la face du globe.

Quoique ce fût long-temps le seul passage connu pour arriver à la mer du Sud, les dangers qu'on y trouvait le firent presque oublier. La hardiesse du célèbre Drake, qui porta par cette voie le ravage sur les côtes du Pérou, inspira aux Espagnols la résolution d'y former un grand établissement, destiné à préserver de toute invasion cette riche partie du Nouveau-Monde.

Pedro Sarmiento, chargé de cette entreprise importante, partit d'Europe en 1581 avec vingt-trois navires et trois mille cinq cents hommes. L'expédition fut contrariée par des calamités si multipliées, que l'amiral n'arriva l'année suivante au détroit qu'avec quatre cents hommes, trente femmes, et des vivres pour sept ou huit mois. Les restes déplorables d'une si belle peuplade furent établis à Philippeville, dans une baie sûre, commode, spacieuse. Mais l'infortune, qui avait si cruellement assailli les Espagnols dans leur traversée, les poursuivit obstinément au terme de leur voyage. On ne leur envoya aucun secours; le pays ne fournissait point de subsistance, et ils

périrent de misère. De vingt-quatre malheureux qui avaient échappé à ce fléau terrible, vingt-trois, dont la destinée est toujours restée inconnue, s'embarquèrent pour la rivière de la Plata. Fernando Gomez, le seul qui restait, fut recueilli, en 1587, par le corsaire anglais Cawendish, qui donna au lieu où il l'avait trouvé le nom de *Port-famine*.

Cependant la destruction de la colonie eut de moindres suites qu'on ne le craignait. Le détroit de Magellan cessa bientôt d'être la route des pirates que leur avidité conduisait dans ces régions éloignées. En 1616, des navigateurs hollandais ayant doublé le cap de Horn, ce fut dans la suite le chemin que suivirent les ennemis de l'Espagne qui voulaient passer dans la mer du Sud. Il fut encore plus fréquenté par les vaisseaux français durant la guerre qui bouleversa l'Europe au commencement du siècle. L'impossibilité où se trouvait Philippe v d'approvisionner lui-même ses colonies, enhardit les sujets de son aïeul à aller au Pérou. Le besoin où l'on y était de toutes choses fit recevoir ces alliés avec joie, et ils gagnèrent dans les premiers temps jusqu'à huit cents pour cent. Les négocians de Saint-Malo qui s'étaient emparés de ce commerce n'acquirent pas des richesses pour eux seuls. En 1709, ils les livrèrent à leur patrie, accablée par l'inclémence des saisons, par des défaites réitérées, par une administration ignorante, arbitraire et fiscale. Une navigation qui permettait

de si nobles sacrifices excita bientôt une émulation trop universelle. La concurrence devint si considérable, les marchandises tombèrent dans un tel avilissement, qu'il fut impossible de les vendre, et que plusieurs armateurs les brûlèrent pour n'être pas réduits à les remporter. L'équilibre ne tarda pas à se rétablir; et ces étrangers faisaient des bénéfices assez considérables, lorsque la cour de Madrid prit, en 1718, des mesures efficaces pour les éloigner de ces parages, qu'on trouvait qu'ils fréquentaient depuis trop long-temps.

Cependant ce ne fut qu'en 1740 que les Espagnols commencèrent à doubler eux-mêmes le cap de Horn. Ils employèrent des bâtimens et des pilotes malouins dans leurs premiers voyages; mais une assez courte expérience les mit en état de se passer de secours étrangers; et ces mers orageuses furent bientôt plus familières à leurs navigateurs qu'elles ne l'avaient jamais été à leurs maîtres dans cette carrière.

XXXII. Le Pérou est-il aussi riche qu'il l'était autrefois?

Jusqu'alors la haute opinion qu'on avait toujours eue, et long-temps avec raison, des richesses du Pérou s'était maintenue. La cour d'Espagne accusait le commerce interlope d'en avoir détourné la plus grande partie, et elle se flattait que le nouveau système les ramènerait dans ses ports en aussi grande abondance qu'aux époques les plus reculées. Une évidence à laquelle il fut impossible de se refuser réduisit les plus incrédules

à voir que les mines de cette partie du Nouveau-Monde n'étaient plus ce qu'elles avaient été ; et que ce qu'elles avaient laissé de vide n'avait pas été rempli par d'autres objets.

Depuis 1748 jusqu'en 1753, Lima ne reçut d'Espagne, pour tout le Pérou, que dix navires, qui remportèrent chaque année 30,764,617 liv. Cette somme était formée par 4,594,192 liv. en or; par 20,673,657 l. en argent; par 5,496,768 l. en productions diverses.

Ces productions furent trente et un mille quintaux de cacao, qui furent vendus en Europe 3,240,000 liv. Six cents quintaux de quinquina, qui furent vendus 207,360 livres. Quatre cent soixante-dix quintaux de laine de vigogne, qui furent vendus 324,000 liv. Dix mille huit cent cinquante quintaux de cuivre, qui furent vendus 810,108 liv. Dix mille six cents quintaux d'étain, qui furent vendus 915,300 liv.

Dans l'or et l'argent 1,620,000 liv. appartenaient au gouvernement; 19,422,671 livres au commerce; 4,225,178 liv. au clergé, ou aux officiers civils et militaires.

Dans les marchandises il y avait 1,381,569 liv. pour la couronne, et 4,115,199 liv. pour les négocians.

Le temps a un peu changé l'état des choses; mais l'amélioration n'est pas considérable.

LIVRE HUITIÈME.

CONQUÊTE DU CHILI ET DU PARAGUAY PAR LES ESPAGNOLS. DÉTAIL DES ÉVÉNEMENS QUI ONT ACCOMPAGNÉ ET SUIVI L'INVASION. PRINCIPES SUR LESQUELS CETTE PUISSANCE CONDUIT SES COLONIES.

I. Les Européens ont-ils été en droit de fonder des colonies dans le Nouveau Monde?

LA raison et l'équité permettent les colonies; mais elles tracent les principes dont il ne devrait pas être permis de s'écarter dans leur fondation.

Un nombre d'hommes, quel qu'il soit, qui descend dans une terre étrangère et inconnue, doit être considéré comme un seul homme. La force s'accroît par la multitude, mais le droit reste le même. Si cent, si deux cents hommes peuvent dire *ce pays nous appartient*, un seul homme peut le dire aussi.

Ou la contrée est déserte, ou elle est en partie déserte et en partie habitée, ou elle est toute peuplée.

Si elle est toute peuplée, je ne puis légitimement prétendre qu'à l'hospitalité et aux secours que l'homme doit à l'homme. Si l'on m'expose à mourir de froid ou de faim sur un rivage, je tirerai mon arme, je prendrai de force ce dont j'aurai besoin, et je tuerai celui qui s'y opposera. Mais lorsqu'on m'aura accordé l'asile, le feu et l'eau, le pain et le sel, on aura rempli ses obli-

gations envers moi. Si j'exige au-delà, je deviens voleur et assassin. On m'a souffert. J'ai pris connaissance des lois et des mœurs. Elles me conviennent. Je désire de me fixer dans le pays. Si l'on y consent, c'est une grâce qu'on me fait, et dont le refus ne saurait m'offenser. Les Chinois sont peut-être mauvais politiques lorsqu'ils nous ferment la porte de leur empire, mais ils ne sont pas injustes. Leur contrée est assez peuplée, et nous sommes des hôtes trop dangereux.

Si la contrée est en partie déserte, en partie occupée, la partie déserte est à moi. J'en puis prendre possession par mon travail. L'ancien habitant serait barbare s'il venait subitement renverser ma cabane, détruire mes plantations et piller mes champs. Je pourrais repousser son irruption par la force. Je puis étendre mon domaine jusque sur les confins du sien. Les forêts, les rivières et les rivages de la mer nous sont communs, à moins que leur usage exclusif ne soit nécessaire à sa subsistance. Tout ce qu'il peut encore exiger de moi, c'est que je sois un voisin paisible et que mon établissement n'ait rien de menaçant pour lui. Tout peuple est autorisé à pourvoir à sa sûreté présente, à sa sûreté à venir. Si je forme une enceinte redoutable, si j'amasse des armes, si j'élève des fortifications, ses députés seront sages s'ils viennent me dire : Es-tu notre ami? es-tu notre ennemi? ami : à quoi bon tous ces préparatifs de guerre? ennemi : tu trou-

veras bon que nous les détruisions; et la nation sera prudente, si à l'instant elle se délivre d'une terreur bien fondée. A plus forte raison pourra-t-elle, sans blesser les lois de l'humanité et de la justice, m'expulser et m'exterminer, si je m'empare de ses femmes, de ses enfans, de ses propriétés; si j'attente à sa liberté civile, si je la gêne dans ses opinions religieuses, si je prétends lui donner des lois, si j'en veux faire mon esclave. Alors je ne suis dans son voisinage qu'une bête féroce de plus, et elle ne me doit pas plus de pitié qu'à un tigre. Si j'ai des denrées qui lui manquent, et si elle en a qui me soient utiles, je puis proposer des échanges. Nous sommes maîtres, elle et moi, de mettre à notre chose tel prix qui nous conviendra. Une aiguille a plus de valeur réelle pour un peuple réduit à coudre avec l'arête d'un poisson les peaux de bête dont il se couvre, que son argent n'en peut avoir pour moi. Un sabre, une cognée, seront d'une valeur infinie pour celui qui supplée à ces instrumens par des cailloux tranchans, enchâssés dans un morceau de bois durci au feu. D'ailleurs j'ai traversé les mers pour apporter ces objets utiles, et je les traverserai de rechef pour rapporter dans ma patrie les choses que j'aurai prises en échange. Les frais du voyage, les avaries et les périls doivent entrer en calcul. Si je ris en moi-même de l'imbécillité de celui qui me donne son or pour du fer, le prétendu imbécille se rit aussi de moi qui lui

cède mon fer, dont il connaît toute l'utilité, pour son or qui ne lui sert à rien. Nous nous trompons tous les deux, ou plutôt nous ne nous trompons ni l'un ni l'autre. Les échanges doivent être parfaitement libres. Si je veux arracher par la force ce qu'on me refuse, ou faire accepter violemment ce qu'on dédaigne d'acquérir, on peut légitimement ou m'enchaîner ou me chasser. Si je me jette sur la denrée étrangère sans en offrir le prix, ou, si je l'enlève furtivement, je suis un voleur qu'on peut tuer sans remords.

Une contrée déserte et inhabitée est la seule qu'on puisse s'approprier. La première découverte bien constatée fut une prise de possession légitime.

D'après ces principes, qui me paraissent d'éternelle vérité, que les nations européennes se jugent et se donnent à elles-mêmes le nom qu'elles méritent. Leurs navigateurs arrivent-ils dans une région du Nouveau-Monde qui n'est occupée par aucun peuple de l'ancien, aussitôt ils enfouissent une petite lame de métal, sur laquelle ils ont gravé ces mots : CETTE CONTRÉE NOUS APPARTIENT. Et pourquoi vous appartient-elle ? N'êtes-vous pas aussi injustes, aussi insensés que des sauvages portés par hasard sur vos côtes, s'ils écrivaient sur le sable de votre rivage ou sur l'écorce de vos arbres : CE PAYS EST A NOUS ? Vous n'avez aucun droit sur les productions insensibles et brutes de la terre où vous abordez, et vous vous

en arrogez un sur l'homme votre semblable. Au lieu de reconnaître dans cet homme un frère, vous n'y voyez qu'un esclave, une bête de somme. O mes concitoyens ! vous pensez ainsi, vous en usez de cette manière, et vous avez des notions de justice, une morale, une religion sainte, une mère commune avec ceux que vous traitez si tyranniquement ! Ce reproche doit s'adresser plus particulièrement aux Espagnols, et il va être malheureusement justifié encore par leurs forfaits dans le Chili.

II. Premières irruptions des Espagnols dans le Chili.

Cette région, telle qu'elle est possédée par l'Espagne, peut avoir dix-neuf à vingt milles entre la mer et les Andes, et neuf cents milles de côte depuis le grand désert d'Atacama, qui la sépare du Pérou, jusqu'aux îles de Chiloé, qui la séparent du pays des Patagons. Les incas soumirent à leurs sages lois une partie de cette vaste contrée, et ils se proposaient d'assujettir le reste ; mais ils trouvèrent des difficultés qu'ils ne purent vaincre.

Ce grand projet fut repris par les Espagnols aussitôt qu'ils eurent fait la conquête des principales provinces du Pérou. Almagro, parti de Cuzco au commencement de 1535 avec cinq cent soixante-dix Européens et quinze mille Péruviens, parcourut d'abord le pays de Charcas, auquel les mines du Potosi donnèrent depuis un si grand éclat. Pour se porter de cette contrée au Chili, on ne connaissait que deux chemins, et ils

étaient regardés l'un et l'autre comme presque impraticables. Le premier n'offrait sur les bords de la mer que des sables brûlans, sans eau et sans subsistances. Pour suivre le second, il fallait traverser des montagnes très-escarpées, d'une hauteur prodigieuse, et couvertes de neiges aussi anciennes que le monde. Ces difficultés ne rebutèrent pas le général; et il se décida pour le dernier passage, par la seule raison qu'il était le moins long. Son ambition coûta la vie à cent cinquante Espagnols et à dix mille Indiens; mais enfin il atteignit le terme qu'il s'était proposé, et y fut reçu avec une soumission entière par les peuples anciennement dépendans du trône qu'on venait de renverser. La terreur de ses armes lui aurait fait obtenir vraisemblablement de plus grands avantages, si des intérêts particuliers ne lui eussent fait désirer de se retrouver au centre de l'empire. Sa petite armée refusa de repasser les Andes. Il fallut la ramener par la voie qui avait été d'abord négligée; et les hasards furent si heureux, qu'elle souffrit beaucoup moins qu'on ne l'avait craint.

Les Espagnols reparurent au Chili en 1541. Valdivia, qui les conduisait, y pénétra sans résistance. Mais les nations qui l'habitaient ne furent pas plus tôt revenues de l'étonnement où les armes et la discipline de l'Europe les avaient jetées, qu'elles voulurent recouvrer leur indépendance. La guerre dura dix ans sans interruption. Si quelques cantons, découragés par des pertes

réitérées, se déterminaient à la soumission, un plus grand nombre encore s'obstinaient à défendre leur liberté. Quelquefois ces hardis sauvages réussissaient à repousser les traits dirigés contre eux ; mais plus souvent ils en étaient percés. Ils comprirent à la fin que leur ruine était inévitable, s'ils s'obstinaient à agir séparément sans concert ; et, malgré la répugnance qu'ils avaient pour toute subordination, ils se déterminèrent à choisir Capaulican pour chef unique.

C'était un homme de tête et capable de réflexion. Il forma treize compagnies de mille hommes chacune, qu'il mit à la file l'une de l'autre, et les mena à l'ennemi. Si la première était mise en déroute, elle devait, au lieu de se replier sur la seconde, aller se rallier sous la protection de la dernière. Cet ordre, qui fut fidèlement suivi, déconcerta les Espagnols. Ils enfoncèrent successivement tous les corps sans en tirer aucun avantage considérable. Les hommes et les chevaux ayant également besoin de repos, Valdivia ordonna la retraite vers un défilé où il prévoyait qu'il serait aisé de se défendre. On ne lui donna pas le temps d'y arriver. Les Indiens de l'arrière-garde s'en étant emparés par des voies détournées, tandis que les autres suivaient ses pas avec précaution, il fut enveloppé et massacré avec les cent cinquante cavaliers qui formaient sa troupe. On lui versa, dit-on, de l'or fondu dans la bouche. *Abreuve-toi donc de ce métal dont tu es si*

altéré, lui criaient avec satisfaction ces sauvages.

Villagra, lieutenant de Valdivia, ne fut pas plus tôt instruit du malheur de son général, qu'il rassembla toutes les troupes de sa nation répandues dans le pays, pour recouvrer, s'il était possible, la gloire des armes. Capaulican était trop avisé pour attaquer en plaine une armée si formidable. Il ne voulut pas même paraître en état de l'attendre, et l'attira adroitement dans un terrain inégal et couvert de bois, où il n'était pas possible à la cavalerie de manœuvrer : alors il s'empara des défilés par où elle aurait pu rétrograder, l'attaqua de front, en flanc, sur les derrières, et ordonna aux siens de combattre d'assez près pour empêcher ses fiers ennemis de se servir de leurs armes à feu. Le succès couronna des mesures si bien prises. Les Espagnols furent battus, et perdirent trois mille hommes, en y comprenant les Indiens qui combattaient pour eux et avec eux. Six des quinze établissemens que les conquérans avaient successivement formés tombèrent au pouvoir du vainqueur. Le reste ne paraissait pas pouvoir lui échapper, lorsque Mendoza, qui venait de prendre le gouvernement du Pérou, envoya dans le Chili son fils avec plus de forces qu'il n'en avait jamais paru dans cette partie du Nouveau-Monde.

Quoique jeune et sans expérience, Garcia se conduisit en homme de guerre. Il fut secondé par des officiers zélés et intelligens. Cependant la

fortune ne s'était pas ouvertement déclarée pour lui, lorsqu'un événement inattendu lui livra Capaulican. Ce terrible guerrier termina sa brillante carrière dans les plus honteux supplices, sans que les contrées qu'il avait si vaillamment défendues en parussent plus disposées à la soumission. Ses élèves, qu'il avait accoutumés à quelque discipline et à monter les chevaux enlevés aux Espagnols, se montrèrent dignes de leur maître. Un si bon esprit se soutint long-temps. Il fallut que leurs ennemis se multipliassent beaucoup pour qu'on fût réduit à leur abandonner le plat pays. Les montagnes restèrent toujours libres.

III. Les Espagnols ont été réduits à combattre continuellement dans le Chili. Manière dont leurs ennemis font la guerre.

Depuis cette époque, les hostilités se sont renouvelées toutes les fois que les usurpateurs ont voulu étendre leur empire, souvent même lorsqu'ils n'avaient pas cette ambition. Les combats ont été sanglans, et n'ont guère été interrompus que par des trèves plus ou moins courtes. Cependant depuis 1771 la tranquillité n'a pas été troublée.

Les Araucos sont dans ces contrées les ennemis les plus ordinaires, les plus intrépides, les plus irréconciliables de l'Espagne. Souvent ils sont joints par les habitans de Tucapel et de la rivière Biobio, par ceux qui s'étendent vers les Andes. Comme ces peuples sont plus rapprochés par leurs habitudes des sauvages de l'Amérique septentrionale que des Péruviens, leurs voisins, les confédérations qu'ils forment sont toujours à craindre.

Ils ne portent à la guerre que leurs corps, et

ne traînent après eux ni tentes ni bagage. Les mêmes arbres dont ils tirent leur nourriture leur fournissent les lances et les javelots dont ils sont armés. Assurés de trouver dans un lieu ce qu'ils avaient dans un autre, ils abandonnent sans regret le pays qu'ils ne peuvent plus défendre. Tout séjour leur est égal. Leurs troupes, sans embarras de vivres ni de munitions, se meuvent avec une agilité surprenante. Ils exposent leur vie en gens qui n'y sont pas attachés; et s'ils perdent leur champ de bataille, ils retrouvent leurs magasins et leurs campemens partout où il y a des terres couvertes de fruits.

Ce sont les seuls peuples du Nouveau-Monde qui aient osé se mesurer avec les Européens en rase campagne, et qui aient imaginé l'usage de la fronde pour lancer de loin la mort à leurs ennemis. Leur audace s'élève jusqu'à attaquer les postes les mieux fortifiés. Ces emportemens leur réussissent quelquefois, parce qu'ils reçoivent continuellement des secours qui les empêchent de sentir leurs pertes. S'ils en font d'assez marquées pour se rebuter, ils se retirent à quelques lieues, et cinq ou six jours après ils vont fondre d'un autre côté. Ces barbares ne se croient battus que lorsqu'ils sont enveloppés. S'ils peuvent gagner un lieu d'un accès difficile, ils se jugent vainqueurs. La tête d'un Espagnol, qu'ils portent en triomphe, les console de la mort de cent Indiens.

Quelquefois les hostilités sont prévues de loin

et concertées avec prudence. Le plus souvent un ivrogne crie qu'il faut prendre les armes. Les esprits s'échauffent. On choisit un chef; et voilà la guerre. Dans les ténèbres de la nuit fixée pour la rupture, on tombe sur le premier village où il y a des Espagnols, et de là le carnarge est porté dans d'autres. Tout y est massacré, excepté les femmes européennes, qu'on ne manque jamais de s'approprier. De là l'origine de tant d'Indiens blancs et blonds.

Comme ces Américains font la guerre sans frais, sans embarras, ils n'en craignent pas la durée, et ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté espagnole doit se plier à en faire toujours les premières ouvertures. Lorsqu'elles sont favorablement reçues, on tient une conférence. Le gouverneur du Chili et le général indien, accompagnés des capitaines les plus distingués des deux partis, règlent, dans les plaisirs de la table, les conditions de l'accommodement. La frontière était autrefois le théâtre de ces assemblées. Les deux dernières ont été tenues dans la capitale de la colonie. On a même obtenu des sauvages qu'ils y auraient habituellement quelques députés chargés de maintenir l'harmonie entre les deux peuples.

IV. Établissemens formés dans le Chili par les Espagnols.

Malgré la chaleur et l'opiniâtreté de tant de combats, se sont formés au Chili plusieurs assez bons établissemens, principalement sur les bords de l'Océan.

Coquimbo ou la Serena, ville élevée en 1544 à cinq ou six cents toises de la mer, pour contenir les Indiens et pour assurer la communication du Chili avec le Pérou, ne fut jamais considérable. On la vit diminuer encore après que des pirates l'eurent saccagée et brûlée. Malgré la fertilité de ses campagnes, quoiqu'on ait ouvert d'abondantes mines du meilleur cuivre à son voisinage, elle ne s'est jamais bien relevée de cette infortune.

Valparayso ne fut d'abord qu'un amas de cabanes destinées à recevoir les marchandises qui venaient du Pérou, les denrées qu'on voulait y envoyer. Peu à peu les agens de ce commerce, qui appartenait en entier aux négocians de la capitale, réussirent à se l'approprier. Alors ce vil hameau, quoique placé dans une situation très-désagréable, devint une ville florissante. Son port s'enfonce une lieue dans les terres. Le fond en est d'une vase gluante et ferme. A mille toises du rivage, il a trente-six ou quarante brasses d'eau, et quinze ou seize tout près de la plage. Dans les mois d'avril et de mai, les vents du nord feraient courir quelques dangers aux navires, si on négligeait de les amarrer fortement. L'avantage qu'a cette rade d'être la plus voisine des meilleures cultures et de San-Yago doit la rassurer contre la crainte de voir diminuer ses prospérités.

Ce fut en 1550 que fut bâtie la Conception, dans un terrain inégal, sablonneux, un peu élevé, sur les bords d'une baie dont le développement

embrasse près de quatre lieues, et qui a trois ports, dont un seul est sûr. La ville se vit d'abord le chef-lieu de la colonie ; mais les Indiens voisins s'en rendirent si souvent les maîtres, qu'en 1574 il fut jugé convenable de la dépouiller de cette utile et honorable prérogative. En 1603 elle fut de nouveau détruite par un ennemi implacable. Depuis cette époque, plusieurs tremblemens de terre lui ont causé des dommages très-considérables. Telle est cependant l'excellence de son territoire, qu'il lui reste encore quelque éclat. Il augmenterait bientôt, si le gouvernement y établissait la pêche de la baleine, plus multipliée sur ces parages que dans aucune des mers auxquelles on l'a jusqu'ici demandée.

A soixante-quinze lieues de la Conception, toujours sur les bords de l'Océan pacifique, est Valdivia, ville plus importante que peuplée. Son port et sa forteresse, regardés comme la clef de la mer du Sud, furent long-temps sous l'inspection immédiate des vice-rois du Pérou. On comprit à la fin que c'était une surveillance trop éloignée, et la place fut incorporée au gouvernement de la province.

Personne ne pensait aux îles de Chiloé. Le bonheur qu'avaient eu les jésuites de réunir et de civiliser un grand nombre de sauvages dans la principale, qui a cinquante lieues de long et sept ou huit de large, fit naître le désir de l'occuper. Au centre sont les Indiens convertis. Sur la côte

orientale a été construite une fortification nommée *Chacao*, où l'on entretient la garnison nécessaire pour sa défense.

Dans l'intérieur des terres est San-Yago, bâti précipitamment en 1541, au trente-troisième degré quarante minutes de latitude méridionale, vers le milieu d'une plaine de vingt-quatre lieues très-bien arrosée. Détruit en 1730 par un tremblement de terre, il fut aussitôt rétabli avec un agrément et des commodités qu'on ne trouve que très-rarement dans le Nouveau-Monde. Les maisons y sont, à la vérité, fort basses, et construites avec des briques durcies au soleil; mais elles sont toutes blanchies au-dehors, toutes peintes en dedans, toutes accompagnées de jardins spacieux, toutes rafraîchies par des eaux courantes. On compte quarante mille habitans dans cette cité, et le nombre en serait plus grand, sans neuf couvens de moines et sept de religieuses, que la superstition y a érigés.

Entre les conjonctures malheureuses sous lesquelles se fit la découverte du Nouveau-Monde, il ne faut pas oublier l'importance que donnait aux moines l'esprit général de la superstition, importance qui s'est depuis très-affaiblie dans quelques contrées; qui paraît lutter avec force contre le progrès des lumières dans quelques autres; qui domine impérieusement dans les possessions lointaines de l'Espagne, et qui laissera des traces aussi durables que funestes, quand elles

seraient dès cet instant contrariées par toute l'autorité du ministère.

San-Yago est la capitale de l'état, le siége de l'empire, et le séjour des Castillans qui dans ce pays ont acquis quelque fortune. Celui qui y commande est subordonné au vice-roi du Pérou pour tous les objets relatifs au gouvernement, aux finances et à la guerre ; mais il en est indépendant comme chef de la justice et président de l'audience royale. Onze corrégidors répandus dans la province sont chargés sous ses ordres des détails de l'administration.

On a beaucoup varié sur la population de cette partie de l'autre hémisphère. Il s'y trouve peu de ces infortunés esclaves que fournit l'Afrique, et la plupart sont consacrés au service domestique. Les travaux de la campagne et des ateliers sont le partage des Chiliens originaires. Le joug imposé à ces Indiens est moins pesant que le joug que portent ailleurs les Indiens soumis à la Castille. Ce serait outrager la vérité que de faire honneur de ce meilleur traitement à l'humanité de leurs maîtres. La nécesssité seule les a rendus moins barbares. Ils ont craint qu'une trop forte oppression ne rendît générale une désertion facile, ou que des sujets qui les ont souvent aidés à repousser des attaques imprévues ne refusassent dans l'occasion de leur prêter toute assistance, ne se joignissent même aux nations belliqueuses qui les sollicitent sans cesse de s'associer

avec elles pour mettre fin à toute domination étrangère. Le ménagement forcé des Espagnols pour les naturels du pays les a préservés du méprisable orgueil qui leur fait dédaigner dans leurs autres colonies ce qui a quelque rapport à l'agriculture. Un assez grand nombre d'entre eux arrosent, avec leurs vassaux, de leurs sueurs leurs plantations, presque toutes d'une vaste, d'une trop vaste étendue.

V. Fertilité du Chili, et son état actuel.

Ils y sont encouragés par un ciel toujours pur et toujours serein, par le climat le plus agréablement tempéré des deux hémisphères, surtout par un sol dont la fertilité étonne tous les voyageurs. Sur cette heureuse terre, les récoltes de vin, de blé, d'huile, quoique assez négligemment préparées, sont quadruples de celles que nous obtenons avec toute notre activité et toutes nos lumières. Aucun des fruits de l'Europe n'a dégénéré. Plusieurs de nos animaux se sont perfectionnés, et les chevaux, en particulier, ont acquis une vitesse et une fierté que n'eurent jamais les andalous dont ils descendent. La nature a poussé plus loin ses faveurs encore. Elle a prodigué à cette région un excellent cuivre, qui est utilement employé dans l'Ancien et le Nouveau-Monde. Elle lui a donné de l'or.

Des relations, qui semblaient ne devoir permettre aucun doute, firent croire long-temps à l'Europe entière qu'au Chili les mines du plus précieux des métaux étaient nombreuses

et inépuisables. L'avarice s'indignait que ses possesseurs négligeassent de les exploiter. Son vœu a été à la fin rempli, et ses espérances ont été trompées. Ces mines, dont on attendait tant de trésors, n'en ont que peu rendu. Riches seulement à leur superficie, elles n'ont que rarement payé les travaux entrepris pour les fouiller à quelque profondeur. Cependant l'impôt perçu sur leur produit s'est trouvé suffisant pour décharger le Pérou de l'obligation où il était de fournir à cette belle province le moyen de soutenir ses dépenses publiques, dont la plus onéreuse est l'entretien des troupes.

Depuis 1754, cette force militaire se réduit à mille fantassins, à deux cent quarante cavaliers, à deux compagnies d'Indiens affectionnés, répartis aux îles de Juan Fernandez et de Chiloé, dans les ports de la Conception et de Valparayso, sur les frontières des Andes ; mais Valdivia a une garnison qui lui est propre, et qui est composée de sept à huit cents hommes. Ces moyens de défense seraient appuyés, s'il le fallait, par des milices très-nombreuses. Peut-être la partie qui combattrait à pied ne ferait-elle que peu de résistance, malgré les peines qu'on s'est depuis peu données pour l'exercer ; mais il serait raisonnable d'attendre quelque vigueur des meilleurs hommes de cheval qui soient peut-être sur le globe.

VI. Commerce

Le Chili a toujours eu des liaisons de commerce

avec les Indiens voisins de sa frontière, avec le Pérou et le Paraguay.

du Chili avec les sauvages, avec le Pérou, et avec le Paraguay.

Les sauvages lui fournissent principalement le *poncho*. C'est une étoffe de laine, quelquefois blanche, et ordinairement bleue, d'environ trois aunes de long sur deux de large. On y passe la tête par un trou pratiqué au milieu, et elle se déploie sur toutes les parties du corps. Hors quelques cérémonies infiniment rares, les hommes, les femmes, les gens du commun, ceux d'une condition plus relevée ne connaissent pas d'autre vêtement. Ces peuples reçoivent en échange de petits miroirs, des quincailleries, quelques autres objets de peu de valeur. Quelle que soit leur passion pour ces bagatelles, lorsqu'on les expose à leurs yeux avides, jamais ils ne sortiraient de leurs forêts et de leurs campagnes pour les aller chercher. Il faut les leur porter. Le marchand qui veut entreprendre ce petit négoce s'adresse d'abord aux chefs de famille, seuls dépositaires de l'autorité publique. Lorsqu'il a obtenu la permission de vendre, il parcourt les habitations, et donne indistinctement sa marchandise à tous ceux qui la demandent. Ses opérations finies, il annonce son départ, et tous les acheteurs s'empressent de lui livrer, dans le premier village où il s'est montré, les effets dont on est convenu. Jamais il n'y eut dans ces contrats la moindre infidélité. On donne au marchand une escorte qui l'aide à conduire jusqu'à la frontière les

draps et les troupeaux qu'il a reçus en paiement.

Ce n'est pas au fond des forêts, c'est au centre des sociétés policées qu'on apprend à mépriser l'homme et à s'en méfier. Si un de nos marchands, dans une de nos foires, distribuait indistinctement ses effets, sans garantie, sans sûreté, à tous ceux qui tendraient leurs mains pour les recevoir, croyez-vous qu'il en reparût un seul avec le prix de la chose qu'il aurait achetée? Ce que des hommes sous l'empire de l'honneur et des lois religieuses et civiles ne rougiraient pas de faire, un sauvage, affranchi de toute espèce de contrainte, ne le fera pas. O honte de notre religion, de notre police et de nos mœurs!

Jusqu'en 1724 on vendit à ces sauvages du vin et des eaux-de-vie, dont ils ont la passion comme presque tous les peuples. Dans leur ivresse, ils prenaient les armes; ils massacraient tous les Espagnols qu'ils rencontraient; ils dévastaient les champs de leur voisinage. Il est bien rare que le corrupteur ne soit châtié lui-même par celui qu'il a corrompu. On en a fréquemment l'exemple: dans les enfans envers les pères qui ont négligé leur éducation; dans les femmes envers leurs maris, lorsqu'ils ont de mauvaises mœurs; dans les esclaves envers leurs maîtres; dans les sujets envers les souverains négligens; dans les peuples assujettis envers les usurpateurs. Nous avons porté nous-mêmes le châtiment des vices que nous avons semés dans l'autre hémisphère.

Nous l'avons porté chez nous et chez les peuples du Nouveau-Monde que nous avons subjugués ; chez nous, par la multitude de besoins factices que nous nous sommes faits ; chez eux, en cent manières diverses, entre lesquelles on peut compter l'usage des liqueurs fortes que nous leur avons appris à connaître, et qui souvent leur a inspiré une fureur artificielle qu'ils ont tournée contre nous. De quelque manière qu'on s'y prenne, soit par la superstition, soit par le patriotisme même, soit par les breuvages spiritueux, on n'ôte point à l'homme sa raison sans de fâcheuses conséquences. Si vous l'enivrez, quelle que soit son ivresse, ou elle cessera promptement, ou vous vous en trouverez mal.

L'ivrognerie, ou l'excès habituel des liqueurs fortes, est un vice grossier et brutal qui ôte la vigueur à l'esprit, et au corps une partie de ses forces. C'est une brèche faite à la loi naturelle, qui défend à l'homme d'aliéner sa raison, le seul avantage qui le distingue des autres animaux qui broutent avec lui autour du globe.

Ce désordre, quoique toujours blâmable, ne l'est pas également partout, parce qu'il n'entraîne pas les mêmes inconvéniens dans toutes les régions. Généralement parlant, il rend furieux dans les pays chauds, et stupide seulement dans les pays froids. Il a donc fallu le réprimer avec plus de sévérité sous un climat que sous un autre. Il est arrivé de là que, partout où s'est établi un

gouvernement régulier, ce vice est devenu plus rare sous l'équateur que vers le pole.

Il n'en est pas ainsi parmi les nations sauvages. Celles du midi n'étant pas plus contenues que celles du nord par le magistrat ou le préjugé, elles se sont toutes livrées avec une égale fureur à leur passion pour les liqueurs fortes. Il est entré dans la politique des Européens de leur en fournir, soit pour les dépouiller, soit pour les asservir, soit même pour les engager à quelques travaux utiles. Ces boissons n'ont été guère moins destructives de ces peuples que nos armes; et l'on ne peut s'empêcher de les placer au nombre des calamités dont nous avons inondé cet autre hémisphère.

Il faut louer l'Espagne d'avoir enfin renoncé à vendre aux sauvages du Chili des vins et des eaux-de-vie. Ce trait de sagesse a visiblement accru les liaisons qu'on entretenait avec eux; mais il n'est pas possible qu'elles deviennent de long-temps aussi considérables que celles qu'on a avec le Pérou.

Le Chili fournit au Pérou des cuirs, des fruits secs, du cuivre, des viandes salées, des chevaux, du chanvre, des grains, et reçoit en échange du sucre, du tabac, du cacao, de la faïence, plusieurs articles fabriqués à Quito, et quelques objets de luxe arrivés d'Europe. C'était autrefois à la Conception, c'est maintenant à Valparayso qu'abordent les navires expédiés du Callao pour

cette communication réciproquement utile. Durant près d'un siècle, aucun navigateur de ces mers paisibles n'osa perdre les terres de vue; et alors ces voyages duraient une année entière.

Un pilote de l'Ancien-Monde, qui avait enfin observé les vents, n'y employa qu'un mois. Il passa pour sorcier. L'inquisition, qui est ridicule par son ignorance quand elle n'est pas odieuse par ses fureurs, le fit arrêter. Son journal le justifia. On y reconnut que, pour avoir le même succès, il ne fallait que s'éloigner des côtes; et cette méthode fut adoptée généralement.

Le Chili envoie au Paraguay des vins, des eaux-de-vie, des huiles, et surtout de l'or. On lui donne en paiement des mulets, de la cire, du coton, l'herbe du Paraguay, des nègres, et on lui donnait beaucoup de marchandises de notre hémisphère, avant que les négocians de Lima eussent obtenu par leur argent ou par leur crédit que cette dernière branche de commerce serait interdite. La communication des deux colonies ne se fait point par l'Océan. On a jugé plus court, plus sûr, et même moins dispendieux de se servir de la voie de terre, quoiqu'il y ait trois cent soixante-quatre lieues de San-Yago à Buénos-Aires, et qu'il en faille faire plus de quarante dans les neiges et les précipices des Andes.

Si les rapports des deux établissemens viennent à se multiplier ou à s'étendre, ce sera par le détroit de Magellan ou par le cap de Horn qu'il

faudra les entretenir. On a douté jusqu'ici laquelle des deux voies était la meilleure. Le problème paraît résolu par les observations des derniers navigateurs. Ils se déclarent assez généralement pour le détroit où l'on trouve de l'eau, du bois, du poisson, des coquillages, mille plantes souveraines contre le scorbut. Mais cette préférence ne doit avoir lieu que depuis septembre jusqu'en mars, c'est-à-dire dans les mois d'été. Durant les courts jours de l'hiver, il faudrait borner sa marche à quelques heures, ou braver, dans un canal le plus souvent étroit, la violence des vents, la rapidité des courans, l'impétuosité des vagues, avec une certitude morale de naufrage. Dans cette saison, il convient de préférer la mer ouverte, et par conséquent de doubler le cap de Horn.

Des combinaisons d'une absurdité palpable privèrent constamment le Chili de toute liaison directe avec l'Espagne. Le peu qu'il pouvait consommer de marchandises de notre hémisphère lui venaient du Pérou, qui lui-même les recevait difficilement et à grands frais par la voie de Panama. Son sort ne changea pas même lorsque la navigation du cap de Horn fut substituée à celle de l'isthme de Darien; et ce ne fut que très-tard qu'il fut permis aux navires qui rangeaient ses côtes pour arriver à Lima d'y verser quelques faibles parties de leurs cargaisons. Un soleil plus favorable vient enfin de se lever sur cette belle contrée. Depuis le mois de février 1778, il est

permis à tous les ports de la métropole d'y faire à leur gré des expéditions. De grandes prospérités doivent suivre cet heureux retour aux bons principes. Cette innovation aura la même influence sur le Paraguay.

VII. Les Espagnols découvrent le Paraguay. Extravagance de leur conduite pendant un siècle.

C'est une vaste région bornée au nord par le Pérou et le Brésil; au midi, par les terres Magellaniques; au levant, par le Brésil; au couchant, par le Chili et le Pérou.

Le Paraguay doit son nom à un grand fleuve que tous les géographes croyaient se former dans le lac des Xarayès. Les commissaires espagnols et portugais chargés, en 1751, de régler les limites des deux empires, furent bien étonnés de se rencontrer à la source de cette rivière sans avoir aperçu cet amas d'eau, qu'on disait immense. Ils vérifièrent que ce qu'on avait pris jusqu'alors pour un lac prodigieux n'était qu'un terrain fort bas, couvert, depuis le seizième jusqu'au dix-neuvième degré de latitude, dans la saison des pluies, par les inondations du fleuve. On sait depuis cette époque que le Paraguay prend sa source dans le plateau nommé Campo des Paracis, au treizième degré de latitude méridionale; et que vers le dix-huitième il communique par quelques canaux très-étroits avec deux grands lacs du pays des Chiquitos.

Avant l'arrivée des Espagnols, cette région immense contenait un grand nombre de nations, la plupart formées par un petit nombre de familles.

Leurs mœurs devaient être les mêmes ; et quand il eût existé quelque différence dans leur caractère, les nuances n'en auraient pas été saisies par les stupides aventuriers qui, les premiers, ensanglantèrent cette partie du Nouveau-Monde. La chasse, la pêche, les fruits sauvages, le miel, qui était commun dans les forêts, quelques racines qui croissaient sans culture, c'était la nourriture de ces peuples. Pour trouver une plus grande abondance de ces productions, ils erraient perpétuellement d'une contrée à l'autre. Comme les Indiens n'avaient à porter que quelques vases de terre, et qu'ils trouvaient partout des branches d'arbres pour former des cabanes, ces émigrations n'entraînaient que peu d'embarras. Quoiqu'ils vécussent tous dans une indépendance absolue les uns des autres, la nécessité de se défendre leur avait appris à lier leurs intérêts. Quelques individus se réunissaient sous la direction d'un conducteur de leur choix. Ces associations, plus ou moins nombreuses, selon la réputation et la qualité du chef, se dissipaient avec la même facilité qu'elles s'étaient formées.

La découverte du fleuve Paraguay fut faite en 1515 par Diaz de Solis, grand pilote de Castille. Il fut massacré, avec la plupart des siens, par les sauvages, qui, pour éviter les fers qu'on leur préparait, traitèrent, quelques années après, de la même manière les Portugais venus du Brésil.

Les deux nations rivales, également effrayées

par ces revers, perdirent le Paraguay de vue, et tournèrent leur avarice d'un autre côté. Le hasard y ramena les Espagnols en 1526.

Sébastien Cabot, qui en 1496 avait fait avec son père et avec ses frères la découverte de Terre-Neuve pour l'Angleterre, la voyant trop occupée de ses affaires domestiques pour songer à former des établissemens dans le Nouveau-Monde, porta ses talens en Castille, où sa réputation le fit choisir pour une expédition brillante.

La Victoire, ce vaisseau fameux pour avoir fait le premier le tour du monde, et le seul de l'escadre de Magellan qui fût revenu en Europe, avait rapporté des Indes orientales beaucoup d'épiceries. L'avantage qu'on retira de leur vente fit décider un nouvel armement, qui fut confié en 1526 aux soins de Cabot. En suivant la route qui avait été tenue dans le premier voyage, ce navigateur arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pousser plus loin, soit, comme il est plus vraisemblable, que ses équipages commençassent à se mutiner, il s'y arrêta. Il remonta même le fleuve, lui donna le nom de *la Plata*, parce que dans les dépouilles d'un petit nombre d'Indiens mis inhumainement à mort se trouvèrent quelques parures d'or ou d'argent, et bâtit une espèce de fort à Rio-Tercero, qui sort des montagnes du Tucuman. La résistance qu'opposaient les naturels du pays lui fit juger que, pour s'établir solidement, il fallait

d'autres moyens que ceux qu'il avait; et, en 1530 il prit la route de l'Espagne pour aller les solliciter. Ceux de ses compagnons qu'il avait laissés dans la colonie furent massacrés la plupart; et le peu qui avait échappé à des flèches ennemies ne tarda pas à le suivre.

Des forces plus considérables, conduites par Mendoza, parurent sur le fleuve en 1535, et jetèrent les fondemens de Buénos-Aires. Bientôt on s'y vit réduit à mourir de faim dans des palissades, ou à se vouer à une mort certaine, si l'on hasardait d'en sortir pour se procurer quelques subsistances. Le retour en Europe paraissait la seule voie pour sortir d'une situation si désespérée; mais les Espagnols s'étaient persuadé que l'intérieur des terres regorgeait de mines, et ce préjugé soutint leur constance. Ils abandonnèrent un lieu où ils ne pouvaient plus rester, et allèrent fonder en 1536 l'Assomption, à trois cents lieues de la mer, toujours sur les bords du fleuve. C'était s'éloigner visiblement des secours de la métropole; mais, dans leurs idées, c'était s'approcher des richesses; et leur avidité était encore plus grande que leur prévoyance.

Cependant il fallait se résoudre à périr ou réussir à diminuer l'extrême aversion des sauvages. Le mariage des Espagnols avec les Indiennes parut propre à opérer ce grand changement, et l'on s'y détermina. De l'union des deux peuples, si étrangers l'un à l'autre, sortit la race des métis,

qui, avec le temps, devint si commune dans l'Amérique méridionale. Ainsi le sort des Espagnols, dans tous les pays du monde, est d'être un sang mêlé. Celui des Maures coule encore dans leurs veines en Europe, et celui des sauvages dans l'autre hémisphère. Peut-être même ne perdent-ils pas à ce mélange, s'il est vrai que les hommes gagnent, comme les animaux, à croiser leurs races. Et plût au ciel qu'elles se fussent déjà toutes fondues en une seule qui ne conservât aucun de ces germes d'antipathie nationale qui éternisent les guerres et toutes les passions destructives! Mais la discorde semble naître d'elle-même entre des frères : comment espérer que le genre humain devienne jamais une famille, dont les enfans suçant à peu près le même lait, ne respirent plus la soif du sang? Elle s'engendre, cette cruelle soif, elle croît, et se perpétue avec la soif de l'or.

C'est cette passion honteuse qui continuait à rendre l'Espagnol cruel, même après les liens qu'il avait formés. Il semblait punir les Indiens de sa propre obstination à chercher des métaux où il n'y en avait pas. Le naufrage de plusieurs navires, qui périrent avec les troupes et les munitions dont ils étaient chargés, en voulant remonter trop haut dans le fleuve, ne put faire revenir d'une opiniâtreté funeste leur avarice, si long-temps trompée. Il fallut des ordres réitérés de la métropole pour les déterminer a rétablir Buénos-Aires.

Cette entreprise si nécessaire était devenue facile. Les Espagnols, multipliés dans le Paraguay, étaient assez forts pour contenir ou pour détruire les peuples qui pouvaient la traverser. Elle n'éprouva, comme on l'avait prévu, que de légers obstacles. Jean Ortis de Zarate l'exécuta en 1581 sur un sol abandonné depuis quarante ans. Quelques-unes des petites nations qui étaient dans le voisinage de la place subirent le joug. Celles qui tenaient davantage à leur liberté s'éloignèrent, pour s'éloigner encore à mesure que les établissemens de leurs oppresseurs acquéraient de l'accroissement. La plupart finirent par se réfugier au Chaco.

VIII. Ceux des Indiens qui ne veulent pas subir le joug de l'Espagne se réfugient au Chaco.

Ce pays, qui a deux cent cinquante lieues de long et cent cinquante de large, est coupé par une chaîne de montagnes inaccessibles qu'il faut regarder comme une branche de la grande Cordilière. A l'exception de ces rochers entièrement stériles, le reste de cet immense territoire passe pour le meilleur sol de l'Amérique. On le croit peuplé de cent mille sauvages. Ils forment, comme dans les autres parties du Nouveau-Monde, une multitude de nations dont les Chiviguanes sont les plus connus, les plus guerriers, les plus féroces.

Les incas avaient soumis les plaines de cette région limitrophe de leur vaste empire. Les peuples assujettis portaient, dit-on, régulièrement à Cuzco de l'or, de l'argent, qu'ils tiraient des montagnes voisines et inhabitées.

Le vice-roi du Pérou, Canète, forma le projet, non-seulement de rejoindre à la Castille les provinces qui avaient secoué le joug au temps de la conquête, mais encore de lui donner celles qui étaient restées toujours libres. Mauro fut chargé, en 1556, d'une entreprise si périlleuse. Ce capitaine, hardi et actif, avança beaucoup, sans trouver les obstacles qu'on avait craints; mais il fut massacré avec tous les siens, tandis qu'il était occupé à bâtir une forteresse.

Sans renoncer à l'acquisition du Chaco, les Espagnols crurent devoir mettre plus de circonspection dans leur conduite. Renonçant pour un temps à l'intérieur du pays, ils se bornèrent à former successivement quatre ou cinq établissemens sur la frontière. On ne leur donna pas le temps de prendre de la consistance, et ils furent presque aussitôt détruits que formés.

Cette persévérance des barbares à repousser les fers fit perdre de vue le projet de les asservir. On le reprit, un siècle après, avec un nouveau système. Plusieurs rivières traversent la contrée. La Pilcomayo, plus considérable que toutes les autres, sort de la province de Charcas, et se divise en deux branches, soixante-dix lieues avant de se perdre dans le Rio de la Plata. Son cours paraissait la voie la plus convenable pour établir des liaisons suivies entre le Paraguay et le Pérou. Ce ne fut cependant qu'en 1702 qu'on tenta de la remonter. Les peuples qui en occupaient les

rives comprirent fort bien que tôt ou tard ils seraient asservis, si l'expédition était heureuse; et ils prévinrent ce malheur en massacrant tous les Espagnols qui en étaient chargés.

Dix-neuf ans après, les jésuites reprirent ce grand projet; mais, après avoir avancé trois cent cinquante lieues, ils furent forcés de rétrograder, parce que l'eau leur manqua pour continuer leur navigation. On les blâma d'avoir fait le voyage dans les mois de septembre, d'octobre et de novembre, qui sont dans ces régions le temps de la sécheresse; et personne ne parut douter que cette entreprise n'eût eu une issue favorable dans les autres saisons de l'année.

Il faut que cette route de communication ait paru moins avantageuse, ou ait offert de plus grandes difficultés qu'on ne l'avait cru d'abord, puisqu'on n'a fait depuis aucun nouvel effort pour l'ouvrir. Cependant le gouvernement n'a pas tout-à-fait perdu de vue le plan anciennement formé de dompter ces peuples. Après des fatigues incroyables et long-temps inutiles, quelques missionnaires sont enfin parvenus à fixer trois mille de ces vagabonds dans quatorze bourgades, dont sept sont placées sur les frontières du Tucuman, quatre du côté de Sainte-Croix de la Sierra, deux vers Taixa, et une seulement au voisinage de l'Assomption.

IX. Les Espagnols par-

Malgré les incursions fréquentes des habitans du Chaco et la rage de quelques autres peuplades

moins nombreuses, l'Espagne est parvenue à former dans cette région trois grandes provinces.

viennent à fonder trois grandes provinces. Ce qui est propre à chacune d'elles.

Celle qu'on nomme Tucuman faisait autrefois partie de l'empire du Pérou. Elle n'avait pas été subjuguée, mais avait demandé elle-même des lois aux incas. En 1549, Nugnez de Prado soumit à l'Espagne, sans être obligé de verser du sang, un peuple si doux et si docile. Son climat est sain et sa terre fertile. On y cultive avec le plus grand succès le coton qui peut être mis en œuvre, le blé qui peut être consommé; et quelques expériences ont démontré que l'indigo, que les autres productions particulières au Nouveau-Monde y réussiraient aussi heureusement que dans aucun des établissemens qu'elles enrichissent depuis si long-temps. Ses forêts sont toutes remplies de miel. Il n'y a peut-être pas sur le globe de meilleurs pâturages. La plupart de ses bois sont d'une qualité supérieure. En 1760, ses habitans obtinrent du gouvernement le mercure nécessaire pour exploiter les mines d'or qu'ils assuraient avoir trouvées. Depuis cette époque, assez reculée, on n'a plus entendu parler d'une découverte si intéressante, et tout porte à croire qu'elle est chimérique.

Combien il faudrait de bras pour demander au Tucuman les riches productions que pourrait fournir son immense territoire ! Cependant ceux qui lui accordent le plus de population ne la font pas monter à soixante mille habitans espagnols,

indiens et nègres. Ils sont réunis dans sept bourgades, dont San-Yago del Estero est la principale ; ou dispersés sur des plantations dont la plupart ont douze ou quinze lieues d'étendue. Toutes sont couvertes de troupeaux. Il en sort annuellement pour le Pérou seul cinq ou six mille chevaux, dix-huit à vingt mille bœufs, cent mille mulets, et quelquefois un plus grand nombre. C'est une nécessité d'y renouveler sans cesse cette dernière bête de somme, qu'un gonflement au sabot fait habituellement périr, quelques soins qu'on se soit donnés pour écarter ou pour guérir un mal dont la cause n'est pas même soupçonnée.

La province, appelée spécialement Paraguay, est beaucoup trop humide, à cause des forêts, des lacs, des rivières qui la couvrent. Aussi, abstraction faite des fameuses missions du même nom qui sont de son ressort, n'y compte-t-on que cinquante-six mille habitans. Quatre cents seulement sont à l'Assomption, sa capitale. Deux autres bourgades, qui portent aussi le nom de ville, en ont moins encore. Quatorze peuplades, conduites sur le même plan que celles des Guaranis, contiennent six mille Indiens. Tout le reste vit dans les campagnes et y cultive du tabac, du coton, du sucre, qui sont envoyés avec l'herbe du Paraguay à Buénos-Aires, d'où on tire en échange quelques marchandises arrivées d'Europe.

Cette contrée fut toujours exposée aux incur-

sions des Portugais du côté de l'est, et à celles des sauvages au nord et à l'ouest. Il fallait trouver le moyen de repousser des ennemis le plus souvent implacables. On construisit des forts, des terres furent destinées pour leur entretien ; et chaque citoyen s'obligea à les défendre huit jours chaque mois. Ces arrangemens faits anciennement subsistent encore. Cependant, s'il se trouve quelqu'un à qui ce service ne plaise pas, ou auquel ses occupations ne permettent pas de le faire, il peut s'en dispenser, en payant depuis soixante jusqu'à cent francs, selon sa fortune.

Ce qui constitue aujourd'hui la province de Buénos-Aires faisait originairement partie de celle du Paraguay. Ce ne fut qu'en 1621 qu'elle en fut détachée. La plus grande obscurité fut long-temps son partage. Un commerce interlope, qu'après la pacification d'Utrecht ouvrit avec elle l'établissement portugais du Saint-Sacrement, et qui la mit à portée de former des liaisons suivies avec le Chili et le Pérou, lui communiqua quelque mouvement. Les malheurs arrivés à l'escadre de Pizarre chargée, en 1740, de défendre la mer du Sud contre les forces britanniques, augmentèrent sa population et son activité. L'une et l'autre reçurent un nouvel accroissement des hommes entreprenans qui se fixèrent dans cette contrée, lorsque les cours de Madrid et de Lisbonne entreprirent de fixer les limites trop long-temps incertaines de leur territoire. Enfin la guerre qu'en

1776 se firent les deux puissances avec des troupes envoyées d'Europe, achevèrent de donner une grande consistance à la colonie.

Maintenant les deux rives du fleuve, depuis l'Océan jusqu'à Buénos-Aires, et depuis Buénos-Aires jusqu'à Santa-Fé, sont, ou couvertes de nombreux troupeaux, ou assez bien cultivées. Le blé, le maïs, les fruits, les légumes, tout ce qui compose les besoins ordinaires de la vie, excepté le vin et le bois, y croît dans une grande abondance.

X. De la capitale du Paraguay, et des difficultés que doivent surmonter les navigateurs pour y arriver.

Buénos-Aires, chef-lieu de la province, réunit plusieurs avantages. La situation en est saine et agréable. On y respire un air tempéré. Elle est régulièrement bâtie. Ses rues sont larges et formées par des maisons extrêmement basses, mais toutes embellies par un jardin plus ou moins étendu. Les édifices publics et particuliers, qui étaient tous de terre il y a cinquante ans, ont acquis de la solidité, des commodités même, depuis qu'on sait cuire de la brique et faire de la chaux. Le nombre des habitans s'élève à trente mille. Une forteresse, gardée par une garnison de six à sept cents hommes, défend un côté de la ville, et les eaux du fleuve environnent le reste de son enceinte. Deux mille neuf cent quarante-trois miliciens, espagnols, indiens, nègres et mulâtres libres, sont toujours en état de se joindre aux troupes régulières.

La place est à cent lieues de la mer. Les vais-

seaux y arrivent par un fleuve qui a cent cinquante milles de largeur à son embouchure, qui roule des eaux troubles dans toutes les saisons, qui manque de profondeur, qui est semé d'îles, d'écueils, de rochers, et où les tempêtes sont beaucoup plus communes, beaucoup plus terribles que sur l'Océan. Ils sont obligés de mouiller tous les soirs à l'endroit où ils se trouvent; et, dans les jours les plus calmes, les pilotes les précèdent la sonde à la main pour leur indiquer la route qu'ils doivent suivre. Après avoir surmonté ces difficultés, il faut qu'ils s'arrêtent à trois lieues de la ville, qu'ils y débarquent leurs marchandises dans des bâtimens légers, qu'ils aillent se radouber et attendre leur cargaison à l'Incenada de Barragan, situé sept ou huit lieues plus bas.

C'est une espèce de village formé par quelques cabanes construites avec du jonc, couvertes de cuirs, et dispersées sans ordre. On n'y trouve ni magasins, ni subsistances, et il n'est habité que par un petit nombre d'hommes indolens, dont on ne peut se promettre presque aucun service. L'embouchure d'une rivière, large de cinq à six mille toises, lui sert de port. Il n'y a que les navires qui ne tirent pas plus de douze pieds d'eau qui puissent y entrer. Ceux qui ont besoin de plus de profondeur sont réduits à se réfugier derrière une pointe voisine où le mouillage est heureusement plus incommode que dangereux.

L'insuffisance de cet asile fit bâtir en 1726,

quarante lieues au-dessous de Buénos-Aires, la ville de Montevideo, sur une baie qui a deux lieues de profondeur. Une citadelle bien entendue la défend du côté de terre, et des batteries judicieusement placées la protégent du côté du fleuve. Malheureusement on ne trouve que quatre ou cinq brasses d'eau, et on est réduit à s'échouer. Cette nécessité n'entraîne pas de grands inconvéniens pour les navires marchands; mais les vaisseaux de guerre dépérissent vite sur cette vase, et s'y arquent très-facilement. Des navigateurs expérimentés, auxquels la nature a donné l'esprit d'observation, ont remarqué qu'avec peu de travail et de dépenses on aurait pu faire au voisinage un des plus beaux ports des deux hémisphères, dans la rivière de Sainte-Lucie. Pour y réussir, il ne fallait que creuser le banc de sable qui en rend l'entrée difficile. Il faudra bien que la cour de Madrid s'arrête un peu plus tôt, un peu plus tard à ce parti, puisque Maldonado, qui faisait tout son espoir, est maintenant reconnu pour un des plus mauvais havres qu'il y ait au monde.

XI. De l'herbe du Paraguay, la principale richesse de la colonie.

La plus riche production qui sorte des trois provinces, c'est l'herbe du Paraguay. C'est la feuille d'un arbre de grandeur moyenne, qui n'a été décrit ni observé par aucun botaniste. Son goût approche de celui de la mauve, et sa figure de celle de l'oranger. On la divise en trois classes. La première, nommée *caacuys*, est le bouton qui commence à peine à déployer ses feuilles : elle

est fort supérieure aux deux autres ; mais elle ne se conserve pas si long-temps, et il est difficile de la transporter au loin. La seconde, qui s'appelle *caamini*, est la feuille qui a acquis toute sa grandeur, et dont on a tiré les côtes. Si les côtes y restent, c'est le *caaguazu*, qui forme la troisième espèce. Les feuilles, après avoir été grillées, se conservent dans des fosses creusées en terre et couvertes d'une peau de bœuf.

Les montagnes de Maracayu produisent celles de ces feuilles qui ont le plus de réputation. L'arbre qui les fournit croît dans les fonds marécageux qui séparent les hauteurs. L'Assomption donna d'abord de la célébrité à une production qui faisait les délices des sauvages. L'exportation qu'elle en fit lui procura des richesses considérables. Cette prospérité ne fut qu'un éclair. La ville perdit bientôt, dans le long trajet qu'il fallait faire, la plupart des Indiens de son territoire. Elle ne vit autour d'elle qu'un désert, et il lui fallut renoncer à cette unique source de son opulence.

A ce premier entrepôt succéda celui de Villa-Rica, qui s'était approché trente-six lieues de la production. Il se réduisit peu à peu à rien, par la même raison qui avait fait tomber celui dont il avait pris la place.

Enfin, au commencement du siècle fut bâti Cunuguati, à cent lieues de l'Assomption, et au pied des montagnes de Maracayu. C'est aujourd'hui le grand marché de l'herbe du Paraguay ;

mais il lui est survenu un concurrent qu'on ne devait pas craindre.

Les Guaranis, qui ne cueillaient d'abord de cette herbe que ce qu'il en fallait pour leur consommation, en ramassèrent avec le temps pour en vendre. Cette occupation et la longueur du voyage les tenaient éloignés de leurs peuplades une grande partie de l'année. Pendant ce temps, ils manquaient tous d'instruction. Plusieurs périssaient par le changement de climat, ou par la fatigue. Il y en avait même qui, rebutés par ce travail, s'enfuyaient dans les déserts, où ils reprenaient leur premier genre de vie. D'ailleurs les missions, privées de leurs défenseurs, restaient exposées aux irruptions de l'ennemi. C'était beaucoup trop de maux. Pour y remédier, les jésuites tirèrent du Maracayu même des graines qu'ils semèrent dans la partie de leur territoire qui approchait le plus de celui dont elles tiraient leur origine. Elles se développèrent très-rapidement, et ne dégénérèrent pas, au moins d'une manière sensible.

Le produit de ces plantations, joint à celui que le hasard donne seul ailleurs, est fort considérable. Une partie reste dans les trois provinces. Le Chili et le Pérou en consomment annuellement vingt-cinq mille quintaux, qui leur coûtent près de deux millions de livres.

Cette herbe, dans laquelle les Espagnols et les autres habitans de l'Amérique méridionale trouvent tant d'agrément, et à laquelle ils attribuent

un si grand nombre de vertus, est d'un usage général dans cette partie du Nouveau-Monde. On la jette séchée et presqu'en poussière dans une coupe, avec du sucre, du jus de citron et des pastilles d'une odeur fort douce. L'eau bouillante qui est versée par-dessus doit être bue sur-le-champ, pour ne pas donner à la liqueur le temps de noircir.

XII. Liaisons du Paraguay avec les contrées limitrophes et avec l'Espagne.

L'herbe du Paraguay est indifférente à l'Europe, qui n'en consomme point; et nous ne prenons pas plus d'intérêt au commerce que le pays fait de ses bestiaux. Il suffira de dire que le Tucuman reçoit de Buénos-Aires, en échange de ses bois et de sa cire, la moitié des excellentes mules qu'il livre au reste de l'empire.

Une connaissance qui sera peut-être moins indifférente pour nos négocians, c'est la route que prennent les cargaisons qu'ils envoient dans cette partie de l'autre hémisphère.

Il y a rarement quelque communication entre les bourgades semées de loin en loin sur cette région. Outre qu'on ne l'entretiendrait pas sans de grandes fatigues, sans de grands dangers, elle serait de peu d'utilité à des hommes qui n'ont rien ou presque rien à s'offrir, rien ou presque rien à se demander. Buénos-Aires seule avait un grand intérêt à trouver des débouchés pour les marchandises d'Europe qui lui arrivaient, tantôt ouvertement, tantôt en fraude; et elle parvint à ouvrir un commerce assez régulier avec le Chili

et avec le Pérou. Originairement les caravanes qui formaient ces liaisons employaient le secours de la boussole pour se conduire dans les vastes déserts qu'il leur fallait traverser; mais avec le temps on est parvenu à se passer de cet instrument si nécessaire pour d'autres usages bien plus importans.

Des chariots partent maintenant de Buénos-Aires pour leur destination respective. Plusieurs se joignent pour être en état de résister aux nations sauvages qui les attaquent souvent dans leur marche. Tous sont traînés par quatre bœufs, portent cinquante quintaux et font sept lieues par jour. Ceux qui prennent la route du Pérou s'arrêtent à Juguy après avoir parcouru quatre cent soixante-sept lieues, et ceux qui sont destinés pour le Chili n'en ont que deux cent soixante-quatre à faire pour gagner Mendoza. Les premiers reçoivent quatre piastres ou vingt livres par quintal, et les seconds un prix proportionné à l'espace qu'ils ont parcouru. Un troupeau de bêtes à poil et à cornes suit toujours ces voitures. Les chevaux sont montés par ceux des voyageurs que le chariot ennuie ou fatigue; les bœufs doivent servir pour la nourriture et pour le renouvellement des attelages.

L'an 1764 fut l'époque heureuse d'une autre institution utile. Le ministère avait pris enfin le parti d'expédier tous les deux mois de la Corogne un paquebot pour Buénos-Aires. C'était un entre-

pôt d'où il s'agissait de faire arriver les lettres et les passagers dans toutes les possessions espagnoles de la mer du Sud. Le trajet était de neuf cent quarante-six lieues jusqu'à Lima, de trois cent soixante-quatre jusqu'à San-Yago ; et des déserts immenses occupaient une grande partie de ce vaste espace. Un homme actif et intelligent vint cependant à bout d'établir une poste régulière de la capitale du Paraguay aux capitales du Pérou et du Chili, au grand avantage des trois colonies, et par conséquent de la métropole.

Le Paraguay envoie à l'Espagne plusieurs objets plus ou moins importans ; mais ils y ont été tous apportés des contrées limitrophes. De ses propres domaines le pays ne fournit que des cuirs.

Lorsqu'en 1539 les Espagnols abandonnèrent Buénos-Aires pour remonter le fleuve, ils laissèrent dans les campagnes voisines quelques bêtes à cornes qu'ils avaient amenées de leur patrie. Elles se multiplièrent tellement, que personne ne daigna se les approprier lorsqu'on rétablit la ville. Dans la suite il parut utile de les assommer pour en vendre la peau à l'Europe. La manière dont on s'y prend est remarquable.

Plusieurs chasseurs se rendent à cheval dans les plaines où ils savent qu'il y a le plus de bœufs sauvages. Ils poursuivent chacun le leur et lui coupent le jarret avec un long bâton, armé d'un fer taillé en croissant et bien aiguisé. Cet animal abattu, son vainqueur en poursuit d'autres, qu'il

abat de même. Après quelques jours d'un exercice si violent, les chasseurs retournent sur leurs pas, retrouvent les taureaux qu'ils ont terrassés, les écorchent, en prennent la peau, quelquefois la langue ou le suif, et abandonnent le reste à des chiens sauvages ou à des vautours.

Les cuirs étaient originairement à si bon marché, qu'ils ne coûtaient que quarante sous, quoique les acheteurs rebutassent ceux qui avaient la plus légère imperfection, parce qu'ils devaient le même impôt que ceux qui étaient les mieux conditionnés. Avec le temps le nombre en diminua au point qu'il fallut les payer trente-cinq et quarante livres. Le gouvernement, qui voyait avee regret se réduire peu à peu à rien cette branche de commerce, défendit de tuer les jeunes taureaux. Quelques citoyens actifs réunirent un grand nombre de génisses dans des parcs immenses ; et depuis ces innovations, les cuirs, qui sont tous en poil, et qui pèsent depuis vingt jusqu'à cinquante livres, baissèrent d'environ un tiers. Tous doivent au fisc onze livres.

Depuis 1748 jusqu'en 1753, l'Espagne reçut par an de cette colonie 8,752,065 liv. L'or entra dans cette somme pour 1,524,705 liv., l'argent pour 3,780,000 livres, et les productions pour 3,447,360 liv. Le dernier article fut formé par trois cents quintaux de laine de vigogne, qui produisirent 207,360 livres, et par cent cinquante mille cuirs qui rendirent 3,240,000 livres. Tout

était pour le commerce, rien n'appartenait au gouvernement.

La métropole ne doit pas tarder à voir couler de cette région dans son sein des valeurs nouvelles, et parce que la colonie du Saint-Sacrement, par où s'écoulaient les richesses, est sortie des mains des Portugais, et parce que le Paraguay a reçu une existence plus considérable que celle dont il jouissait.

XIII. Innovation heureuse qui doit améliorer le sort du Paraguay.

L'empire immense que la Castille avait fondé dans l'Amérique méridionale fut long-temps subordonné à un chef unique. Les parties éloignées du centre de l'autorité étaient alors nécessairement abandonnées aux caprices, à l'inexpérience, à la rapacité d'une foule de tyrans subalternes. Aucun Espagnol, aucun Indien n'avait la folie de faire des milliers de lieues pour aller réclamer une justice qu'il était presque sûr de ne pas obtenir. La force de l'habitude, qui étouffe si souvent le cri de la raison, et qui gouverne encore plus absolument les états que les individus, empêchait qu'on n'ouvrît les yeux sur le principe certain de tant de calamités. La confusion devint à la fin si générale, que ce qu'on appelle le nouveau royaume de Grenade fut détaché en 1718 de cette gigantesque domination. Elle restait encore beaucoup trop étendue, et le ministère l'a de nouveau restreinte en 1776, en formant d'une partie du diocèse de Cuzco, de tout celui de la Paz, de l'archevêché de la Plata,

des provinces de Santa-Crux de la Sierra, de Cuyo, du Tucuman, du Paraguay, une autre vice-royauté, dont le siége est à Buénos-Aires. Le gouvernement ne tardera pas sans doute à régler le sort de ces singulières missions, que les louanges de ses panégyristes, que les satires de ses détracteurs rendirent également célèbres.

XIV. Principes sur lesquels les jésuites fondèrent leurs missions du Paraguay.

On dévastait l'Amérique depuis un siècle, lorsque les jésuites y portèrent cette infatigable activité qui les avait fait si singulièrement remarquer dès leur origine. Ces hommes entreprenans ne pouvaient pas rappeler du tombeau les trop nombreuses victimes qu'une aveugle férocité y avait malheureusement plongées; ils ne pouvaient pas arracher aux entrailles de la terre les timides Indiens que l'avarice des conquérans y faisait tous les jours descendre. Leur tendre sollicitude se tourna vers les sauvages que leur vie errante avait jusqu'alors soustraits au glaive, à la tyrannie. Le plan était de les tirer de leurs forêts et de les rassembler en corps de nation, mais loin des lieux habités par les oppresseurs du nouvel hémisphère. Un succès plus ou moins grand couronna ces vues dans la Californie chez les Moxos, parmi les Chiquitos sur l'Amazone, et dans quelques autres contrées. Cependant aucune de ces institutions ne jeta un aussi grand éclat que celle qui fut formée dans le Paraguay, parce qu'on lui donna pour base les maximes que suivaient les incas dans le gou-

vernement de leur empire et dans leurs conquêtes.

Les descendans de Manco-Capac se rendaient sur leurs frontières avec des armées qui savaient du moins obéir, combattre ensemble, se retrancher, et qui, avec des armes offensives meilleures que celles des sauvages, avaient des boucliers et des armes défensives que leurs ennemis n'avaient pas. Ils proposaient à la nation qu'ils voulaient ajouter à leur domaine d'adopter leur religion, leurs lois et leurs mœurs. Ces invitations étaient ordinairement rejetées. De nouveaux députés, plus pressans que les premiers, étaient envoyés. Quelquefois on les massacrait, et on fondait inopinément sur ceux qu'ils représentaient. Les troupes provoquées avaient assez généralement la supériorité; mais elles s'arrêtaient au moment de la victoire, et traitaient leurs prisonniers avec tant de douceur, qu'ils allaient faire aimer de leurs compagnons un vainqueur humain. Il n'arriva guère qu'une armée péruvienne attaquât la première; et il arriva souvent qu'après avoir vu ses soldats massacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'inca ne permettait pas encore les hostilités.

Les jésuites, qui n'avaient point d'armée, se bornèrent à la persuasion. Ils s'enfonçaient dans les forêts pour chercher des sauvages, et ils les déterminèrent à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés, pour embrasser une religion à aquelle ces peuples ne comprenaient rien, et

pour goûter les douceurs de la société, qu'ils ne connaissaient pas.

Les incas avaient encore un avantage sur les jésuites, c'est la nature de leur culte, qui parlait aux sens. Il est plus aisé de faire adorer le soleil, qui semble révéler lui-même sa divinité aux mortels, que de leur persuader nos dogmes et nos mystères inconcevables. Aussi les missionnaires eurent-ils la sagesse de civiliser jusqu'à un certain point les sauvages avant de penser à les convertir. Ils n'essayèrent d'en faire des chrétiens qu'après en avoir fait des hommes. A peine les eurent-ils assemblés, qu'ils les firent jouir de tous les biens qu'on leur avait promis. Ils leur firent embrasser le christianisme, quand, à force de les rendre heureux, ils les avaient rendus dociles.

La division des terres en trois parts, pour les temples, pour le public et pour les particuliers; le travail pour les orphelins, les vieillards et les soldats; le prix accordé aux belles actions; l'inspection ou la censure des mœurs; le ressort de la bienveillance; les fêtes mêlées aux travaux; les exercices militaires; la subordination; les précautions contre l'oisiveté; le respect pour la religion et les vertus; tout ce qu'on admirait dans la législation des incas se retrouva au Paraguay, ou y fut même perfectionné.

Les incas et les jésuites avaient également établi un ordre qui prévenait les crimes et dispen-

sait des punitions. Rien n'était si rare au Paraguay que les délits. Les mœurs y étaient belles et pures, par des moyens encore plus doux qu'au Pérou. Les lois avaient été sévères dans cet empire ; elles ne le furent pas chez les Guaranis. On n'y craignait pas les châtimens ; on n'y craignait que sa conscience.

A l'exemple des incas, les jésuites avaient établi le gouvernement théocratique, mais avec un avantage particulier à la religion chrétienne : c'était la confession. Dans le Paraguay, elle conduisait le coupable aux pieds du magistrat. C'est là que, loin de pallier ses crimes, le repentir le lui faisait aggraver. Au lieu d'éluder sa peine, il venait la demander à genoux. Plus elle était sévère et publique, plus elle rendait le calme à la conscience. Ainsi le châtiment, qui partout ailleurs effraie les coupables, faisait ici leur consolation, en étouffant les remords par l'expiation. Les peuples du Paraguay n'avaient point de lois civiles, parce qu'ils ne connaissaient point de propriété ; ils n'avaient point de lois criminelles, parce que chacun s'accusait et se punissait volontairement ; toutes leurs lois étaient des préceptes de religion. Le meilleur de tous les gouvernemens, s'il était possible qu'il se maintînt dans sa pureté, serait la théocratie ; mais il faudrait que la religion n'inspirât que les devoirs de la société, n'appelât crime que ce qui blesse les droits naturels de l'humanité, ne substituât pas dans ces

préceptes des prières aux travaux, de vaines cérémonies de culte à des œuvres de charité, des scrupules à des remords fondés. Il n'en était pas tout-à-fait ainsi au Paraguay. Les missionnaires espagnols y avaient beaucoup trop porté leurs idées, leurs usages monastiques. Cependant peut-être ne fit-on jamais autant de bien aux hommes avec si peu de mal.

Il y eut plus d'arts et de commodités dans les républiques des jésuites qu'il n'y en avait dans Cuzco même, et il n'y eut pas plus de luxe. L'usage de la monnaie y était même ignoré. L'horloger, le tisserand, le serrurier, le tailleur, déposaient leurs ouvrages dans les magasins publics. On leur donnait tout ce qui leur était nécessaire; le laboureur avait travaillé pour eux. Les religieux instituteurs veillaient sur les besoins de tous avec des magistrats élus par le peuple même.

Il n'y avait point de distinction entre les états, et c'est la seule société sur la terre où les hommes aient joui de cette égalité, qui est le second des biens; car la liberté est le premier.

Les incas et les jésuites ont fait également respecter la religion par la pompe et l'appareil imposant du culte public. Les temples du soleil étaient aussi bien construits, aussi bien ornés que le permettait l'imperfection des arts et des matériaux. Les églises du Paraguay sont réellement fort belles. Une musique qui allait au cœur, des cantiques touchans, des peintures qui parlaient

aux yeux, la majesté des cérémonies, tout attirait, tout retenait les Indiens dans ces lieux sacrés, où le plaisir se confondait pour eux avec la piété.

XV. Pourquoi les hommes ne se sont-ils que peu multipliés dans ces célèbres missions?

Il semble que les hommes auraient dû se multiplier extrêmement sous un gouvernement où nul n'était oisif, n'était excédé de travail, où la nourriture était saine, abondante, égale pour tous les citoyens sainement vêtus, logés commodément; où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades, avaient des secours inconnus sur le reste de la terre; où tout le monde se mariait par choix, sans intérêt, et où la multitude des enfans était une consolation, sans pouvoir être une charge; où la débauche, inséparable de l'oisiveté qui corrompt l'opulence et la misère, ne hâtait jamais le terme de la vie humaine; où rien n'irritait les passions factices, et ne contrariait les passions réglées par la raison et par la nature; où l'on jouissait des avantages du commerce sans être exposé à la contagion des vices du luxe; où des magasins abondans, des secours gratuits entre des nations confédérées par la fraternité d'une même religion étaient une ressource assurée contre la disette qu'amenaient l'inconstance et l'intempérie des saisons; où la vengeance publique ne fut jamais dans la triste nécessité de condamner un seul criminel à la mort, à l'ignominie, à des peines de quelque durée; où l'on ignorait jusqu'au nom d'impôt et

de procès, deux terribles fléaux qui travaillent partout l'espèce humaine. Un tel pays devait être, ce semble, le plus peuplé de la terre. Cependant il ne l'était pas.

Cette domination, commencée en 1610, s'étend depuis le Parana, qui se jette dans le Paraguay, sous le vingtième degré de latitude méridionale, jusqu'à l'Uruguay, qui se perd dans le même fleuve, vers le trente-quatrième degré de latitude. Sur les bords de ces deux grandes rivières, qui descendent des montagnes voisines du Brésil, dans les plaines qui séparent ces rivières, les jésuites avaient formé dès l'an 1676 vingt-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702, on y en comptait vingt-neuf composées de vingt-deux mille sept cent soixante-une familles, qui avaient quatre-vingt-neuf mille quatre cent quatre-vingt-onze têtes. Aucun monument d'une foi certaine ne porta jamais le nombre des bourgades au-dessus de trente-deux, ni celui de leurs habitans au-dessus de cent vingt-un mille cent soixante-huit.

On soupçonna long-temps les religieux instituteurs de diminuer la liste de leurs sujets pour priver l'Espagne du tribut auquel ces peuples s'étaient librement soumis; et la cour de Madrid montra sur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes dissipèrent ce soupçon aussi injurieux que mal fondé. Etait-il vraisemblable qu'une compagnie dont la gloire fut toujours

l'idole sacrifiât à un intérêt obscur et bas un sentiment de grandeur proportionné à la majesté de l'édifice qu'elle élevait avec tant de soins et de travaux ?

Ceux qui connaissaient assez le génie de la société pour ne la pas calomnier si grossièrement, répandaient que les Guaranis ne se multipliaient pas, parce qu'on les faisait périr dans les travaux des mines. Cette accusation, intentée il y a plus d'un siècle, se perpétua par une suite de l'avarice, de l'envie, de la malignité qui l'avaient formée. Plus le ministère espagnol fit chercher cette source de richesses, plus il se convainquit que c'était une chimère. Si les jésuites avaient découvert de pareils trésors, ils se seraient bien gardés de faire ouvrir cette porte à tous les vices qui auraient bientôt désolé leur empire et ruiné leur puissance.

L'oppression d'un gouvernement monacal dut, selon d'autres, arrêter la population des Guaranis. Mais l'oppression n'est que dans les travaux et dans les tributs forcés; dans les levées arbitraires, soit d'hommes, soit d'argent, pour composer des armées et des flottes destinées à périr; dans l'exécution violente des lois imposées sans le consentement des peuples et contre la réclamation des magistrats; dans la violation des priviléges publics et l'établissement des priviléges particuliers; dans l'incohérence des principes d'une autorité qui, se disant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une et tout ordonner au

nom de l'autre, s'armer du glaive dans le sanctuaire, et de la religion dans les tribunaux. Voilà l'oppression. Jamais elle n'est dans une soumission volontaire des esprits, ni dans la pente et le vœu des cœurs, en qui la persuasion opère et précède l'inclination, qui ne font que ce qu'ils aiment à faire, et n'aiment que ce qu'ils font. C'est là ce doux empire de l'opinion, le seul peut-être qu'il soit permis à des hommes d'exercer sur des hommes, parce qu'il rend heureux ceux qui s'y abandonnent. Tel fut sans doute celui des jésuites au Paraguay, puisque des nations entières venaient d'elles-mêmes s'incorporer à leur gouvernement, et qu'on ne vit pas une seule de leurs peuplades secouer le joug. On n'oserait dire que cinquante missionnaires eussent pu forcer à l'esclavage cent mille Indiens, qui pouvaient ou massacrer leurs pasteurs, ou s'enfuir dans des déserts. Cet étrange paradoxe révolterait également les esprits faibles et les esprits audacieux.

Quelques personnes soupçonnèrent que les jésuites avaient répandu dans leurs peuplades cet amour du célibat, auquel les siècles de barbarie attachèrent parmi nous une sorte de vénération qui n'est pas encore généralement tombée, malgré les réclamations continuelles de la nature, de la raison, de la société. Rien n'était plus éloigné de la vérité. Ces missionnaires ne donnèrent pas seulement à leurs néophytes l'idée d'une superstition à laquelle le climat apportait des obstacles

insurmontables, et qui aurait suffi pour décrier et faire détester leurs meilleures institutions.

Nos politiques crurent voir dans le défaut de propriété un obstacle insurmontable à la population des Guaranis. On ne saurait douter que la maxime qui nous fait regarder la propriété comme la source de la multiplication des hommes et des subsistances ne soit une vérité incontestable. Mais tel est le sort des meilleures institutions, que nos erreurs parviennent presque à les détruire. Sous la loi de la propriété, quand elle est jointe à la cupidité, à l'ambition, au luxe, à une multitude de besoins factices, à mille autres désordres qui prennent naissance dans les vices de nos gouvernemens, les bornes de nos possessions, tantôt beaucoup trop resserrées, tantôt beaucoup trop étendues, arrêtent tout à la fois la fécondité de nos terres et celle de notre espèce. Ces inconvéniens n'existaient point dans le Paraguay. Tous y avaient une subsistance assurée; tous y jouissaient par conséquent des grands avantages du droit de propriété, sans pourtant avoir proprement ce droit. Ce ne fut donc pas précisément parce qu'ils en étaient privés que la population ne fit pas chez eux de grands progrès.

Un écrivain mercenaire ou aveuglé par sa haine n'a pas craint de publier depuis peu à la face de l'univers que le terrain occupé par les Guaranis ne pouvait nourrir que le nombre d'hommes qui y existait, et que, plutôt que de les rapprocher des

Espagnols, leurs missionnaires avaient eux-mêmes arrêté la population. Ils persuadaient, nous dit-on, à leurs néophytes de laisser périr leurs enfans, qui seraient autant de prédestinés et de protecteurs. Homme ou démon, qui que tu sois, as-tu réfléchi sur l'atrocité, sur l'extravagance de ton accusation ? As-tu compris l'insulte que tu faisais à tes maîtres, à tes concitoyens, en comptant obtenir leur faveur ou leur estime par ces noirceurs ? Combien il faudrait que ta nation fût déchue de la noblesse, de la générosité de son caractère, si elle ne partageait ici mon indignation !

Aux chimères qui viennent d'être combattues tâchons de substituer des causes vraies ou vraisemblables.

D'abord les Portugais de Saint-Paul détruisirent en 1631 les douze ou treize peuplades formées dans la province de Guayra, limitrophe du Brésil. Ces brigands, qui n'étaient qu'au nombre de deux cent soixante-quinze, ne purent, il est vrai, amener que neuf cents des vingt-deux mille Guaranis qui composaient cet établissement naissant; mais le glaive et la misère en détruisirent beaucoup. Plusieurs reprirent la vie sauvage. A peine en arriva-t-il douze mille sur les bords du Parana et de l'Uruguay, où l'on avait résolu de les fixer.

La passion qu'avaient les dévastateurs de faire des esclaves ne fut pas étouffée par cette émi-

gration. Ils poursuivirent leur timide proie dans son nouvel asile, et devaient, avec le temps, tout disperser, tout mettre aux fers, ou tout égorger, à moins qu'on ne donnât aux Indiens des armes pareilles à celles de leurs agresseurs.

C'était une proposition délicate à faire. L'Espagne avait pour maxime de ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi les anciens habitans de cet autre hémisphère, dans la crainte qu'ils ne se servissent un jour de ces foudres pour recouvrer leurs premiers droits. Les jésuites applaudissaient à cette défiance nécessaire avec des nations dont la soumission était forcée : mais ils la jugeaient inutile avec des peuples librement attachés aux rois catholiques par des liens si doux, qu'ils ne pouvaient être jamais tentés de les dénouer. Les raisons ou les instances de ces missionnaires triomphèrent des oppositions et des préjugés. En 1639 on accorda des fusils aux Guaranis, et cette faveur les délivra pour toujours du plus grand des dangers qu'ils pouvaient courir.

D'autres causes plus obscures de destruction remplacèrent celle-là. L'usage s'établit d'envoyer annuellement à deux, à trois cents lieues de leurs frontières une partie des bourgades cueillir l'herbe du Paraguay, pour laquelle on leur connaissait une passion insurmontable. Dans ces longues et pénibles courses, plusieurs périssaient de faim et de fatigue. Quelquefois, durant leur absence, des sauvages errans dévastaient des plantations pri-

vées de la plupart de leurs défenseurs. Ces vices étaient à peine corrigés, qu'une nouvelle calamité affligea les missions.

Un malheureux hasard y porta la petite vérole, dont les poisons furent encore plus meurtriers dans cette contrée que dans le reste du Nouveau-Monde. Cette contagion ne diminua point, et continua à entasser victime sur victime sans interruption. Les jésuites ignorèrent-ils les salutaires effets de l'inoculation sur les bords de l'Amazone? ou se refusèrent-ils par superstition à une pratique dont les avantages sont si bien prouvés?

Après tout, ce fut le climat qui arrêta surtout la population des Guaranis. Le pays qu'ils occupaient, principalement sur le Parana, était chaud, humide, sans cesse couvert de brouillards épais et immobiles. Ces vapeurs y versaient dans chaque saison des maladies contagieuses. Les inclinations des habitans aggravaient ces fléaux. Héritiers de la voracité que leurs pères avaient apportée du fond des forêts, ils se nourrissaient de fruits verts, ils mangeaient les viandes presque crues, sans que ni la raison, ni l'autorité, ni l'expérience pussent déraciner ces habitudes invétérées. De cette manière, la masse du sang, altérée par l'air et les alimens, ne pouvait pas former des familles nombreuses, ni des générations de quelque durée.

XVI. Examen des

Pour assurer la félicité des Guaranis, en quelque

nombre qu'ils fussent ou qu'ils pussent être, leurs instituteurs avaient originairement réglé avec la cour de Madrid que ces peuples ne seraient jamais employés aux travaux des mines, ni asservis à aucune corvée. Bientôt cette première stipulation leur parut insuffisante au repos des nouvelles républiques. Ils firent décider que tous les Espagnols en seraient exclus, sous quelque dénomination qu'ils se présentassent. On prévoyait que, s'ils y étaient admis comme négocians, ou même comme voyageurs, ils rempliraient de troubles ces lieux paisibles, et y porteraient le germe de toutes les corruptions. Ces mesures blessèrent d'autant plus profondément des conquérans avides et destructeurs, qu'elles avaient l'approbation des sages. Leur ressentiment éclata par des imputations qui avaient un fondement apparent, et peut-être réel.

Reproches faits aux jésuites touchant les missions.

Les missionnaires faisaient le commerce pour la nation. Ils envoyaient à Buénos-Aires de la cire, du tabac, des cuirs, des cotons en nature et filés, principalement l'herbe du Paraguay. On recevait en échange des vases et des ornemens pour les temples; du fer, des armes, des quincailleries; quelques marchandises d'Europe que la colonie ne fabriquait pas; des métaux destinés au paiement du tribut que devaient les Indiens mâles depuis vingt jusqu'à cinquante ans. Autant qu'il est possible d'en juger à travers les épais nuages qui ont continuellement enveloppé ces objets, les

besoins de l'état n'absorbaient pas le produit entier de ses ventes. Ce qui restait était détourné au profit des jésuites. Aussi furent-ils traduits au tribunal des quatre parties du monde comme une société de marchands qui, sous le voile de la religion, n'étaient occupés que d'un intérêt sordide.

Ce reproche ne pouvait pas tomber sur les premiers fondateurs du Paraguay. Les déserts qu'ils parcouraient ne produisaient ni or ni denrées. Ils n'y trouvèrent que des forêts, des serpens, des marais ; quelquefois la mort ou des tourmens horribles, et toujours des fatigues excessives. Ce qu'il leur en coûtait de soins, de travaux, de patience pour faire passer les sauvages d'une vie errante à l'état social, ne se peut comprendre. Jamais ils ne songèrent à s'approprier le produit d'une terre qui cependant, sans eux, n'aurait été habitée que par des bêtes féroces. Vraisemblablement leurs successeurs eurent des vues moins nobles et moins pures. Vraisemblablement ils cherchèrent un accroissement de fortune et de puissance où ils ne devaient voir que la gloire du christianisme, que le bien de l'humanité. Ce fut sans doute un grand crime de voler les peuples en Amérique pour acheter du crédit en Europe, et pour augmenter sur tout le globe une influence déjà trop dangereuse. Si quelque chose pouvait diminuer l'horreur d'un si grand forfait, c'est que la félicité des Indiens n'en fut pas altérée. Jamais ils ne

parurent rien désirer au-delà des commodités dont on les faisait jouir généralement.

Ceux qui n'accusèrent pas les jésuites d'avarice censurèrent les établissemens du Paraguay comme l'ouvrage d'une superstition aveugle. Si nous avons une idée juste de la superstition, elle retarde les progrès de la population; elle consacre à des pratiques inutiles le temps destiné aux travaux de la société; elle dépouille l'homme laborieux pour enrichir le solitaire oisif et dangereux; elle arme les citoyens les uns contre les autres pour des sujets frivoles; elle donne au nom du ciel le signal de la révolte; elle soustrait ses ministres aux lois, aux devoirs de la société : en un mot, elle rend les peuples malheureux, et donne des armes au méchant contre le juste. Vit-on chez les Guaranis aucune de ces calamités? S'ils dûrent leurs heureuses institutions à la superstition, ce sera la première fois qu'elle aura fait du bien aux hommes.

La politique, toujours inquiète, toujours soupçonneuse, paraissait craindre que les républiques fondées par les jésuites ne se détachassent un peu plus tôt, un peu plus tard de l'empire à l'ombre duquel elles s'étaient élevées. Leurs habitans étaient à ses yeux les soldats les plus exercés du nouvel hémisphère. Elle les voyait obéissant par principe de religion avec l'énergie des mœurs nouvelles, et combattant avec le fanatisme qui conduisit tant de martyrs sur l'écha-

faud qui brisa tant de couronnes par les mains des disciples d'Odin et de Mahomet. Mais c'était surtout leur gouvernement qui causait ses alarmes.

Dans les institutions anciennes, l'autorité civile et l'autorité religieuse, qui partent de la même source, et qui doivent tendre au même but, étaient réunies dans les mêmes mains, ou l'une tellement subordonnée à l'autre, que le peuple n'osait l'en séparer dans ses idées et dans ses craintes. Le christianisme introduisit en Europe un autre esprit, et forma dès son origine une rivalité secrète entre les deux pouvoirs, celui des armes, et celui de l'opinion. Cette disposition éclata lorsque les barbares du nord fondirent sur la domination romaine. Les chrétiens, persécutés par les empereurs païens, s'empressèrent d'implorer ce secours étranger contre l'oppression. Ils prêchèrent à ces vainqueurs ignorans un culte nouveau qui leur imposait l'obligation de détruire l'ancien, et demandèrent les décombres des temples pour élever sur ces magnifiques ruines leurs propres sanctuaires. Les sauvages donnèrent sans peine ce qui ne leur appartenait pas, firent tomber aux pieds du christianisme leurs ennemis et les siens, prirent des terres et des hommes, et en cédèrent à l'Église. Ils exigèrent des tributs, et en exemptèrent le clergé qui préconisait leurs usurpations. Des seigneurs se firent prêtres, des prêtres devinrent seigneurs. Les grands attachè-

rent les prérogatives de leur naissance au sacerdoce qu'ils embrassaient. Les évêques imprimèrent le sceau de la religion aux domaines qu'ils possédaient. De ce mélange, de cette confusion du sang avec le rang, des titres avec les biens, des personnes avec les choses, il se forma un pouvoir monstrueux qui se distingua d'abord du véritable pouvoir, qui est celui du gouvernement, qui prétendit ensuite l'emporter sur lui, et qui depuis, se sentant le plus faible, se contenta de s'en séparer et de dominer en secret sur ceux qui en voulaient bien dépendre. Ces deux pouvoirs furent toujours tellement discordans, qu'ils troublèrent sans cesse l'harmonie de tous les états.

Les jésuites du Paraguay, qui connaissaient cette source de division, profitèrent du mal que leur société avait fait souvent en Europe pour établir un bien solide en Amérique. Ils réunirent les deux pouvoirs en un seul, ce qui leur donna la disposition absolue des pensées, des affections, des forces de leurs néophytes.

XVII. Les peuples étaient-ils heureux dans ces missions? et ont-ils regretté leurs législateurs?

Un pareil système rendait-il redoutables ces législateurs? Quelques personnes le pensaient dans le Nouveau-Monde; et cette croyance était beaucoup plus répandue dans l'ancien : mais partout on manquait des lumières nécessaires pour asseoir un jugement. La facilité, peut-être inattendue, avec laquelle les missionnaires ont évacué ce qu'on appelait leur empire, a paru démontrer qu'ils étaient hors d'état de s'y soutenir. Ils y ont

été même moins regrettés qu'on ne croyait qu'ils le seraient. Ce n'est pas que les peuples eussent à se plaindre de la négligence ou de la dureté de leurs conducteurs. Une indifférence si extraordinaire venait sans doute de l'ennui que ces Américains, en apparence si heureux, devaient éprouver durant le cours d'une vie trop uniforme pour n'être pas languissante, et sous un régime qui, considéré dans son vrai point de vue, ressemblait plutôt à une communauté religieuse qu'à une institution politique.

Comment un peuple entier vivait-il sans répugnance sous la contrainte d'une loi austère, qui n'assujettit pas un petit nombre d'hommes qui l'ont embrassée par enthousiasme et par les motifs les plus sublimes, sans leur inspirer de la mélancolie et sans aigrir leur humeur? Les Guaranis étaient des espèces de moines, et il n'y a pas peut-être un moine qui n'ait quelquefois détesté son habit. Les devoirs étaient tyranniques. Aucune faute n'échappait au châtiment. L'ordre commandait au milieu des plaisirs. Le Guaranis, inspecté jusque dans ses amusemens, ne pouvait se livrer à aucune sorte d'excès. Le tumulte et la licence étaient bannis de ses tristes fêtes. Ses mœurs étaient trop austères. L'égalité à laquelle ils étaient réduits, et dont il leur était impossible de se tirer, éloignait entre eux toute sorte d'émulation. Un Guaranis n'avait aucun motif de surpasser un Guaranis. Il avait fait assez bien, si l'on ne pouvait

ni l'accuser, ni le punir d'avoir mal fait. La privation de toute propriété n'influait-elle pas sur ses liaisons les plus douces? Ce n'est pas assez pour le bonheur de l'homme d'avoir ce qui lui suffit; il lui faut encore de quoi donner. Un Guaranis ne pouvait être le bienfaiteur, ni de sa femme, ni de ses enfans, ni de ses parens, ni de ses amis, ni de ses compatriotes; et aucun de ceux-ci ne pouvait être le sien. Son cœur ne sentait aucun besoin. S'il était sans vice, il était aussi sans vertu. Il n'aimait point, il n'était point aimé. Un Guaranis passionné aurait été l'être le plus malheureux; et l'homme sans passion n'existe ni dans le fond d'un bois, ni dans la société, ni dans une cellule. Je ne connais que l'amour, qui s'irrite et s'accroît par la gêne, qui pût y gagner. Mais croira-t-on qu'il ne restât rien aux Guaranis du sentiment de leur liberté sauvage? Mais négligez tout ce qui précède, et ne pesez que le peu de lignes que je vais ajouter. Le Guaranis n'eut jamais que des idées très-confuses de ce qu'il devait aux soins de ses législateurs, et il en avait vivement, continuellement senti le despotisme. Il se persuada sans peine au moment de leur expulsion qu'il serait affranchi, et qu'il n'en serait pas moins heureux. Toute autorité est plus ou moins odieuse; et c'est la raison pour laquelle tous les maîtres, sans exception, ne font que des ingrats.

XVIII. Mesures pré-

Lorsqu'en 1768 les missions du Paraguay sor-

liminaires prises par la cour d'Espagne pour le gouvernement de ces missions.

tirent des mains des jésuites, elles étaient arrivées à un point de civilisation le plus grand peut-être où on puisse conduire les nations nouvelles, et certainement fort supérieur à tout ce qui existait dans le reste du nouvel hémisphère. On y observait les lois. Il y régnait une police exacte. Les mœurs y étaient pures. Une heureuse fraternité y unissait les cœurs. Tous les arts de nécessité y étaient perfectionnés, et on y en connaissait quelques-uns d'agréables. L'abondance y était universelle, et rien ne manquait dans les dépôts publics. Le nombre des bêtes à cornes s'y élevait à sept cent soixante-neuf mille trois cent cinquante-trois; celui des mulets ou des chevaux à quatre-vingt-quatorze mille neuf cent quatre-vingt-trois; celui des moutons à deux cent vingt-un mille cinq cent trente-sept, sans compter quelques autres animaux domestiques.

Les pouvoirs, concentrés jusqu'alors dans les mêmes mains, furent partagés. Un chef, auquel on donna trois lieutenans, fut chargé de gouverner la contrée. On confia ce qui était du ressort de la religion à des moines de saint Dominique, de saint François et de la Merci.

C'est le seul changement qui ait été fait jusqu'ici aux dispositions anciennes. La cour de Madrid a voulu examiner sans doute si l'ordre établi devait être maintenu ou réformé. On cherche à lui persuader de retirer les Guaranis d'une région peu salubre et trop peu fertile pour en

peupler les bords inhabités du Rio Plata, depuis Buénos-Aires jusqu'à l'Assomption. Si ce plan est adopté, et que les peuples refusent de quitter les tombeaux de leurs pères, ils seront réduits à se disperser; s'ils se prêtent aux vues de l'Espagne, ils cesseront de former une nation. Quoi qu'il arrive, le plus bel édifice qui ait été élevé dans le Nouveau-Monde sera renversé.

Mais voilà assez et peut-être trop de détails sur les révolutions plus ou moins importantes qui ont agité l'Amérique espagnole pendant trois siècles. Il est temps de remonter aux principes qui dirigèrent la fondation de ce grand empire, et de tracer sans malignité comme sans flatterie les suites d'un système dont l'antiquité n'avait ni laissé ni pu laisser de modèle. Nous commencerons par faire connaître les différentes espèces d'hommes qui se trouvent aujourd'hui réunis dans cette immense région.

XIX. Peuples qui habitent l'Amérique espagnole, et premièrement les chapetons.

On ne rangera point parmi les habitans du nouvel hémisphère les commandans chargés de lui donner des lois, les troupes destinées à le contenir ou à le défendre, les négocians employés pour son approvisionnement. Ces différentes classes d'hommes ne se fixent point en Amérique, et reviennent toutes en Europe après un séjour plus ou moins borné. Parmi les personnes envoyées par l'autorité publique il n'y a guère que quelques magistrats, quelques administrateurs subalternes qui s'incorporent à ces régions éloignées.

La loi défend à tout citoyen d'y aller sans l'aveu du gouvernement ; mais les gens connus en obtiennent assez aisément la permission , et ceux qui sont obscurs y passent très-fréquemment en fraude. On est vivement poussé à cette émigration par l'espoir d'une fortune considérable , et quelquefois aussi par la certitude de trouver une considération dont on n'aurait pas joui dans le lieu de son origine. Il suffit d'être né en Espagne pour obtenir des égards marqués ; mais cet avantage ne se transmet pas. Les enfans qui ont reçu le jour dans cet autre monde ne portent plus le nom de *chapetons* qui honorait leurs pères : ils deviennent simplement *créoles*.

XX. Les créoles.

C'est ainsi qu'on appelle ceux qui sont issus du sang espagnol dans le nouvel hémisphère. Plusieurs descendent des premiers conquérans ou de ceux qui les suivirent; d'autres ont eu d'illustres ancêtres. La plupart ont acheté ou obtenu des titres distingués ; mais peu d'entre eux ont manié les grands ressorts du gouvernement. Soit que la cour les crût incapables d'application , soit qu'elle craignît qu'ils ne préférassent les intérêts de leur pays à ceux de la métropole , elle les éloigna de bonne heure des places de confiance , et s'écarta rarement de ce système bien ou mal conçu. Ce mépris ou cette défiance les découragèrent. Ils achevèrent de perdre dans les vices qui naissent de l'oisiveté, de la chaleur du climat , de l'abondance de toutes choses , cette élévation dont il

leur avait été laissé de si grands exemples. Un luxe barbare, des plaisirs honteux, une superstition stupide, des intrigues romanesques, achevèrent la dégradation de leur caractère. Une porte restait ouverte à l'ambition de ces colons proscrits en quelque sorte sur leur terre natale. La cour, les armées, les tribunaux, l'Église, sont en Espagne des carrières plus ou moins brillantes qu'il leur est libre de parcourir. Il n'y en est cependant entré qu'un très-petit nombre, ou parce que leur âme est entièrement flétrie, ou parce que les distances en rendent l'accès trop difficile. Quelques-uns d'une naissance moins distinguée ont tourné dans l'Amérique même leur activité, leur intelligence vers les grandes opérations du commerce ; et ceux-là ont été les plus sages et les plus utiles.

La supériorité que les chapetons affectent sur les créoles, ceux-ci la prennent sur les *métis*. C'est la race provenant d'un Européen avec une Indienne. Les Espagnols qui, dans les premières époques de la découverte, abordèrent au Nouveau-Monde, n'avaient point de femmes avec eux. Quelques-uns des plus considérables attendirent qu'il en vînt d'Europe. La plupart donnèrent leur foi aux filles du pays les plus distinguées ou les plus agréables. Souvent même, sans les épouser, on les rendit mères. La loi fit jouir ces enfans légitimes ou illégitimes des prérogatives de leur père ; mais le préjugé les plaça plus bas. Ce n'est

XXI. Les métis.

guère qu'après trois générations, c'est-à-dire lorsque leur couleur ne diffère en rien de celle des blancs, tous très-basanés, que, dans le cours ordinaire de la vie civile, ils sont traités comme les autres créoles. Avant d'arriver à une égalité si flatteuse, ces métis, partout très-nombreux, et dont l'espèce se renouvelle sans interruption, s'occupaient, la plupart, des arts mécaniques et des moindres détails du commerce. Après avoir acquis plus de dignité, ils sont encore réduits à continuer les mêmes travaux, jusqu'à ce qu'une alliance heureuse ou quelque circonstance particulière les mette en état de couler des jours inutiles dans les plaisirs et dans la mollesse.

XXII. Les nègres.

A peine le Nouveau-Monde eut été découvert, qu'en 1503 on y porta quelques noirs. Huit ans après il y en fut introduit un plus grand nombre, parce que l'expérience avait prouvé qu'ils étaient infiniment plus propres à tous les travaux que les naturels du pays. Bientôt l'autorité les proscrivit, dans la crainte qu'ils ne corrompissent les Américains, et qu'ils ne les poussassent à la révolte. Las Casas, auquel il manquait des notions justes sur les droits de l'homme, mais qui s'occupait sans cesse du soulagement de ses chers Indiens, obtint la révocation d'une loi qu'il croyait nuisible à leur conservation. Charles-Quint permit en 1517 que quatre mille de ces esclaves fussent conduits dans les colonies espagnoles; et le courtisan flamand qui avait obtenu cette faveur

vendit aux Génois l'exercice de son privilége.

A l'expiration de l'octroi, ce vil commerce cessa presque entièrement; mais les Portugais, devenus sujets de la cour de Madrid, le ranimèrent. Il retomba encore après que ce peuple eut secoué le joug qu'il portait si impatiemment, et ne reprit quelque vigueur que lorsque les deux nations se furent rapprochées. Enfin les sujets de la cour de Lisbonne s'engagèrent, en 1696, à fournir dans cinq ans vingt-cinq mille noirs à leurs anciens tyrans; et ils remplirent cette obligation avec le secours de leur souverain, qui avança les deux tiers des fonds qu'exigeait une entreprise alors si considérable.

Les Français, qui venaient de donner un roi à l'Espagne, se mirent trop légèrement à la place des Portugais en 1702. Manquant d'établissemens à la côte d'Afrique, encore peu instruits dans les opérations maritimes, malheureux durant le cours d'une longue guerre, ils ne firent rien de ce qu'ils avaient promis si hardiment.

La paix d'Utrecht fit passer ce contrat à l'Angleterre. La compagnie du Sud, à laquelle le ministère britannique l'abandonna, se chargea de livrer, chacune des trente années que devait durer son privilége, quatre mille huit cents Africains aux établissemens espagnols. On la borna à ce nombre pour les cinq derniers ans de son octroi; mais tout le reste du temps il lui était permis d'en introduire autant qu'elle en pourrait

vendre. Elle s'obligea à payer trente-trois piastres et un tiers, ou 180 liv., pour chacun des quatre mille premiers noirs. Les huit cents suivans furent déchargés de ce tribut onéreux en dédommagement d'un prêt de 1,080,000 livres avancées à la cour de Madrid, et qui ne devaient être remboursées que dans l'espace de dix ans. Ce tribut était réduit à la moitié pour tous les esclaves que le contrat n'exigeait point. Philippe v se dédommagea de ce sacrifice en se réservant la quatrième partie des bénéfices que ferait la société. L'exécution du traité ne fut interrompue que par les hostilités qui, en 1739, divisèrent les deux couronnes. La pacification de 1748 rétablit celle d'Angleterre dans tous ses droits; mais la compagnie qui la représentait fut déterminée, par un dédommagement qu'on lui offrit, à céder les courts restes d'un octroi dont elle prévoyait qu'on ne la laisserait pas jouir sans de grandes gênes.

Robert Mayne, négociant de Londres, succéda sous un nom espagnol à l'association du Sud. L'infidélité ou la négligence des agens qu'il avait établis à Buénos-Aires, devenu l'entrepôt de ce commerce, furent telles, qu'en 1752 il se trouva ruiné, qu'il se vit forcé d'abandonner une entreprise qui, plus sagement dirigée ou mieux surveillée, devait donner des profits très-considérables.

On prit alors le parti de recevoir à Porto-Rico

des esclaves qui devaient au fisc deux cent seize livres par tête, et qui, après avoir payé cette taxe rigoureuse, étaient introduits librement sur le continent et dans les îles. Les Anglais, qui avaient traité avec le gouverneur de Cuba, remplissaient fidèlement leurs engagemens, lorsque la cour de Madrid jugea convenable à ses intérêts de changer de système.

Il fut formé en 1765 une société de quelques maisons de commerce espagnoles, françaises et génoises, établies à Cadix. Cette compagnie, mal servie par ses facteurs et très-obérée, allait se dissoudre, lorsqu'en 1773 le ministère jugea qu'il était de sa sagesse et de sa justice d'accorder des adoucissemens aux conditions qu'il avait d'abord imposées. On prolongea le privilége, on diminua les charges; et depuis cette époque l'importation des esclaves a pris une nouvelle activité. Ils sont achetés indifféremment dans tous les lieux où l'on peut s'en procurer avec le plus d'avantage.

Cependant le cabinet de Madrid ne désespère pas de tirer un jour ses colonies de la dépendance où elles ont été jusqu'ici des navigateurs étrangers pour l'acquisition des esclaves. C'est l'unique but qu'il a pu se proposer en exigeant du Portugal la cession de deux îles situées sur les côtes occidentales de l'Afrique.

Des cultures difficiles, quelques mines d'un genre particulier ont occupé une partie des esclaves introduits dans le continent espagnol du

Nouveau-Monde. Le service domestique des gens riches a été la destination du plus grand nombre. Ils n'ont pas tardé à devenir les confidens des plaisirs de leurs maîtres, et ce honteux ministère les a conduits à la liberté. Leurs descendans se sont alliés tantôt avec les Européens, tantôt avec les Mexicains, et ont formé la race nombreuse et vigoureuse des mulâtres, qui, comme celle des métis, mais deux ou trois générations plus tard, parvient à la couleur et à la considération des blancs. Ceux mêmes d'entre eux qui sont encore dans les fers ont pris un empire décidé sur le malheureux indigène. Ils ont dû cette supériorité à la faveur déplacée que leur accordait le gouvernement. Par cette raison, les Africains, qui, dans les établissemens des autres nations, sont les ennemis des blancs, en sont devenus les défenseurs dans les Indes espagnoles.

Mais pourquoi la faveur du gouvernement tomba-t-elle sur l'esclave acheté, de préférence à l'esclave conquis? C'est que l'injure faite à celui-ci était plus ancienne et plus grande que l'injure faite au premier; que celui-là était accoutumé au joug; qu'il fallait y accoutumer celui-ci, et que l'esclave d'un maître dont la politique l'a rendu maître d'un esclave est entraîné par cette distinction à faire cause avec le tyran commun. Si l'Africain, le défenseur des blancs dans les Indes espagnoles, fut partout ailleurs leur ennemi, c'est que partout ailleurs il obéissait toujours, et qu'il

ne commandait jamais ; c'est qu'il n'était point consolé de son rôle par le spectacle d'un rôle plus malheureux que le sien. Aux Indes espagnoles, l'Africain est alternativement esclave et maître : dans les établissemens des autres nations, il est esclave du matin au soir.

XXIII. Ancienne condition des Indiens, et leur état actuel.

Les Indiens forment la dernière classe des habitans dans une région qui appartenait tout entière à leurs ancêtres. L'infortune de ces peuples commença à l'époque même de la découverte. Colomb distribua d'abord des terres à ceux qui l'accompagnaient, et y attacha des naturels du pays en 1499. Cette disposition ne fut pas approuvée par la cour, qui, trois ans après, envoya Ovando à Saint-Domingue, avec ordre de rendre ces malheureux à la liberté. Ce nouveau commandant, tout barbare qu'il était, se conforma à la volonté de ses souverains : mais l'indolence des Américains et les murmures des Espagnols le déterminèrent bientôt à faire rentrer dans les fers ceux qui en étaient sortis, et à y en mettre un beaucoup plus grand nombre. Seulement il décida que ces esclaves tireraient quelque fruit de leur travail, soit qu'ils fussent employés à la culture des terres, soit qu'ils le fussent à l'exploitation des mines. Ferdinand et Isabelle confirmèrent en 1504 cet arrangement, avec la clause que le salaire serait réglé par le gouvernement.

Les dominicains qui venaient de passer dans la colonie s'indignèrent d'un ordre de choses qui

renversait tous les principes. Ils refusèrent, dans le tribunal de la pénitence, l'absolution aux particuliers qui sollicitaient ou même acceptaient ces dons qu'on appelait indifféremment répartitions ou commanderies; ils accablaient d'anathèmes, dans la chaire, les ministres ou les promoteurs de ces injustices. Les cris de ces moines, alors très-révérés, retentirent jusqu'en Europe, où l'usage qu'ils attaquaient avec tant d'amertume fut examiné de nouveau en 1510, et de nouveau confirmé.

Les Indiens trouvèrent, en 1516, dans las Casas, un défenseur plus vif, plus intrépide et plus actif que ceux qui l'avaient précédé. Ses sollicitations déterminèrent Ximénès, qui conduisait alors la monarchie avec tant d'éclat, à faire passer en Amérique trois religieux hiéronimites pour juger une cause deux fois jugée. Les arrêts qu'ils prononcèrent ne furent pas ceux que leur profession faisait présumer. Ils se décidèrent pour les répartitions : mais ils en déclarèrent déchus tous ceux des courtisans et des favoris qui ne résidaient pas dans le Nouveau-Monde.

Las Casas, que le ministère lui-même avait déclaré protecteur des Indiens, et qui, revêtu de ce titre honorable, avait accompagné les surintendans, revola en Espagne pour y vouer à l'indignation publique des hommes d'un état pieux qu'il accusait d'avoir sacrifié l'humanité à la politique. Il parvint à les faire rappeler, et on leur substitua

Figueroa. Ce magistrat prit le parti de réunir dans deux gros villages un assez grand nombre d'Indiens, qu'il laissa seuls arbitres de leurs actions. L'expérience ne leur fut pas favorable. Le gouvernement conclut de leur stupidité, de leur indolence, que les Américains étaient des enfans incapables de se conduire eux-mêmes, et leur condition ne fut pas changée.

Cependant il s'élevait de toutes parts des voix respectables contre ces dispositions. Les états de Castilles eux-mêmes demandèrent, en 1523, qu'on les annulât. Charles-Quint se rendit à tant de vœux. Il défendit à Cortez, qui venait de conquérir le Mexique, de donner des commanderies, et lui enjoignit de les révoquer, s'il y en avait déjà d'accordées. Lorsque ces ordres arrivèrent dans la Nouvelle-Espagne, les répartitions y étaient déjà établies comme dans les autres colonies, et les volontés du monarque ne furent pas exécutées.

De cette région, de toutes les régions soumises à la Castille, on marquait sans cesse que jamais il ne s'opérerait de vrais travaux, des travaux utiles dans le Nouveau-Monde, si les peuples assujettis cessaient d'être un moment à la disposition de leurs vainqueurs. La crainte d'avoir découvert sans fruit un si riche hémisphère faisait une grande impression sur le ministère ; mais aussi n'avoir envahi une moitié du globe que pour en jeter les nations dans la servitude, était un

autre point de vue qui ne laissait pas d'alarmer quelquefois le gouvernement. Dans cette incertitude, on permettait, on défendait au hasard les commanderies. En 1536 l'autorité prit enfin un parti mitoyen, qui fut de les autoriser pour deux générations. Quoique accordées seulement pour un temps limité, jusqu'à cette époque, elles étaient réellement perpétuelles, parce qu'il était sans exemple que ces concessions n'eussent pas été renouvelées. Le roi continua à se réserver tous les Indiens établis dans les ports, ou fixés dans les villes principales.

Le protecteur de ces malheureux s'indigne de ces ordonnances. Il parle, il agit, il cite sa nation au tribunal de l'univers entier, il fait frémir d'horreur les deux hémisphères. O las Casas ! tu fus plus grand par ton humanité que tous tes compatriotes ensemble par leurs conquêtes. S'il arrivait dans les siècles à venir que les infortunées contrées qu'ils ont envahies se repeuplassent, et qu'il y eut des lois, des mœurs, de la justice, de la liberté, la première statue qu'on y éleverait serait la tienne. On te verrait t'interposer entre l'Américain et l'Espagnol, et présenter, pour sauver l'un, ta poitrine au poignard de l'autre. On lirait sur le pied de ce monument : DANS UN SIÈCLE DE FÉROCITÉ, LAS CASAS, QUE TU VOIS, FUT UN HOMME BIENFAISANT. En attendant, ton nom restera gravé dans toutes les âmes sensibles ; et lorsque tes compatriotes rougiront de la barbarie de leurs

prétendus héros, ils se glorifieront de tes vertus. Puissent ces temps heureux n'être pas aussi éloignés que je l'appréhende !

Charles-Quint, éclairé par ses propres réflexions, ou entraîné par l'éloquence impétueuse de las Casas, ordonne, en 1542, que toutes les commanderies qui viendront à vaquer soient indistinctement réunies à la couronne. Ce statut est sans force au Mexique, et dans le Pérou il allume une guerre sanglante et opiniâtre. On est réduit à l'annuler trois ans après ; mais l'autorité se trouve assez solidement établie en 1549 pour oser braver les murmures, pour n'être plus arrêtée par la crainte des soulèvemens.

A cette époque la loi décharge les Indiens de tout service personnel, et règle le tribut qu'ils seront obligés de payer à leurs commandeurs. Elle défend à ces maîtres, jusqu'alors si oppresseurs, de résider dans l'étendue de leur juridiction et d'y coucher plus d'une nuit. Elle leur défend d'y avoir une habitation et d'y laisser leur famille. Elle leur défend d'y posséder des terres, d'y faire élever des troupeaux, d'y former des ateliers. Elle leur défend de se mêler des mariages de leurs vassaux et d'en prendre aucun à leur service. L'homme chargé de percevoir leurs droits doit avoir l'attache du magistrat, et donner caution pour les vexations qu'il se pourrait permettre.

La taxe imposée aux naturels du pays pour faire subsister les conquérans avec quelque dignité

n'est pas même une faveur purement gratuite. Ces maîtres orgueilleux sont obligés de réunir leurs sujets dans une bourgade, de leur bâtir une église, de payer le ministre chargé de leur instruction. Ils sont obligés d'établir leur domicile dans la ville principale de la province où est située leur répartition, et d'avoir toujours des chevaux et des armes en état de repousser l'ennemi, soit étranger, soit domestique. Il ne leur est permis de s'absenter qu'après s'être fait remplacer par un soldat agréé du gouvernement.

Ces règlemens n'éprouvèrent aucune altération remarquable jusqu'en 1568 : alors on décida que les commanderies, qui depuis trente-deux ans étaient concédées pour deux vies, continueraient à être données de la même manière ; mais que celles dont le revenu excéderait dix mille livres seraient grévées de pensions. Toutes devaient à l'avenir être affichées lorsqu'elles deviendraient vacantes, et, à mérite égal, être distribuées de préférence aux héritiers des conquérans, et ensuite aux descendans des premiers colons. La cour, s'apercevant que la faveur décidait plus souvent de ces récompenses que les talens ou l'ancienneté, voulut, en 1608, qu'elles fussent nulles, si elle ne confirmait dans six ans pour le Pérou, et dans cinq ans pour le reste de l'Amérique, les grâces accordées par les vice-rois. Cependant le commandeur entrait en jouissance aussitôt qu'il était nommé. On exigeait seulement qu'il assurât

la restitution des sommes qu'il aurait touchées, si le choix qu'on avait fait de lui n'était pas ratifié dans le temps prescrit par les ordonnances.

Au commencement du dernier siècle, le gouvernement s'appropria le tiers du revenu des commanderies. Peu après il le prit entier dans la première année, et ne tarda pas à défendre à ses délégués de remplir celles qui deviendraient vacantes. Elles furent enfin toutes supprimées en 1720, à l'exception de celles qu'on avait données à perpétuité à Cortez, et à quelques hôpitaux ou communautés religieuses. A cette époque si remarquable dans les annales du Nouveau-Monde, les Indiens ne furent plus dépendans que de la couronne.

Cette administration fut-elle la meilleure qu'il fût possible d'adopter pour l'intérêt de l'Espagne et le bonheur de l'autre hémisphère? Qui le sait? Dans la solution d'un problème où se compliquent les droits de la justice, le sentiment de l'humanité, les vues particulières des ministres, l'empire de la circonstance, l'ambition des grands, la rapacité des favoris, les spéculations des hommes à projets, l'autorité du sacerdoce, l'impulsion des mœurs et des préjugés, le caractère des sujets éloignés, la nature du climat, du sol et des travaux, la distance des lieux, la lenteur et le mépris des ordres souverains, la tyrannie des gouverneurs, l'impunité des forfaits, l'incertitude et des relations et des délations, et de tant d'autres

élémens divers, doit-on être surpris de la longue perplexité de la cour de Madrid, lorsqu'au centre des nations européennes, au pied des trônes, sous les yeux des administrateurs de l'état, les abus subsistent et s'accroissent souvent par des opérations absurdes? Alors on prit l'homme dont on était entouré pour le modèle de l'homme lointain, et l'on imagina que la législation qui convenait à l'un convenait également à l'autre. Dans des temps antérieurs, et peut-être même encore aujourd'hui, confondons-nous deux êtres séparés par des différences immenses, l'homme sauvage et l'homme policé; l'homme né dans les bras de la liberté, et l'homme né dans les langes de l'esclavage. L'aversion de l'homme sauvage pour nos cités naît de la maladresse avec laquelle nous sommes entrés dans la forêt.

Mais les dernières lois, quelle influence eurent-elles d'abord, quelle influence ont-elles de nos jours sur la destinée des Indiens? A proprement parler, aucune. Ces infortunés continuent à être dégradés par cette religion, la même qui devait ennoblir leur existence. Pour être en droit de les asservir ou de les assassiner, les premiers conquérans refusèrent de les reconnaître pour être de l'espèce humaine. Des prêtres impatiens d'établir leur domination les baptisèrent par milliers sans s'être donné le soin de les instruire des dogmes et de la morale du christianisme. Le retour habituel de ces néophytes à leurs ancien-

nes superstitions les fit priver de l'eucharistie. On les jugea trop bornés pour répondre de leur foi à l'inquisition ; et, par mépris pour leur imbécillité, on les laissa sous la juridiction de leurs évêques. Jamais aucun d'eux ne fut honoré du sacerdoce ; aucun d'eux ne fut jamais admis dans une congrégation monastique.

Les Indiens éprouvent la même dégradation dans l'ordre civil que dans l'ordre ecclésiastique. Ceux d'entre eux qu'un hasard heureux ou malheureux n'a pas fixés dans les villes sont tous réunis dans des bourgades qu'il ne leur est pas permis de quitter, et où ils forment des assemblées municipales présidées par leur cacique. A chacun de ces villages est attaché un territoire plus ou moins étendu, selon la nature du sol et le nombre des habitans. Une partie est cultivée en commun pour les besoins publics, et le reste distribué aux familles pour leurs nécessités particulières. La loi a voulu que ce domaine fût inaliénable. Elle permet cependant de temps en temps d'en détacher quelques portions en faveur des Espagnols, mais toujours avec l'obligation d'une redevance annuelle dirigée au profit des vendeurs sous l'inspection du gouvernement. Aucune institution n'empêche les Indiens d'avoir des champs en propre ; mais rarement ont-ils le pouvoir ou la volonté de faire des acquisitions.

Comme l'opprobre brise tous les ressorts de l'âme, un des principes de cette pauvreté, de ce

découragement, doit être l'obligation imposée à ces malheureux, de faire seuls par corvée les travaux publics. Sont-ils payés de ce travail humiliant? La loi l'ordonne. De quelle distance peut-on les tirer? combien de temps peut-on les retenir? Cela dépend du gouvernement local.

Un autre devoir des Indiens, c'est d'être à la disposition de tous les citoyens; mais uniquement pour les ateliers et les cultures de nécessité première; mais à tour de rôle; mais pour dix-huit jours de suite seulement; mais pour un salaire prescrit par les ordonnances.

Une obligation plus onéreuse encore, c'est celle d'exploiter les mines. Les administrateurs en étaient originairement les seuls arbitres. Des statuts qui varièrent souvent la réglèrent dans la suite. Au temps où nous écrivons, les ordonnances exemptent du travail des mines les Indiens qui en sont éloignés de trente milles, ou qui sont nés sous un climat beaucoup plus chaud que les régions glacées où la nature a presque toujours placé ces funestes trésors. On n'y doit appeler que le septième des Péruviens, et le vingt-cinquième des Mexicains, beaucoup plus nombreux. Les uns et les autres n'y peuvent être retenus que six mois, et chacun d'eux reçoit tous les jours environ quarante sous pour son salaire. Il est plus considérable pour les métis et pour les mulâtres, que le besoin, le libertinage, l'espoir du vol, ont poussés vers cet enfer. Un meilleur traitement

leur est accordé, parce qu'ils sont plus intelligens, qu'ils sont plus robustes que les hommes de corvée, et qu'ils sortent rarement de la carrière, regardée comme vile, dans laquelle ils sont une fois entrés. C'est aussi l'unique ressource des aborigènes qu'on a engagés ou forcés à s'établir avec leurs familles sur ces stériles et sauvages montagnes.

Un tribut que les Indiens mâles depuis dix-huit jusqu'à cinquante ans doivent au gouvernement met le comble à tant de calamités. Il ne passe pas cinq ou six livres au Mexique, et s'élève à quinze, à vingt, ou même à trente, dans le Pérou. On connaît la cause d'une inégalité si monstrueuse. C'était en denrées que s'acquittait originairement la taxe. Les contribuables, fatigués des vexations qu'il leur fallait sans cesse éprouver, souhaitèrent qu'elle fût convertie en métaux, et le demandèrent à des époques différentes. Un fisc insatiable n'accéda au vœu des peuples qu'à condition qu'il lui serait donné en argent une valeur égale à celle qu'avaient alors les productions dont il faisait le sacrifice. De l'aveu de tous les écrivains instruits, c'est la seule raison de l'énorme disproportion qui se trouve malheureusement établie entre les contributions de l'Amérique méridionale et de l'Amérique septentrionale. Quelle que soit l'imposition, le quart en est distribué au pasteur, au cacique, à l'Espagnol chargé dans chaque province d'empêcher

l'oppression des aborigènes, ou mis en réserve pour secourir la communauté dans ses calamités.

Telle est la condition légale des Indiens : mais qui pourrait dire ce que les injustices privées ou publiques doivent ajouter à un fardeau déjà trop pesant ? Se jouant insolemment d'une autorité placée à un trop grand éloignement pour pouvoir les intimider, le simple citoyen et le dépositaire du pouvoir exigent tyranniquement du peuple asservi les fatigues auxquelles il est bien ou mal condamné, lui imposent arbitrairement des travaux dont les ordonnances le dispensent, et ne paient ses sueurs qu'au gré de leur sordide avarice. La cour de Madrid ignore une partie de ces vexations, ferme les yeux sur le plus grand nombre, et souvent les autorise par son silence, quelquefois même en dérogeant ouvertement à ses statuts les plus solennellement promulgués.

Féroces Espagnols, d'abord vous doutâtes si les habitans du nouvel hémisphère n'étaient pas des animaux qu'on pouvait égorger sans remords. Peu s'en fallut que vous ne leur enviassiez la connaissance de l'Être suprême, votre père commun. Mais quand vous leur eûtes permis de lever aussi leurs regards et leurs mains vers le ciel ; quand vous les eûtes initiés aux cérémonies et aux mystères, associés aux prières, aux offrandes, aux espérances à venir d'une religion commune ; quand vous les eûtes avoués pour frères, l'horreur ne redoubla-t-elle pas lorsqu'on vous vit fouler aux

pieds les liens de cette consanguinité sacrée ? Ce reproche s'adresse aux dévastateurs, quels qu'ils soient, du Nouveau-Monde, et plus particulièrement à ce qu'on appelle alcade au Mexique, et corrégidor au Pérou.

C'est un magistrat chargé, sous l'inspection du vice-roi ou des tribunaux, de la justice, de la finance, de la guerre, de la police, de tout ce qui peut intéresser l'ordre public dans un espace de trente, de quarante, de cinquante lieues. Quoique la loi lui défendît, comme aux autres dépositaires de l'autorité, d'entreprendre aucun commerce, il s'empara dès les premiers temps de tout celui qu'il était possible de faire avec les Indiens soumis à sa juridiction. Comme sa commission ne devait durer que cinq ans, il livrait presqu'en arrivant les marchandises qu'il avait à vendre, et employait aux recouvremens le reste de son exercice. L'oppression devint générale. Les malheureux indigènes furent toujours écrasés par l'énormité des prix, et souvent par l'obligation de prendre des effets qui leur étaient inutiles, mais que le tyran avait été lui-même quelquefois réduit à recevoir des négocians qui lui accordaient un crédit long et dangereux. On refusait tout ou presque tout aux pauvres, et l'on surchargeait ceux qui jouissaient de quelque aisance. Aux échéances les paiemens étaient exigés avec une sévérité barbare par un créancier à la fois juge et partie ; et les peines les plus graves décernées

contre les débiteurs qui manquaient aux engagemens libres ou forcés qu'ils avaient pris.

Ces atrocités, plus criantes et plus communes dans l'Amérique méridionale que dans la septentrionale, affligeaient vivement les chefs humains et justes. Ils croyaient pourtant devoir les tolérer, dans la persuasion où l'on était généralement que, si la chaîne qui existait était une fois rompue, des peuples indolens et sans prévoyance manqueraient de vêtemens, d'instrumens d'agriculture, de bestiaux nécessaires pour tous les travaux, et tomberaient sans délai dans une inaction et une misère extrêmes. Quelques hommes sages travaillèrent à rapprocher des intérêts si opposés. Aucune de leurs idées ne fut jugée praticable. Un moyen sûr de diminuer le désordre aurait été d'accorder un meilleur traitement aux magistrats qui allaient chercher dans l'autre hémisphère une fortune que leur pays natal leur refusait : mais le ministère se refusa toujours à cette augmentation de dépense. Depuis 1751, les alcades et les corrégidors sont obligés d'afficher dans le lieu de leur résidence les marchandises qu'ils ont à vendre, et le prix qu'ils y veulent mettre. S'ils s'écartent de ce tarif, approuvé par leurs supérieurs, ils doivent perdre leur place et restituer le quadruple de ce qu'ils ont volé. Ce règlement, qui s'observe assez exactement, a un peu diminué les déprédations.

XXIV. Gouverne- Il fallait un gouvernement aux différens peu-

ples dont nous venons de parler. La cour donna la préférence au plus absolu ; et ce furent vraisemblablement les calamités anciennes ou nouvelles de la monarchie qui dictèrent ces résolutions.

ment civil établi par l'Espagne dans le Nouveau-Monde.

Lorsque les Vandales avaient enlevé l'Espagne aux Romains, et que les Goths en avaient chassé les Vandales, le système féodal s'était établi dans cette région comme dans le reste de l'Europe. Ces principes n'étaient pas ceux des Arabes : mais ces conquérans éclairés, jugeant qu'il y aurait eu du danger à trop contrarier les habitudes du peuple qu'ils venaient d'asservir, lui laissèrent ceux de ses usages que leur sûreté ne réprouvait pas. Sa religion, ses lois sur la propriété, ses formes dans l'administration de la justice, sa manière de lever les contributions, ces droits et quelques autres moins importans lui furent conservés. Ceux des anciens habitans qui s'étaient réfugiés dans les Asturies reprirent quelques-unes des provinces qu'ils avaient été forcés d'abandonner aux musulmans ; et l'on juge bien qu'ils ne tardèrent pas à y rétablir la constitution politique qu'ils y avaient laissée. La féodalité y fut même poussée plus loin qu'elle ne l'avait jamais été dans aucune des nombreuses contrées où les barbares du nord l'avaient introduite.

Les causes de cette innovation sont connues. Les princes que s'étaient donnés les chrétiens n'avaient que peu d'autorité, et n'avaient point de

richesses : ils ne pouvaient forcer personne à combattre, et n'avaient pas de quoi payer ceux qui les suivaient volontairement à la guerre. C'étaient presque tous des gentilshommes qui se croyaient plutôt les compagnons que les sujets de leur général.. Ils prétendaient vaincre pour eux ainsi que pour lui ; et le terrain qu'on prenait sur l'ennemi était partagé comme le butin qu'on pouvait faire.

L'indépendance de la noblesse excita l'ambition des villes. Elles étaient multipliées parce que les souverainetés l'étaient. Elles étaient peuplées parce qu'il n'y avait point de sûreté dans les campagnes. Elles étaient fortifiées parce qu'à chaque moment elles pouvaient être insultées. Elles étaient riches parce que les Arabes les avaient remplies de manufactures. Ces avantages leur donnèrent des prérogatives, de la considération et de la puissance.

Dans les assemblées nationales, hors même de ces assemblées, les chefs de l'état voyaient souvent leurs volontés les plus sages contrariées par l'un des deux corps, quelquefois par les deux ensemble. C'était une lutte perpétuelle dont les monarques les plus aimés, les plus révérés, ne sortaient pas toujours avec avantage. Ces pouvoirs mal combinés s'affaiblirent avec le temps. Ils étaient pourtant encore redoutables dans les dernières années de Ferdinand et d'Isabelle. Au commencement même du règne de Charles-Quint,

les prétentions des communes bouleversèrent le pays, et poussèrent la république au bord de l'abîme.

Pour ne pas trouver dans le nouvel hémisphère les contradictions qu'ils avaient éprouvées dans l'ancien, les monarques espagnols concentrèrent dans leurs mains toutes les propriétés, tous les pouvoirs. Ils en fondaient le droit sur le don que le pontife de Rome leur avait fait des régions que leurs sujets parviendraient à découvrir, et ils le fondaient sur la conquête qui avait suivi cette cession extravagante. Dans leur aveuglement réel ou simulé, ils conférèrent l'exercice de leur despotisme à deux délégués qui, sous le nom de vice-rois, devaient jouir tout le temps de leur commission de toutes les prérogatives de la souveraineté. La couronne ne se réserva que la nomination de quelques places des plus importantes, et encore pouvaient-elles être conférées par eux provisoirement. On les entoura même dans leurs fonctions publiques, et jusque dans leur vie privée, d'une représentation qui parut propre à augmenter le respect et la terreur que le commandement devait inspirer. Le nombre de ces places éminentes fut doublé depuis, sans qu'il arrivât jamais la moindre altération dans leur dignité.

Dans ces contrées éloignées furent successivement établies dix cours de justice chargées d'assurer la tranquillité des citoyens et de terminer les différends qui s'éleveraient entre eux. Ces

tribunaux, connus sous le nom d'*audiences*, prononcèrent définitivement sur les matières criminelles : mais les procès purement civils qui s'élevaient au-dessus de 6,000 piastres ou de 30,000 livres pouvaient être portés par appel à la métropole. La prérogative accordée à ces grands corps de faire des remontrances aux dépositaires de l'autorité royale, et la prérogative plus considérable encore attribuée à ceux des capitales de remplir les fonctions des vice-royautés lorsqu'elles étaient vacantes, ces droits les élevèrent tous à un degré d'importance qu'ils n'auraient pas obtenu comme magistrats.

XXV. Quel est le régime ecclésiastique suivi en Amérique.

Le régime ecclésiastique paraissait plus difficile à régler. A l'époque où le Nouveau-Monde fut découvert, un voile tissu ou épaissi par les préjugés que la cour de Rome n'avait jamais cessé de semer, tantôt ouvertement et tantôt avec adresse, couvrait de ténèbres l'Europe entière. Ces superstitions étaient plus profondes et plus générales en Espagne, où depuis si long-temps on haïssait, on combattait les infidèles. Les souverains de cette nation devaient naturellement établir au-delà des mers les mauvais principes des pontifes qui leur donnaient un autre hémisphère. Il n'en fut pas ainsi. Ces princes, plus éclairés, ce semble, que leur siècle ne le comportait, arrachèrent au chef de la chrétienté la collation de tous les bénéfices, les dîmes même que les prêtres avaient partout envahies. Malheureusement

la sagesse qui avait dicté leur système ne passa pas à leurs successeurs. Ils fondèrent ou permirent qu'on fondât trop d'évêchés. Des temples sans nombre s'élevèrent. Les couvens des deux sexes se multiplièrent au-delà de tous les excès. Le célibat devint la passion dominante dans un pays désert. Des métaux qui devaient féconder la terre se perdirent dans les églises. Malgré sa corruption et son ignorance, le clergé se fit rendre la plus grande partie de ces tyranniques dîmes qui avaient été arrachées à son avarice. L'Amérique paraissait n'avoir été conquise que pour lui. Cependant les pasteurs subalternes, ces curés, ailleurs si tendres et si respectables, ne se trouvaient pas assez opulens. L'Indien qu'ils étaient chargés d'instruire et de consoler n'osait se présenter à eux sans quelque présent. Ils lui laissaient celles de ses anciennes superstitions qui lui étaient utiles, comme la coutume de porter beaucoup de vivres sur le tombeau des morts. Ils mettaient un prix exorbitant à leurs fonctions, et avaient toujours des inventions pieuses qui leur donnaient occasion d'exercer de nouveaux droits. Une pareille conduite avait rendu leurs dogmes généralement odieux. Ces peuples allaient à la messe comme à la corvée, détestant les barbares étrangers qui entassaient sur leurs corps et sur leurs âmes des fardeaux également pesans.

Le scandale était public et presque général. Le clergé séculier et régulier, qui l'un et l'autre rem-

plissaient le même ministère, s'accusaient mutuellement de ces vexations. Les premiers peignaient leurs rivaux comme des vagabonds qui s'étaient dérobés à la surveillance de leurs supérieurs pour être impunément libertins. Les seconds voulaient que les autres manquassent de lumières ou d'activité, et ne fussent occupés que de l'élévation de leur famille. Nous avouerons avec répugnance, mais nous avouerons que des deux côtés les reproches étaient fondés. La cour fut long-temps agitée par les intrigues sans cesse renaissantes des deux cabales. Enfin elle arrêta, en 1757, que les moines mourraient dans les bénéfices qu'ils occupaient, mais qu'ils ne seraient pas remplacés par des hommes de leur état. Cette décision, qui fait rentrer les choses dans leur ordre naturel, aura vraisemblablement des suites favorables.

XXVI. Partage fait au temps de la conquête des terres du Nouveau-Monde. Comment on les acquiert maintenant.

C'était beaucoup d'avoir monté dès les premiers temps tous les grands ressorts de la nouvelle domination. Il restait à régler le sort de ceux qui devaient y vivre. Le souverain, qui se croyait maître légitime de toutes les terres de l'Amérique, en fit d'abord distribuer à ceux de ses soldats qui avaient combattu dans ce Nouveau-Monde.

Le fantassin reçut cent pieds de long et cinquante de large pour ses bâtimens ; mille huit cent quatre-vingt-cinq toises pour son jardin ; sept mille cinq cent quarante-trois pour son verger ; quatre-vingt-quatorze mille deux cent quatre-vingt-huit pour la culture des grains d'Europe, et

neuf mille quatre cent vingt-huit pour celle du blé d'Inde ; toute l'étendue qu'il fallait pour élever dix porcs, vingt chèvres, cent moutons, vingt bêtes à cornes et cinq chevaux. La loi donnait au cavalier un double espace pour ses bâtimens, et le quintuple pour tout le reste.

Bientôt on construisit des villes. Ces établissemens ne furent pas abandonnés au caprice de ceux qui voulaient les peupler. Les ordonnances exigeaient un site agréable, un air salubre, un sol fertile, des eaux abondantes. Elles réglaient la position des temples, la direction des rues, l'étendue des places publiques. C'était ordinairement un particulier riche et actif qui se chargeait de ces entreprises, après qu'elles avaient obtenu la sanction du gouvernement. Si tout n'était pas fini au temps convenu, il perdait ses avances, et devait encore au fisc 5,000 livres. Ses autres devoirs étaient de trouver un pasteur pour son église, et de lui fournir ce qu'exigeait la décence d'un culte régulier ; de réunir au moins trente habitans espagnols, dont chacun aurait dix vaches, quatre bœufs, une jument, une truie, vingt brebis, un coq et six poules. Lorsque ces conditions étaient remplies, on lui accordait la juridiction civile et criminelle en première instance pour deux générations, la nomination des officiers municipaux, et quatre lieues carrées de terrain.

L'emplacement de la cité, les communes, l'entrepreneur, absorbaient une portion de ce vaste

espace. Le reste était partagé en portions égales qu'on tirait au sort, et dont aucune ne pouvait être aliénée qu'après cinq ans d'exploitation. Chaque citoyen devait avoir autant de lots qu'il aurait de maisons : mais sa propriété ne pouvait jamais excéder ce que Ferdinand avait originairement accordé dans Saint-Domingue pour trois cavaliers.

Par la loi, ceux qui avaient des possessions dans les villes déjà fondées étaient exclus des nouveaux établissemens ; mais cette rigueur ne s'étendait pas jusqu'à leurs enfans. Il était permis à tous les Indiens qui n'étaient pas retenus ailleurs par des liens indissolubles de s'y fixer comme domestiques, comme artisans, ou comme laboureurs.

Indépendamment des terres que des conventions arrêtées avec la cour assuraient aux troupes et aux fondateurs des villes, les chefs des diverses colonies étaient autorisés à en distribuer aux Espagnols qui voudraient se fixer dans le nouvel hémisphère. Cette grande prérogative leur fut ôtée en 1591. Philippe II, que son ambition engageait dans des guerres continuelles, et que son opiniâtreté rendait interminables, ne pouvait suffire à tant de dépenses. La vente des champs d'Amérique, qui avaient été donnés jusqu'à cette époque, fut une des ressources qu'il imagina. Sa loi eut même un effet en quelque sorte rétroactif, puisqu'elle ordonnait la confiscation de tout ce qui serait possédé sans titre légitime, à moins que les

usurpateurs ne consentissent à se racheter. Une disposition si utile, réellement ou en apparence, au fisc, ne souffrit de modification dans aucune période, et n'en éprouve pas encore.

Mais il était plus aisé d'accorder gratuitement ou de céder à vil prix des terrains à quelques aventuriers que de les engager à en solliciter la fertilité. Ce genre de travail fut méprisé par les premiers Espagnols que leur avidité conduisit aux Indes. La voie lente, pénible et dispendieuse de la culture ne pouvait guère tenter des hommes à qui l'espoir d'une fortune facile, brillante et rapide faisait braver les vagues d'un océan inconnu, les dangers de tous les genres qui les attendaient sur des côtes malsaines et barbares. Ils étaient pressés de jouir, et le plus court moyen d'y parvenir était de se jeter sur les métaux. Un gouvernement éclairé aurait travaillé à rectifier les idées de ses sujets, et à donner, autant qu'il eût été possible, une autre pente à leur ambition. Ce fut tout le contraire qui arriva. L'erreur des particuliers devint la politique du ministère. Il fut assez aveugle pour préférer des trésors de pure convention, dont la quantité ne pouvait pas manquer de diminuer, et qui chaque jour devaient perdre de leur prix imaginaire, à des richesses sans cesse renaissantes, et dont la valeur devait augmenter graduellement dans tous les temps. Cette illusion des conquérans et des monarques jeta l'état hors des routes de sa prospérité, et

forma les mœurs en Amérique. On n'y fit cas que de l'or, que de l'argent accumulés par la rapine, par l'oppression et par l'exploitation des mines.

XXVII. Règlemens faits pour l'exploitation des mines.

Les mines occupèrent, dès l'origine, le gouvernement. Il eut cependant la prudence de ne les jamais faire ouvrir pour son compte. Des lois solennellement promulguées assurèrent la propriété des trésors qu'elles renfermaient au premier qui les découvrirait, pourvu qu'il se fît inscrire dans la juridiction dont elles relevaient. Toutefois on s'obligea d'acheter le sol où la nature les avait cachées, s'il était cultivé; mais, s'il était en friche, le propriétaire devait se trouver suffisamment dédommagé du très-petit tort qu'on lui faisait par la valeur qu'une activité nouvelle pouvait ajouter aux productions récoltées au voisinage. Les statuts portaient qu'il serait accordé à l'entrepreneur un nombre suffisant d'Indiens de corvée pour commencer et pour continuer les travaux. Sa négligence à fouiller les entrailles de la terre à l'époque déterminée, son inexactitude à payer la redevance due au fisc, pouvaient seules le priver de son privilége.

Ces conditions ne parurent avoir rien de trop onéreux. Les aventuriers dont les brigandages avaient été les plus heureux s'élancèrent avec fureur dans la carrière ouverte à leur avidité. Ceux auxquels la médiocrité de leurs rapines ne permettait pas de se livrer seuls à des entreprises qui exigeaient de grosses avances formèrent des asso-

ciations plus ou moins nombreuses. Partout furent abandonnées les plaines vastes, fécondes, saines, tempérées du Nouveau-Monde, pour des montagnes sèches, arides, glaciales et meurtrières, mais qui renfermaient dans leur sein de l'or ou de l'argent. On vit s'élever des fortunes telles que les siècles antérieurs n'en avaient pas vu. D'autres s'engloutirent dans des abîmes qu'elles avaient creusés à grands frais. Cette alternative de prospérités et de disgrâces tenait les esprits dans une agitation sans cesse renaissante. Tous voulaient ou pousser leurs premiers avantages jusqu'où ils pourraient aller, ou réparer par de nouveaux efforts leurs premiers désastres. Si de loin en loin les imaginations semblaient se refroidir, elles étaient aussitôt réchauffées par des enthousiastes qui croyaient voir partout des métaux, ou par des charlatans qui cherchaient des dupes. Les yeux commencent à s'ouvrir. Quelques sages se sont permis le dénombrement de ceux que cette ambition avait enrichis, de ceux qu'elle avait ruinés ; et la liste des derniers s'est trouvée de beaucoup la plus étendue. Ce rapprochement a plus opéré que ne l'avaient fait jusqu'alors les raisonnemens les plus pressans. Il n'y a aujourd'hui que les mines regardées comme inépuisables qui soient ouvertement exploitées par des hommes opulens ; les mines dont le produit est incertain sont abandonnées à des téméraires déjà insolvables, ou sur le point de le devenir. Lors-

qu'un négociant dont les affaires ne sont pas dérangées se joint à ces aventuriers, c'est toujours sous le voile d'un mystère impénétrable. Ce spéculateur insatiable peut bien hasarder ses capitaux, mais jamais il ne compromet son nom. Il n'ignore pas que la publicité de ses engagemens le priverait de tout crédit. Ce n'est que lorsque le succès le plus éclatant a justifié son audace qu'il ose avouer les risques qu'il avait courus.

XXVIII. Impôts établis dans l'Amérique espagnole.

Des règlemens rédigés pour les mines on passa à une tâche plus difficile, celle de pourvoir aux besoins publics de l'immense empire qui s'élevait dans cet autre hémisphère. La principale ressource pour fournir à cette dépense aurait dû être la dîme ecclésiastique que Ferdinand s'était fait céder par la cour de Rome; mais Charles-Quint, par des motifs qu'il n'est pas aisé de deviner, s'en dépouilla pour les évêques, pour les chapitres, pour les curés, pour les hôpitaux, pour la construction des temples, pour des hommes et des établissemens déjà trop riches, ou qui ne tardèrent pas à le devenir. A peine ce monarque en transmit-il la neuvième partie à ses successeurs. Il fallut qu'un tribut arraché aux Indiens comblât en partie la brèche faite au fisc. Les autres classes de la société n'obtinrent pas un traitement beaucoup plus doux. Le gouvernement se réserva successivement le monopole de la poudre, du plomb, des cartes, du tabac, du mercure et du papier timbré. Les objets de con-

sommation journalière dont le trafic resta libre dûrent des impôts très-onéreux. Les vexations s'étendirent à tout ce qui pouvait se vendre, à tout ce qui pouvait s'acheter en gros et en détail; à toutes les marchandises arrivées de l'Ancien-Monde, à toutes les marchandises fabriquées dans le nouveau. Il ne fut permis à l'or et à l'argent d'entrer dans la circulation qu'après avoir payé au plus haut prix l'effigie du souverain; et les navires du commerce n'en donnèrent pas un moindre pour l'appui souvent impuissant et toujours oppresseur qu'ils recevaient forcément des vaisseaux de l'état. On ne nommerait pas un seul genre d'oppression imaginé dans la métropole à l'époque de ses plus grands malheurs que la tyrannie n'ait naturalisé dans les colonies. Cependant, de tant de crians abus, le plus étrange est celui de la croisade.

C'est une contribution qui fut imposée par les chefs de l'Église à toute la chrétienté dans les siècles de folie et de fanatisme où des millions d'Européens allaient se faire assommer dans l'Orient pour le recouvrement de la Palestine. En 1509, la cour de Rome l'a ressuscité en faveur de Ferdinand, qui se proposait de porter la guerre en Afrique. Elle s'est perpétuée en Espagne, et a passé dans les possessions lointaines de cette nation. On l'y acquitte en payant tous les deux ans depuis 40 sous jusqu'à 50 livres, selon le rang, la condition, la fortune dont on jouit. En échange

de ses métaux chaque individu reçoit une bulle qui lui donne la liberté de se faire absoudre par son confesseur des crimes réservés au pape et aux évêques ; le droit d'user, dans les jours d'abstinence, de quelques nourritures prohibées ; une foule d'indulgences pour des péchés déjà commis, ou même pour ceux qui pourraient un jour se commettre. Il paraît prouvé qu'elle est achetée au Mexique par trois millions de personnes, qu'au Pérou elle l'est par douze cent mille. Ceux des écrivains qui ont pris ce calcul pour l'unique base de la population qu'ils ont accordée à ces deux grandes parties du globe se sont manifestement trompés. Comme le gouvernement n'exige pas à la rigueur que ses sujets se munissent de la bulle, peu, très-peu d'Indiens, peu, très-peu d'esclaves en font la dépense ; mais les prêtres et les moines refuseraient les consolations de la religion à tous ceux des autres citoyens qui la repousseraient ; et il n'y a peut-être pas dans l'Amérique espagnole un homme assez hardi ou assez éclairé pour oser braver cette censure ecclésiastique.

Je ne m'adresserai donc pas à des peuples imbécilles qu'on exhorterait inutilement à secouer le double joug sous lequel ils se tiennent courbés ; et je ne leur dirai point : Quoi ! vous ne concevez pas que la Providence qui veille à votre conservation en vous présentant des alimens qui vous sont propres, et en perpétuant sans interruption le besoin que vous en avez, vous en permet

un libre usage ; que si le ciel se courrouçait lorsque vous en mangez dans un temps prohibé, il n'y a sur la terre aucune autorité qui pût vous dispenser de lui obéir ; qu'on abuse de votre stupide crédulité, et que, par un trafic infâme, un être qui n'est pas plus que vous, une créature qui n'est rien aux yeux de son maître et du vôtre, s'arroge le droit de vous commander en son nom, ou de vous affranchir de ses ordres pour une pièce d'argent? Cette pièce d'argent, la prend-il pour lui? ou la donne-t-il à son Dieu? Son Dieu est-il indigent? Vit-il de ressources? Thésaurise-t-il? Que s'il est dans une autre vie un juge rémunérateur des vertus et vengeur des crimes, ni l'or que vous avez donné, ni les pardons que vous aurez acquis avec cet or ne feront pas incliner sa balance. Que si la justice vénale se laissait corrompre, il serait aussi vil, aussi méprisable que ceux qui siégent dans vos tribunaux. Que si son représentant avait pour lui-même le pouvoir qu'il vous a persuadé qu'il avait pour vous, il serait impunément le plus méchant des hommes, puisqu'il n'y aurait aucun forfait dont il ne possédât l'absolution. Je ne m'adresserai pas non plus aux ministres subalternes de ce chef orgueilleux, parce qu'ils ont un intérêt commun avec lui, et qu'au lieu de me répondre, ils allumeraient un bûcher sous mes pieds. Mais je m'adresserai à ce chef et à tout le corps qu'il préside, et je lui dirai :

Renoncez, il en est temps, renoncez à cet indigne

monopole qui vous dégrade et qui déshonore et le dieu que vous prêchez, et le culte que vous professez. Simplifiez votre doctrine ; purgez-la d'absurdités ; abandonnez de bonne grâce tous ces postes où vous serez forcés. Le monde est trop éclairé pour se repaître plus long-temps d'incompréhensibilités qui répugnent à la raison, ou pour donner dans des mensonges merveilleux qui, communs à toutes les religions, ne prouvent pour aucune. Revenez à une morale praticable et sociale ; passez de la réforme de votre théologie à celle de vos mœurs. Puisque vous jouissez des prérogatives de la société, partagez-en le fardeau ; n'objectez plus vos immunités aux tentatives d'un ministère équitable qui se proposerait de vous ramener à la condition générale des citoyens. Votre intolérance et les voies odieuses par lesquelles vous avez acquis et vous entassez encore richesse sur richesse, ont fait plus de mal à vos opinions que tous les raisonnemens de l'incrédulité. Si vous eussiez été les pacificateurs des troubles publics et domestiques, les avocats du pauvre, les appuis du persécuté, les médiateurs entre l'époux et l'épouse, entre les pères et les enfans ; entre les citoyens, les organes de la loi, les amis du trône, les coopérateurs du magistrat, quelque absurdes qu'eussent été vos dogmes, on se serait tu. Personne n'eût osé attaquer une classe d'hommes si utiles et si respectables. Vous avez divisé l'Europe pour des futilités. Toutes les contrées ont fumé de sang,

et pourquoi ? On rougit à présent d'y penser. Voulez-vous restituer à votre ministère sa dignité? soyez humbles, soyez indulgens, soyez même pauvres, s'il le faut. Votre fondateur le fut. Ses apôtres, ses disciples, les disciples de ceux-ci, qui convertirent tout le monde connu, le furent aussi. Ne soyez ni charlatans, ni hypocrites, ni simoniaques, ou marchands de choses que vous donnez pour saintes. Tâchez de redevenir prêtres, c'est-à-dire les envoyés du Très-Haut, pour prêcher aux hommes les vertus, et pour leur en montrer des exemples. Et vous, pontife de Rome, ne vous appelez plus le serviteur des serviteurs de Dieu, ou soyez-le. Songez que le siècle de vos bulles, de vos indulgences, de vos pardons, de vos dispenses, est passé. C'est inutilement que vous voudriez vendre le Saint-Esprit, si l'on ne veut plus l'acheter. Votre revenu spirituel va toujours en diminuant; il faut qu'un peu plus tôt, un peu plus tard il se réduise à rien. Quels que soient les subsides, les nations qui les paient tendent naturellement à s'en délivrer. Le prétexte le plus léger leur suffit. Puisque de pêcheur vous vous êtes fait prince temporel, devenez comme tous les bons souverains le promoteur de l'agriculture, des arts, des manufactures, du commerce, de la population : alors vous n'aurez plus besoin d'un trafic qui scandalise. Vous restituerez aux travaux de l'homme les jours précieux que vous leur dérobez, et vous recouvrerez notre vénération que vous avez perdue.

Les finances de la Castille dans le nouvel hémisphère furent durant deux siècles une énigme inexplicable non-seulement pour les étrangers, mais pour les Espagnols eux-mêmes. C'était une suite nécessaire de l'étendue de ces possessions éloignées, de la variété des impôts qu'on y avait établis, des formes bizarres employées pour en assurer la perception, de la méthode des canaux où ils devaient couler, de l'obscurité des lois qui en réglaient le recouvrement et en déterminaient l'emploi. La nation était si familiarisée avec ce désordre, qu'elle n'y pensait pas, ou croyait le mal sans remède.

Une nouvelle dynastie monta sur le trône. A cette époque, les grands du royaume, qui depuis trop long-temps gouvernaient exclusivement l'état avec le secours de quelques subalternes presque aussi insoucians, presque aussi peu éclairés que leurs orgueilleux protecteurs, se virent réduits à céder la place à des hommes qui avaient le talent et l'habitude des affaires. Ces ministres, privés de l'appui que prêtent toujours des noms illustres secondés par de puissantes alliances, et qui ne pouvaient se soutenir que par des services, mirent un peu d'ordre dans les différentes branches d'administration qui se trouvaient sous leurs yeux. Le soin d'attaquer une corruption plus éloignée fut réservée à leurs successeurs, et ils remplirent ce devoir avec plus de circonspection peut-être que d'anciens préjugés ne l'exigeaient. Malgré ces

trop longs, ces trop timides ménagemens, le revenu public du Mexique a été porté à 54,000,000 de livres ; celui du Pérou à 27,000,000; celui du Guatimala, du nouveau royaume, du Chili et du Paraguay, à 9,000,000. Cinquante-six de ces 90,000,000 sont absorbés par les dépenses locales; de sorte qu'il ne reste pour le fisc que 34,000,000. Ajoutez à cette somme celle de 20,000,000 qu'il perçoit dans les douanes d'Europe sur les marchandises expédiées pour l'autre hémisphère, et sur les métaux ou les denrées qui en arrivent, et vous trouverez que le continent de l'Amérique forme à la cour de Madrid une ressource annuelle de 54,000,000.

XXIX. Principes destructeurs sur lesquels l'Espagne fonda d'abord ses liaisons avec le Nouveau-Monde.

A peine l'Espagne avait découvert cet autre hémisphère, qu'elle eut l'idée d'un système inconnu aux peuples de l'antiquité, et que les nations modernes ont depuis adopté, celui de s'assurer de toutes les productions de ses colonies, et de leur approvisionnement entier. Dans cette vue, on ne se contenta pas d'interdire à ces nouveaux établissemens, sous des peines capitales, toute liaison étrangère, le gouvernement poussa la rigueur jusqu'à rendre toute communication entre eux impraticable, jusqu'à leur défendre d'envoyer aucun de leurs navires dans le lieu de leur origine. Cet esprit de jalousie se manifesta dans la métropole même. Il fut réglé que les bâtimens destinés pour l'Amérique seraient tous expédiés de Séville, et que tous y feraient leur retour.

Cette cité, placée près de l'embouchure du Guadalquivir, le Bétis des anciens, fut, dit-on, bâtie par les Phéniciens, qui l'appelèrent *Hispalis*. Les Romains lui donnèrent le nom de *Julia*. Elle prit celui de *Séville* sous les rois goths, qui y tenaient leur cour avant d'avoir choisi Tolède pour leur résidence. Dans la confusion qui suivit la chute du trône de Cordoue se forma dans ses murs une république gouvernée par des magistrats guerriers. Le roi de Castille Ferdinand III l'attaqua, la prit d'assaut après dix ou douze mois de siége, et en chassa cent mille Maures. L'avantage de sa position, la douceur de son climat, l'abondance de ses eaux, la fertilité de son territoire, l'industrie que ses derniers possesseurs y avaient laissée, ces moyens lui rendirent avec le temps presque autant d'habitans que la superstition lui en avait enlevé. C'était une place de grande importance lorsqu'elle fut choisie pour servir d'entrepôt aux deux hémisphères. Alors ses prospérités n'eurent plus de bornes. Aussi les Espagnols s'écriaient-ils avec enthousiasme : *Celui qui n'a pas vu Séville n'a pas vu la merveille du monde.* Malheureusement pour cette ville célèbre, les vaisseaux s'agrandirent; sa rivière ne fut plus en état de les recevoir; et le privilége exclusif qui avait été la source de son opulence fut transféré à Cadix, dont le port offrait aux navigateurs toutes les commodités qu'ils pouvaient désirer.

Il fut défendu à tous les négocians étrangers,

même fixés d'abord à Séville, et ensuite à Cadix, d'avoir aucune relation avec l'Amérique. En vain ils représentèrent que, consommant les denrées du royaume, payant les impositions, encourageant l'agriculture, l'industrie, le commerce, ils devaient être regardés comme citoyens, jamais on ne céda à leurs sollicitations. Ces hommes riches, actifs, éclairés, se virent toujours réduits à couvrir leurs moindres opérations d'un nom espagnol.

La liberté de faire des expéditions pour les grands établissemens qui se formaient de toutes parts dans l'autre hémisphère fut très-limitée pour les naturels du pays eux-mêmes. Le gouvernement prit le parti de régler tous les ans le nombre des bâtimens qu'il convenait d'envoyer, et le temps de leur départ. Il entra dans sa politique de rendre ces voyages rares, et la permission d'équiper un navire devint une faveur très-signalée.

Les bases de l'empire que l'Espagne se proposait de fonder dans le Nouveau-Monde étaient toutes arrêtées. Il s'agissait d'élever ce grand édifice à toute la hauteur dont les circonstances le rendraient susceptible. Dès 1511, le soin en fut confié au conseil des Indes. Pour le mettre en état de remplir le but de son institution, on lui soumit cet autre hémisphère. A lui seul appartint le droit de donner des lois. A lui seul appartint le droit d'y conférer les offices dont la couronne

s'était réservé la nomination. A lui seul appartint le droit d'infliger des peines, d'accorder des récompenses à ceux qui en revenaient librement ou qu'il rappelait. A lui seul appartint le droit de juger les procès assez graves pour mériter de passer les mers. A lui seul appartint le droit de prononcer sur les projets offerts par des administrateurs ou par de simples citoyens. Son autorité fut toujours également absolue sur les choses, sur les personnes; et, loin de diminuer ses prérogatives, les monarques espagnols ne discontinuèrent jamais de les augmenter.

Avant l'établissement de ce tribunal, auquel le souverain est censé présent, et qui, par cette raison, tient toujours ses assises dans la capitale du royaume, il en avait été formé un autre sous le nom de *contractation*. Ses fonctions se réduisent à régler le commerce de l'Espagne avec l'Amérique. Il décide de la quantité des marchandises qui doivent être envoyées par la métropole à ses colonies, du nombre des vaisseaux qui doivent les y porter, de l'époque à laquelle ils doivent partir, du lieu de leur destination. Les contestations, qui s'élèvent trop souvent entre les agens de ses opérations, plus compliquées qu'elles ne devraient l'être, sont portées devant lui; mais on peut appeler de ses sentences au conseil des Indes. Créé en 1501, à Séville, il suivit vers 1720 le commerce, qui depuis peu s'était porté à Cadix, où il est resté.

Telles furent dans l'origine les combinaisons que les rois d'Espagne jugèrent les plus propres à étendre leur puissance et à procurer la félicité de leurs sujets dans les deux hémisphères. Ces institutions étaient-elles bien ou mal combinées? Peut-être n'existait-il pas à cette époque un génie assez profond pour prononcer sur une matière si nouvelle et si compliquée. L'expérience pouvait seule résoudre le problème; et l'expérience, qui va à pas lents, mais sûrs, ne fut pas favorable à l'ordre établi. Les régions qui y étaient assujetties tombèrent toutes, avec le temps, dans un dépérissement qui approchait de la destruction. Cependant, quoique entourée de ruines, la cour de Madrid ne pensait pas à s'écarter de son premier plan. Tâchons de démêler les causes de cette étrange opiniâtreté.

XXX. Comment la cour de Madrid persévéra-t-elle dans son mauvais système?

L'empire des Espagnols sur le Nouveau-Monde s'établit dans un siècle d'ignorance et de barbarie. Tous les principes de gouvernement étaient alors oubliés; et l'on ne s'étonnera pas sans doute que, dans l'ivresse de leurs triomphes, des conquérans superbes n'aient pas ramené la lumière, bannie depuis dix ou douze siècles de l'Europe entière.

A cette époque d'un aveuglement universel, la cour de Madrid ne devina pas que les établissemens qu'elle formait sous un autre hémisphère ne seraient utiles qu'autant qu'ils deviendraient un encouragement pour son agriculture, son in-

dustrie et sa navigation. Loin de subordonner les colonies à la métropole, ce fut en quelque sorte la métropole qui fut subordonnée aux colonies. Toute économie politique fut ou négligée, ou dédaignée; et l'on ne vit la grandeur de la monarchie que dans l'or et dans l'argent de l'Amérique. Les peuples avaient la même ambition. Ils abandonnaient en foule leur pays natal pour courir après des métaux. Ces émigrations immenses et continuelles laissaient dans la population de la patrie principale un vide qui n'était pas rempli par les étrangers, que l'orgueil et l'intolérance ne cessaient de repousser.

L'Espagne fut affermie par des succès assez long-temps soutenus dans les fausses routes qu'elle s'était d'abord tracées. Un ascendant qu'elle devait uniquement aux circonstances lui parut une conséquence nécessaire de son administration et de ses maximes.

Les calamités qui dans la suite l'assaillirent de toutes parts pouvaient l'éclairer. Une chaîne rarement interrompue de guerres plus funestes les unes que les autres la priva de la tranquillité qu'il lui aurait fallu pour approfondir les vices d'un système suivi avec la plus grande sécurité sans interruption.

Les lumières acquises ou répandues successivement par les autres peuples étaient bien propres à combattre, à dissiper les erreurs de l'Espagne. Soit orgueil, soit jalousie, cette nation repoussa

opiniâtrément les connaissances qui lui venaient de ses rivaux ou de ses voisins.

Au défaut de secours étrangers, l'Espagnol, né avec l'esprit de méditation, avec une sagacité ardente, pouvait découvrir des vérités importantes à sa prospérité. Ce génie propre à tout se porta, se fixa malheureusement sur des contemplations qui ne pouvaient que l'égarer davantage.

Pour comble de malheur, la cour de Madrid s'était fait de bonne heure une loi de soutenir les partis qu'elle avait pris, pour qu'on ne pût pas la soupçonner de s'être légèrement déterminée. Les événemens, tout fâcheux qu'ils étaient, ne la dégoûtèrent pas de cette politique dans ses rapports avec l'Amérique, et elle y fut affermie par les suffrages combinés ou séparés d'une multitude d'agens séduits ou infidèles, qui assuraient leur fortune particulière par la continuité d'un désordre universel.

XXXI. Suites que les funestes combinaisons du ministère espagnol eurent dans la métropole même.

Cependant le mal ne se fit pas sentir dans les premiers temps, quoique des écrivains célèbres l'aient avancé avec confiance. Dans leur opinion, l'Espagne, se voyant la maîtresse de l'Amérique, renonça d'elle-même aux manufactures, à l'agriculture. Cette idée extravagante n'entra jamais dans le système d'aucun peuple. A l'époque où l'autre hémisphère fut découvert, Séville était célèbre par ses fabriques de soie; les draps de Ségovie passaient pour les plus beaux de l'Europe, et les étoffes de Catalogne trouvaient un

débit avantageux dans l'Italie et dans le Levant. De nouveaux débouchés donnèrent une activité nouvelle à cette industrie et à l'exploitation des terres qui en est inséparable. S'il en eût été autrement, comment cette monarchie aurait-elle pu envahir tant de provinces, soutenir tant de guerres longues et sanglantes, soudoyer tant d'armées étrangères et nationales, équiper des flottes si nombreuses et si redoutables, entretenir la division dans les états voisins et y acheter des traîtres, bouleverser les nations par ses intrigues, donner le branle à tous les événemens politiques? Comment aurait-elle pu être la première et presque la seule puissance de l'univers?

Mais tous ces efforts occasionnèrent une consommation immense d'hommes; mais il en passa beaucoup dans le Nouveau-Monde; mais cet autre hémisphère, plus riche et plus peuplé, demanda plus de marchandises; mais les bras manquèrent pour tous les travaux. Alors ce furent les nations étrangères où le numéraire était encore rare, et par conséquent la main-d'œuvre à un prix modique, qui fournirent des subsistances à l'Espagne, qui fournirent le vêtement à ses colonies. En vain des règlemens sévères les excluaient de ce trafic; amies ou ennemies, elles le firent sans interruption et avec succès sous le nom des Espagnols eux-mêmes, dont la bonne foi mérita toujours les plus grands éloges. Le gouvernement crut remédier à ce qu'il croyait un désordre, et

qui n'était qu'une suite naturelle de l'état des choses, en renouvelant l'ancienne défense de toute exportation d'or, de toute exportation d'argent. A Séville et ensuite à Cadix, des braves appelés *metedores* portaient au rempart des lingots qu'ils jetaient à d'autres metedores chargés de les délivrer, à des chaloupes qui s'étaient approchées pour les recevoir. Jamais ce versement clandestin ne fut troublé par des commis ou par des gardes qui étaient tous payés pour ne rien voir. Plus de sévérité n'aurait fait que hausser le prix des marchandises par une plus grande difficulté d'en retirer la valeur. Si, conformément à la rigueur des ordonnances, on eût saisi, jugé et condamné à mort quelque contrevenant et qu'on eût confisqué ses biens, cette atrocité, loin d'empêcher la sortie des métaux, l'aurait augmentée, parce que ceux qui s'étaient contentés jusqu'alors d'une gratification médiocre, exigeant un salaire proportionné au danger qu'ils devaient courir, eussent multiplié leurs profits par leurs risques, et fait sortir beaucoup d'argent pour en avoir eux-mêmes davantage.

Tel était l'état de l'Espagne lorsqu'elle-même aggrava volontairement ses calamités par l'expulsion des Maures.

Cette nation avait long-temps régné sur la peninsule presque entière. De poste en poste, elle se vit successivement poussée jusqu'à Grenade, où, après dix ans de sanglans combats, on la réduisit encore, en 1492, à subir le joug. Par sa

capitulation il lui était permis de professer son culte ; mais bientôt, sous divers prétextes, le vainqueur voulut la dépouiller de ce droit sacré, et elle prit les armes pour le maintenir. La fortune se déclara contre ces infortunés musulmans. Un grand nombre périrent par le glaive. On vendit à quelques-uns le droit de se réfugier en Afrique. Le reste fut condamné à paraître chrétien.

Cette démonstration, dont Ferdinand et Charles avaient voulu se contenter, blessa Philippe II. Ce prince inquisiteur voulut que les infidèles fussent réellement de sa religion. Dans l'espérance de les y amener plus sûrement et en moins de temps, il ordonna, en 1568, que ces peuples renonçassent à leur idiome, à leurs noms, à leurs vêtemens, à leurs bains, à leurs usages, à tout ce qui pouvait les distinguer de ses autres sujets. Le despotisme fut poussé au point de leur défendre de changer de domicile sans l'aveu du magistrat, de se marier sans la permission de l'évêque, de porter ou même de posséder des armes sous aucun prétexte. A ces lois tyranniques le peuple opprimé n'opposa d'abord que les supplications les plus modérées et les plus touchantes. Elles furent rejetées avec tout l'orgueil que pouvait donner le trône, avec toute l'indignation que devait inspirer le fanatisme. Cette hauteur, cette dureté enfantèrent le désespoir, et du désespoir naquit la révolte à Grenade. Des montagnes d'Alpuxarras on la vit s'étendre bientôt dans la plaine.

Malheureusement des hommes qui manquaient de chefs, de discipline, de moyens de guerre, qui ne furent secourus ni par les états barbaresques, ni par la Porte, ne purent faire que des efforts impuissans contre des armées nombreuses, accoutumées au carnage, et commandées par des généraux expérimentés. Les habitans des villes et des campagnes qui étaient entrés dans la rébellion furent presque généralement exterminés. La servitude devint le partage de tous les prisonniers des deux sexes. Ceux mêmes des Maures qui étaient restés paisiblement dans leurs foyers furent transportés dans les provinces intérieures du royaume, où ils ne trouvèrent que des insultes et de l'opprobre.

Cette dispersion, cette humiliation ne produisirent pas l'effet qu'on en attendait. Les cruautés qu'un tribunal de sang renouvelait sans cesse ne furent pas plus efficaces. Il parut au clergé qu'il ne restait de parti à prendre que celui de chasser de la monarchie tous ces ennemis opiniâtres de sa doctrine; et son vœu fut exaucé en 1610 malgré l'opposition de quelques hommes d'état, malgré la réclamation plus vive encore des grands qui comptaient dans leurs palais ou sur leur domaine beaucoup d'esclaves de la nation que poursuivait la superstition.

On trouve partout que cette proscription coûta à l'Espagne un million de ses habitans. Ce serait une exagération et une grande exagération, quand

même on ferait entrer dans le calcul cette foule de proscrits qui, dans plusieurs provinces, et plus généralement dans celle de Valence, se réfugièrent dans les rochers, dans les bois, dans les montagnes, et y périrent de misère, ou furent massacrés par les assassins envoyés contre eux. Des pièces authentiques, recueillies par Bleda, auteur sage et contemporain, démontrent qu'il faut réduire ce nombre à quatre cent vingt-neuf mille trois cent quatorze. Ce n'était pas tout ce qui avait échappé de Maures à l'animosité des guerres, au fanatisme des vainqueurs, à des émigrations quelquefois tolérées, et plus souvent furtives. Le gouvernement retint les femmes mariées à d'anciens chrétiens, ceux dont la foi n'était pas suspecte aux évêques, et tous les enfans au-dessous de sept ans.

Cependant l'état perdait la vingtième partie de sa population, et la partie la plus laborieuse, comme l'ont toujours été, comme le seront toujours les sectes proscrites ou persécutées. Quelles que fussent les occupations de ce peuple; que ses bras nerveux s'exerçassent dans les champs, dans les ateliers ou dans les plus vils offices de la société, il se fit un grand vide dans les travaux; il s'en fit un grand dans les tributs. Le fardeau qu'avaient porté les infidèles fut principalement jeté sur les tisserands. Cette surcharge en fit passer beaucoup en Flandre, beaucoup en Italie; et les autres, sans sortir d'Espagne, renoncèrent

à leur profession. Les soies de Valence, de Murcie, de Grenade, les belles laines d'Andalousie et de Castille cessèrent d'être travaillées par les mains des Espagnols.

Le fisc, n'ayant plus de manufactures à opprimer, opprima les cultivateurs. Les impôts qu'on en exigea furent également vicieux par leur nature, par leur multiplicité et par leurs excès. Aux impositions générales se joignit ce qu'on appelle en finance affaires extraordinaires, qui est une manière de lever de l'argent sur une classe particulière de citoyens; imposition qui, sans aider l'état, ruine les contribuables pour enrichir le traitant qui l'a imaginée. Ces ressources ne se trouvant pas suffisantes pour les besoins urgens du gouvernement, on exigea des financiers des avances considérables. A cette époque ils devinrent les maîtres de l'état; ils furent autorisés à sous-affermer les diverses parties de leur bail. Les commis, les gênes et les vexations se multiplièrent avec ce désordre. Les lois que ces hommes avides eurent la liberté de faire ne furent que des piéges tendus à la bonne foi. Avec le temps, ils usurpèrent l'autorité souveraine, et parvinrent à décliner les tribunaux du prince, à se choisir des juges particuliers, et à les payer.

Les propriétaires des terres, écrasés par cette tyrannie, ou renoncèrent à leurs possessions, ou en abandonnèrent la culture. Bientôt cette fertile péninsule, qui, malgré les fréquentes sécheresses

qu'elle éprouve, nourrissait treize à quatorze millions d'habitans avant la découverte du Nouveau-Monde, et qui avait été plus anciennement le grenier de Rome et de l'Italie, se vit couverte de ronces. On contracta la funeste habitude de fixer le prix des grains ; on imagina de former dans chaque communauté des greniers publics, qui étaient nécessairement dirigés sans intelligence, sans zèle, sans probité. D'ailleurs que peut-on attendre de ces perfides ressources ? Qui jamais imagina de s'opposer au bon prix des blés pour les multiplier, de grossir les frais des subsistances pour les rendre moins chères, de faciliter le monopole pour l'écarter ?

Quand la décadence d'un état a commencé, il est rare qu'elle s'arrête. La perte de la population, des manufactures, du commerce, de l'agriculture, fut suivie des plus grands maux. Tandis que l'Europe s'éclairait rapidement, et qu'une industrie nouvelle animait tous les peuples, l'Espagne tombait dans l'inaction et la barbarie. Les droits des anciennes douanes, qu'on avait laissés subsister dans le passage d'une province à l'autre, furent poussés à l'excès, et interrompirent entre elles toute communication. Il ne fut pas permis de porter l'argent de l'une à l'autre. Bientôt on n'aperçut pas la trace d'un chemin public. Les voyageurs se trouvaient arrêtés au passage des rivières, où il n'y avait ni ponts ni bateaux. Il n'y eut pas un seul canal, pas un seul fleuve navigable. Le

peuple de l'univers que la superstition condamne le plus à faire maigre laissa tomber ses pêcheries, et acheta tous les ans pour douze millions de poisson. Hors un petit nombre de bâtimens mal armés, qui étaient destinés pour ses colonies, il n'y eut pas un seul navire national dans ses ports. Les côtes furent en proie à l'avidité, à l'animosité, à la férocité des Barbaresques. Pour éviter de tomber dans leurs mains, on fut obligé de fréter de l'étranger jusqu'aux *avisos* qu'on envoyait aux Canaries et en Amérique.

Ces désordres n'étaient pas les plus grands de la monarchie. L'Espagne, remplie d'une vénération stupide et superstitieuse pour le siècle de ses conquêtes, rejetait avec dédain tout ce qui n'avait pas été pratiqué dans ces temps brillans. Elle voyait les autres peuples s'éclairer, s'élever, se fortifier, sans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumières et les mœurs de ses voisins formait la base de son caractère.

L'inquisition, cet effroyable tribunal, établi d'abord pour arrêter les progrès du judaïsme et de l'alcoran, avait dénaturé le caractère des peuples. Il les avait formés à la réserve, à la défiance, à la jalousie. Et comment en fût-il arrivé autrement ? Lorsqu'un fils put accuser son père, une mère son fils et son époux, un ami son ami, un citoyen son concitoyen; lorsque toutes les passions devinrent également délatrices, également écoutées; lorsqu'au milieu de vos enfans, la nuit, le jour,

les mains des satellites vous saisirent et vous jetèrent dans l'obscurité des cachots ; lorsqu'on vous céla le crime dont vous étiez accusé ; lorsqu'on vous contraignit à vous défendre vous-même, et qu'emprisonné pour une faute que vous n'aviez pas commise, vous fûtes détenu et jugé sur une faute secrète que vous aviez avouée ; lorsque l'instruction de votre procès se commença, se poursuivit, s'acheva sans aucune confrontation avec les témoins ; lorsqu'on entendit la lecture de sa sentence sans avoir eu la liberté de se défendre, alors les yeux se familiarisèrent avec le sang par les spectacles les plus atroces ; alors les âmes se remplirent de ce fanatisme qui se déploya si cruellement dans les deux hémisphères. L'Espagne ne fut, il est vrai, ni troublée, ni dévastée par les querelles de religion ; mais elle resta stupide dans une profonde ignorance. L'objet de ces disputes, quoique toujours misérable et ridicule, exerce au moins l'esprit. On lit, on médite, on remonte aux sources primitives ; on étudie l'histoire, les langues anciennes ; la critique naît : on prend un goût solide ; bientôt le sujet qui échauffait les esprits tombe dans le mépris. Les livres de controverse passent, mais l'érudition reste. Les matières de religion ressemblent à ces parties actives qui existent dans tous les corps propres à la fermentation ; elles troublent d'abord la limpidité de la liqueur, mais elles agitent bientôt toute la masse. Dans ce mouvement elles se dis-

sipent ou se précipitent. Le moment de la dépuration arrive, et il surnage un fluide doux, agréable et vigoureux, qui sert à la nutrition de l'homme. Mais, dans la fermentation générale des disputes théologiques, toute la lie de ces matières resta en Espagne. La superstition y avait abruti les esprits au point que l'état s'applaudissait de son aveuglement.

Au lieu d'une énergie nécessaire pour porter la vie dans toutes les parties d'une domination trop étendue et trop dispersée, s'établit une lenteur qui ruinait toutes les affaires. Les formalités, les précautions, les conseils, qu'on avait multipliés à l'infini pour n'être pas trompé, empêchaient seulement d'agir.

La guerre n'était pas mieux conduite que la politique. Une population qui suffisait à peine pour les nombreuses garnisons qu'on entretenait en Italie, dans les Pays-Bas, en Afrique, et dans les Indes, ne laissait nuls moyens de mettre des armées en campagne. Aux premières hostilités, il fallait recourir à des étrangers. Loin que le petit nombre d'Espagnols qu'on faisait combattre avec ces troupes mercenaires pussent les contenir, leur fidélité était souvent altérée par ce commerce. On les vit se révolter plusieurs fois de concert, et ravager ensemble les provinces commises à leur défense.

Une solde régulière aurait infailliblement prévenu ou bientôt dissipé cet esprit de sédition.

Mais, pour payer des armées et les tenir dans cette dépendance et cette subordination nécessaires à la bonne discipline, il aurait fallu supprimer cette foule d'officiers inutiles qui, par leurs appointemens et leurs brigandages, absorbaient la plus grande partie des revenus publics; ne pas aliéner à vil prix ou ne pas laisser envahir les droits les plus anciens de la couronne; ne pas dissiper ses trésors à entretenir des espions, à acheter des traîtres dans tous les états. Il aurait fallu surtout ne pas faire consister la grandeur du prince à accorder des pensions et des grâces à tous ceux qui n'avaient d'autres titres pour les obtenir que l'audace de les demander.

Cette noble et criminelle mendicité était devenue une mode générale. L'Espagnol, né généreux et devenu fier, dédaignant les occupations ordinaires de la vie, ne respirait qu'après les gouvernemens, les prélatures, les principaux emplois de la magistrature.

Ceux qui ne pouvaient parvenir à ces emplois brillans, se glorifiant d'une superbe oisiveté, gardaient le ton de la cour, et mettaient autant de gravité dans leur ennui public que les ministres dans les fonctions du gouvernement.

Le peuple même aurait cru souiller ses mains victorieuses en les employant à la plupart des travaux utiles. Il se portait nonchalamment à ceux mêmes qui étaient le plus en honneur, et se reposait pour tous les autres sur des étrangers qui

rapportaient dans leur patrie un argent qui la fertilisait ou l'enrichissait.

Les hommes nés sans propriété, préférant bassement une servitude oisive à une liberté laborieuse, briguaient de grossir ces légions de domestiques que les grands traînaient à leur suite avec ce faste qui étale magnifiquement l'orgueil de la condition la plus inutile et la dégradation de la classe la plus nécessaire.

Ceux qui, par un reste de vanité, ne voulaient pas vivre sans quelque considération, se précipitaient en foule dans les cloîtres, où la superstition avait préparé depuis long-temps un asile commode à leur paresse, et où l'imbécillité allait jusqu'à leur prodiguer des distinctions.

Les Espagnols même qui avaient dans le monde un bien honnête languissaient dans le célibat, aimant mieux renoncer à leur postérité que de s'occuper à l'établir. Si quelques-uns, entraînés par l'amour et la vertu, s'engageaient dans le mariage, à l'exemple des grands, ils confiaient d'abord leurs enfans à l'éducation superstitieuse des colléges, et dès l'âge de quinze ans les livraient à des courtisannes. Le corps et l'esprit de ces jeunes gens, vieillis de bonne heure, s'épuisaient également dans ce commerce infâme, qui se perpétuait même parmi ceux qui avaient contracté des nœuds légitimes.

C'est parmi ces hommes abrutis qu'étaient pris ceux que la faveur destinait à tenir les rênes du

gouvernement. Leur administration rappelait à chaque instant l'école d'oisiveté et de corruption d'où ils sortaient. Rien n'était si rare que de leur voir des sentimens de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger désir de faire le bonheur de leurs semblables. Ils n'étaient occupés qu'à piller les provinces confiées à leurs soins pour aller dissiper à Madrid, dans le sein de la volupté, le fruit de leurs rapines. Cette conduite était toujours impunie, quoiqu'elle occasionnât souvent des séditions, des révoltes, des conspirations, quelquefois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les états unis par des mariages ou par des conquêtes à la Castille consommaient sa ruine. Les Pays-Bas ne donnaient pas de quoi payer les garnisons qui les défendaient. On ne tirait rien de la Franche-Comté. La Sardaigne, la Sicile et le Milanais étaient à charge. Naples et le Portugal voyaient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Aragon, Valence, la Catalogne, le Roussillon, les îles Baléares et la Navarre prétendaient ne devoir à la monarchie qu'un don gratuit que leurs députés réglaient toujours, mais rarement au gré d'une cour avide et épuisée par ses folles largesses.

XXXII. Calamités que l'aveuglement de la cour d'Espagne accumula sur les colonies.

Pendant que la métropole dépérissait il n'était pas possible que les colonies prospérassent. Si les Espagnols eussent connu leurs vrais intérêts, peut-être à la découverte de l'Amérique se fussent-ils contentés de former avec les Indiens des

nœuds honnêtes qui auraient établi entre les deux nations une dépendance et un profit réciproques. Les productions des ateliers de l'Ancien-Monde eussent été échangées contre celles des mines du Nouveau, et le fer ouvragé eût été payé, à poids égal, par de l'argent brut. Une union stable, suite nécessaire d'un commerce paisible, se serait formée sans répandre du sang, sans dévaster des empires. L'Espagne n'en serait pas moins devenue maîtresse du Mexique et du Pérou, parce que tout peuple qui cultive les arts sans en communiquer les procédés et la pratique aura une supériorité réelle sur ceux auxquels il en vend les productions.

On ne raisonna pas ainsi. La facilité qu'on avait trouvée à subjuguer les Indiens, l'ascendant que prit l'Espagne sur l'Europe entière, l'orgueil si ordinaire aux conquérans, l'ignorance des vrais principes du commerce, ces raisons, et plusieurs autres, empêchèrent d'établir dans le Nouveau-Monde une administration fondée sur de bons principes.

La dépopulation de l'Amérique fut le déplorable effet de cette confusion. Les premiers pas des conquérans furent marqués par des ruisseaux de sang. Aussi étonnés de leurs victoires que le vaincu l'était de sa défaite, ils prirent, dans l'ivresse de leurs succès, le parti d'exterminer ceux qu'ils avaient dépouillés. Des peuples innombrables disparurent de la terre à l'arrivée de ces

barbares; et c'est la soif de l'or, c'est le fanatisme qu'on accusait de tant de cruautés abominables.

Mais la férocité naturelle de l'homme, qui n'était enchaînée ni par la frayeur des châtimens, ni par aucune espèce de honte, ni par la présence de témoins policés, ne dérobait-elle pas aux yeux des Espagnols l'image d'une organisation semblable à la leur, base primitive de la morale? et ne les portait-elle pas à traiter sans remords leurs frères nouvellement découverts comme ils traitaient les bêtes sauvages de l'ancien hémisphère? La cruauté de l'esprit militaire ne s'accroît-elle pas à raison des périls qu'on a courus, de ceux qu'on court, et de ceux qui restent à courir? Le soldat n'est-il pas plus sanguinaire à une grande distance que sur les frontières de sa patrie? Le sentiment de l'humanité ne s'affaiblit-il pas à mesure qu'on s'éloigne de son pays? Pris dans les premiers momens pour des dieux, les Espagnols ne craignirent-ils pas d'être démasqués, d'être massacrés? Ne se défièrent-ils pas des démonstrations de bienveillance qu'on leur prodiguait? La première goutte de sang versée, ne crurent-ils pas que leur sécurité exigeait qu'on le répandît à flots? Cette poignée d'hommes, enveloppée d'une multitude innombrable d'indigènes dont elle n'entendait pas la langue et dont les mœurs et les usages lui étaient inconnus, ne fut-elle pas saisie d'alarmes et de terreurs bien ou mal fondées?

Semblables aux Visigoths dont ils étaient les descendans ou les esclaves, les Espagnols partagèrent entre eux les terres désertes et les hommes qui avaient échappé à leur épée. La plupart de ces misérables victimes ne survécurent pas long-temps au carnage, dans un état d'esclavage pire que la mort. Les lois faites de temps en temps pour modérer la dureté de cette servitude ne produisirent que peu de soulagement. La férocité, l'orgueil, l'avidité, se jouaient également des ordres d'un monarque trop éloigné et des larmes des malheureux Indiens.

Les mines furent encore une plus grande cause de destruction. Depuis la découverte du Nouveau-Monde, ce genre de richesse absorbait tous les sentimens des Espagnols. Inutilement quelques hommes plus éclairés que leur siècle leur criaient: Laissez l'or, si la surface de la terre qui le couvre peut produire un épi dont vous fassiez du pain, un brin d'herbe que vos brebis puissent paître. Le seul métal dont vous ayez vraiment besoin, c'est le fer. Construisez-en vos scies, vos marteaux, les socs de vos charrues; mais ne les transformez pas en outils meurtriers. La quantité d'or nécessaire aux échanges des nations est si petite! pourquoi donc la multiplier sans fin? Quelle importance y a-t-il à représenter cent aunes de toile ou de drap par une livre ou par vingt livres d'or? Les Espagnols firent comme le chien de la fable, qui lâcha l'aliment qu'il portait à sa gueule pour

se jeter sur son image qu'il voyait au fond des eaux, où il se noya.

Malheureusement les Indiens devinrent les victimes de cette erreur funeste. Précipités dans des abîmes profonds, où ils étaient privés de la lumière du jour, du bonheur de respirer un air doux et sain, de la consolation de mêler leurs pleurs avec les larmes de leurs proches et de leurs amis, ces infortunés creusaient leur tombeau sous des voûtes ténébreuses qui recèlent aujourd'hui plus de cendres de morts que de poussière ou de grains d'or. Comme toutes les nations de l'univers étaient révoltées de ces barbaries, les écrivains espagnols essayèrent de prouver que le travail des mines n'avait rien de dangereux; mais on en croyait aux démonstrations physiques. On n'ignorait point que l'on n'habite pas les entrailles obscures de la terre sans inconvénient pour les yeux; qu'on ne respire pas des vapeurs mercurielles, sulfureuses, arsénicales, toutes pestilentielles, sans inconvénient pour la poitrine; qu'on ne reçoit pas par les pores de la peau, qu'on n'avale pas par la bouche des eaux malsaines sans inconvénient pour l'estomac et pour les humeurs du corps. On voyait sortir de nos mines la mort sous toutes les formes, avec la toux cruelle, avec la hideuse atrophie, avec le noir marasme, avec les convulsions, le raccourcissement, les distorsions des membres. On voyait aux mineurs les rides, la faiblesse, le tremblement, la caducité, à l'âge de la santé

vigoureuse ; et, loin d'accorder quelque créance au récit des Espagnols, on s'indignait de leur mauvaise foi, lorsqu'on ne se moquait pas de leur ignorance.

Pour se dérober à ces tombeaux et aux autres actes de la tyrannie européenne, beaucoup d'Américains se réfugièrent dans des forêts, dans des montagnes inaccessibles. Dans ces climats âpres et sauvages, ils contractaient un caractère féroce qui coûta souvent des larmes et du sang à leurs impitoyables oppresseurs.

Dans quelques cantons, le désespoir fut porté si loin, que, pour ne pas laisser des héritiers de leur infortune, les hommes résolurent unanimement de n'avoir aucun commerce avec les femmes. Cette triste conjuration contre la nature et contre le plus doux de ses plaisirs, l'unique événement de cette espèce que l'histoire nous ait transmis, semble avoir été réservée à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde pour caractériser à jamais la tyrannie espagnole. Que pouvaient opposer les Américains à la soif de détruire, que l'horrible vœu de ne se reproduire jamais? Ainsi la terre fut doublement souillée, du sang des pères, et du germe des enfans.

Dès-lors cette terre fut comme maudite pour ses barbares conquérans. L'empire qu'ils avaient fondé s'écroula bientôt de toutes parts. Les progrès du désordre et du crime furent rapides. Les forteresses les plus importantes tombèrent en

ruine. Il n'y eut dans le pays ni armes, ni magasins. Le soldat, qui n'était ni exercé, ni nourri, ni vêtu, devint mendiant ou voleur. On oublia jusqu'aux élémens de la guerre et de la navigation, jusqu'au nom des instrumens propres à ces deux arts si nécessaires.

Le commerce ne fut que l'art de tromper. L'or et l'argent qui devaient entrer dans les coffres du souverain furent continuellement diminués par la fraude, et réduit au quart de ce qu'ils devaient être. Tous les ordres, corrompus par l'avarice, se donnaient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône, ou pour sauver les prévaricateurs que la loi avait proscrits. Les premiers et les derniers magistrats agirent toujours de concert pour appuyer leurs injustices réciproques.

Le chaos où ces brigandages plongèrent les affaires amena le funeste expédient de tous les états mal administrés, des impositions sans nombre. On paraissait s'être proposé la double fin d'arrêter toute industrie et de multiplier les vexations.

L'ignorance marchait de front avec l'injustice. L'Europe était alors peu éclairée. La lumière même qui commençait à s'y répandre était repoussée par l'Espagne. Cependant un voile plus épais encore couvrait l'Amérique. Les notions les plus simples sur les objets les plus importans y étaient entièrement effacées.

Comme l'aveuglement est toujours favorable à la superstition, les ministres de la religion, un peu moins aveuglés que les colons, prirent sur lui un ascendant décidé dans toutes les affaires. Plus assurés de l'impunité, ils furent toujours plus hardis à violer tout principe d'équité, toute règle de mœurs et de décence. Les moins corrompus faisaient le commerce; les autres abusaient de leur ministère et de la terreur des armes ecclésiastiques pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils avaient.

La haine qui se mit entre les Espagnols nés dans le pays et ceux qui arrivaient d'Europe acheva de tout perdre. La cour avait imprudemment jeté les semences de cette division malheureuse. De faux rapports lui peignirent les créoles comme des demi-barbares, presque comme des Indiens. Elle ne crut pas pouvoir compter sur leur intelligence, sur leur courage, sur leur attachement; et elle prit le parti de les éloigner de tous les postes utiles ou honorables. Cette résolution injurieuse les aigrit. Loin de travailler à les apaiser, les dépositaires de l'autorité se firent un art d'envenimer leur chagrin par des partialités humiliantes. Il s'établit entre les deux classes, dont l'une était accablée de faveurs et l'autre de refus, une aversion insurmontable. Elle se manifesta par des éclats qui plus d'une fois ébranlèrent l'empire de la métropole dans le Nouveau-Monde. Ce levain était fomenté par le clergé créole

et le clergé européen, qui avaient aussi contracté la contagion de ces discordes.

XXXIII. L'Espagne commence à sortir de sa léthargie.

Il nous est doux de pouvoir penser, de pouvoir écrire que la condition de l'Espagne devient tous les jours meilleure. La noblesse n'affecte plus ces airs d'indépendance qui embarrassaient quelquefois le gouvernement. On a vu arriver des hommes nouveaux, mais habiles au maniement des affaires publiques, qui furent trop long-temps l'apanage de la naissance seule. Les campagnes, mieux peuplées et mieux cultivées, offrent moins de ronces et plus de récoltes. D'immenses déserts ont été défrichés par des laboureurs appelés de toutes les parties de l'Europe. Quelques branches d'industrie ont reçu des primes d'encouragement. Il sort des ateliers de Grenade, de Malaga, de Séville, de Priego, de Tolède, de Talavera, et surtout de Valence, des soieries qui ont de la réputation et qui la méritent. Ceux de Saint-Ildephonse donnent de très-belles glaces; ceux de Guadalaxara et d'Escaray des draps fins et des écarlates; ceux de Madrid des chapeaux, des rubans, des tapisseries, de la porcelaine. La Catalogne entière est couverte de manufactures d'armes et de quincaillerie, de bas et de mouchoirs de soie, de toiles peintes de coton, de lainages communs, de galons et de dentelles. Des communications de la capitale avec les provinces commencent à s'ouvrir, et ces magnifiques voies sont plantées d'arbres utiles ou agréables. On creuse des canaux d'arrosement ou de navi-

gation, dont le projet, conçu par des étrangers, avait si long-temps révolté l'orgueil du ministère et celui des peuples. D'excellentes fabriques de papier, des imprimeries de très-bon goût, des sociétés consacrées aux beaux-arts, aux arts utiles et aux sciences, étoufferont tôt ou tard les préjugés et l'ignorance. Ces sages établissemens seront secondés par les jeunes gens que le ministère fait instruire dans les contrées dont les connaissances ont étendu la gloire ou les prospérités. Le vice des tributs, si difficile à corriger, a déjà subi des réformes très-avantageuses.

La monarchie était sans dettes à la mort de Ferdinand, et avait même des fonds assez abondans en réserve. Ces économies, les riches métaux qui commençaient à venir du Nouveau-Monde, une sage vigilance, mirent Charles-Quint en état de soutenir les grandes entreprises qui l'occupèrent sans interruption, sans se voir réduit à des emprunts, ou à des emprunts de quelque importance. Les engagemens du fisc s'élevaient à un milliard et plus à la mort de son fils Philippe. Sous les faibles successeurs de cet exécrable perturbateur du globe, le désordre des finances fut poussé au-delà de tous les excès. Les besoins du gouvernement devinrent si pressans, qu'ils le forcèrent constamment à payer un intérêt de trente et quarante pour cent. Comme cette usure absorbait les revenus ordinaires, il fallut recourir à des impositions nouvelles. Les peuples, écrasés

par d'innombrables taxes, ne pouvaient ni se nourrir ni se vêtir; et le tiers du royaume était sans chemise, au rapport du docteur Moncade. Aucun des agens de la couronne ne recevait ses appointemens; et plus d'une fois les magistrats des plus augustes tribunaux sollicitèrent la permission de demander l'aumône. Telle était la détresse où se trouvait la nation qui avait reçu et qui recevait annuellement tant de trésors de l'autre hémisphère, qu'il lui fallut donner au billon une valeur à peu près égale à celle qu'avait eue jusqu'alors l'argent. Mais, pour nous servir de l'expression de Boccalini, *l'Espagne était alors à l'Europe ce que la bouche est au corps, tout y passait, et rien n'y restait.*

La machine politique n'allait plus. Pour en remonter les ressorts, il fut très-sérieusement proposé, sous le règne de Charles second, d'en abandonner la conduite au clergé. Dans ce plan, la guerre devait être conduite par le chapitre de Tolède; la marine par celui de Séville; les galères et les possessions d'Afrique devaient l'être par celui de Malaga; les autres parties d'administration devaient être partagées entre différens corps ecclésiastiques. Nous ignorons quels motifs firent rejeter ce singulier projet, qu'on assure avoir eu de puissans appuis. Ce que nous savons certainement, c'est qu'à l'époque où un prince français fut appelé au trône, le revenu libre de la couronne ne s'élevait pas au-dessus de dix ou douze millions de livres.

Le bonheur de l'Espagne voulut que les circonstances donnassent l'archiduc Charles pour concurrent au duc d'Anjou. On se partagea entre les maisons d'Autriche et de Bourbon. Des flottes et des armées appuyèrent les prétentions des deux rivaux. L'emploi de ces forces exigeait d'énormes dépenses. Il fallut que les puissances engagées dans ce grand démêlé renvoyassent sur le théâtre de tant de combats une partie des trésors qu'ils en avaient obtenus par le commerce. Malgré les troubles civils, ce numéraire, mis en circulation, ranima tout. Lorsque les hostilités cessèrent, les peuples jouissaient d'une aisance qu'ils ne connaissaient pas depuis deux siècles, et payaient sans trop se gêner cinquante millions à leur souverain. L'opinion des hommes qui paraissent le mieux instruits, est que ce revenu s'élève maintenant à cent quatre-vingts millions. Cependant la couronne ne devait, en 1759, que cent soixante millions, que Ferdinand VI laissait dans ses coffres. Son successeur employa la moitié de cette somme à la liquidation de quelques dettes. Le reste fut consommé à des dépenses d'une nécessité indispensable.

Quoique les finances de ce bel empire appellent impérieusement encore une meilleure organisation, elles pourraient servir de modèle dans deux objets de grande importance. Quelque nombre de places qu'un individu occupe, il ne reçoit jamais que les appointemens de la plus

avantageuse. Le service militaire, auquel la noblesse était tenue sous le gouvernement féodal, a été converti en une contribution annuelle connue sous le nom *des lances*. Elle est de deux mille livres pour chaque grandesse, et de cinq cent cinquante livres pour les titres d'un ordre inférieur.

Les soins de Charles III ne se bornèrent pas à réprimer les déprédations du fisc et d'autres désordres qui ruinaient ses possessions d'Europe. Il porta un œil attentif sur quelques-uns des abus qui arrêtaient la prospérité de ses colonies. Leurs chefs furent mieux choisis et mieux surveillés. On réforma quelques-uns des vices qui s'étaient glissés dans les tribunaux. Toutes les branches d'administration reçurent des améliorations. Le sort même des Indiens devint moins malheureux.

XXXIV. Moyens qu'il conviendrait à l'Espagne d'employer pour accélérer ses prospérités en Europe et en Amérique.

Ces premiers pas vers le bien doivent faire espérer au ministère espagnol qu'il arrivera un bon ordre de choses lorsqu'il aura saisi les vrais principes et qu'il emploiera les moyens convenables. Le caractère de la nation n'oppose pas des obstacles insurmontables à ce changement, comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui est pas aussi naturelle qu'on le pense. Pour peu qu'on veuille remonter au temps où ce préjugé défavorable s'établissait, on verra que cet engourdissement ne s'étendait pas à tout; et que, si l'Espagne était dans l'inaction au-de-

dans, elle portait son inquiétude chez ses voisins, dont elle troublait sans cesse la tranquillité. Son oisiveté ne vient en partie que d'un fol orgueil. Parce que la noblesse ne faisait rien, on a cru qu'il n'y avait rien de si noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative; et l'Espagnol, décharné, demi-nu, nonchalamment assis à terre, regarde avec pitié ses voisins, qui, bien nourris, bien vêtus, travaillent et rient de sa folie. L'un méprise par orgueil ce que les autres recherchent par vanité, les commodités de la vie. Le climat avait rendu l'Espagnol sobre, et il l'est encore devenu par indigence. L'esprit monacal qui le gouverne depuis long-temps lui fait une vertu de cette même pauvreté qu'il doit à ses vices. Comme il n'a rien, il ne désire rien; mais il méprise encore moins les richesses qu'il ne hait le travail.

De son ancien caractère il n'est resté à ce peuple pauvre et superbe qu'un penchant démesuré pour tout ce qui a l'air de l'élévation. Il lui faut de grandes chimères, une immense perspective de gloire. La satisfaction qu'il a de ne plus relever que du trône depuis l'abaissement des grands lui fait recevoir tout ce qui vient de la cour avec respect et avec confiance. Qu'on dirige à son bonheur ce puissant ressort, qu'on cherche les moyens, plus aisés qu'on ne croit, de lui faire trouver le travail honorable, et l'on verra la nation redevenir ce qu'elle était avant la découverte

du Nouveau-Monde dans ces temps brillans où, sans secours étrangers, elle menaçait la liberté de l'Europe.

Après avoir guéri l'imagination des peuples, après les avoir fait rougir de leur inaction orgueilleuse, il faudra sonder d'autres plaies. Celle qui affecte le plus la masse de l'état, c'est le défaut de population. Le propre des colonies bien administrées est d'augmenter la population de la métropole, qui, par les débouchés avantageux qu'elle fournit à leurs productions, augmente réciproquement la leur. C'est sous ce point de vue, intéressant à la fois pour l'humanité et pour la politique, que les nations éclairées de l'ancien hémisphère ont envisagé leurs établissemens du nouveau. Le succès a partout couronné un si noble et si sage dessein. Il n'y a que l'Espagne, qui avait formé son système avant que la lumière fût répandue, qui ait vu sa population diminuer en Europe à mesure que ses possessions augmentaient en Amérique.

Lorsque la disproportion entre un territoire et ses habitans n'est pas extrême, l'activité, l'économie, une grande faveur accordée aux mariages, une longue paix, peuvent avec le temps rétablir l'équilibre. L'Espagne, qui, par le recensement très-exact de 1768, n'a que neuf millions trois cent sept mille huit cent quatre habitans de tout âge et de tout sexe, et qui ne compte pas dans ses colonies la dixième partie des bras qu'exigerait

leur exploitation, ne peut ni se peupler ni les peupler sans des efforts extraordinaires et nouveaux. Il faut, pour augmenter les classes laborieuses du peuple, qu'elle diminue son clergé, qui énerve et dévore également l'état. Il faut qu'elle renvoie aux arts les deux tiers de ses soldats, que l'amitié de la France et la faiblesse du Portugal lui rendent inutiles. Il faut qu'elle s'occupe du soulagement des peuples aussitôt que les possessions de l'Ancien et du Nouveau-Monde auront été tirées du chaos où deux siècles d'inertie, d'ignorance et de tyrannie les avaient plongées. Il faut, avant tout, qu'elle abolisse l'infâme tribunal de l'inquisition.

La superstition, quelle qu'en soit la cause, est répandue chez tous les peuples sauvages ou policés. Elle est née sans doute de la crainte du mal, et de l'ignorance de ses causes, et de ses remèdes. C'en est assez du moins pour l'enraciner dans l'esprit de tous les hommes. Les fléaux de la nature, les contagions, les maladies, les accidens imprévus, les phénomènes destructeurs, toutes les causes cachées de la douleur et de la mort, sont si universelles sur la terre, qu'il serait bien étonnant que l'homme n'en eût pas été, dans tous les temps et dans tous les pays, vivement affecté.

Mais cette crainte naturelle aura toujours subsisté ou grossi à proportion de l'ignorance et de la sensibilité. Elle aura enfanté le culte des élé-

mens qui font les grands ravages sur la terre, tels que sont les déluges, les incendies, les pestes; le culte des animaux soit venimeux, soit voraces, mais toujours nuisibles ; le culte des hommes qui ont fait les plus grands maux à l'homme, des conquérans, des heureux fourbes, des faiseurs de prodiges apparens, bons ou mauvais; le culte des êtres invisibles, que l'imagination suppose cachés dans tous les instrumens du mal. L'étude de la nature et la méditation auront insensiblement diminué le nombre de ces êtres, et l'esprit humain se sera élevé de l'idolâtrie au théisme; mais cette dernière idée, simple et sublime, sera toujours restée informe dans les esprits grossiers, et mêlée d'une foule d'erreurs et de fantômes.

La révélation perfectionnait la doctrine d'un être unique; et il allait s'établir peut-être une religion plus épurée, si les barbares du nord, qui inondèrent les provinces de l'empire romain, n'eussent apporté des préjugés sacrés qu'on ne pouvait chasser que par d'autres fables. Le christianisme vint se présenter malheureusement à des esprits incapables de le bien entendre. Ils ne le reçurent qu'avec cet appareil merveilleux dont l'ignorance est toujours avide. L'intérêt le chargea, le défigura de plus en plus, et fit imaginer chaque jour des dogmes et des prodiges d'autant plus révérés qu'ils étaient moins croyables. Les peuples, occupés durant douze siècles à se partager, à se disputer les provinces de la monarchie

universelle qu'une seule nation avait formée en moins de deux cents ans, admirent sans examen toutes les erreurs que les prêtres, après bien des chicanes, étaient convenus entre eux d'enseigner à la multitude. Mais le clergé, trop nombreux pour s'accorder, avait entretenu dans son sein un germe de division qui devait tôt ou tard se communiquer au peuple. Le moment vint où l'esprit d'ambition et de cupidité qui dévorait toute l'Église heurta avec beaucoup d'éclat et d'animosité un grand nombre de superstitions le plus généralement reçues.

Comme c'était l'habitude qui avait fait adopter les puérilités dont on s'était laissé bercer, et qu'on n'y était attaché ni par principe de raisonnement, ni par esprit de parti, ceux qui avaient le plus d'intérêt à les soutenir, se trouvèrent hors d'état de les défendre lorsqu'elles furent attaquées avec un courage propre à fixer l'attention publique. Mais rien n'avança les progrès de la réformation de Luther et de Calvin comme la liberté qu'elle accordait à chaque particulier de juger souverainement des principes religieux qu'il avait reçus. Quoique la multitude fût incapable d'entreprendre cette discussion, elle se sentit fière d'avoir à balancer de si grands, de si chers intérêts. L'ébranlement était si général. qu'on peut conjecturer que les nouvelles opinions auraient partout triomphé des anciennes, si le magistrat ne s'était cru intéressé à arrêter le torrent. Il avait besoin,

ainsi que la religion, d'une obéissance implicite sur laquelle son autorité était principalement fondée; et il craignit qu'après avoir renversé les fondemens antiques et profonds de la hiérarchie romaine, on n'examinât ses propres titres. L'esprit républicain qui s'établissait naturellement parmi les réformés augmentait encore cette défiance.

Les rois d'Espagne, plus jaloux de leurs usurpations que les autres souverains, voulurent leur donner de nouveaux appuis dans des superstitions plus uniformes. Ils ne virent pas que les systèmes des hommes ne peuvent pas être les mêmes sur un être inconnu. En vain la raison criait à ces imbécilles monarques que nulle puissance n'est en droit de prescrire aux hommes ce qu'ils doivent penser; que la société n'a pas besoin, pour se soutenir, d'ôter aux âmes toute espèce de liberté; et qu'exiger par la force une formule de foi, c'est imposer un faux serment qui rend un homme traître à sa consience pour en faire un sujet fidèle; que la politique doit préférer tout citoyen qui sert la patrie à celui qui est inutilement orthodoxe. Ces principes éternels et incontestables ne furent pas écoutés. Leur voix était étouffée par l'apparence d'un grand intérêt, et encore plus par les cris furieux d'une foule de prêtres fanatiques, qui ne tardèrent pas à s'emparer de l'autorité. Le prince, devenu leur esclave, fut forcé d'abandonner ses sujets à leurs caprices, de les laisser opprimer, d'être spectateur oisif des cruau-

tés qu'on exerçait contre eux. Dès-lors des mœurs superstitieuses, utiles seulement au sacerdoce, devinrent nuisibles à la société. Des peuples ainsi corrompus et dégénérés furent les plus cruels des peuples. Leur obéissance pour le monarque fut subordonnée à la volonté du prêtre. Il opprima tous les pouvoirs ; il fut le vrai souverain de l'état.

L'inaction fut la suite nécessaire d'une superstition qui énervait toutes les facultés de l'âme. Le projet que les Romains formèrent dès leur enfance de devenir les maîtres du monde se manifesta jusque dans leur religion. C'était la Victoire, Bellone, la Fortune, le Génie du peuple romain, Rome même, qui étaient leurs dieux. Une nation qui aspirait à marcher sur leurs traces, et qui songeait à devenir conquérante, adopta un gouvernement monacal qui a détruit tous les ressorts, qui les empêchera de se rétablir en Espagne et en Amérique, s'il n'est renversé lui-même avec toute l'horreur qu'il doit inspirer. L'abolition de l'inquisition doit hâter ce grand changement. Il est doux d'espérer que, si la cour de Madrid ne se détermine pas à cet acte nécessaire, elle y sera quelque jour réduite par un vainqueur humain, qui, dans un traité de paix, dictera pour première condition : que *les auto-da-fé seront abolis dans toutes les possessions espagnoles de l'Ancien et du Nouveau-Monde.*

Ce moyen, tout nécessaire qu'il est au rétablissement de la monarchie, n'est pas suffisant

Quoique l'Espagne ait mis à cacher sa faiblesse plus d'art peut-être qu'il n'en aurait fallu pour acquérir des forces, on connaît ses plaies. Elles sont si profondes et si invétérées, qu'il lui faut des secours étrangers pour les guérir. Qu'elle ne les refuse pas, et elle verra ses provinces de l'un et l'autre hémisphère remplies de nouveaux habitans qui leur donneront mille branches d'industrie. Les peuples du nord et ceux du midi, possédés de l'ambition des richesses qui caractérise notre siècle, iront en foule dans des contrées ouvertes à leur émulation. La fortune publique suivra les fortunes particulières. Celles des étrangers deviendront elles-mêmes une richesse nationale, si ceux qui les auront élevées en peuvent jouir avec assez de sûreté, d'agrément et de distinction pour perdre le souvenir de leur pays natal.

L'Espagne verrait bientôt arriver sa population au point où elle doit la désirer, si elle n'ouvrait pas seulement son sein aux peuples de sa communion, mais indistinctement à toutes les sectes. Elle le pourrait sans blesser les principes de la religion, sans s'écarter des maximes de la politique. Les bons gouvernemens ne sont pas troublés par la diversité des opinions, et un christianisme bien entendu ne proscrit pas la liberté de conscience. Ces vérités ont été portées à un tel degré d'évidence, qu'elles ne doivent pas tarder de servir de règle à toutes les nations un peu éclairées.

Lorsque l'Espagne aura acquis des bras, elle les occupera de la manière qui lui sera la plus avantageuse. Le chagrin qu'elle avait de voir les trésors du Nouveau-Monde passer chez ses rivaux et ses ennemis lui a fait croire qu'il n'y avait que le rétablissement de ses manufactures qui pût la mettre en état d'en retenir une partie. Ceux de ces écrivains économiques qui ont le plus appuyé ce système nous pasaissent dans l'erreur. Tant que les peuples qui sont en possession de fabriquer des marchandises qui servent à l'approvisionnement de l'Amérique s'occuperont du soin de conserver leurs manufactures, celles qu'on voudra créer ailleurs en soutiendront difficilement la concurrence. Elles pourront peut-être obtenir à aussi bon marché les matières premières et la main-d'œuvre; mais il faudra des siècles pour les élever à la même célérité dans le travail, à la même perfection dans l'ouvrage. Une révolution qui transporterait en Espagne les meilleurs ouvriers, les plus habiles artistes étrangers, pourrait seule procurer ce grand changement. Jusqu'à cette époque, qui ne paraît pas prochaine, les tentatives qu'on hasardera auront une issue funeste.

Nous irons plus loin, et nous ne craindrons pas d'avancer que, quand l'Espagne pourrait se procurer la supériorité dans les manufactures de luxe, elle ne devrait pas le vouloir. Un succès momentané serait suivi d'une ruine entière. Qu'on

suppose que cette monarchie tire de son sein toutes les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement de ses colonies, les trésors immenses qui seront le produit de ce commerce, concentrés dans sa circulation intérieure, y aviliront bientôt le numéraire. La cherté des productions de sa terre, du salaire de ses ouvriers, sera une suite infaillible de cette abondance de métaux. Il n'y aura plus aucune proportion entre elle et les peuples voisins. Ceux-ci, dès-lors en état de donner leurs marchandises à plus bas prix, la forceront à les recevoir, parce qu'un bénéfice exorbitant surmonte tous les obstacles. Ses habitans sans occupation seront réduits à en aller chercher ailleurs, et elle perdra en même temps son industrie et sa population.

Puisqu'il est impossible à l'Espagne de retenir le produit entier des mines du Nouveau-Monde, et qu'elle le doit partager nécessairement avec le reste de l'Europe, toute sa politique doit tendre à en conserver la meilleure part, à faire pencher la balance de son côté, et à ne pas rendre ses avantages excessifs, afin de les rendre permanens. La pratique des arts de première nécessité, l'abondance et l'excellente qualité de ses productions naturelles, lui assureront cette supériorité.

Le ministère espagnol, qui a entrevu cette vérité, s'est mépris, en ce qu'il a regardé les manufactures comme le seul mobile de l'agriculture. C'est une vérité incontestable, que les manufac-

tures favorisent la culture des terres ; elles sont même nécessaires partout où, les frais de transport arrêtant la circulation et la consommation des denrées, le cultivateur se trouve découragé par le défaut de vente. Mais, dans tout autre cas, il peut se passer de l'encouragement que donnent des manufactures. S'il a le débouché de ses productions, peu lui importe que ce soit par une consommation locale ou par l'exportation qu'en fait le commerce, il se livrera au travail.

L'Espagne vend tous les ans à l'étranger, en laine, en soie, en huile, en vin, en fer, en soude, en fruits, pour plus de 80,000,000 de livres. Ces exportations, dont la plupart ne peuvent être remplacées par aucun sol de l'Europe, sont susceptibles d'une augmentation immense. Elles suffiront, indépendamment des Indes, pour payer tout ce que l'état pourra consommer de marchandises étrangères. Il est vrai qu'en livrant ainsi aux autres nations ses productions brutes, elle augmentera leur population, leurs richesses et leur puissance ; mais elles entretiendront, elles étendront dans son sein un genre d'industrie bien plus sûr, bien plus avantageux. Son existence politique ne tardera pas à devenir relativement supérieure, et le peuple cultivateur l'emportera sur les peuples manufacturiers.

L'Amérique ajoutera beaucoup à ces avantages. Elle deviendra utile à l'Espagne par ses métaux et par ses denrées.

On n'a que des notions vagues sur la quantité de métaux précieux que l'Ancien-Monde reçut du Nouveau dans les premiers temps qui suivirent la découverte. Les hardis navigateurs qui l'avaient faite n'en rapportèrent d'abord que quelques grains d'or que les sauvages avaient trouvés dans les sables. La cupidité ne tarda pas à ouvrir des mines à Saint-Domingue ; et elles rendirent annuellement environ deux millions cinq cent mille livres. Tout porte à penser qu'à la même époque les autres îles et le continent voisin ne fournissaient aux brigands qui les ravageaient qu'une somme à peu près égale.

Ces sources étaient taries ou fort diminuées, lorsque des événemens heureux ou malheureux rendirent les Espagnols maîtres du Mexique et du Pérou. Dans ces régions à demi-civilisées, l'or et l'argent ne servaient pas plus de monnaie que dans les contrées antérieurement asservies. Ils n'y étaient employés qu'à la décoration des temples, qu'à la fabrication de quelques vases, qu'à la parure des citoyens les plus distingués. Aussi n'y avait-on jamais fouillé les entrailles de la terre pour les en arracher; aussi ne s'y en voyait-il que ce que le hasard seul en avait offert. La plus grande partie même de ces métaux fut jetée dans les lacs et dans les rivières. C'était une grande consolation pour les peuples opprimés de priver leurs tyrans de l'unique objet qui paraissait les avoir déterminés à franchir tant de mers.

Les conquérans n'eurent pas plus tôt réuni dans leurs mains les trésors que la haine n'avait pu soustraire à leur avarice, qu'ils commencèrent à ouvrir des mines. Quelle qu'en soit la raison, elles couvrirent à peine les dépenses qu'exigeait leur exploitation. Enfin furent découvertes, en 1545, dans le Pérou, celles du Potosi, et peu après, dans le Mexique, celles de Sacotecas. D'autres, très-abondantes, quoique moins riches, ne tardèrent pas à appeler des entrepreneurs. Le nouvel hémisphère n'a cessé depuis de verser dans l'ancien quatre ou cinq fois plus de trésors que la succession des siècles n'y en avait accumulé.

Des registres d'une foi certaine attestent que, depuis 1492, époque de la découverte du Nouveau-Monde, jusqu'en 1790, c'est-à-dire dans l'espace de deux cent quatre-vingt-dix-huit années, l'Espagne a reçu de ses possessions d'Amérique vingt-six milliards de livres, qui ont acquitté le tribut dû au fisc. Aucun homme éclairé n'a jamais douté que les sommes qui avaient fraudé les droits ne s'élevassent plus haut que celles qui les avaient payés. Supposons-les égales, et il se trouvera que les colonies espagnoles ont versé sur le globe cinquante-deux milliards. Ce calcul se trouve parfaitement d'accord avec la quantité de mercure qui a été employée, et cette raison nous porte à lui accorder toute préférence.

Il est connu que les conquérans du Nouveau-Monde exploitèrent d'abord les mines par le moyen

du feu. Son action était insuffisante pour extraire du minerai tout l'or et tout l'argent qu'il renfermait. On désirait un agent plus puissant, et on le trouva vers 1574 dans le mercure. Depuis cette époque, l'Amérique méridionale tira de son propre sein le vif-argent qu'elle consommait, et l'Amérique septentrionale reçut le sien de l'Espagne même. Si, comme on le doit craindre, Guanca-Velica cesse un jour d'en pourvoir le Pérou, Almaden dispensera la cour de Madrid de recourir à des secours étrangers, et lui fournira long-temps, très-long-temps, les onze ou douze mille quintaux de mercure qu'exigent annuellement les besoins de ses possessions lointaines.

Les trésors déterrés dans le nouvel hémisphère devaient tous, dans l'origine, le cinquième de leur valeur au gouvernement. L'or ne put soutenir que peu d'années cet énorme impôt, et bientôt il fallut le réduire au vingtième. Comme l'argent trompe moins souvent les espérances de ceux qui le cherchent, il n'a obtenu une diminution de droit qu'en 1736, et encore est-il resté asservi au dixième. Plus tard encore le cent pesant de mercure, que le souverain faisait payer quatre cents livres, est tombé enfin à trois cents.

Cet abandon d'une partie de leurs revenus, auquel les monarques espagnols n'ont consenti qu'avec une répugnance extrême et après la plus opiniâtre résistance, n'est pas le dernier sacrifice auquel ils sont condamnés. L'impérieuse loi de la

nécessité en exigera dans peu de nouveaux, et vraisemblablement de plus grands. La démonstration de cette triste vérité est à la portée de tous les esprits. L'or et l'argent ne sont pas des richesses ; ils représentent seulement des richesses. Ces signes sont très-durables, comme il convient à leur destination. Plus ils se multiplient, et plus ils perdent de leur valeur, parce qu'ils représentent moins de choses. Aussi, depuis que la découverte de l'Amérique les a rendus communs, tout a-t-il doublé, triplé, quadruplé de prix. Ce qu'on a tiré des mines a toujours moins valu, et ce qu'exigeait leur exploitation a toujours valu davantage. La dépense pour déterrer ces trésors cachés peut devenir telle qu'il n'y aura plus de profit à les chercher.

Le meilleur moyen d'éloigner cet événement serait d'envoyer dans le nouvel hémisphère des hommes plus versés dans la métallurgie que ceux qui ne paraissent y avoir eu jusqu'ici pour guide qu'une routine aveugle. Du moins ces savans, formés dans de bonnes écoles, introduiraient-ils dans les ateliers tout ce qu'une saine physique a découvert pour en rendre les opérations moins meurtrières. Une source de prospérité pour l'Espagne, qui loin de s'épuiser ou de s'affaiblir, acquerra tous les jours de nouvelles forces, c'est le travail des terres.

Tel est le but important auquel la cour de Madrid doit tendre. Si, plaçant les métaux dans

l'ordre inférieur qui leur convient, elle se détermine à fonder spécialement la félicité publique sur les productions d'un sol fécond et vaste, le nouvel hémisphère sortira du néant où on l'a trouvé, où on l'a laissé. Le soleil, qui n'a lui jusqu'ici que sur des déserts en friche, y fécondera tout par son influence.

Au nombre des denrées que ses rayons, secondés par le travail et l'intelligence de l'homme, y feront éclore, l'on comptera les denrées qui enrichissent actuellement les îles du Nouveau-Monde, dont la consommation augmente de jour en jour, et qui, après avoir été long-temps des objets de luxe, commencent à être placées parmi les objets d'une nécessité indispensable.

Il est possible qu'on fasse prospérer les aromates, les épiceries de l'Asie, qui font annuellement sortir dix ou douze millions de la monarchie. Cet espoir est plus particulièrement fondé pour la cannelle. Elle croît naturellement dans quelques-unes des vallées des Cordilières. En la cultivant, on lui donnerait peut-être quelques-unes des qualités qui lui manquent.

Plusieurs provinces du Mexique récoltaient autrefois d'excellentes soies que les manufactures d'Espagne employaient avec succès. Cette richesse s'est perdue par les contrariétés sans nombre qu'elle a essuyées. Rien n'est plus aisé que de la ressusciter et de l'étendre.

La laine de vigogne est recherchée par toutes

les nations. Ce qu'on leur en fournit n'est rien en comparaison de ce qu'elles en demandent. Le plus sûr moyen de multiplier ces toisons précieuses ne serait-il pas de laisser vivre l'animal qui les donne, après l'en avoir dépouillé ?

Les flottes expédiées d'Europe pour l'Amérique espagnole furent toujours remplies d'une immense quantité de cire. C'était un tribut énorme que le luxe civil, que le luxe ecclésiastique du nouvel hémisphère payaient aux contrées septentrionales de l'ancien. Jamais on n'y songea à sortir de cette dépendance ruineuse. Un heureux hasard porta enfin, il y a vingt-cinq ans, quelques ruches à Cuba. Leur multiplication, leur produit furent si rapides, si considérables, qu'on ne pouvait y croire. Pourquoi le continent ne s'approprierait-il point par choix une richesse que la fortune seule a donnée à une de ses îles ? Sans même renoncer à cette indolence qui lui est si chère, il recueillerait aisément ce qu'il lui faut de cire pour sa consommation, ce qu'il en faut pour la consommation de sa métropole, et peut-être, avec le temps, pour celle des nations ennemies ou rivales.

Qui pourrait nommer les productions que des régions si vastes, des climats si variés, des terrains si différens pourraient voir éclore ? Dans tant d'espèces de culture ne s'en trouverait-il pas quelqu'une du goût des Indiens ? Quelqu'une ne fixerait-elle pas de petites nations toujours er-

rantes ? Distribuées avec intelligence, ces peuplades ne serviraient-elles pas à établir des communications entre des colonies maintenant séparées par des espaces immenses et inhabités? Les lois, qui sont toujours sans force parmi des hommes trop éloignés les uns des autres et du magistrat, ne seraient-elles pas observées? Le commerce, continuellement interrompu par l'impossibilité de faire arriver les marchandises à leur destination, ne serait-il pas plus animé? En cas de guerre, ne serait-on pas averti à temps du danger? et ne se donnerait-on pas des secours prompts et efficaces?

Il faut reconnaître que le nouveau système ne s'établira pas sans difficulté. Les premiers Castillans qui arrivèrent en Amérique étonnèrent les deux hémisphères par une activité dont peut-être aucun siècle n'avait donné l'exemple. Les mers, les fleuves, les sables, les déserts, les montagnes, aucun obstacle ne suspendait leur marche, ne ralentissait leurs pas sanglans et précipités. Des objets inconnus, des mines abondantes, le désir d'une fortune immense ou d'une gloire immortelle, tout entretenait, tout augmentait ce fier enthousiasme qui les avait éloignés de leur patrie. Mais, dès que l'habitude les eut familiarisés avec un nouveau ciel, un nouveau climat, un nouveau sol, avec une nature nouvelle ; dès que les scènes qui les avaient si vivement affectés ne firent que se répéter ; dès qu'ils eurent atteint le but

qu'ils s'étaient proposé, ou qu'ils eurent perdu l'espoir d'y jamais atteindre, alors il arriva dans les esprits une révolution que le génie le plus perçant n'aurait pas prévue. A une intrépidité trop audacieuse, à une action trop impétueuse, à une passion trop ardente pour les choses extraordinaires succédèrent rapidement la lâcheté, l'inertie, une indifférence marquée pour tout ce qui était grand ou noble. Ces conquérans superbes avaient toujours ignoré ou ils oublièrent que l'homme n'est pas né pour le repos; que le travail est le seul emploi raisonnable qu'il puisse faire de ses facultés physiques, intellectuelles et morales, et qu'il n'arrivera jamais au bonheur, à la vertu, à l'estime de soi et des autres, que par l'exercice journalier de ses qualités actives. Le devoir d'un gouvernement sagement ordonné est d'occuper ses sujets d'une vérité si importante, et de les amener par la persuasion a des occupations aussi nécessaires à leur propre félicité qu'à la prospérité de l'empire. Une oisiveté long-temps continuée, les rayons d'un soleil ardent, des préjugés plus ou moins enracinés, contrarieront ces vues salutaires; mais des lumières sagement répandues, des encouragemens bien ménagés, des marques de considération placées à propos, surmonteront avec le temps tous les obstacles.

On accélérerait beaucoup le progrès des cultures en supprimant la pratique devenue générale des majorats ou successions perpétuelles,

qui engourdit tant de bras dans la métropole, et qui fait encore plus de mal dans les colonies. Les premiers conquérans et ceux qui marchaient sur leurs traces usurpèrent ou se firent donner de vastes contrées. Ils en formèrent un héritage indivisible pour l'aîné de leurs enfans ; et les cadets se virent en quelque sorte voués au célibat, au cloître ou au sacerdoce. Ces énormes possessions sont restées en friche et y resteront jusqu'à ce qu'une main vigoureuse et sage en permette ou en ordonne la division. Alors le nombre des propriétaires, aujourd'hui si borné malgré l'étendue des terres, se multipliera, et les productions, dont la valeur actuelle ne passe pas annuellement quarante millions de livres, se multiplieront avec les propriétés.

Les travaux avanceraient plus rapidement, s'il était permis aux étrangers d'y prendre part. Le chemin des Indes espagnoles leur fut indistinctement fermé à tous, à l'époque même de la découverte. Les lois prescrivaient formellement de renvoyer en Europe ceux qui y auraient pénétré de quelque manière que ce pût être. Pressé par ses besoins, Philippe II autorisa en 1596 ses délégués à naturaliser le peu qui s'y étaient glissés, pourvu qu'ils payassent cette adoption au prix qu'on leur fixerait. Cette espèce de marché a été renouvelé à plusieurs reprises, mais plutôt pour des artistes nécessairement utiles au pays que pour des marchands qu'on supposait

devoir un jour se retirer avec les richesses qu'ils auraient acquises. Cependant le nombre des uns et des autres a toujours été excessivement borné, parce qu'il est défendu d'en embarquer aucun dans la métropole, et que les colonies elles-mêmes, soit défiance, soit jalousie, les repoussent. Le progrès des lumières autorise à penser que cette insociabilité aura un terme. Le gouvernement comprendra enfin ce que c'est qu'un homme de vingt-cinq et trente ans, sain, vigoureux, quel dommage il cause au pays dont il s'expatrie, et quel présent il fait à la nation étrangère chez laquelle il porte ses bras et son industrie; l'étrange stupidité qu'il y aurait à faire payer le droit de l'hospitalité à celui qui viendrait multiplier par ses travaux utiles ou les productions du sol, ou les ouvrages des manufactures; la profondeur de la politique d'un peuple qui inviterait soit à se fixer dans ses villes, dans ses campagnes, soit à traverser ses provinces, les habitans des contrées adjacentes; quel tribut il imposerait sur les nations qui lui fourniraient et des ouvriers, et des cultivateurs, et des consommateurs; combien l'intolérance qui exile est funeste; quel fonds de richesse on appelle chez soi par la tolérance; et combien il est indifférent à la valeur des denrées qu'elles doivent leur naissance à des mains orthodoxes ou à des mains hérétiques, à des mains espagnoles ou à des mains hollandaises.

Mais les plus grands encouragemens accordés à l'agriculture serviraient de peu, si l'on n'assurait un débouché facile à ses productions. Dans l'origine, elles ne jouirent pas de cet avantage. Le système qui concentrait dans une seule rade les liaisons de l'Europe avec l'Amérique ne fut pas moins funeste à l'exploitation des terres dans le nouvel hémisphère qu'au progrès des manufactures dans l'ancien. Les négocians fixés dans ce port trop favorisé demandèrent peu de marchandises à la métropole pour être assurés de les mieux vendre, et par le même motif demandèrent peu de denrées aux colonies. Par cet accord formel ou tacite, ils arrivèrent très-rapidement à une grande fortune. Ces richesses les mirent en état d'écarter ceux qui auraient désiré de puiser à la source de tant de trésors. Les affaires qui exigeaient des fonds de quelque importance restèrent toutes dans leurs mains. Ainsi le monopole d'une cité fut à peu près aussi oppressif des deux mondes qu'aurait pu l'être le monopole d'une association privilégiée.

Cette marche fut invariablement la même jusqu'en 1702. A cette époque, les forces maritimes des Provinces-Unies et de la Grande-Bretagne prirent ou brûlèrent à Vigo le peu de navires marchands, le peu de vaisseaux de guerre qui restaient encore à l'Espagne. L'impossibilité où ce malheureux événement la réduisit d'entretenir la communication avec le Pérou l'obligea à s'écarter

de ses maximes. Philippe v consentit que les sujets de son aïeul fréquentassent cette belle partie du globe; et Louis xiv céda ou vendit une si utile prérogative à quelques armateurs de Saint-Malo.

Ces navigateurs hardis et intelligens, remplissaient leur destination avec un succès égal pour eux et pour la région qui servait de théâtre à leurs opérations, lorsque le traité d'Utrecht leur ferma la carrière qui leur avait été ouverte. Ils eurent pour successeurs les Anglais, dont on acheta la paix en leur accordant le privilége de pourvoir d'esclaves les colonies espagnoles, et la liberté d'y envoyer tous les ans un bâtiment chargé de marchandises. Toutefois on ne leur ouvrit pas les mers du Sud que les Français avaient été autorisés à parcourir. Ils devaient déposer les noirs à Vera-Crux, à Carthagène, à Buénos-Aires, et faire à Porto-Bello la vente de la cargaison permise.

Cet octroi, l'occasion de tant de fraudes et de tant de plaintes, était à peine expiré que la cour de Madrid se permit enfin de soupçonner que de grands armemens expédiés de loin en loin, quelquefois suspendus par des accidens divers, et trop souvent interceptés par l'ennemi en temps de guerre, pouvaient fort bien n'être pas le meilleur pont de communication pour ses états des deux hémisphères. Elle voulut essayer si des bâtimens isolés, partis successivement, ne rempliraient pas mieux cet important office. L'expérience fut favo-

rable à l'épreuve ; et en 1748 ces navires, dont le gouvernement devait toujours régler le nombre, la grandeur, la destination, furent définitivement substitués aux galions qui depuis deux siècles fournissaient aux besoins de l'Amérique méridionale : la septentrionale continua à être approvisionnée par des flottes.

Une autre innovation eut lieu la même année. La sortie des métaux arrivés des colonies dans la métropole était prohibée sous des peines capitales. On se jouait de cette défense absurde parce qu'il fallait bien que les étrangers retirassent la valeur des marchandises qu'ils avaient fournies. Les gouvernemens anciens, qui avaient pour les lois le respect qu'elle méritent, n'auraient pas manqué d'en abroger une dont l'observation aurait été jugée chimérique. Dans nos temps modernes où les empires sont plutôt conduits par les caprices des administrateurs que par des principes raisonnés, l'Espagne se contenta de permettre l'extraction de l'or et de l'argent, pourvu qu'on payât au fisc un droit de trois pour cent. Cette redevance fut depuis augmentée d'un quart, quoique des fraudes continuelles avertissent qu'il aurait fallu la diminuer.

Depuis la découverte du Nouveau-Monde, la cour de Madrid n'était instruite de ce qui se passait dans les grands établissemens qu'elle y avait formés que tous les deux ou trois ans, ou même plus tard, lorsque les événemens retardaient le

départ ou le retour des flottes. Ce qui s'y était passé dans l'intervalle ne lui parvenait guère que par les relations vagues ou mensongères de quelques navigateurs étrangers. Cette ignorance ou ces faux rapports ne pouvaient que l'égarer. Elle marchait d'erreur en erreur, et ne sortait d'un précipice que pour tomber dans un autre. Les vaisseaux de registre avaient bien commencé à donner quelques lumières, mais ne se succédaient pas assez rapidement pour dissiper entièrement les ténèbres.

Dans la vue d'éviter les écueils où tant de fois il avait échoué, le gouvernement crut devoir s'assurer d'une instruction plus régulière et plus étendue. Il arrêta en 1764 que chaque mois il serait expédié de la Corogne un paquebot pour l'ouest, et tous les deux mois encore un paquebot pour l'est de l'Amérique espagnole. Les uns et les autres y devaient porter les dépêches du ministère, les lettres des citoyens, et en rapporter tous les renseignemens que les agens de la couronne, toutes les commissions que les particuliers voudraient envoyer. On étendit plus loin l'utilité de ces bâtimens. Il leur fut permis de se charger à leur départ de l'ancien hémisphère, à leur retour du nouveau, de toutes les marchandises, de toutes les denrées dont le poids et le volume pourraient se concilier avec la célérité qui leur était prescrite.

Un an après l'institution des paquebots, le com-

merce vit diminuer d'une manière plus marquée ses entraves. Barcelone, Alicante, Carthagène, Cadix, Séville, la Corogne, Gijon, Santander, huit ports placés à une distance convenable les uns des autres, furent autorisés à expédier pour les îles espagnoles du Nouveau-Monde, pour Yucatan, Campêche et la Louisiane, autant de bâtimens qu'il leur conviendrait; de porter à ces colonies tous les objets dont la consommation était permise, d'en rapporter toutes les productions qu'ils y trouveraient, et de vendre au retour leurs cargaisons dans toutes les rades de la métropole.

C'était quelque chose d'avoir aboli les gênes qui jusqu'alors avaient rendu inutile à l'Espagne la fertilité d'une partie de ses possessions lointaines. Pour rendre cette sage innovation aussi profitable qu'elle pouvait l'être, il fallait renverser les barrières qui s'opposaient à toute liaison par la mer du Sud, entre le Mexique, Guatimala, le Pérou et le nouveau royaume de Grenade. Ces régions étaient forcément étrangères l'une à l'autre. L'action, la réaction qui les auraient toutes fait jouir des avantages que la nature leur avait partagés, étaient placées au rang des crimes, et très-sévèrement punies. Mais pourquoi n'avait-on pas étendu la proscription d'une ville à une autre ville, d'une habitation à l'habitation voisine dans le même canton, d'une famille à une famille dans la même cité? Le doigt de la nature a-t-il tracé sur le sol qu'habitent les hommes quelque ligne de démarcation?

Comment, sous la même domination, un lieu placé à égale distance entre deux autres lieux peut-il exercer à l'orient un privilége qui lui est interdit à l'occident? Un pareil édit, bien interprété, ne signifie-t-il pas : Défendons à chaque contrée de cultiver au-delà de sa propre consommation, et à chacun de ses habitans d'avoir besoin d'autre chose que des productions de son sol? Une communication libre fut enfin ouverte, en 1774, à ces provinces, et l'on permit à ceux qui les peuplaient de se croire concitoyens, de se traiter en frères.

Cependant on ne s'était encore que peu, très-peu écarté des vicieuses institutions qui, originairement, avaient réglé les relations commerciales des deux mondes. Les innombrables précautions prises par un fisc ombrageux pour prévenir les fraudes continuaient à occasionner tant de faux frais, que la valeur des marchandises en était doublée ou triplée. Elles devaient toujours aux douanes de plus forts droits qu'il n'en avait été perçu en aucun siècle ni sur aucune partie du globe. Le prix même qu'on en avait obtenu était imposé; l'or devait quatre pour cent, et l'argent en devait neuf. Le régnicole et l'étranger étaient également gênés dans leur confiance. Un petit nombre de courtiers ou de commissionnaires avides étaient les agens nécessaires de leurs transactions.

Il est incroyable et pourtant vrai que le mi-

nistère n'eut pas plus tôt laissé percer le projet qu'il avait conçu de renverser ce monstrueux édifice, que des signes de mécontentement se firent voir de tous les côtés. Voici sur quels motifs ces clameurs étaient appuyées.

On prétendit que Cadix était la seule place du royaume qui pût avoir des liaisons suivies avec l'Amérique, et que rien n'était plus absurde que de vouloir associer à ses opérations des villes dont l'impuissance était généralement connue.

Cette assertion, prise dans toute son étendue, est insoutenable. L'Espagne compte plusieurs rades qui réunissent tous les moyens nécessaires pour prendre une part active au commerce du Nouveau-Monde, et la plupart les acquerront lorsque d'insurmontables barrières ne leur en fermeront plus le chemin. Leur pauvreté actuelle est un des crimes du gouvernement. Il est temps, il est plus que temps de leur rendre les droits que trois siècles d'une mauvaise administration leur avaient ravis. L'intérêt est ici d'accord avec la justice. Jamais les colonies ne reçurent de leur métropole la moitié de ce qu'exigeaient leurs besoins les plus pressans. La concurrence peut seule remplir le vide que, soit inertie, ou avarice, laissa toujours le port privilégié. Les trésors de l'autre hémisphère, trop concentrés dans un point unique, répartis sur la surface de l'empire, y tireront tous les esprits de leur léthargie, y mettront tous les bras en mouvement.

Le trésor public n'est pas opulent, et une modération inconsidérée dans les douanes l'aura bientôt épuisé.

Les revenus ordinaires, diminués un an ou deux peut-être, s'accroîtront successivement. Les droits n'auront pas été plus tôt réduits à ce qu'ils doivent être, que les Américains, dégoûtés des mauvaises productions, des boissons malsaines dont ils étaient forcés de se contenter, demanderont à l'Espagne quatre fois plus de vin, d'eau-de-vie, d'huiles, de fruits qu'ils n'en pouvaient consommer sous un régime qui triplait le prix de tous ces objets. On leur verra dédaigner leurs tissus grossiers pour se jeter avec fureur sur les toiles, sur les étoffes de l'Europe. Ravis de cesser d'être comme prisonniers dans des ateliers, ils arroseront gaîment de leurs sueurs un sol abondant en productions, que nous chérissons et que notre climat nous refuse. Les mines que la médiocrité de leurs veines avait fait abandonner seront reprises, et celles qui étaient regardées comme inépuisables seront exploitées avec une nouvelle activité. Ce que le monopole pourra fournir à ses colonies, ce qu'elle en pourra recevoir est au-dessus de tous les calculs.

L'industrie des nations rivales ou ennemies recevra une extension immense lorsqu'elle se verra débarrassée des entraves qui embarrassaient son mouvement.

Nous n'en doutons pas. Mais l'industrie du

royaume ne conservera-t-elle pas tous ses avantages, puisqu'elle continuera à être déchargée d'une partie du fardeau qui pèsera toujours sur les peuples voisins? Mais les navigateurs de l'état ne gagneront-ils pas toujours leur fret? mais ses négocians n'auront-ils pas toujours leur commission? mais ses sujets du Nouveau-Monde n'obtiendront-ils pas à meilleur marché tout ce que l'Océan portera sur leurs rivages? mais ces Indiens, ces créoles plus heureux ne seront-ils pas plus soumis, plus affectionnés, et par conséquent disposés à concourir plus efficacement au maintien du gouvernement? C'est peut-être un bonheur pour l'Espagne de ne pouvoir pas fournir à l'approvisionnement entier de ses colonies. S'il en était autrement, les puissances maritimes mettraient tout en œuvre pour l'en dépouiller.

Le commerce, devenu libre, ou à peu près libre, franchira toutes les bornes, et sera ruineux pour la plupart de ceux qui s'y livreront.

La soif de l'or qui dévore les négocians, tous les négocians sans distinction, doit amener naturellement ce désordre. Peut-être sera-ce un bien. Les colons, encouragés par le bon marché à des jouissances qu'ils n'avaient jamais été à portée de se procurer, se feront de nouveaux besoins, et se livreront par conséquent à de nouveaux travaux. Quand même l'excès de la concurrence pourrait être un mal, il ne serait jamais que momentané. Chercher à détourner cet orage par des

lois destructives de toute amélioration, c'est vouloir prévenir une révolution heureuse par des chaînes éternelles.

Les objections que nous venons de combattre n'arrêtèrent pas ce gouvernement. Encouragé dans ses résolutions par l'autorité des écrivains qui avaient le mieux développé les grands principes de l'économie politique, par l'heureuse expérience des nations les plus florissantes, par l'appui que lui donnaient les meilleurs esprits de l'Espagne, il ne craignit pas de heurter les préjugés de la multitude, et de les heurter avec éclat. Sa loi de 1778 fit enfin disparaître ces formes bizarres, dispendieuses et tyranniques, qui depuis trois siècles embarrassaient si follement le commerce de la métropole avec ses colonies ; elle supprima la plupart des impôts dont les échanges avaient été successivement surchargés ; elle rendit la navigation plus propre à l'office important qu'il lui fallait remplir ; elle étendit indistinctement à toutes les rades du royaume des fonctions jusqu'alors consacrées dans un seul port.

Ce retour à l'ordre essentiel des sociétés bien ordonnées fit beaucoup d'honneur à la cour de Madrid, et lui rendit l'opinion publique que ses erreurs passées lui avaient fait perdre. Mais quelques hommes plus éclairés, ou seulement plus difficiles que le vulgaire, se permirent de penser qu'elle n'avait pas opéré tout ce que sa gloire et ses intérêts auraient exigé. Ils la blamèrent d'a-

voir laissé encore subsister trop de droits, et des droits trop forts sur les marchandises, principalement sur les marchandises étrangères. Ils la blâmèrent d'avoir proscrit dans les Indes occidentales les étoffes de laine, les rubans, les bas de fil et de soie, tous les articles de mode et de luxe des autres nations, lorsque ses propres ateliers n'étaient ni assez multipliés ni assez animés pour suffire à ce grand approvisionnement. Ils la blâmèrent d'avoir, de dessein formé ou par une négligence inexcusable, rempli ses nouveaux statuts d'expressions vagues, équivoques, captieuses, qui deviendraient nécessairement la source des plus criantes vexations. Ces raisons leur firent juger que le but auquel le ministère avait principalement tendu était manqué, et que les interlopes continueraient à fréquenter les parages espagnols du Nouveau-Monde.

La contrebande fut inconnue dans les premiers temps qui suivirent immédiatement la découverte de l'autre hémisphère. Les besoins des conquérans étaient très-bornés, et leur patrie avait alors plus de moyens qu'il n'en fallait pour satisfaire leurs bizarres fantaisies.

Les forbans, qui ne tardèrent pas à se porter sur ces côtes peu connues, ne songeaient nullement à des échanges. C'étaient des brigands qui voulaient dépouiller d'autres brigands de leurs rapines.

Les Anglais, les Français, les Hollandais, les

Danois, s'établirent dans le grand archipel de l'Amérique ; et ceux de ces aventuriers qui ne voulaient être ni pirates ni cultivateurs imaginèrent d'offrir au continent voisin, pour son or et pour son argent, des marchandises à beaucoup meilleur marché que celles qui lui arrivaient d'Espagne.

La décadence des manufactures nationales, le progrès des manufactures étrangères, avaient, un peu après le milieu du dix-septième siècle, tellement étendu ces liaisons obscures, que le soin d'en couper le fil parut à la cour de Madrid le plus grand de ses intérêts. Le meilleur expédient pour y réussir aurait été d'alléger le poids accablant des douanes ; mais cette idée si simple ne se présenta pas au ministère, ou, soit ignorance, soit détresse, il ne s'y arrêta point. Ses agens, chargés de penser pour lui, proposèrent la peine de mort contre tous ceux qui seraient convaincus de s'être permis un trafic illégitime. D'autres, plus barbares encore, voulaient que dans leurs procès fussent suivies les formes secrètes et arbitraires de l'inquisition. Heureusement ces sanguinaires ouvertures ne trouvèrent pas un accueil favorable, et l'on se borna à établir des navires garde-côtes.

L'espoir fondé sur une institution qui avait réuni tous les suffrages ne fut que très-imparfaitement rempli. Les sentinelles, auxquelles le gouvernement avait accordé une confiance illimitée, se laissèrent corrompre, intimider ou battre

très-souvent, et les communications frauduleuses continuèrent toujours, quoiqu'un peu moins vivement. Des administrateurs vigilans et probes auraient pu diminuer le nombre des contraventions aux lois; mais il ne se trouvait pas de tels hommes dans l'Amérique espagnole. Loin de réprimer le désordre, les chefs et les subalternes l'encourageaient également. Plusieurs avaient acheté leur poste. Tous voulaient être payés du danger qu'ils avaient couru en changeant de climat. Il n'y avait pas un moment à perdre, parce qu'il était rare que les places restassent plus de trois ou cinq années dans les mêmes mains. Entre les moyens de s'enrichir, le plus prompt et le moins dangereux était de favoriser la contrebande ou de la faire. Personne, dans le Nouveau-Monde, ne s'élevait contre une pratique favorable à tous. Si dans l'Ancien les clameurs de quelques négocians arrivaient jusqu'à la cour, elles étaient aisément étouffées par des largesses versées à propos sur les maîtresses, sur les confesseurs et les favoris. Rien n'était si bien établi, si généralement connu que cet usage. Un officier qui revenait de l'autre hémisphère, où il avait rempli un emploi important, se plaignait des bruits qu'il trouvait semés contre l'intégrité de son administration. « Si l'on vous « calomnie, lui dit celui de ses amis auquel ce « discours s'adressait, vous êtes perdu sans res- « source; mais si l'on n'exagère pas vos brigan- « dages, vous en serez quitte pour en sacrifier

« une partie ; vous jouirez paisiblement et même « glorieusement du reste. »

Cependant, même en méritant les plus grands reproches, les garde-côtes avaient opéré quelque ralentissement dans le trafic prohibé. Sa tortueuse marche fut plus efficacement contrariée par les vaisseaux de registre, par les paquebots, principalement par les règlemens de 1778, fort supérieurs à tout ce qui avait été essayé auparavant. Encore quelques sacrifices, et le monopole exercé par la cour de Madrid sera presque aussi peu troublé que le monopole qu'à son exemple les autres nations se sont permis. Tranquille désormais sur le point qui jusqu'ici lui causait de si vives inquiétudes, elle tournera tous ses soins vers l'affermissement du vaste empire que son ambition a fondé dans le Nouveau-Monde.

XXXV. La domination espagnole a-t-elle une base solide dans le Nouveau-Monde?

Les Hollandais furent les premiers des Européens qui tournèrent leurs armes contre ce colosse. En 1643, ils envoyèrent au Pérou une faible escadre qui s'empara sans peine de Valdivia, le seul port fortifié du Chili et la clef de ces mers paisibles. Leurs navigateurs dévoraient dans leur cœur les trésors de ces riches contrées, lorsque la disette et les maladies ébranlèrent leur espoir. La mort d'un chef accrédité augmenta leurs inquiétudes, et les forces qu'on envoya du Callao contre eux achevèrent de les déconcerter. Leur courage mollit dans cet éloignement de leur patrie, et la crainte de tomber dans les fers d'une nation dont

ils avaient si souvent éprouvé la haine, les détermina à se rembarquer. Avec plus de constance ils se seraient maintenus vraisemblablement dans leurs conquêtes jusqu'à l'arrivée des secours qui seraient partis de Zuiderzée, lorsqu'on y aurait appris leurs premiers succès.

Ainsi le pensaient ceux des Français qui, en 1695, unirent leurs fortunes et leur audace pour aller piller les côtes du Pérou, et pour former, à ce qu'on croit, un établissement dans la partie du Chili négligée par les Espagnols. Ce plan eut l'approbation de Louis XIV, qui, pour en faciliter l'exécution, accorda six vaisseaux de guerre. L'escadre vogua très-heureusement, sous les ordres du brave de Gennes, jusque vers le milieu du détroit de Magellan. On croyait toucher au terme, lorsque les navigateurs, opiniâtrément repoussés par les vents contraires, et assaillis de toutes les calamités possibles, se virent réduits à reprendre la route de l'Europe. Ces aventuriers, toujours avides de périls et de richesses, s'occupaient à former une nouvelle association; mais les événemens donnèrent aux deux couronnes les mêmes intérêts.

L'Angleterre avait, avant les autres peuples, jeté des regards avides sur cette région. Ses mines la tentèrent dès 1624; mais la faiblesse du prince qui tenait alors les rênes de l'empire fit dissoudre une association puissante qu'un si grand intérêt avait formée. Charles II reprit cette idée bril-

lante. Il fit partir Narborough pour observer ces parages peu connus, et pour essayer d'ouvrir quelque communication avec les sauvages du Chili. Ce monarque était si impatient d'apprendre le succès de cette expédition, qu'averti que son confident était de retour aux Dunes, il se jeta dans sa berge, et alla au-devant de lui jusqu'à Gravesend.

Quoique cette tentative n'eût rien produit d'utile, le ministère britannique ne se découragea point. L'élévation du duc d'Anjou au trône d'Espagne alluma un incendie universel. L'Angleterre, qui s'était mise à la tête de la confédération formée pour dépouiller ce prince, vit partout prospérer ses armes; mais cette gloire fut chèrement achetée. La nation gémissait sous le poids des taxes, et cependant le fisc avait contracté de prodigieux engagemens. Il paraissait difficile de les remplir et de continuer la guerre, lorsqu'on eut l'idée d'une association qui aurait exclusivement la liberté de naviguer vers la mer du Sud, et d'y former des établissemens, mais à condition qu'elle se chargerait de liquider la dette publique. Telle était l'opinion qu'on avait alors des richesses du Pérou et des grandes fortunes qu'il serait aisé d'y faire, que les régnicoles et les étrangers versèrent avec enthousiasme leurs capitaux dans cette entreprise. L'administration en fut confiée au grand trésorier Oxford, auteur du projet, et il employa aux dépenses courantes de l'état des fonds destinés à en amortir la dette.

Alors les actions de la nouvelle société tombèrent dans le plus grand avilissement ; mais elles ne tardèrent pas à se relever. A la paix, la cour de Londres obtint de celle de Madrid que la compagnie du Sud pourrait enfin remplir sa destination. Le commerce du Pérou lui fut solennellement livré. Elle s'enrichissait tranquillement, lorsqu'une guerre sanglante changea la situation des choses. Une escadre commandée par Anson remplaça ces négocians avides. Il est vraisemblable qu'elle aurait exécuté les terribles opérations dont elle était chargée, sans les malheurs qu'elle éprouva pour avoir été forcée par des arrangemens vicieux à doubler le cap de Horn dans une saison où il n'est pas praticable.

Depuis, les Français entreprirent, en 1764, et les Anglais deux ans plus tard, de former un établissement non loin de la côte des Patagons, ou à cinquante et un degrés trente minutes de latitude australe, dans trois îles que les uns appelèrent *Malouines*, et les autres *Falkland*. L'Espagne. alarmée de voir des nations étrangères dans ces parages, obtint aisément de la cour de Versailles le sacrifice de sa faible colonie : mais les plus vives instances ne produisirent rien à celle de Londres, qui n'avait pas les mêmes motifs de ménagement et de complaisance. Les esprits se soulevèrent ; le port d'Egmont, nouvellement occupé, fut inopinément attaqué et pris sans résistance. On allait encore voir les deux hémi-

sphères inondés de sang, si l'agresseur ne se fût enfin déterminé à restituer un poste dont il n'aurait pas dû s'emparer dans un temps où l'on avait ouvert des négociations pour l'éclaircissement des droits réciproques. L'Angleterre s'engagea depuis, par une convention verbale du 22 janvier 1771, à laisser tomber peu à peu ce faible, inutile et dispendieux établissement. Il n'y restait plus en effet que vingt-cinq hommes, lorsqu'on l'évacua au mois de mai 1774, en y laissant une inscription qui attestât aux siècles à venir que ces îles avaient appartenu et n'avaient pas cessé d'appartenir à la Grande-Bretagne. En s'éloignant, ces navigateurs, occupés de la dignité de leur nation, insultent à la puissance rivale. C'est par condescendance et non par crainte qu'ils veulent bien se désister de leurs droits. Lorsqu'ils promettent à leur empire une durée éternelle, ils oublient que leur grandeur peut s'évanouir aussi rapidement qu'elle s'est élevée. De toutes les nations modernes, qu'est-ce qui restera dans les annales du monde? Les noms de quelques personnages illustres, les noms d'un Cristophe Colomb, d'un Descartes, d'un Newton. Combien de petits états avec la prétention ridicule aux grandes destinées de Rome!

Sans le secours de cet entrepôt ni d'aucun autre, Anson croyait voir des moyens pour attaquer avec avantage l'empire espagnol dans l'Océan pacifique. Dans le plan de ce fameux navigateur,

douze vaisseaux de guerre partis d'Europe avec quatre ou cinq mille hommes de débarquement, tourneraient leurs voiles vers la mer du Sud ; ils trouveraient des rafraîchissemens à Bahia, à Rio-Janéiro, à Sainte-Catherine, dans tout le Brésil, qui désire avec passion l'abaissement des Espagnols. Les réparations qui pourraient devenir nécessaires dans la suite se feraient avec sûreté sur la côte inhabitée et inhabitable des Patagons, dans le port Désiré, ou dans celui de Saint-Julien. L'escadre doublerait le cap de Horn ou le détroit de Magellan, suivant les saisons. En cas de séparation, on se réunirait à l'île déserte de Socoro, et l'on se porterait en force sur Valdivia.

Cette fortification, la seule qui couvre le Chili, emportée par une attaque brusque et impétueuse, que pourraient pour la défense du pays des bourgeois amollis et inexpérimentés contre des hommes vieillis dans les exercices de la guerre et de la discipline? Que pourraient-ils contre les Arauques et les autres sauvages, toujours disposés à renouveler leurs cruautés et leurs ravages?

Les côtesdu Pérou feraient encore moins de résistance. Elles ne sont protégées que par Le Callao, où une mauvaise garnison de six cents hommes ne tarderait pas à capituler. La prise de ce port célèbre ouvrirait le chemin de Lima, qui n'en est éloigné que de deux lieues, et qui est absolument sans défense. Les faibles secours qui pour-

raient venir aux deux villes de l'intérieur des terres, où il n'y a pas un soldat, ne les sauveraient pas; et l'escadre intercepterait aisément tous ceux que Panama pourrait leur envoyer par mer. Panama lui-même, qui n'a qu'un mur sans fossé et sans ouvrages extérieurs, serait obligé de se rendre. Sa garnison, continuellement affaiblie par les détachemens qu'elle envoie à Châgre, à Porto-Bello, à d'autres postes, serait hors d'état de repousser le moindre assaillant.

Anson ne pensait pas que, les côtes une fois soumises, le reste de l'empire pût balancer à se soumettre. Il fondait son opinion sur la mollesse, sur la lâcheté, sur l'ignorance des peuples dans le maniement des armes. Selon ses lumières, un ennemi audacieux ne devait avoir guère moins d'avantage sur les Espagnols qu'ils en eurent eux-mêmes sur les Américains à l'époque de la découverte.

Telles étaient il y a cinquante ans les idées d'un des plus grands hommes de mer qu'ait eus l'Angleterre. Tiendrait-il aujourd'hui le même langage? Nous ne le pensons point. La cour de Madrid, réveillée par les humiliations et les malheurs que la guerre, finie en 1763, lui fit éprouver, se détermina enfin à envoyer au Pérou des troupes aguerries. Elle y confia ses places à des commandans expérimentés. L'esprit des milices est entièrement changé dans cette partie du Nouveau-Monde. Ce qui peut-être était possible ne l'est

plus. Une invasion deviendrait surtout chimérique, si dans cette région éloignée les forces de terre étaient appuyées par des forces maritimes proportionnées. On ne craindra pas même d'assurer que la réunion de ces deux moyens en écarterait infailliblement le pavillon de toutes les nations.

Les opérations de l'escadre ne devraient pas se borner à combattre ou à éloigner l'ennemi. Les vaisseaux qui la composeraient seraient utilement employés à faire naître ou à recueillir sur ces côtes des denrées qui n'y croissent pas ou qui s'y perdent par la difficulté des exportations. Ces facilités tireraient vraisemblablement les colons d'une léthargie qui dure depuis trois siècles. Assurés que le produit de leurs cultures arriverait sans frais à Panama, et y serait embarqué sur le Châgre pour passer en Europe avec des frais médiocres, ils aimeraient des travaux dont la récompense ne serait plus douteuse. L'activité augmenterait, si la cour de Madrid se déterminait à creuser un canal de cinq lieues qui achèverait la communication des deux mers, déjà si avancée par un fleuve navigable. Le bien général des nations, l'utilité du commerce exigent que l'isthme de Panama, que l'isthme de Suez, ouverts à la navigation, rapprochent les limites du monde. Depuis trop long-temps le despotisme oriental, l'indolence espagnole privent le globe d'un si grand avantage.

Si de la mer du Sud nous passons dans celle

du Nord, nous trouverons que l'empire espagnol s'y prolonge depuis le Mississipi jusqu'à l'Orénoque. On voit dans cet espace immense beaucoup de plages inaccessibles, et un plus grand nombre encore où un débarquement ne servirait de rien. Tous les postes regardés comme importans, Véra-Cruz, Châgre, Porto-Bello, Carthagène, Puerto-Cabello, sont fortifiés, et quelques-uns le sont dans les bons principes. L'expérience a cependant prouvé qu'aucune de ces places n'était inexpugnable. Elles pourraient donc être forcées de nouveau ; mais qu'opéreraient ces succès ? Les vainqueurs, auxquels il serait impossible de pénétrer dans l'intérieur des terres, se verraient confinés dans des forteresses où un air dangereux dans toutes les saisons, et mortel durant six mois de l'année pour des hommes accoutumés à un ciel tempéré, creuserait plus ou moins rapidement leur tombeau.

Quand même, contre toute probabilité, la conquête serait achevée, peut-on penser que les Espagnols-Américains, idolâtres, par goût, par paresse, par ignorance, par habitude, par orgueil, de leur religion et de leurs lois, ne rompraient pas, un peu plus tôt un peu plus tard, les fers dont on les aurait chargés ? que si, pour prévenir la révolution, on se déterminait à les exterminer, ce cruel expédient ne serait pas moins insensé en politique qu'horrible en morale ? Le peuple qui se serait porté à cet excès de barbarie

ne pourrait tirer parti de ses nouvelles possessions qu'en leur sacrifiant sa population, son activité, son industrie, et, avec le temps, toute sa puissance.

Tánt d'obstacles à l'envahissement de l'Amérique espagnole avaient, dit-on, fait naître en Angleterre, durant les hostilités, qui finirent en 1763, un système étonnant pour le vulgaire. Le projet de cette puissance, alors maîtresse de toutes les mers, était de s'emparer de la Véra-Cruz, et de s'y fortifier d'une manière redoutable. On n'aurait pas proposé au Mexique un joug étranger, pour lequel on lui connaissait trop d'éloignement. Le plan était de le détacher de sa métropole, de le rendre arbitre de son sort, et de le laisser le maître de se choisir un souverain, ou de se former en république. Comme il n'y avait point de troupes dans le pays, la révolution était assurée; et elle se serait également faite dans toutes les provinces de ce vaste continent, qui avaient les mêmes motifs de la désirer, les mêmes facilités pour l'exécuter. Les efforts de la cour de Madrid pour recouvrer ses droits devaient être impuissans, parce que la Grande-Bretagne se chargeait de les repousser à condition que les nouveaux états lui accorderaient un commerce exclusif, mais infiniment moins défavorable que celui sous lequel ils avaient si long-temps gémi.

Ces idées étaient peut-être nées dans la tête de

quelque politique oisif ; mais ce qui fut autrefois une chimère pourrait bien un jour se réaliser.. Est-il impossible que les Espagnols du Nouveau-Monde, voyant la liberté récemment établie sur leurs frontières, ne désirent aussi d'être libres? Sans doute ils sont moins forts, moins éclairés, moins audacieux, moins entreprenans; ils ont moins de courage, d'esprit et de cœur que les habitans de l'Amérique septentrionale. Cependant, si l'on considère que la condition des Mexicains et des Péruviens est cent fois plus fâcheuse; que leur personne est exposée à plus d'outrages, leurs propriétés à plus de vexations; que la volonté de leur souverain, que la volonté de ses délégués ne connaissent aucune borne; qu'ils n'ont, ne peuvent avoir qu'une existence précaire et toujours dépendante du pouvoir arbitraire : si l'on pèse mûrement toutes ces causes de haine et de désespoir, on sentira qu'elles peuvent rendre à des hommes énervés par l'oisiveté, par l'abondance et par le climat, un ressort qui s'était conservé dans la médiocrité parmi des travaux continuels et sous un ciel plus tempéré.

Supposez, si vous voulez, que les colonies espagnoles ne concevront jamais elles-mêmes de si hautes prétentions; pouvez-vous douter qu'elles ne leur soient inspirées par les états actuellement commerçans, et par ceux qui aspirent à le devenir? Les Anglais n'ont-ils pas des vengeances à exercer, des pertes à réparer? Les nations qui, pour

le seul avancement de leurs intérêts mercantiles, ont donné des secours secrets ou publics aux Américains, résisteront-elles à des tentations plus fortes et plus séduisantes? Les Etats-Unis seront-ils les derniers à convoiter des trésors qui sont à leurs portes? L'ancien et le Nouveau-Monde ne réuniront-ils pas leurs intrigues et leurs efforts pour s'ouvrir des rades remplies de richesses, qui jusqu'ici leur ont été si opiniâtrément fermées?

La soif de l'or, impatiente de se satisfaire, n'attendra pas même qu'un incendie plus ou moins violent embrase les deux hémisphères. Les sophismes et les prétextes dont les cabinets faisaient autrefois une des bases de leur politique passeront désormais pour des bienséances superflues. Après l'approbation authentiquement donnée aux principes des Américains, après les encouragemens accordés à leur conduite, quel gouvernement pourrait se faire un scrupule de semer ou d'entretenir la discorde entre des sujets et leur souverain, de creuser à ses ennemis ou à ses rivaux un précipice jusque dans le centre de leur propre empire?

Aussi des spéculateurs profondément versés dans la connaissance des hommes et des affaires se sont-ils permis d'avancer que la cour de Madrid avait perdu ses possessions éloignées à Saratoga et à York, dans les camps de Burgoyne et de Cornwallis? Aussi ont-ils prétendu que cette grande

révolution avait été assurée par les traités de 1783, qui ont reconnu ou ratifié l'indépendance des treize provinces confédérées. C'est, en Espagne même, l'opinion de ceux qui auraient voulu que leur pays armât pour l'Angleterre au lieu de se déclarer contre elle. Nous ne sommes ici qu'historien, et nous nous bornerons à observer que la cour de Madrid a pensé sans doute que les fortifications nouvellement élevées, que les troupes envoyées d'Europe arrêteraient sûrement le feu allumé dans le voisinage de ses domaines. Ces forces lui auront paru suffisantes pour contenir les peuples, pour repousser l'ennemi, étant appuyées, comme elles le sont maintenant, par une marine respectable.

Les Espagnols eurent à peine découvert un autre hémisphère, qu'ils songèrent à s'en approprier toutes les parties. Pour donner de l'éclat à leur administration, les chefs des grands établissemens déjà formés tentaient tous les jours de nouvelles entreprises; et une ardeur semblable échauffait les simples citoyens. Les calamités inséparables d'une carrière si peu connue n'avaient pas encore altéré ce courage actif et infatigable, lorsque des navigateurs hardis et entreprenans osèrent tourner leurs voiles vers des régions interdites à toute autre nation qu'à celle qui les avait conquises. Les succès qui couronnèrent cette audace firent juger à Philippe II qu'il était temps de mettre des bornes à son ambition; et il renonça

à des acquisitions qui pouvaient exposer ses armes ou ses escadres à des insultes. Cette politique timide, ou seulement prudente, eut des suites plus considérables qu'on ne l'avait prévu. L'enthousiasme s'éteignit; l'inaction lui succéda. Il se forma dans les Indes une nouvelle race d'hommes. Les peuples se plongèrent dans une mollesse superbe, et ceux qui les gouvernaient ne s'occupèrent plus qu'à accumuler des trésors dont on acheta les distinctions autrefois réservées aux talens, au zèle, aux services. A cette époque s'arrêta la navigation en Amérique; à cette époque elle s'arrêta en Europe.

Il ne sortit plus des ports de la métropole que peu de vaisseaux mal construits, mal armés, mal équipés, mal commandés. Les coups terribles que lui portaient ses ennemis, les vexations ruineuses qu'elle éprouvait de la part de ses alliés, rien ne tirait l'Espagne de sa léthargie.

Enfin, après deux siècles d'un sommeil profond, les chantiers se sont ranimés. La marine espagnole a acquis une vraie force. Soixante-dix à douze vaisseaux, depuis cent quatorze jusqu'à soixante canons; quatre-vingt-dix ou cent bâtimens, depuis cinquante-six jusqu'à douze canons, la forment au temps où nous écrivons. Elle compte sur ses registres cinquante mille matelots. Un grand nombre d'entre eux servent dans les armemens que le gouvernement ordonne. La navigation marchande, qui naguère en occupait si peu,

donne maintenant de l'occupation à un plus grand nombre. Leur expérience augmentera lorsque les expéditions pour l'autre hémisphère se feront avec toute la liberté que permettent d'espérer les derniers arrangemens. Alors les mers qui séparent les deux mondes se couvriront d'hommes robustes, actifs, intelligens, qui deviendront les défenseurs des droits de leur patrie et rendront ses flottes redoutables.

Monarques espagnols, vous êtes chargés des félicités des plus brillantes parties des deux hémisphères. Montrez-vous dignes d'une si haute destinée. En remplissant ce devoir auguste et sacré, vous réparerez le crime de vos prédécesseurs et de leurs sujets. Ils ont dépeuplé un monde qu'ils avaient découvert; ils ont donné la mort à des millions d'hommes : ils ont fait pis, ils les ont enchaînés; ils ont fait pis encore, ils ont abruti ceux que leur glaive avait épargnés. Ceux qu'ils ont tués n'ont souffert qu'un moment; les malheureux qu'ils ont laissés vivre ont dû cent fois envier le sort de ceux qu'on avait égorgés. L'avenir ne vous pardonnera que quand les moissons germeront de tant de sang innocent dont vous avez arrosé les campagnes, et qu'il verra les espaces immenses que vous avez dévastés couverts d'habitans heureux et libres. Voulez-vous savoir l'époque à laquelle vous serez peut-être absous de tous vos forfaits? C'est lorsque, ressuscitant par la pensée quelqu'un des anciens monarques du

Mexique et du Pérou, et le replaçant au centre de ses possessions, vous pourrez lui dire : VOIS L'ÉTAT ACTUEL DE TON PAYS ET DE TES SUJETS ; INTERROGE-LES, ET JUGE-NOUS.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES INDICATIONS.

LIVRE SEPTIÈME.

Conquête du Pérou par les Espagnols. Changemens arrivés dans cet empire depuis qu'il a changé de domination.

I. Peut-on applaudir aux conquêtes des Espagnols dans le Nouveau-Monde?... *page* 1
II. Extravagances et cruautés qui marquent les premiers pas des Espagnols dans l'Amérique méridionale 2
III. On donne aux Espagnols la première connaissance du Pérou 8
IV. Trois Espagnols entreprennent la conquête du Pérou sans aucun secours du gouvernement 11
V. Comment Pizarre, chef de l'expédition, se rend maître de l'empire 16
VI. Origine, religion, gouvernement, mœurs et arts du Pérou à l'arrivée des Espagnols. 31
VII. La soumission du Pérou est l'époque des plus sanglantes divisions entre les conquérans 52
VIII. Un vieux prêtre fait enfin finir l'effusion du sang espagnol 66
IX. Notions sur le Darien. Cette contrée était-elle digne de diviser les nations?....... 73
X. Étendue, climat, sol, fortifications, port, population, mœurs, commerce de Carthagène.......... 76

XI. Causes de l'oubli où est tombée la province de Sainte-Marthe .... *page* 84
XII. Premiers événemens dont le pays de Venezuela fut le théâtre 88
XIII. Le cacao a toujours fixé les yeux de l'Espagne sur Venezuela...................... 90
XIV. La province de Venezuela est mise sous le joug du monopole. Prospérités de la compagnie 93
XV. La cour de Madrid abandonne Cumana aux soins de las Casas. Travaux infructueux de cet homme célèbre pour rendre la contrée florissante 102
XVI. Du fleuve Orénoque 108
XVII. Quelle fut la condition des femmes sur les bords de l'Orénoque, et quelle elle est encore 111
XVIII. État de la colonie espagnole formée sur les rives de l'Orénoque................... 116
XIX. Courte description du nouveau royaume de Grenade............................ 120
XX. Ce qu'a été le nouveau royaume de Grenade, ce qu'il est, et ce qu'il peut devenir 130
XXI. Singularités remarquables dans la province de Quito 136
XXII. Le pays de Quito est très-peuplé, et pourquoi. Quels sont les travaux de ses habitans 138
XXIII. Le quinquina vient de la province de Quito. Considérations sur ce remède 140
XXIV. Digression sur la formation des montagnes. 146
XXV. Organisation physique du Pérou propre... 152
XXVI. Particularités sur le lama, le paco, le guanaco, la vigogne 156

XXVII. En quoi diffèrent les montagnes, les plaines et les vallées du Pérou .... *page* 162

XXVIII. Description des mines du Pérou, et spécialement de celles de platine et de mercure. 171

XXIX. Renversement et réédification de Lima. Mœurs de cette capitale du Pérou..... 188

XXX. Panama fut long-temps le point de communication du Pérou avec l'Espagne. Comment s'entretenait ce commerce....... 199

XXXI. Les Espagnols ont substitué la route du détroit de Magellan et du cap de Horn à celle de Panama 206

XXXII. Le Pérou est-il aussi riche qu'il l'était autrefois ?............................ 210

LIVRE HUITIÈME.

Conquête du Chili et du Paraguay par les Espagnols. Détail des événemens qui ont accompagné et suivi l'invasion. Principes sur lesquels cette puissance conduit ses colons.

I. Les Européens ont-ils été en droit de fonder des colonies dans le Nouveau-Monde ?.. 212

II. Premières irruptions des Espagnols dans le Chili.............................. 216

III. Les Espagnols ont été réduits à combattre continuellement dans le Chili. Manière dont leurs ennemis font la guerre...... 220

IV. Établissemens formés dans le Chili par les Espagnols 222

V. Fertilité du Chili, et son état actuel..... 227

VI. Commerce du Chili avec les sauvages, avec le Pérou, et avec le Paraguay.......... 228

VII. Les Espagnols découvrent le Paraguay.

Extravagance de leur conduite pendant un siècle .... *page* 235
VIII. Ceux des Indiens qui ne veulent pas subir le joug de l'Espagne se réfugient au Chaco. 240
IX. Les Espagnols parviennent à fonder trois grandes provinces. Ce qui est propre à chacune d'elles..................... 242
X. De la capitale du Paraguay, et des difficultés que doivent surmonter les navigateurs pour y arriver.................. 246
XI. De l'herbe du Paraguay, la principale richesse de la colonie................ 248
XII. Liaisons du Paraguay avec les contrées limitrophes et avec l'Espagne 251
XIII. Innovation heureuse qui doit améliorer le sort du Paraguay.................... 255
XIV. Principes sur lesquels les jésuites fondèrent leurs missions du Paraguay........... 256
XV. Pourquoi les hommes ne se sont-ils que peu multipliés dans ces célèbres missions? 261
XVI. Examen des reproches faits aux jésuites touchant les missions 268
XVII. Les peuples étaient-ils heureux dans ces missions? et ont-ils regretté leurs législateurs?......................... 273
XVIII. Mesures préliminaires prises par la cour d'Espagne pour le gouvernement de ces missions 275
XIX. Peuples qui habitent l'Amérique espagnole, et premièrement les chapetons......... 277
XX. Les créoles 278
XXI. Les métis 279
XXII. Les nègres 280
XXIII. Ancienne condition des Indiens, et leur état actuel 285

XXIV. Gouvernement civil établi par l'Espagne dans le Nouveau-Monde .... *page* 298
XXV. Quel est le régime ecclésiastique suivi en Amérique 302
XXVI. Partage fait au temps de la conquête des terres du Nouveau-Monde. Comment on les acquiert maintenant 304
XXVII. Règlemens faits pour l'exploitation des mines.......................... .. 308
XXVIII. Impôts établis dans l'Amérique espagnole. 310
XXIX. Principes destructeurs sur lesquels l'Espagne fonda d'abord ses liaisons avec le Nouveau-Monde..................... 317
XXX. Comment la cour de Madrid persévéra-t-elle dans son mauvais système ? 321
XXXI. Suites que les funestes combinaisons du ministère espagnole eurent dans la métropole même...................... 323
XXXII. Calamités que l'aveuglement de la cour d'Espagne accumula sur les colonies... 336
XXXIII. L'Espagne commence à sortir de sa léthargie............................ 344
XXXIV. Moyens qu'il conviendrait à l'Espagne d'employer pour accélérer ses prospérités en Europe et en Amérique............ 348
XXXV. La domination espagnole a-t-elle une base solide dans le Nouveau-Monde?....... 383

FIN DE LA TABLE.

